This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD DIVINITY SCHOOL
ANDOVER-HARVARD THEOLOGICAL
LIBRARY

From the collection
of the
UNIVERSALIST HISTORICAL
SOCIETY

Tufts College Library.

WITHDRAWN

GIFT OF

Prof. Edward J. Young,

OF CAMBRIDGE, MASS.

April, 1887. 22183.

SERMONS

OUVRAGES

De M. le pasteur Athanase COQUEREL.

CHRISTIANISME EXPÉRIMENTAL. 1 vol. in-12, 1847.

BIOGRAPHIE SACRÉE, 2e édition, suivie d'un Essai historique et critique sur les dates de la Bible. 1 vol. gr. in-8 à deux colonnes.

ESQUISSES POÉTIQUES de l'Ancien Testament, nouvelle édition, suivie d'AZAEL, tragédie; de poésies diverses, de notes et de Considérations sur le protestantisme au point de vue de l'art et de la poésie. 1 vol. in-12.

SERMONS (1er et 2e Recueils et neuf Sermons divers), 2e et 3e éditions. 1 vol. in-8.

SERMONS (3e Recueil. — Quinze Discours). 1 vol. in-8.

SERMONS (4e Recueil. — Quinze Discours). 1 vol. in-8.

L'ORAISON DOMINICALE considérée comme un résumé du christianisme (8 sermons, 5e Recueil). 1 vol. in-12.

SERMONS détachés : L'École et l'Église, 1841. — Parallèle entre le Christianisme et le Déisme, 1842. — La Folie de la Prédication, 1843. — Le Retour dans l'Alliance (deux Discours), 1845.— La Mort seconde et les Peines éternelles (deux Discours), 1851.

L'ORTHODOXIE MODERNE. In-12.

RÉPONSE AU LIVRE DU DOCTEUR STRAUSS : *La Vie de Jésus.* In-8.

DEUX LETTRES SUR LE SYSTÈME HIÉROGLYPHIQUE DE CHAMPOLLION dans ses rapports avec l'Ecriture Sainte. — LETTRE à M. Guizot sur son article : *Du Catholicisme, du Protestantisme et de la Philosophie en France.* — LETTRE à un pasteur sur l'organisation des Eglises Réformées. — LETTRE sur les circonstances présentes (1842) du protestantisme en France. — LETTRE à l'archevêque de Lyon sur la querelle de l'Université et de l'Église et sur les *Collationes practica* du séminaire de Saint-Flour. 4e édition.

RAPPORT fait à l'Assemblée constituante sur l'Organisation de l'Assistance publique. In-8 de 108 pages. (Réimprimé par ordre de l'Assemblée législative.)

OUVRAGES ÉLÉMENTAIRES :

HISTOIRE SAINTE ET ANALYSE DE LA BIBLE, avec une critique sacrée élémentaire et un ordre de lecture des livres saints. 3e édition. 1 vol. in-12.

COURS DE RELIGION CHRÉTIENNE, Résumé à l'usage des catéchumènes. 2e édition. 1 vol. in-12.

HYMNES EN PROSE pour les enfants. Traduit de l'anglais. 6e édition. 1 vol. in-18.

Imp. de Gustave GRATIOT, rue de la Monnaie, 11.

SERMONS

PAR

ATHANASE COQUEREL
L'un des Pasteurs de l'église réformée de Paris

SIXIÈME RECUEIL

PARIS
JOËL CHERBULIEZ, ÉDITEUR
6, PLACE DE L'ORATOIRE
GENÈVE, MÊME MAISON
M. DCCC. LII

HARVARD DIVINITY SCHOOL
ANDOVER-HARVARD THEOLOGICAL LIBRARY

From the collection
of the
UNIVERSALIST HISTORICAL SOCIETY

HARVARD DIVINITY SCHOOL

ANDOVER-HARVARD THEOLOGICAL LIBRARY

From the collection
of the
UNIVERSALIST HISTORICAL
SOCIETY

LA DÉFINITION APOSTOLIQUE DE LA FOI.

> La foi est une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point.
>
> *Hébreux*, XI, 1.

MES FRÈRES,

Abel, le premier fidèle qui n'a point reçu sa récompense ici-bas, comme pour apprendre à ce monde, dès ses premiers jours, que Dieu s'en est réservé un autre pour sa justice ; — Hénoch, le premier vainqueur de la mort, dont l'exemple démontre qu'elle n'est point une nécessité de notre nature, mais un accident de notre destinée ; — Noé, qui croit à un jugement, quand le reste des hommes, par une illusion que l'on retrouve en tout temps, ne croyaient qu'à de l'impunité ; — Abraham, qui sait espérer contre espérance et se promet une résurrection avant que l'expérience eût enseigné tout ce que ce mot suppose ; — ses fils, Isaac et Jacob, étrangers et voyageurs comme lui dans un pays où ils ne possèdent qu'un tombeau, mais certains que leur postérité le possèdera un jour ; — Joseph, qui, au lieu de garantir à la tribu de sa race une province de l'Égypte où il est maître, lui promet l'empire de Canaan qu'il lui

a fait quitter et prédit l'emplacement de sa tombe sur cette terre, qui appartient tout entière aux Cananéens; — Moïse, qui préfère l'opprobre de son peuple aux délices d'une cour, se lève seul contre la puissance des Pharaons et en triomphe, se fait du Sinaï un sanctuaire divin, et croit, sans se lasser, à quarante ans d'exil, de pèlerinage et de morts ; — Josué, qui allie le conquérant et le prophète, des miracles et des victoires ; — ces Juges d'Israël, qui en s'armant pour délivrer leur peuple savent si bien que l'*Eternel peut délivrer avec peu de monde ou avec beaucoup*; — David, dont les passions n'étouffent point le génie religieux et qui adapte le culte lévitique à l'ère de la civilisation naissante d'Israël ; — des femmes telles que la mère de Moïse et la veuve de Sarepta, qui, malgré l'angoisse de leur deuil maternel, croient moins à la proscription et à la mort qu'à la puissance et la bonté de Dieu ; — et ces prophètes, qui, se répondant l'un à l'autre à travers les siècles, ont enduré tout ce que la méchanceté humaine peut accumuler de persécutions, sans laisser un seul jour échapper de leurs mains douloureuses la chaîne des oracles qui rattache la promesse et la loi à l'Évangile.... Voilà les noms illustres et saints de cette galerie historique que l'auteur de l'Épître aux Hébreux a peinte en traits immortels dans le chapitre dont le texte emprunte les premiers mots ; voilà les garants qu'il produit à l'appui de la cause qu'il veut défendre, les témoins qu'il vous demande d'entendre avant de juger... Mes Frères, regardez attentivement passer devant vous ce long cortége des grands hommes d'Israël, depuis le premier berger jusqu'au dernier

prophète; pesez, si vous le voulez, dans une balance à part, chacune de ces gloires, et convenez avant tout qu'il est impossible de dresser une liste de noms qui rappellent des destinées, des vertus et des caractères plus différents.

Il est certain que pas un seul d'entre eux tous ne ressemble à un autre; chacun d'eux, si j'ose emprunter une expression favorite du langage moderne, a son individualité propre; chacun d'eux est devenu et s'est montré tel que son esprit, son temps, son culte, son sort l'a fait devenir; les différences profondes et variées qui les distinguent, tantôt sont de leur fait, tantôt sont le fait du siècle de leur vie, sous la pression des circonstances qui les entraînent, sous l'influence de la génération contemporaine qui les entoure..... Oui, tous ces personnages des saintes annales, qu'ils remontent ou non aux premiers âges d'Israël, tous ces ancêtres d'Israël, quelque rang de gloire qu'ils occupent dans les livres sacrés, sont tous différents; mais une similitude lumineuse domine toutes les variétés de leur génie, de leurs vertus, de leurs missions; tous ont professé une seule et même foi, la foi qui est *une vive représentation des choses qu'on espère et une démonstration de celles qu'on ne voit pas.*

Ainsi donc, il n'y a pas deux vraies manières de croire; la vraie foi se ressemble en tout âge, en toute circonstance, et pour dire bien plus encore, en tout esprit humain. La définition que l'auteur sacré donne de la foi est, dans sa pensée, générale, et l'expérience de tous les croyants doit en avouer la justesse; si je réussis à l'analyser fidèlement, ce sera votre foi, mes Frères, dont je vous aurai présenté l'analyse; de l'image qu'il faut

tracer, vous jugerez tous la ressemblance; l'image sera infidèle, si vous ne vous y reconnaissez tous. Acceptons la discussion en ces termes larges et sincères... La sagesse du monde nous demande souvent: qu'est-ce que la foi, peut-être avec une secrète espérance qu'elle est impossible à définir; voici notre réponse: la foi est une espérance et une démonstration.

I. La foi, dit l'auteur sacré, est *une vive représentation des choses qu'on espère.*

Dans le langage accoutumé de la piété, on sépare souvent la foi et l'espérance, et il semble que croire soit une autre opération de l'esprit, une autre émotion du cœur, qu'espérer. Il est certain que si l'on veut dans cette étude une rigueur exagérée et stérile, on peut soutenir que la foi purement théorique, la foi qui se saisit de la vérité et ne sait ni l'appliquer ni la féconder, la foi, qui croit pour croire et s'arrête là, est distincte de l'espérance. Je ne sais si alors elle le sera de la crainte: vous vous rappelez qu'il est dit que *les démons croient qu'il y a un Dieu et qu'ils en tremblent.* Mais au moins faut-il convenir que la foi qui, possédant la vérité, se tiendrait en équilibre exact entre l'espérance et la crainte, sans rien prévoir ni d'heureux ni de malheureux, sans attendre aucune grâce et sans redouter aucune justice, cette foi-là serait la science, la connaissance, la découverte irréligieuse de la vérité et non la vraie foi, la foi salutaire et vivante.

Il importe à la clarté de ce discours que vous saisissiez cette nuance délicate; un mot, un exemple suffira.

Appliquez cette distinction au dogme le plus simple de la religion, au dernier que l'incrédulité dans son triste progrès repousse, à celui qu'un assentiment unanime en quelque sorte a consacré parmi les hommes, au dogme de l'immortalité, et posez-vous cette question bien simple: peut-on croire à l'immortalité de l'âme, sans l'espérer? Non, évidemment; croire à une vie future et s'en exclure, n'est plus y croire.

Ainsi l'auteur sacré a raison: espérer, c'est croire; espérer, c'est croire en s'appropriant les choses de la foi; espérer, c'est croire à son profit; c'est croire en rendant la foi personnelle, c'est croire avec un légitime égoïsme, en se disant : ces choses que je crois seront à mon usage; je les attends, je les prévois, j'y compte. En un mot, par l'espérance qui naît de la foi et se confond avec elle, le fidèle jouit d'avance des vérités et se saisit des trésors que sa foi lui garantit; il en dispose comme de son bien et en prélève sa part. Il ne croit pas seulement à une création; il se croit créature et le Dieu qu'il nomme *notre Père* est son père; il ne croit pas seulement à une Providence générale: il s'y confie pour son sort; il ne croit pas seulement à une Rédemption : il s'attend à son propre salut, et ce ciel auquel il croit n'est jamais si éloigné ni si immense qu'il y perde de vue sa place.

Voulez-vous donc sonder la foi chrétienne et vous en faire une exacte idée; sondez votre propre espérance, et l'une vous instruira de l'autre. Qu'espérez-vous, vous qui m'écoutez ici, qu'espérez-vous religieusement?

Avant tout, et déjà j'ai été conduit à vous le rappeler, vous espérez revivre. L'immortalité est devant vous,

vous attendant immobile au bout du chemin ; rien ne déracine en vos âmes cette prévoyance, et la mort moins que tout le reste ; vous ne vous contentez pas du peu de jours trop incertains et trop rapides qui sont donnés pour la terre ; vous vous promettez tranquillement à vous-mêmes une autre existence, qui ne vous contente qu'à condition de ne finir point ; si elle finissait, si vous deviez en prévoir le terme dans quelque profondeur trompeuse de l'éternité, vous vous en promettriez une autre au-delà, toujours prêts à jeter ainsi en avant votre espoir et à recommencer d'être, jusqu'à la certitude à la fin acquise de ne cesser d'être jamais.

Et vous espérez revivre réconciliés ; vous ne voulez pas que votre guerre avec Dieu recommence et continue ; vous ne voulez pas vous retrouver dans un monde dont l'*amour est inimitié contre le Seigneur* ; vous voulez rentrer en grâce et y rester à toujours ; la paix entre vous et ce Dieu tout bon qui n'a pu vous créer que pour le bonheur et le progrès, qui vous a aimés le premier et ne veut jamais, même dans vos épreuves, vos tentations et vos deuils, que votre bien et sa gloire, la paix entre vous et Dieu vous paraît votre état naturel, votre sort définitif, et vous l'espérez. Toute la mission de Jésus, sa vie, sa mort, sa résurrection, son règne et son Église, est à vos yeux une réconciliation ou n'est rien ; cette réconciliation n'est jamais parfaite en ce monde, impuissant à l'accomplir ; elle est réservée et vous l'espérez.

Cette paix suppose la sainteté, et vous espérez que *celui qui est mort est affranchi du péché*. Comment ne le serait-il pas ? Le péché peut-il sortir du monde et

nous suivre dans le ciel? Les pures émotions, les pures tendresses, les pures joies d'une vie meilleure se changeraient-elles une seconde fois en passions mauvaises? Et quand on parvient à les vaincre dans le cours de sa vie, quand l'habitude du bien fait triompher journellement du mal et que notre vertu s'est élevée jusqu'à la persévérance, notre vœu de progrès est-il jamais comblé; le but est-il assez atteint; pouvons-nous dire jamais: c'est assez d'intégrité et le surplus serait insignifiant? La ressemblance de Dieu brille-t-elle jamais en notre âme d'un éclat qui ne peut devenir plus pur, et ne portons-nous pas dans les profondeurs de notre esprit un idéal de perfection qui ne s'accomplit jamais en ce monde et que nous entrevoyons dans l'avenir, comme on voit à l'horizon la splendeur de l'astre du jour avant que le jour soit levé.... Serviteurs inutiles que vous êtes tous, vous espérez la perfection.

Le progrès et le bonheur, dans toutes les existences, vont de pair; vous ne pouvez vous promettre l'un sans vous promettre l'autre, et tous vous espérez une félicité d'une autre espèce que celle de cette vie. Le spiritualisme de la religion chrétienne a pénétré l'atmosphère intellectuelle de la chrétienté, et les plus simples savent et croient à l'égal des plus sages que le monde et le paradis ne peuvent offrir les mêmes joies; la manière d'être heureux dans le ciel sera digne du ciel et plus digne de nous. Indépendamment des joies religieuses, images anticipées des célestes émotions; indépendamment des promesses de l'Évangile qui font du bonheur futur une certitude; indépendamment de ce légitime désir d'être heureux qui anime toutes les créatures que Dieu a for-

mées sensibles et aimantes, votre paix, votre félicité de l'immortalité, vous êtes forcés de le penser, est une gloire de Dieu; il n'a pu vous donner pour unique moyen d'apaiser votre soif naturelle de bien-être les sources trop souvent ou taries ou troublées qui coulent en ce monde; sa gloire est intéressée à nous abreuver tous un jour à ces fontaines meilleures dont l'eau, nous dit Jésus, éteint toute soif et jaillit jusque dans la vie éternelle. Oui, sans attendre même que le dégoût, que l'épuisement des jouissances d'ici-bas nous en avertisse, notre âme aspire à une félicité différente; elle sait, elle sent que ce n'est point là une crédulité; vous espérez tous revivre, et revivre pour un bonheur.

Enfin, de ce bonheur assuré vous ne voulez point jouir seuls; il ne serait pas le bonheur, s'il n'était partagé, et vous espérez retrouver et reconnaître dans un monde meilleur, près de Dieu, en arrivant là, ceux dont la mort vous a séparés pour un temps, ceux dont les adieux suprêmes ont laissé dans votre attentive oreille un bruit qui ne s'évanouit point et qui parle de revoir. Ces compagnons chéris de votre vie terrestre, vous les voulez pour compagnons de votre vie immortelle; ici-bas il a fallu se quitter avant le terme du chemin; en vain l'on désire poursuivre et terminer ensemble le voyage et ne point se séparer même à l'arrivée, même à ce détour qu'on appelle la tombe, même à ce repos qu'on appelle la mort. Non, *il y a un temps de naître*, est-il dit, *et un temps de mourir*; chacun de nous a les siens, et l'intervalle qui les sépare est trop court pour nos tendresses. L'immortalité ne l'est pas, et l'une de vos plus chères espérances, celle qui met le comble à

vos célestes prévoyances, est la certitude de reprendre dans un monde meilleur vos douces relations de cette vie, que la mort interrompt et ne finit point.

Revivre, revivre réconciliés avec Dieu, dans une sanctification sans rechute, une félicité sans mélange et des tendresses sans séparation, mes Frères, demandez à votre cœur si ce n'est pas là l'espérance chrétienne. De cette destinée nouvelle que vous espérez, la foi est *une vive représentation.* Le vrai croyant, en jetant ses regards en avant de son existence, de l'autre côté du tombeau un des jalons de la route, au delà du trépas, ce voile qui cache en partie la nature céleste aux yeux de la nature mortelle, le vrai croyant voit tous ces biens mis à sa disposition, tous ces trésors ouverts à sa portée, toutes ces bénédictions immortelles qui le couronnent; il voit cette paix avec Dieu conclue par Christ; il voit ces progrès, il voit ces béatitudes, il voit ces affections, et en les voyant, il s'en empare, il les goûte d'avance; il en remplit son cœur reconnaissant; plus il croit, plus il en jouit, et si sa foi est entière, inébranlable, pleinement efficace et salutaire, elle devient de plus en plus *une vive représentation de ces choses qu'il espère.*

Voyez ces chrétiens qui ne le sont qu'à demi et par intervalles, qui donnent une moitié de leur esprit à la foi et l'autre à l'incrédulité, qui savent un peu croire et beaucoup douter, et ne sortent des erreurs du doute que pour se jeter dans la piété timorée du mysticisme ou les terreurs fanatiques de la superstition; ils espèrent : car la foi, même la plus incomplète et la plus vacillante, n'est jamais dépourvue de toute espé-

rance, mais ils espèrent mal ; ils se représentent l'immortalité, mais ils se la représentent mal ; ils la voient pâle, morne, vague, indolente, monotone, sous des images ou trop grossières ou trop mystiques ; c'est une immortalité dont ils ne savent et ne sauront que faire, peuplée d'ombres et non de vivants, remplie de vaporeuses chimères et non de réalités ; c'est une immortalité étrangère à notre nature, trop éloignée de notre expérience, et les jouissances y disparaissent dans l'éloignement, comme sur la terre les plus belles merveilles de la nature s'effacent et se perdent dans un trop grand lointain ; en un mot, c'est une immortalité morte et non vivante... La foi manque, et il manque avec elle *une vive représentation des choses qu'on espère.*

Voyez ces chrétiens dont la foi est ferme, éclairée, toujours prête et présente, sans alliage de superstitions, pure de ces rêves ou sensuels ou terrifiants que l'erreur enfante ; leur foi est *une vive représentation* de leur espérance. Le vrai chrétien voit le ciel de près ; il anticipe tranquillement sur son immortalité ; il l'amène sous son attentif regard ; de désir en désir il s'en rend compte ; il se dépeint son salut éternel en traits si fortement dessinés que rien ne les efface, et qu'aucun voile de ce monde ne retombe sur le tableau pour le lui cacher même un moment. Ainsi contemplaient l'avenir les Étienne, les Paul, Jésus lui-même : Étienne, quand, au milieu de la multitude furieuse qui déjà se baisse vers la terre pour y prendre les pierres de sa lapidation, il lève un calme regard vers le ciel et s'écrie avec une joie inébranlable : *Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme à la droite de Dieu.....* c'était

là *une vive représentation* du règne de son Sauveur exalté, qui l'appelait à lui à travers les palmes du premier martyre; Paul, quand, enchaîné comme un criminel au bras d'un soldat de Néron et entendant de près rugir contre lui *ce lion* dont il a été délivré une fois, il ne se promet pas une seconde délivrance et écrit à son cher Timothée : *Le temps de mon départ approche; il ne me reste qu'à recevoir la couronne de justice qui m'attend...* c'était là *une vive représentation* des récompenses de l'immortalité; et Jésus lui-même, au moment où les soixante-dix disciples viennent lui raconter les premiers succès de leur ministère, Jésus contemple dans l'avenir l'heureuse rapidité de la propagation de son Évangile et s'écrie avec joie : *Je vois Satan tomber du ciel comme un éclair*; c'était *une vive représentation* des triomphes presque subits de sa vérité répandue en moins de trente ans de Babylone à Rome.

Il est donc vrai que l'espérance forme partie constitutive de la foi : elle en est la mesure, la garantie, la récompense, et dans le champ du christianisme, où chacun de nous doit creuser son sillon, *celui qui laboure ne laboure point sans espérance*, quelque pénible que le sillon soit à tracer, quelques obstacles que rencontre la ligne qu'il doit suivre, et même quand un martyre est au bout. Supérieure à tout, cette espérance montre au vrai chrétien le pardon dans le repentir, les dédommagements au-delà des malheurs, les réunions au-delà des deuils, et la vie dans la mort même... *La foi est une vive représentation des choses qu'on espère.*

II. A de si merveilleuses perspectives que le vrai chrétien renouvelle au-devant de ses pas à chaque moment de son terrestre pèlerinage, il faut une base, d'autant plus que toutes ces choses, selon le texte, sont invisibles, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent devenir temporelles, terrestres, présentes, et que la raison, la conscience, la sensibilité, sont impuissantes à les réaliser avant le temps. On ne peut pas gagner de vitesse le temps; il a sa marche réglée; il nous entraîne avec lui à son pas, et non au gré de notre impatience; vous ne serez immortels qu'à votre heure, non auparavant, et en attendant, ce sont des choses invisibles, des choses que ce monde n'a point vues et ne verra point, que ces objets sacrés de votre espérance, la sécurité de l'existence dans la vie future, la sainteté parfaite de l'immortalité, la félicité parfaite de l'immortalité, et les effusions de ses célestes tendresses, de ses célestes amitiés. Oui, ce sont des choses invisibles; nous ne pourrions en supporter le contact et la vue; elles feraient trop disparate avec les choses accoutumées de la terre. Mortels, nous ne pouvons avoir aucune expérience de l'immortalité, aucun avant-goût réel de ses joies; et pour nous confier en ces espérances admirables que la foi inspire et nourrit, il leur faut donc une base; aussi, mes frères, la foi *est une démonstration des choses qu'on ne voint point.*

Une démonstration! A ce mot, la science lève la tête et sourit ou murmure. Osons-nous bien, nous, moralistes et théologiens, placés en dehors du monde des sens et cantonnés toujours dans celui des idées, nous qui ne procédons dans nos études que par conceptions abs-

traites, par théories pures, osons-nous bien nous rapprocher ainsi des sciences exactes, empiéter sur leur domaine, emprunter leur langage et simuler leur certitude! Osons-nous bien prétendre à prouver les vérités spirituelles comme le physicien et le géomètre établissent les résultats visibles de leurs analyses et de leurs calculs!... Mes Frères, je ne veux point vous importuner ici d'une discussion difficile sur les diverses nuances de la certitude, sur les caractères de l'évidence, sur la valeur relative des preuves qui conduisent l'esprit humain à la conquête de la vérité. Mais je me sens pressé de le dire; selon ma conviction profonde, il y a d'autres démonstrations que celles qui apparaissent quand on a refait un calcul pour en reconnaître la justesse ou retourné un creuset pour en examiner le contenu; il y a d'autres démonstrations que celles qu'on cherche à travers le tube d'un télescope et qu'on dispose ensuite à loisir le long des lignes d'un triangle ou des rayons d'une circonférence; il y a d'autres démonstrations que celles qu'on poursuit le scalpel à la main en s'efforçant de croire qu'on dissèque la vie, tandis qu'on ne dissèque que la mort; oui, il y a des démonstrations pour les Descartes qui sondent les mystères de l'âme et de l'existence, comme pour les Newton qui expliquent le mécanisme des mondes et les mouvements des cieux. La conscience, le sentiment, l'intelligence pure, ont leur puissance de démontrer, aussi bien que les sciences exactes, qui ont, elles aussi, leurs mystères incompréhensibles et inabordables; l'évidence n'est pas un privilége dont Dieu a enrichi seulement le monde matériel, le monde des corps et des calculs; il en

a doté aussi le monde moral, le monde religieux, et sans nous laisser retirer un mot qui nous est nécessaire, sans nous inquiéter outre mesure d'une comparaison, qui manque toujours de base, entre les vérités physiques et les vérités morales, en quel sens peut-on dire que *la foi est une démonstration des choses invisibles?* La question n'admet qu'une seule réponse.

L'homme porte en son esprit un instinct religieux; entre autres facultés, il a celle-là; il est un être religieux, comme il est un être raisonnable, moral, sensible, aimant, ami de son propre bonheur; son instinct religieux est dans sa nature intime, comme y sont ses autres pouvoirs, et, en conséquence, tout aussi naturellement qu'il pense, qu'il aime, qu'il jouit ou souffre, qu'il se blâme quand il fait le mal ou qu'il s'approuve quand il fait le bien, tout aussi naturellement il croit, c'est-à-dire, il croit en Dieu; un instinct naturel ne peut que chercher à se satisfaire; l'instinct religieux ne peut se satisfaire qu'en cherchant et en trouvant Dieu; en un mot, l'instinct religieux suppose la religion. Quoi! l'âme humaine serait religieuse, non par choix ou par peur, non par caprice ou par accident, mais de nécessité et par nature, et il n'y aurait pas de religion vraie, et toute religion serait une chimère! Quoi! l'homme croirait naturellement, et il n'y aurait rien à croire; l'homme chercherait Dieu, *comme le cerf altéré brame après l'eau courante*, et il n'y aurait point de Dieu!... Ce serait accepter la contradiction la plus flagrante et la plus absurde, d'autant plus qu'un instinct n'est pas chose contestable; il est en nous, ou non; on le sent en soi, ou non; c'est un simple fait; et un fait, surtout un fait intérieur qu'on

trouve en son être comme on sent dans sa poitrine les battements du cœur, est à l'abri de toute contestation, et l'évidence l'accompagne. Aussi, jamais on n'a songé à nier que l'homme est un être religieux. C'est ainsi qu'on explique comment il y a une religion partout, comment la religion est aussi ancienne que l'humanité et remonte à ses premiers souvenirs; comment aucune société humaine n'a existé sans religion; comment les peuples les plus grossiers ont toujours quelque dieu qu'ils adorent... Vous le voyez donc... la foi, la religion a sa base dans l'instinct religieux dont l'âme humaine est revêtue : l'homme ainsi porte en lui-même la démonstration de la religion; il croit, comme il existe, malgré lui, et c'est en ce sens que la foi est une démonstration.

Il arrive souvent dans la vie morale deux phénomènes que l'on n'a pas assez étudiés peut-être, qu'on laisse passer sans les considérer de près, et qui constituent deux preuves de fait que la religion est une faculté naturelle de notre esprit. Le premier, ce sont les tourments du doute; si le doute est son élément, d'où vient que l'homme s'y déplaît; d'où vient qu'il s'y trouve si mal à l'aise; s'il est alors dans la situation que les forces de son âme lui indiquent comme la meilleure, comment arrive-t-il que lorsqu'il ne croit à rien, il sent qu'il lui manque quelque chose? Comment découvre-t-il un vide devant ses pas, qu'il s'efforce de remplir? Je vous l'ai dit à plusieurs reprises, et c'est ici le lieu de le répéter : l'incrédule aspire à la religion, et dit souvent : Je voudrais croire; mais jamais le croyant n'aspire au doute et ne dit : Je voudrais douter. Ah! c'est que l'homme se sent lui-même dans sa vraie position d'homme, en

présence de Dieu ; quand il en sort, il ne sait plus où il est... Et le second phénomène spirituel que d'intimes confidences viennent souvent nous révéler, ce sont ces secousses, ces réveils, ces retours de l'incrédule, qui tout à coup pour un moment s'étonne d'être croyant ; il s'assoupissait dans son paisible scepticisme ; il s'en allait tranquillement par les chemins du monde, appuyé seulement sur lui-même ; il regardait d'un œil souriant vers l'avenir et vers le ciel, sans rien voir, et tout à coup, sans comprendre comment, il y voyait confusément et malgré lui quelque chose ; une lueur imprévue traversait cette nuit ; un éblouissement involontaire le forçait à fermer les yeux aux mensonges du monde et à ramener sa vue sur lui-même, sur les mystères de son être, sur les replis de son cœur, et tracé en caractères intimes dans un de ces replis les plus secrets, l'incrédule étonné lit le nom de Dieu dans le fond de son âme... Mes Frères, dans ces agitations de l'incrédulité, dans ces éclaircies lumineuses de la sombre nuit qui l'enveloppe, tout est inexplicable et insensé, si la religion n'est pas naturelle à l'homme, si la foi n'est pas une démonstration de l'invisible ; tout se comprend au contraire, et c'est la nature qui se révolte, si l'homme possède un instinct de religion.

Sur ce fondement, que rien ne peut renverser parce que c'est Dieu même qui, lors de notre création, l'a posé, tout croyant établit sa religion et sa foi, et quand le chrétien droit et sincère y établit la sienne, elle devient inébranlable par degrés ; elle participe avec le temps de cette paisible certitude qui environne les faits de conscience intime ; elle devient, avec une force que la conscience et la

raison puisent en elles-mêmes, *une démonstration des choses qu'on ne voit point*, et devant sa tâche, devant sa destinée, devant sa mort, le fidèle, semblable à Moïse devant Pharaon, demeure *ferme comme voyant celui qui est invisible*. Que lui parlez-vous alors de doutes, de discussions et de preuves? De doutes... peut-il douter de lui-même, et il lui faudrait douter de lui-même pour douter de Dieu...; de discussions... on ne discute pas avec un instinct, on le subit...; de preuves... il n'en a plus besoin, et sa meilleure preuve qu'il a raison de croire, c'est qu'il croit. Son âme répond à Dieu et Dieu lui répond; car dans son âme limitée de toutes parts, il a trouvé la notion de l'infini, de l'infinie sagesse, de l'infinie justice, de l'infinie bonté, et cet infini, c'est Dieu. Sans effort et sans erreur, de la religion primitive il a passé à la foi révélée; son âme répond à Christ et Christ lui répond; car il a trouvé dans son âme le désir de la perfection, l'idéal de la vertu, de la mansuétude, de l'amour, et la réalisation de cette perfection, c'est Jésus et Jésus seul. L'Évangile, de page en page, lui offre quelque chose d'indéfinissable, d'unique, de sublime et de touchant à la fois qui s'accorde avec tous les besoins religieux de son âme; il sent que Dieu seul a pu lui parler ainsi; il sent que Jésus seul a pu l'aimer ainsi; il sent que l'Évangile est trop d'accord avec son âme entière, dans sa faiblesse et sa force, dans ses larmes et ses allégresses, dans ses affections et ses vœux, pour que l'Évangile soit une fable accidentelle ou une tromperie artificieuse, et ainsi, dans sa pensée, dans sa conviction... éternels problèmes de l'esprit humain, mystérieux et nobles sujets des méditations de tant d'hommes

de génie et de tant d'hommes de bien, existence et perfection de Dieu, création et Providence, morale et révélation, amour et règne de Jésus, rédemption et jugement, progrès sans terme et béatitudes sans mélange de l'immortalité, sa faible vue vous contemple sans éblouissement... *la foi est une vive démonstration des choses qu'on ne voit point.*

Une objection semble attendre, pour ainsi dire, ce discours à son terme, assez forte en apparence pour le détruire. Si la religion constitue un instinct général dans l'humanité, si la foi a cet instinct pour base, d'où vient que tous les hommes ne croient pas?

Mes Frères, l'instinct religieux qui nous explique la foi, explique aussi l'incrédulité et l'indifférence, et loin que cette prétendue objection en soit une, elle offre une preuve de plus des vérités de ce discours.

L'homme est un être raisonnable, et sa raison est une flamme émanant du foyer de la raison infinie; on s'en douterait, seulement à voir ses travaux et ses conquêtes; assujettissement et explication de la nature, de ses lois, de ses phénomènes, de ses merveilles, immense série des annales de l'histoire, législation, gouvernement, science de la justice, science de la parole, étude de lui-même et étude de Dieu, quel thème donné à la raison de l'homme, et il l'a embrassé, sans s'effrayer. Où s'est laissé intimider et où s'arrêtera son génie? Il lève son regard vers les cieux, trace quelques lignes courbes ou droites, et les mouvements des astres se conforment à ces lignes qu'il mesure; il dresse une tige de métal

dans les airs, il appelle la foudre à ses pieds, et s'en sert pour porter ses messages à travers les continents, à travers les profondeurs mêmes de l'Océan ; il resserre un peu de vapeur et se fait conduire sur les terres et sur les mers ; à la philosophie, il demande compte de son existence, et de sa main si faible que la mort en un instant peut glacer, il écrit les mots imposants éternité, immensité, infinité... Oui, mes Frères, tout cela l'homme le fait et dans la suite, n'en doutez pas, il fera bien plus... Mais, en attendant, il y a des hommes qui savent à peine croiser les rameaux de deux arbres pour s'en former un abri et dont l'arithmétique ne va pas à compter les doigts de leurs mains... Mes Frères, pourquoi?

L'homme est un être moral, et sa conscience, quand la religion surtout l'éclaire, le porte à une délicatesse attentive d'intégrité, à une ardeur de charité, à une sublimité de vertu, d'autant plus admirable qu'en excitant l'admiration de tous, il ne se contente pas lui-même et pense n'avoir jamais assez fait. L'héroïsme a des sacrifices qui semblent ne pouvoir être surpassés : l'amour a fait faire des prodiges, et surtout ces obscurs et longs dévouements ou de bienfaisance ou de famille que nul ne connaît bien si ce n'est Dieu, qui échappent à presque tous les regards humains et se soutiennent, se récompensent eux-mêmes, sont des preuves plus fortes peut-être que tous les travaux de l'intelligence de la dignité de notre nature et de la grandeur de notre destinée. Mais il y a en tout temps des hommes qui semblent rejeter comme deux erreurs malsaines la notion du bien et celle du mal, qui n'admettent de loi que leur volonté et de règles que leurs passions, vont et

viennent de vice en vice, chassés de l'un à l'autre par la satiété et la lassitude; des hommes qui inventeraient volontiers des vices nouveaux, s'il y avait moyen; des hommes qui portent la bassesse jusqu'à ignorer combien ils sont vils... Mes Frères, pourquoi?

Et l'homme est un être aimant. Si sa nature incline avec force, avec habitude, vers un extrême, c'est vers l'extrême de l'amour; il est créé pour la vie de famille et de société, et sans amour, sans fraternité, sans pitié, la famille est un esclavage en détail, la société un esclavage en grand. Il semble impossible qu'une vie humaine s'accomplisse, sans que l'âme se remplisse de quelque affection généreuse et fidèle, sans que les yeux se soient mouillés de quelques larmes de commisération, sans que la patrie ait fait battre le cœur entre les berceaux des enfants et les tombes des pères; vous me diriez tous que les délices de nos pures affections sont nos joies, nos récompenses, nos encouragements, nos consolations les meilleurs de cette vie, et vous ne concevez pas l'homme n'ayant rien aimé... Et pourtant, de loin en loin, on découvre çà et là des hommes qui n'aiment qu'eux-mêmes et ne comprennent pas d'autre amour, qui se sont refroidis dans leur égoïsme au point qu'aucune flamme de tendresse ne perce la glace de leur cœur, et qui sacrifieraient sans sourciller à leurs intérêts ou leurs passions et famille et patrie... Mes Frères, pourquoi?

Pourquoi? L'intelligence, la conscience, la sensibilité sont des instincts, et ces choses arrivent en vertu de cette juste et grande loi de notre nature, à nous êtres responsables, que tout instinct a besoin d'être cultivé. Négligez la culture de l'intelligence, elle s'abrutit; de

la conscience, vous l'endurcissez; de la sensibilité, vous l'étouffez en vous... La religion est un instinct. Ne demandez plus comment il y a des incrédules, des indifférents, des moqueurs, des impies même... Tous ils sont hommes comme vous; tous ils ont leur part des mêmes facultés que vous; tous ils portent au fond de leur âme l'instinct religieux qui anime la vôtre; mais, soit malheur, soit négligence, cet instinct n'a reçu aucune culture, cette force n'a reçu aucune direction, cette pure flamme a langui faute d'aliment; elle s'est éteinte peut-être... Que dis-je? elle ne s'éteint jamais, jamais entièrement; elle jette encore par intervalles de faibles et courtes lueurs; et nous, que dirons-nous donc, nous, plus heureux et plus fidèles? Nous dirons avec l'Évangile : *Seigneur, n'éteins point le lumignon qui fume encore*; fais triompher ta justice, et que les nations espèrent en toi... Mais le droit même d'adresser cette prière vous manquerait, si vous, avertis par tant d'exhortations, vous, environnés d'une telle *nuée de témoins*, vous qui avez Moïse et les prophètes, Jésus et les apôtres, vous qui êtes instruits et à espérer et à croire, vous ne persévériez point à cultiver en vos âmes cet instinct de religion, le principe terrestre des certitudes religieuses de l'éternité. Enfants de lumière, que Dieu a fait passer des ténèbres à sa lumière merveilleuse, veillez sur cette clarté qui vous guide, sur cette lampe de tous vos pas, et sachez en nourrir, en raviver sans cesse la clarté divine. Que votre foi soit toujours une démonstration et toujours une espérance, jusqu'au jour où, sur le seuil de l'éternité, la démonstration se changera en évidence et l'espérance en possession!

SAINT PIERRE SUR LE THABOR.

> Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : Seigneur, il nous est bon de demeurer ici ; si tu le veux, faisons-y trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie.
>
> *Saint Matthieu*, XVII, 4.

MES FRÈRES,

Aucune scène de l'Évangile n'est plus majestueuse et plus simple à la fois que celle de la transfiguration. Les trois premiers évangélistes, qui ont tous trois rapporté ce fait mémorable, semblent en avoir reconnu l'étonnante simplicité; car ils n'ont rien changé, pour le décrire, à leur style et à leur genre accoutumé; ils racontent, comme un événement qui ressemble à tout cet événement unique qui ne ressemble à rien, qui est moins une page de l'histoire de ce monde qu'un triomphe emprunté aux annales du ciel. Le Christ prend avec lui ses trois disciples les plus intimes et les plus chers, ceux qu'il jugeait les plus dignes de sa confiance, les plus dociles à le croire, les plus aptes à le comprendre, les plus ardents à le suivre et à l'aimer : Jacques, qui devait revêtir le titre glorieux de second martyr de l'Évangile; Jean, qui portait déjà le nom d'ami de Christ; Pierre, enfin, appelé à montrer comment un

véritable Israélite pouvait devenir un véritable chrétien et choisi d'avance pour ouvrir à toutes les nations de la terre la porte de l'Église. Jésus les conduit vers une montagne éloignée et solitaire, où nul dérangement terrestre, où même le bruit de la vie des hommes ne viendra point interrompre la manifestation imposante qu'il leur destine. Les apôtres ne savaient certainement pas dans quel dessein le Seigneur s'éloignait avec eux. On croirait, en lisant le départ de Jésus et des disciples, qu'il s'agissait d'une absence, d'une excursion ordinaire; non, non, ce ne sera ni un entretien, comme le Christ aimait à en avoir en des lieux écartés; ni une précaution de prudence pour échapper à ses ennemis; ni une prière, ni une agonie : ce sera un spectacle tel que ce monde n'en avait jamais vu, et tel que jamais il n'en reverra; ce sera le vœu de Moïse : *Seigneur, fais-moi voir ta gloire*, exaucé comme il peut l'être, non sous la première, mais sous la seconde alliance; et ces trois hommes, semblables à nous en toutes choses, qui gravissent avec fatigue cette haute montagne sur les pas du Christ, le Christ les mène aussi près que possible de la majesté qu'il déploie sans cesse aux yeux des anges et des saints; *il fut transfiguré*, est-il dit, *devant eux!*

Ce mot, employé par saint Matthieu et saint Marc, ne se trouve en ce sens que dans ce récit de l'Évangile, et n'est appliqué qu'au Christ. Saint Luc semble l'avoir omis à dessein pour le remplacer et le développer en disant : *Il arriva que, comme Jésus priait, son visage devint tout autre qu'il n'était auparavant.* Ce mot paraît signifier que le Christ, en ce moment, ne garda de son humanité que ce qu'il en fallait pour être reconnu

par des hommes, et ce sens est aussi profond que simple; car il en résulte qu'il ne s'agit plus ici seulement du fils de Marie : il en résulte que sur le Thabor on était dans le ciel autant qu'on pouvait y être ; il en résulte que le Sauveur a montré alors à ses apôtres comment *la plénitude de la Divinité* réside en lui.

Ces pensées sont entièrement confirmées par les récits des évangélistes. Voyez, en effet, avec quel soin, avec quelle poésie, en quelque sorte, avec quel art même, sans sortir de la simplicité inimitable de leur manière, ils ont évité toutes les expressions, toutes les images empruntées aux choses de la terre ; ils n'ont pas été terrestres, pour ainsi dire, dans leurs récits, parce qu'ils n'avaient rien de terrestre à raconter. Ils nous disent que son visage devint *resplendissant comme le soleil et ses habits éclatants comme la lumière*; c'est saint Matthieu qui parle ainsi, saint Matthieu dont les comparaisons sont d'ordinaire si naïves et si humbles; ils nous disent que ses vêtements devinrent *blancs comme la neige, tel qu'il n'y a point de foulon sur la terre qui puisse ainsi les blanchir,* et c'est saint Marc qui parle ainsi, saint Marc qui, dans ses tableaux circonstanciés, mais courts et rapides, s'arrête si rarement pour se livrer à des réflexions ou des images. Tout concourt à montrer que la transfiguration n'est point une des merveilles ordinaires de la mission du Christ ; qu'il y a plus ici, qu'il s'est manifesté en ce moment comme le roi de gloire, comme le Fils de Dieu, comme l'*image empreinte* du Dieu vivant.

Le but que le Christ s'est proposé était non-seulement d'affermir, mais d'éclairer la foi des trois apôtres, et

d'éloigner de leur esprit la grossière erreur qui les trompait tous, l'attente d'un règne temporel. Le Thabor devait spiritualiser complétement dans leur esprit la mission de leur Maître; et en prenant ainsi dans un sens divin cette scène toute divine, ce qui la rend plus étonnante encore, c'est de trouver au milieu de toutes ces marques de divinité, au milieu de cet appareil de céleste splendeur, parmi ces témoignages d'une majesté surhumaine, parmi ces merveilles qui n'ont rien de terrestre, c'est de trouver, mêlé à ces traits imposants et magnifiques, un trait qui en diffère du tout au tout; qui semble aussi terrestre, aussi humain que les autres le sont peu et que l'on croirait jeté au travers de ces grandeurs pour former contraste; c'est d'entendre en cette circonstance solennelle la voix d'un homme retentir un instant avant que la voix de Dieu même retentisse; l'ardeur de saint Pierre n'a pu se contenir même pendant la transfiguration, et, entraîné par les émotions puissantes de ce moment, il dit : *Maître, il nous est bon de demeurer ici; si tu le veux, dressons trois tentes pour Moïse, pour Elie et pour toi!*

En parlant ainsi, qu'a voulu dire cet apôtre? Quand, à la lecture de cette page de la vie du Sauveur, on se transporte en idée au sommet du Thabor; quand on assiste par les yeux de la foi à cette manifestation solennelle, il semble que le silence convenait mieux en ce moment que le discours. On cherche ce que l'homme mortel pouvait avoir à dire au milieu de ces splendeurs d'immortalité, et on ne le trouve point. Toutes les puissances de l'âme ne devaient-elles pas être employées en ce moment au recueillement, à l'adoration, à la prière? Une parole

quelconque, même la plus empreinte de foi, n'était-elle pas au moins une imprudence religieuse, pareille au geste d'Huza pour soutenir l'arche? Qu'est-ce que saint Pierre a donc trouvé à dire, et quels sentiments surabondaient dans son cœur, au point que dans son ravissement il ait trouvé des mots pour les rendre et la force de les proférer!... Mes Frères, le mot qui lui échappe me paraît être un cri de bonheur jeté avec enthousiasme sur le seuil des parvis éternels. Essayons d'analyser les sentiments qui ont rempli le cœur de l'apôtre.

I. Il m'est impossible de développer les saintes et douces émotions dont Pierre était animé, quand il prononça cette parole mémorable, sans entrer en plus de détails, sans vous signaler dans les récits quelques traits qui échappent à une lecture superficielle. Mon dessein n'est pas, vous l'aurez déjà prévu, de vous présenter un développement des circonstances de la transfiguration, mais de restreindre ce discours à l'étude du mot de l'apôtre. Il est essentiel d'abord de bien se persuader et de bien se souvenir que le sens du texte n'est pas comme d'anciennes versions l'ont rendu : *Il est bon que nous soyons ici*, mais, ce qui présente une idée différente, plus remarquable et plus profonde : *Il nous est bon de demeurer ici*. Le disciple, dans son transport, ne se réjouissait pas seulement d'être sur le Thabor, il voulait y rester ; et du premier coup d'œil on entrevoit combien ces deux sentiments diffèrent ; l'un est plus vaste et plus étendu que l'autre; dans le premier il ne

vement de vice en vice, chassés de l'un à l'
la satiété et la lassitude; des hommes qui inve
volontiers des vices nouveaux, s'il y avait m
hommes qui portent la bassesse jusqu'à ignorer
ils sont vils... Mes Frères, pourquoi?

Et l'homme est un être aimant. Si sa natu
avec force, avec habitude, vers un extrême,
l'extrême de l'amour; il est créé pour la vie
et de société, et sans amour, sans fraternité,
la famille est un esclavage en détail, la société
vage en grand. Il semble impossible qu'une vie
s'accomplisse, sans que l'âme se remplisse d
affection généreuse et fidèle, sans que les yeux
mouillés de quelques larmes de commiséra
que la patrie ait fait battre le cœur entre les
des enfants et les tombes des pères; vous me di
que les délices de nos pures affections sont n
nos récompenses, nos encouragements, nos con
les meilleurs de cette vie, et vous ne cont
l'homme n'ayant rien aimé... Et pourtant, d
loin, on découvre çà et là des hommes qui
qu'eux-mêmes et ne comprennent pas d'au
qui se sont refroidis dans leur égoïsme au poi
cune flamme de tendresse ne perce la glace de le
et qui sacrifieraient sans sourciller à leurs in
leurs passions et famille
Mes Frère
ciences
arri

Pourquoi? L'intelli
sont des instincts,
cette juste et gr
responsables
Ne faut-il

[illegible]

[illegible] les [illegible]

[illegible]mmes [illegible]

[illegible]cultes [illegible]

[illegible] l'instinct [illegible]

[illegible]heur, soit [illegible]

[illegible]ture, cette [illegible]

[illegible] flamme à [illegible]

[illegible]ent-être... Que [illegible]

[illegible]ièrement : [illegible]

[illegible] courtes [illegible]

[illegible]s plus heureux [illegible]

[illegible]gle : *Seigneur*, [illegible]

[illegible]*ère* ; fais triompher la justice et que [illegible]

[illegible]ent en toi... Mais le droit même d'adorer [illegible]

[illegible]is manquerait, si vous, avertis par tout [illegible] vous, environnés d'une telle [illegible]

[illegible] avez Moïse et les prophètes, Jésus et [illegible] qui êtes instruits et à espérer et à [illegible] persévériez point à cultiver en vos âmes [illegible] religion, le principe [illegible]

[illegible] de l'[illegible]

soupissement, pour feindre des transports qu'on n'éprouve pas.

Il faut se garder toutefois de s'exagérer la disposition d'esprit dans laquelle se trouvait saint Pierre, et croire qu'il était hors de lui, entièrement subjugué par une émotion puissante, qui le mettait hors de sens. Il a parlé sans réflexion ; il s'est abandonné aux sentiments qui remplissaient son âme ; mais il n'a point parlé sans présence d'esprit, sans savoir où il était en cet instant et ce qui se passait sous ses yeux, sans savoir qui était là avec lui. Rien surtout ne prouve que la frayeur eût troublé sa raison ; saint Luc, il est vrai, après avoir rapporté le mot de saint Pierre, ajoute : *Il parlait ainsi, ne sachant pas bien ce qu'il disait*, et saint Marc, qui a entendu de la bouche même de saint Pierre une foule des circonstances rapportées dans son Évangile, explique ce désordre des premiers mots échappés alors à son maître en disant qu'il était *saisi de frayeur*. Mais ces termes n'ont pas dans l'original la force et la dureté de nos versions ; il était naturel sans doute aux apôtres d'éprouver un sentiment de crainte religieuse, en retrouvant, au sortir de leur sommeil, resplendissant de gloire céleste, ce même Jésus qu'avant de s'endormir ils avaient laissé priant comme un simple mortel ; mais c'est plus tard, c'est après que Pierre eut parlé, c'est lorsque la nuée sainte, la nuée du désert et du temple, est descendue lentement sur le Thabor et les a enveloppés, c'est alors seulement, selon le témoignage formel des évangélistes, que les trois apôtres ont été remplis d'épouvante et qu'ils sont tombés la face contre terre, incapables de supporter plus longtemps cette manifes-

tation si visible de la majesté du Seigneur. Dans le premier moment, ils la supportaient encore, sans en être accablés. Il faut donc se représenter en cet instant l'apôtre comme trop ému pour mesurer ses paroles et ses vœux, comme demandant sans réfléchir des choses impossibles, comme ne sachant sous ce rapport *ce qu'il disait;* certes, il demandait l'impossible, quand il souhaitait que Moïse et Élie, au moment où les deux prophètes se séparaient du Christ, restassent au contraire en ce monde au lieu de retourner dans le séjour immortel. Et cependant, il conserve assez de présence d'esprit pour ne pas exprimer le désir de rester seul au sein de la gloire de la transfiguration; il n'oublie pas ses frères qui l'accompagnent; il songe à eux autant qu'à lui-même; *il nous est bon,* dit-il, *de demeurer ici!* Enfin, il n'oublie pas non plus la soumission profonde qu'il doit à son divin maître; c'est un vœu qu'il forme, et non un dessein qu'il annonce; au lieu de prendre une résolution, il exprime une prière; *si tu le veux,* dit-il au Seigneur, *dressons ici trois tentes.* A ce trait, vous reconnaissez les habitudes, le climat et le ciel de l'Orient, où une tente légère suffit pour habitation, où un simple pavillon peut devenir une demeure fixe. Il ne s'agit pas d'un tabernacle qui serve de sanctuaire, mais d'un pavillon qui serve de domicile, et cette idée conduit naturellement au point le plus grave qu'il s'agit d'étudier.

Pierre, pénétré d'émotions saintes et douces à la fois, Pierre se trouvait heureux sur le Thabor, et il voulait y rester; ce désir s'échappa, comme par instinct, de son cœur. Un sentiment profond, inexprimable, imprévu de bien-être, remplissait son âme; il était heureux sans

comprendre encore son bonheur; et il voulait que ce bonheur se prolongeât; il désirait ne pas sortir de cette situation si paisible, si belle, si heureuse; il se réjouit d'être si près de la gloire divine du maître qu'il chérit, et il souhaite de ne pas sitôt la quitter. Essayons maintenant d'examiner et d'approfondir ce noble sentiment.

II. Parmi les émotions vagues et confuses, mais douces et délicieuses, qui remplissaient le cœur de l'apôtre, au milieu de la gloire du Thabor, et qui lui faisaient ardemment désirer de prolonger cet état de son âme et ce moment de sa vie, il faut placer en première ligne un sentiment de foi. Tout le christianisme se rapporte à Christ et nous vient de lui; il est *la pierre angulaire* de ce vaste édifice, notre commun asile, notre maison de prière, notre lieu de repos, et nul ne peut établir *un autre fondement que celui qui a été posé, savoir, Jésus-Christ;* il est, selon l'élégante et simple image qu'il aimait lui-même à employer, il est le cep et nous sommes les sarments, et si l'on connaît bien le Christ, on connaît bien le christianisme; on connaît bien les préceptes de l'Évangile, car Jésus est notre maître, le législateur moral du monde; on connaît les consolations de l'Évangile, car Jésus est celui qui console et qui ne laisse point ses disciples orphelins; on connaît bien les mystères de l'Évangile, car tous se rapportent à Jésus; et ses menaces, car il est le juge; et ses grâces, car il est le Sauveur. Aussi toute notre foi dépend de l'idée que nous nous faisons du divin consommateur de la foi; nous sommes plus ou moins chrétiens, selon que nous con-

naissons plus ou moins le Christ. Dans ces demeures où l'image bien ou mal taillée d'un crucifié est suspendue à tous les chevets, connaît-on l'Évangile aussi bien que nous qui appliquons à notre culte ce principe fondamental du culte de Moïse : *Tu ne te feras point d'images taillées, et ne te prosterneras point devant elles?* Non, sans doute, le christianisme le plus pur se trouve là où Jésus-Christ est le mieux connu, et puisque seul *il a les paroles de la vie éternelle*, puisque *nul ne vient au Père que par lui*, vous voyez qu'au fond la foi ne consiste qu'en un seul point : connaître Jésus-Christ.

Et quels sont les obstacles qui de tout temps embarrassent les progrès de cette science? Pécheurs que nous sommes, d'où vient qu'il nous est si difficile de bien connaître le Sauveur? Mortels que nous sommes, pourquoi ne savons-nous pas tous contempler du bord de nos tombeaux de famille celui qui a *mis en évidence la vie et l'immortalité?* Tous ces obstacles se réduisent à deux, dans lesquels toutes les erreurs, depuis l'incrédulité la plus profonde jusqu'à la superstition la plus ignorante, jusqu'au fanatisme le plus exalté, viennent prendre place : les mystères de Christ et les humiliations de Christ, voilà ce qui empêche de connaître Christ. Le monde entier serait chrétien s'il pouvait sonder ces profondeurs où les anges ne regardent qu'en tremblant. Lorsque saint Paul a dit : *le mystère de la piété est grand,* il a dit pourquoi il y a des incrédules parmi les hommes. Faites descendre, si vous le pouvez, un ange du ciel, pour nous expliquer, s'il le peut, ce dont on doit douter, les premiers versets de saint Jean, et vous verrez quelle multitude de conversions vont éclore,

car ce sont ces mystères qui détournent de l'Évangile les incrédules qui peuvent ou qui prétendent penser. Les autres, ceux qui pensent moins, se laissent surtout rebuter par les humiliations de Jésus; s'il y avait plus de gloire mondaine dans l'Évangile, ils en accepteraient plus volontiers la gloire religieuse; ils n'aiment pas la croix parce qu'elle est ignominieuse et sanglante, et ils murmurent que la mort du Rédempteur ait été celle d'un esclave et d'un malfaiteur, comme si cet esclave n'avait pas été mis en liberté, comme si ce malfaiteur n'avait pas été reçu dans la gloire.

Ces deux obstacles que rencontre la foi, les mystères et les humiliations, ne datent pas de nos jours; elle les a rencontrés de tout temps; du vivant même de Jésus, comme aujourd'hui, beaucoup de ses contemporains disaient de lui comme les pharisiens : *Nous savons que Dieu a parlé à Moïse*; *mais pour celui-ci nous ne savons d'où il est*; et dans un esprit, non de charité, mais de justice, nous devons en convenir, il était difficile à un Juif de s'élever de la fréquentation habituelle et journalière du fils de Marie, de l'artisan de Nazareth, de l'ami de Lazare, de l'hôte de ses sœurs, du convive de quelques péagers, du compagnon de quelques pécheurs, à l'idée magnifique et sainte de celui en qui *le Père a mis toute son affection*; il était difficile à un Juif nourri dès son enfance dans le respect de Moïse et l'attente d'un Sauveur, à un Juif pleurant sur *le sceptre ravi à Juda* et le joug imposé par les Romains, prompt à douter s'il devait payer l'impôt à César, et tremblant de voir les aigles romaines s'établir malgré leurs images taillées à Jérusalem où nulle idole

ne devait entrer, il était difficile à un Juif portant toutes ces choses en son cœur de s'élever de l'idée d'un messie temporel, d'un libérateur terrestre, d'un triomphateur et d'un roi de ce monde, à celle d'un sauveur qui ne sauvait pas sa patrie des Romains, à celle d'un sauveur dont les délivrances étaient pour tout le monde et pour toute l'éternité... Mes Frères, transportez-vous en idée avec saint Pierre au sommet du Thabor; ces deux obstacles où la foi se brise ont disparu; ils n'y sont pas avec lui; ils sont aplanis par d'irrésistibles moyens; là, pour l'apôtre, tous les mystères ont acquis l'autorité d'une incontestable évidence; là toutes les humiliations ont reçu le dédommagement d'une gloire ineffable, ou, pour mieux dire, il n'y avait plus la moindre incertitude à nourrir ni la moindre ignominie à déplorer, et il était facile de croire. Ce passage si ténébreux et si difficile à franchir, pour un Juif comme pour nous, ce passage de l'idée d'un homme *semblable à nous en toutes choses, excepté le péché*, à l'idée du Fils unique du Dieu vivant; ce passage, sur le Thabor, est franchi en un moment; la différence est comme détruite, la distance est comme effacée, et pour emprunter les images du prophète, *toute vallée est comblée, toute montagne est aplanie* entre le Rédempteur et ses élus; toutes les profondeurs de la foi sont éclairées, autant que possible, pour l'esprit humain par la lumière de la transfiguration. Admirez quelles idées plus grandes ce magnifique spectacle a dû faire concevoir aux disciples et de la personne et de la mission de leur Maître. Jésus était donc supérieur aux Moïse et aux Élie, aux plus saints ministres de l'ancienne al-

liance, puisque le législateur et le réformateur d'Israël venaient l'entretenir de la sienne; il fera plus qu'ils n'ont fait en leur temps, il sera *la lumière qui éclaire les nations*; il leur apprendra ce que c'est que le péché et comment le vaincre, ce que c'est que le tombeau et comment en sortir! Enfin, pour tout dire en un seul mot, sur le Thabor il était impossible de douter; sur le Thabor, il était évident, mais d'une manière bien différente qu'au pied de la montagne, il était évident que *c'est ici la vie éternelle de te connaître, toi seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu nous as envoyé*, et entraîné par ces pensées puissantes qui, sous une forme nouvelle, inondaient comme un torrent son cœur, Pierre veut rester où il croit si bien; Pierre s'écrie : *Maître, il nous est bon de demeurer ici!*

III. La foi ne va pas sans la sainteté. Ces deux états de l'âme sont inséparables, et plus on croit, plus on se sanctifie. L'esprit s'épure, et l'on se dégage de la captivité des passions à mesure que l'on se pénètre des doctrines et des vérités de l'Évangile. Aussi est-il facile de montrer que le transport de saint Pierre suppose un sentiment de sainteté, et l'étude qui précède des progrès de sa foi dans cette circonstance abrégera les développements de la part de sanctification qu'il a dû y trouver. Ces pensées peuvent suivre la même marche que les précédentes; le même raisonnement convient de nouveau; ce qui retarde et ce qui ébranle le plus la sanctification, quoique sans elle *nul ne verra le Seigneur*; le plus grand danger qu'elle coure, l'écueil le

plus séduisant qu'elle retrouve partout, deux mots bien courts les désignent assez : c'est l'amour du monde et l'oubli du ciel. C'est l'amour du monde où tant de passions enivrantes et tumultueuses s'agitent, et l'oubli du ciel où il n'y a point de passions qui puissent agiter; c'est un attachement immodéré aux choses de la terre qui lie plus fortement que nous ne voulons l'âme à sa poudre; c'est l'ivresse, ou l'attente, ou le regret des avantages terrestres qui nous tient comme éloignés du ciel et ne nous laisse pas le temps de penser que nous ne sommes ici-bas qu'*étrangers et voyageurs*; c'est un état de continuelle distraction qui ne donne pas le loisir de rechercher s'il ne vaudrait pas mieux être avec Christ; en un mot, c'est l'amour de ce monde, malgré ses misères, ses péchés, ses tombeaux; c'est l'oubli du ciel, malgré ses consolations, ses jugements et son immortalité. Comment un mondain, qui s'est donné ainsi soi-même à la terre, y trouverait-il de quoi se sanctifier? Les années, pour lesquelles *il a des biens amassés en abondance*, lui cachent l'éternité; il sait à peine s'il y a un jour consacré au culte de Dieu, soit à cause d'une création, soit à cause d'une résurrection, parce que sa vie ne se compose pas de jours, mais d'affaires et de plaisirs; et la création... que lui importe comment il existe, puisqu'il existe; et la résurrection... que lui importe, puisqu'il n'est pas encore mort; et ses communions, si jamais il en célèbre, sont tellement pressées entre ses mondanités, qu'elles y meurent étouffées comme le bon grain qui tombe entre les pierres sur le bord du chemin. Ainsi, quand une passion, quelle qu'elle soit, de haine, d'amour, d'orgueil

ou de cupidité, l'entraîne; il est sans défense contre elle, parce qu'il aime ce monde d'où elle sort, et qu'il a oublié le ciel d'où viendrait le secours.

Ces tableaux vous affligent, mais il faut avoir le courage de vous les tracer et de montrer au mondain où il marche pour lui montrer où il arrivera. Reposez maintenant votre imagination attristée, prêtez encore une fois l'oreille à la voix, humaine comme la vôtre, qui disait sur le Thabor : *Maître, il nous est bon de demeurer ici;* et, reconnaissez-le, ce mot respire la sainteté. Oui, dans ce moment solennel, en présence de la gloire divine, si près de Christ et si près de Dieu, l'apôtre, ému et ravi, sentait qu'il était loin du monde; la splendeur de la transfiguration le séparait des vanités et des turpitudes d'ici-bas. Là, il était impossible d'aimer le monde, impossible d'oublier le ciel; et du sommet de la sainte montagne, ce peu de poudre qu'on appelle la terre et que les mondains préfèrent à tout disparaissait à ses yeux dans un éloignement immense. Quelle passion pouvait alors s'élever dans son âme? son âme était tout entière attachée à Christ; en ce moment, quel orgueil pouvait l'entraîner? il voyait devant lui celui qui seul est grand; quel bien d'ici-bas pouvait le tenter? il voyait jaillir sous ses pas cette source d'eau vive dont il est dit : *Quiconque boira de cette eau n'aura plus soif.* Quel sentiment de haine, quel désir de vengeance pouvait le séduire, à côté de celui qui a déclaré : *C'est à moi qu'appartient la vengeance, et je la rendrai?* Quelle impureté pouvait se glisser dans son cœur, puisqu'il sentait que *bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu?* Quelle faiblesse pouvait sur-

prendre l'apôtre en ce moment et ce lieu? il n'avait rien promis, mais l'univers entier ne lui ferait pas renier son Sauveur. Quel sacrifice, au contraire, lui coûterait pour prouver son amour à ce maître ainsi transfiguré, et quel culte fervent et pur il offrirait sur ce Thabor, de tous les autels le plus saint que le Seigneur se soit consacré? Oui, dans ce moment, l'apôtre éprouvait une sécurité parfaite de vertu, une paix entière de conscience; tout était saint auprès de lui, tout était saint en lui; il lui était alors impossible de pécher, et, dans cette pure extase, Pierre a dit : *Maître, il nous est bon de demeurer ici.*

IV. Il me reste, mes Frères, à vous parler de la joie que saint Pierre, en ce moment unique de sa vie, a dû ressentir. Mais ce sentiment est si évidemment une conséquence naturelle des deux premiers, ce sentiment est exprimé d'une façon si claire dans le mot de l'apôtre, que du premier coup d'œil la moindre attention l'y peut découvrir : *Maître, il nous est bon de demeurer ici.....* Ainsi est fait le cœur humain : on ne veut rester qu'où l'on est bien; ce désir seul montre assez à quel point étaient délicieuses les émotions qui avaient pénétré jusqu'au fond de l'âme de saint Pierre, et en exaltant toutes ses facultés l'avaient placé tout à coup dans une de ces situations où le monde n'a plus rien qui attriste. Aussi, dans l'étude de ce sujet où l'on pourrait creuser toujours, deux courtes observations seulement sont indispensables encore. L'apôtre éprouvait en ce moment un profond sentiment de joie; mais

cette sainte allégresse se rapportait à Jésus autant qu'à lui-même; certes, c'était une marque de confiance et d'amitié sans égale, un encouragement à tout entreprendre; c'était un raffermissement de foi et un progrès de sanctification immense, un avant-goût de la gloire éternelle; c'étaient les prémices de la joie céleste que d'avoir été admis à contempler le Christ transfiguré, et l'apôtre l'a si fortement senti que, dans le ravissement et le trouble de sa reconnaissance, il s'élève en quelque sorte de lui-même jusqu'au rang d'un bienheureux; il s'associe à un Moïse, à un Élie; il prend place à côté des deux prophètes glorifiés; il veut, comme si c'était un bien facile à obtenir, il veut qu'ils restent avec lui sur le Thabor. Il lui était permis d'ouvrir son âme à toute cette sainte allégresse; vous qui m'écoutez tranquillement ici, vous en auriez fait autant à sa place. Mais croyez-vous que l'apôtre n'ait rien rapporté de cette joie à son maître chéri? Jésus avait déjà prédit les souffrances qui l'attendaient à Jérusalem; déjà ce même saint Pierre lui avait dit: *Seigneur, aie pitié de toi, ces choses ne t'arriveront pas*; et déjà le Christ lui avait répondu: *Retire-toi, tentateur! tu ne comprends pas les choses qui sont de Dieu;* il est vrai, Pierre alors ne les comprenait pas. Mais sur le Thabor, ce que Pierre a bientôt compris, c'est qu'un maître capable de revêtir une majesté pareille triompherait tôt ou tard de tous ses ennemis, les accablerait du poids de sa grandeur, achèverait tous ses desseins, quels qu'ils fussent, de grâce et d'amour, et méritait certainement qu'on lui dit: *A qui irions-nous qu'à toi!* c'était assez!... et que toutes ces émotions

sont sublimes! Avec quels délices l'apôtre dans la suite a dû en chercher les traces dans son cœur, a dû les repasser dans sa mémoire! Et qui n'envierait pas son bonheur? qui n'aurait voulu prendre sa place? qui n'aurait voulu être là près de lui? qui n'aurait aimé voir le Christ transfiguré et puiser dans sa gloire une foi nouvelle, une sainteté nouvelle et une joie plus nouvelle encore?... Examinons jusqu'à quel point il nous est possible et permis d'entrer en partage des émotions de l'apôtre et de nous attribuer quelque chose de sa joie.

Lorsque le doute nous tourmente, lorsque l'évidence de la mort balance un moment celle de l'immortalité, lorsque notre foi un moment tremble devant notre raison, que ne pouvons-nous aller sur le Thabor renouveler notre confiance et dire à Christ, comme Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu!* Et lorsque nos passions se soulèvent en notre âme, lorsque nous sentons venir un moment où il faudra nous résigner à ce triste aveu : *Je ne fais pas le bien que j'aime, mais le mal que je hais*, que que ne pouvons-nous aller sur le Thabor éprouver combien *la grâce nous suffit*, et reconnaître que *craindre Dieu et faire sa volonté est le tout de l'homme?* Et quand l'affliction, l'inquiétude et le deuil nous accablent, quand l'amitié ne sait plus comment arrêter nos pleurs, que ne pouvons-nous aller les tarir sur le Thabor et y ressentir, avant l'éternité, que *bienheureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés?*

Voilà, mes Frères, des vœux que vous exprimez sou-

vent, ou du moins des sentiments qui, dans le silence de vos diverses solitudes, agitent vos consciences et les remplissent d'amertume. Au lieu de croire à votre faiblesse, vous essayez de croire à la faiblesse de la grâce ; au lieu de vous rendre un compte sévère de vos imperfections, vous essayez de croire à l'imperfection des moyens de salut et de progrès que le Seigneur met à votre portée ; au lieu de vous accuser vous-mêmes, vous accusez Dieu, et vous cherchez, pour aller au ciel, d'autres chemins que ceux qu'il vous a ouverts. C'est jouer à votre façon le triste rôle du mauvais riche de la parabole, et demander que les morts ressuscitent autour de vous pour exciter votre repentance. N'avez-vous donc pas, outre *Moïse et les prophètes*, Jésus et les apôtres ? Quoi ! vous voyez brillante sur vos têtes la pleine lumière *du soleil de justice* qui, de toutes parts, porte au monde la santé de l'âme dans ses rayons, et vous enviez la gloire passagère que les trois apôtres ont vu briller et disparaître sur la montagne ; vous avez la clarté qui éclaire et guide, et vous enviez la splendeur qui éblouit ; vous avez toutes les paroles divines de l'Évangile, et il vous faudrait encore la parole unique de la transfiguration ; vous avez l'Église chrétienne, il vous faudrait le Thabor ; vous avez la communion héréditaire des dix-huit siècles de la chrétienté, il vous faudrait la communion d'un instant qui a sanctifié le Thabor !... Non, non, contenez ces imprudents désirs ; rétractez ces ingrats murmures, et n'aspirez point à être chrétiens autrement que Dieu vous ordonne de l'être. Votre christianisme, s'il est pur et sincère, doit vous suffire, car il suffit à Dieu ; il est absurde de penser un instant qu'il

manque une seule grâce aux grâces que Dieu nous dispense; il est absurde de s'imaginer qu'il pouvait mieux nous sauver, mieux nous convertir, mieux nous attirer à lui. *Vous, habitants de Jérusalem, vous, hommes de Juda*, dit le Seigneur, *jugez entre moi et ma vigne; qu'y avait-il de plus à faire à ma vigne que je ne lui aie fait?*... Chrétiens, vous êtes tous habitants de Jérusalem, tous hommes de Juda; le Christ n'a pas dit en vain du haut de la croix : *tout est accompli*, et si vous le croyez, qu'importe que vous n'ayez en ce monde aucun Thabor à gravir pour contempler de plus près sa gloire; sa gloire est partout.

Et pourtant, si vous le croyez, ce n'est pas le Thabor qui vous manquera; vous pouvez vous en faire un à votre gré; de tous les points de votre chemin vers la mort et l'immortalité, vous pouvez y monter pour chercher et trouver votre Sauveur. Le vrai chrétien, dès qu'il le veut, dès qu'il prie, bénit, contemple, espère, se résigne ou meurt, est sur un Thabor, où les yeux de la chair lui sont inutiles, où n'apparaît ni clarté comme celle du jour, ni blancheur comme celle de la neige, où ne descend aucune nuée resplendissante et bientôt ténébreuse; le vrai chrétien dresse un Thabor dans son cœur; il y appelle Jésus, et Jésus y vient habiter, et, avec son divin maître, il y appelle des Moïse et des Élie, des saints et des justes, des bienfaiteurs qu'il a chéris, des amis qu'il a pleurés, les tendres objets de ses éternelles larmes, les parents qui lui ont ouvert la voie, les enfants que Dieu lui a redemandés, et, sur ce Thabor mystérieux et intime, ils viennent à sa voix; ils se trouvent à ce rendez-vous de foi et d'amour; et des yeux de l'âme, il les con-

temple ; de l'ouïe de l'âme, il les entend, et le vrai chrétien, ainsi, se transporte d'avance dans le ciel, et se fait d'avance une immortalité d'un jour qui lui appartient en propre et que la mort, si elle arrive tout à coup, confirme, loin de la ravir. C'est ainsi que le fidèle peut n'avoir rien à envier à l'apôtre ; c'est ainsi qu'il se transporte sur une cime d'où il domine le monde, ses trônes, ses écueils, ses tombeaux, et d'où il redescend pour s'acquitter des devoirs ordinaires de sa tâche de la vie ; c'est ainsi qu'il se dresse, certain que le Seigneur le veut, une tente où, comme Abraham sous la sienne, il attend les anges... Que cette foi qui sait, avec une égale sûreté, sortir du monde et y revenir, et qui ne conçoit rien au-delà de l'Évangile, soit de plus en plus active et vivante en vos cœurs ; successeurs des apôtres, vous vous contenterez de leur héritage tel qu'ils vous l'ont laissé, et en quelque circonstance, en quelque lieu que la Providence vous appelle à creuser votre sillon de vie, de mort et d'immortalité, certains que Dieu pourvoit à tout, vous direz, comme le patriarche de la montagne de son sacrifice : *On appellera ce lieu-ci : l'Éternel y pourvoira !*

HÉNOCH.

Hénoch marcha avec Dieu, et il ne parut plus, parce que Dieu le prit.

Genèse, V, 24.

MES FRÈRES,

Il est ordonné que tous les hommes meurent une fois, après quoi suit le jugement. Cette loi, que l'Épître aux Hébreux rappelle en ces termes simples et graves, cette loi invariable et suprême à laquelle toute notre race est assujettie, dont chaque deuil est un témoignage et dont chaque tombe est un monument, cette loi est restée deux fois sans exécution. De tous les humains qui, depuis Adam, ont paru sur cette terre où nous sommes, deux, seulement, ont été exemptés de la nécessité de mourir : Hénoch avant le déluge, dans ces siècles antiques où la race humaine était jeune encore, et que l'imagination aime à se représenter; Élie, longtemps après la grande catastrophe qui a renouvelé le genre humain, à une époque plus voisine de nous et qui ressemble plus à la nôtre. Ce patriarche et ce prophète seuls ont été distingués entre tous par ce magnifique bienfait; seuls, ils sont sortis de ce monde par une autre porte que celle ouverte pour nous; seuls

ils auraient pu dire, avant l'Évangile, et dans le sens le plus triomphant : *O mort! où est ton aiguillon? ô Sépulcre! où est ta victoire?* J'appuie à dessein sur cette idée digne d'une grande attention; évidemment, ce qui rehausse tant la valeur et la gloire de cette grâce étonnante, c'est qu'elle n'a été que deux fois accordée; mes Frères, elle aurait pu l'être plus souvent. En tous les temps, comme au temps d'Hénoch et d'Élie, pour toutes nos générations comme pour les leurs, la mort était soumise à Dieu; la mort aurait épargné toujours quiconque Dieu lui aurait commandé d'épargner, et quoique le Seigneur, dans sa sagesse et sa justice, veuille que la mort soit *l'ennemi qui sera vaincu le dernier*, il aurait pu, en gage de cette dernière victoire, lui ravir bien d'autres victimes, qu'un seul juste avant le déluge et un seul encore après. Mais la Providence a trouvé que c'était assez; la Providence s'est gardée de multiplier ces dispensations trop grandes, trop étonnantes pour n'être pas rares en proportion; les hommes qui ont déployé les vertus les plus admirables, et qui ont reçu les révélations les plus intimes, un Abraham, l'ami de Dieu, qui a vu des anges entrer sous ses tentes, et ce Moïse surtout, ce Moïse, l'homme dont la Providence s'est le plus servi, l'homme qui a le plus vécu en présence de Dieu et qui l'a contemplé face à face autant que possible ici-bas, tous ont subi la loi commune; tous ont rendu un dernier soupir; tous ont mêlé, comme le dernier des humains, leur poudre à la poudre, et quand on compte tous les hommes, on trouve deux immortels; le reste... le reste, mes Frères, est mort et mourra.

Ces deux événements sont donc les plus extraor-

dinaires peut-être que le monde ait vus, et ces deux récits les plus étonnants peut-être que contienne l'Écriture. Rien, ce me semble, rien ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, n'est plus merveilleux que l'enlèvement d'Hénoch et d'Élie; rien, si ce n'est la crèche, la croix, la tombe de Jésus; mais ici il s'agit de simples mortels comme nous; là il s'agit du Sauveur du monde, du roi des hommes et des anges, de celui en qui *Dieu a mis toute son affection*; nous admirons les merveilles et les mystères de sa venue et de sa demeure en notre monde; nous ne sommes pas surpris de trouver des choses uniques, des choses sans exemple, des choses qui n'étaient jamais arrivées et qui n'arriveront plus, dans l'histoire du Fils unique de Dieu; ces merveilles, malgré toute leur grandeur, ne sont pas aussi étonnantes que celui pour qui elles sont faites. Hénoch et Élie étaient-ils des êtres supérieurs au commun des mortels, d'une nature plus excellente que la nature humaine? non, ils étaient hommes comme nous, et qui peut se défendre d'être saisi d'un étonnement difficile à exprimer, et quelle raison, quelle foi ne doit se sentir mise à l'épreuve, de suivre ainsi en idée le cours de deux vies purement humaines, de les suivre jusqu'au bout..... jusqu'au bout et alors de n'y point voir la mort, jusqu'au bout, et alors d'y voir le ciel et point de tombeau auparavant.

Aussi, ces deux prodiges sont impossibles à prouver, si vous les considérez à part de ce qui les environne, si vous les ôtez de leur place dans l'Écriture. On peut sans nul doute, et nous l'essaierons, on peut faire ressortir les marques de vérité que les deux récits présentent; mais

si vous cessez un seul moment de voir, en ces deux récits, deux récits de l'Écriture, quelle preuve en aurez-vous? aucune; il faudrait aller au ciel pour en trouver. Toutefois ceci ne diminue en rien le vif intérêt que ces deux prodiges inspirent, et doit seulement nous porter à les contempler de plus près, à les étudier plus à fond. Car, évidemment, la preuve de ces deux prodiges, plus que pour tout autre miracle, doit se trouver dans leur utilité, dans leur but. Ce Dieu, qui ne fait rien d'inutile, qui n'accorde aucune grâce sans motif, qui ne sème point ses bienfaits au hasard, aurait-il dispensé deux hommes de l'obligation de mourir, sans des motifs dignes de lui? Il y a dans ce monde deux tombeaux de moins que la terre n'en pouvait contenir : qui croira que cela soit arrivé sans de grandes et de saintes raisons; et en vain me direz-vous que ce sont *des pensées qui ne sont point nos pensées, des voies qui ne sont point nos voies, des choses qui ne peuvent entrer dans l'esprit de l'homme*; la preuve, au contraire, que ces choses peuvent entrer dans l'esprit de l'homme, c'est que Dieu a voulu que ces deux récits nous parvinssent; c'est que Dieu a voulu que nous sussions qu'Hénoch et Élie ont été transportés au ciel, et de quoi nous servirait de savoir que cela est arrivé, si nous ne savions pourquoi? Je viens vous proposer d'entreprendre cette double étude, à laquelle un discours ne peut suffire. Ces deux grands exemples d'immortalité passeront tour à tour sous nos yeux, et notre seconde méditation achèvera peut-être de convaincre ceux que la première n'aurait persuadés qu'à moitié. J'essaierai de vous faire considérer Hénoch d'abord comme le premier juste, ensuite comme le premier immortel.

I. Lorsque nous nous transportons en idée aux premiers âges du monde, la différence de ces temps et du nôtre est si grande, qu'il semble impossible de s'en faire une juste idée. Tout commençait alors : les langues, les arts, les sciences, étaient au berceau ; la première lueur de la civilisation brillait à peine ; le gouvernement, si l'autorité paternelle et patriarcale peut recevoir ce nom, les formes de la société et les principes de la justice, les liens de famille, les plaisirs et les fêtes, les deuils mêmes et le culte de Dieu, tout était autre qu'aujourd'hui, et quand nous essayons de nous représenter la vie de ces premiers-nés des humains, il semble que nous tracions toujours des tableaux de fantaisie qui n'existent que dans notre imagination, des tableaux sans ressemblance, sans naturel, sans vérité. Mes Frères, il est vrai ; sous une foule de rapports, les hommes alors étaient dans des circonstances totalement différentes de celles où nous nous trouvons. Mais en dépit de ces différences profondes, sur un point nous nous rencontrons avec eux ; une chose à travers les changements et les vicissitudes sans nombre que ce monde a vus, est restée la même ; c'est le cœur humain ; *l'esprit de l'homme*, dit saint Paul, *connaît les choses qui sont en lui*, et nous saurons quel était Hénoch en sachant bien ce que nous sommes nous-mêmes : ce Dieu en qui Hénoch croyait, est le même en qui nous croyons.

Je vous ai signalé Hénoch comme le premier juste, non qu'avant lui aucun homme n'ait pratiqué le bien et persévéré dans la fidélité et la foi ; non que la vérité

et la vertu aient commencé en sa personne; mais Hénoch est le premier juste à qui les annales saintes rendent témoignage, de manière à nous laisser apprécier son intégrité; Hénoch est le premier homme dont l'Écriture en termes formels fasse l'éloge; Hénoch est le premier homme que l'Écriture semble proposer en exemple : rappelez-vous les commencements des livres saints, et vos souvenirs serviront de preuve à la justesse de cette remarque. Nous aimons à nous représenter Adam conservant, hors du paradis terrestre, la mémoire de son innocence et de son péché, des jugements de Dieu et de la grande et miséricordieuse promesse qui les avait suivis, et puisant une sanctification nouvelle dans ses regrets et ses espérances; mais de la vertu d'Adam il n'est rien dit. Nous aimons à nous représenter Abel comme un homme rempli d'humilité, de reconnaissance et de foi, adorant Dieu comme Dieu veut être adoré et rapportant à la bonté divine les grâces dont il jouit; mais au fond tout ce que nous savons de lui est que son sacrifice fut agréable; le récit sacré n'entre dans aucun détail de plus, et l'Épître aux Hébreux ne rend hommage qu'à sa foi. A ces deux noms, joignez celui de Seth, qui remplit dans ces commencements du genre humain la place vacante d'Abel, qui devient le chef d'une race fidèle et juste, et dont les descendants ont reçu le nom glorieux de fils de Dieu, par lequel ils sont distingués de la postérité de Caïn : certes, il est impossible de ne pas se représenter Seth comme un homme de bien; mais vous ne trouvez dans l'Écriture aucun trait, aucun éloge de sa vertu. A ce silence gardé sur le caractère de ces ancêtres de l'hu-

manité, comparez ce que la Genèse rapporte d'Hénoch. *Hénoch*, est-il dit, *marcha avec Dieu.*

Mes Frères, réfléchissez à ce mot si court et qui embrasse tant de choses; à ce mot qu'on ne trouve dans la Bible appliqué qu'à Hénoch, Noé et Abraham; à ce mot qui semble être écrit aux premières pages de la Bible pour nous apprendre, dès l'entrée du livre par excellence, ce que c'est que la véritable intégrité; réfléchissez à la force et à la simplicité de cette parole féconde : à sa force qui est telle que vous ne pouvez rien y ajouter, à sa simplicité qui est telle que vous n'en pouvez rien retrancher; réfléchissez à tout ce que cette expression emporte avec elle, et comptez une à une les vertus qu'elle suppose, les progrès qu'elle indique. Pour la mieux comprendre, rapprochez-la de vous; prenez-la d'abord dans un sens terrestre : cette manière de parler est évidemment une image; eh bien! appliquez-la d'abord à vos semblables avant de lui donner un sens plus relevé, et dites-moi, qu'est-ce que marcher avec quelqu'un? C'est vouloir ce qu'il veut, c'est être d'accord avec lui, c'est se réunir avec lui en une étroite et douce communion d'action, de pensée, de sentiment, de désirs, de volonté; en un mot, c'est vouloir ce qu'il veut! Quelle doit donc avoir été la vertu de l'homme dont il est dit qu'il marchait avec Dieu! Que de pureté, que de sainteté, que d'intégrité, que de charité il doit y avoir eu dans le fond de son âme et dans le cours de sa vie! Que sa conscience a dû être éclairée et vigilante! Avec quelle persévérance il a dû s'efforcer de conformer sa conduite à la volonté de son Créateur! Avec quelle ardeur il a dû aspirer sans cesse *à être par-*

fait, comme son Père qui est aux cieux est parfait, saint comme il est saint, miséricordieux comme il est miséricordieux! Se sera-t-il livré aux voluptés? Non: pour marcher avec Dieu, il faut sortir de leur fange; nous qui sommes chrétiens, nous savons que sans un cœur pur nul ne peut s'approcher du Seigneur. Se sera-t-il abandonné aux illusions de l'orgueil? Non: pour marcher avec Dieu, il faut commencer par s'humilier devant sa majesté, car lui seul est grand; devant sa gloire, car lui seul est parfait; devant sa bonté, car, avant le déluge comme aujourd'hui, les hommes *n'avaient rien qu'ils n'eussent reçu, et s'ils l'avaient reçu, pouvaient-ils s'en glorifier?* Et se sera-t-il laissé emporter par la colère, l'envie, la haine? Non, car Dieu ne hait personne; pour marcher avec Dieu, il faut aimer, il faut être en paix avec soi-même et avec les autres. Et ne croyez pas que, vous traçant ici des tableaux imaginaires, je vous parle de dangers que la vertu d'Hénoch n'a point courus, de passions qui n'ont pu entrer dans son cœur; encore une fois, le cœur humain a été constamment le même: les passions d'aujourd'hui ont été les passions d'alors; il y avait alors sur la terre et des délices trompeuses, et de l'orgueil, et de l'égoïsme, et de l'inimitié; il y avait alors sur la terre les mêmes sortes de mal que maintenant, et si Hénoch a marché avec Dieu, ce n'est pas qu'il n'ait pu autrement marcher... Mais que fais-je, et pourquoi m'arrêter longuement à vous montrer qu'il y avait alors des occasions de mal vivre comme de vivre bien? Allez plutôt demander à tous nos naturalistes si la terre habitée n'a pas été couverte d'un déluge,

et demandez ensuite à Moïse pourquoi elle l'a été.

Cette intégrité du patriarche, dont l'éloge qu'il reçoit nous donne une si haute idée, n'était pas en son cœur séparée de sa foi : la foi en était et la source et la base, et c'est le Nouveau Testament que j'appelle en témoignage devant vous ; il rend à la foi d'Hénoch le plus éclatant hommage, et la fait consister *à croire que Dieu est et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le craignent*. Gardez-vous ici de rabaisser la foi d'Hénoch au-dessous de sa valeur et de la considérer comme trop facile et trop simple ; non, mes Frères, il n'était pas si aisé de croire alors en un Dieu rémunérateur, en un Dieu qui ne laissait jamais ni la vertu sans récompense, ni l'iniquité sans châtiment, en un Dieu bénissant et protégeant toujours ceux qui le craignent, et nous aurons à revenir sur les circonstances qui rendaient alors cette conviction sainte difficile à nourrir. La foi d'Hénoch n'était pas si simple qu'au premier aspect elle le semble ; car croire que Dieu est, c'est reconnaître l'éternité de Dieu ; et croire que Dieu est le rémunérateur de ceux qui le craignent, c'est reconnaître l'immortalité de l'âme. Est-ce en ce monde que Dieu est le rémunérateur de ses fidèles, et l'y a-t-il jamais été, et l'y était-il du temps d'Hénoch? non, la vertu triomphera et remportera sa couronne ; mais le lieu de son triomphe n'a jamais été ici-bas : quiconque a cru en des rémunérations n'a pu s'attendre qu'à des rémunérations futures ; et croire en Dieu comme en un juge, en un rémunérateur universel des bons et des méchants, c'est croire que l'homme est immortel. La foi d'Hénoch était donc aussi vaste, aussi féconde, aussi

pure qu'alors elle pouvait l'être, et il est le second des vrais croyants dont l'Épître aux Hébreux a donné le panégyrique. Mais sa foi n'a point été paresseuse et oisive; il marchait avec Dieu, et, sans abuser de la force de ce terme, sans jouer sur les mots, il semble que cette image emporte l'idée d'une activité constante, infatigable, continuelle à bien faire. Diriez-vous d'un homme qui se contente de croire sans pratiquer, d'un homme dont *la foi sans œuvres est morte*, d'un homme qui nourrit sa piété de rêveries et d'extases et qui s'imagine qu'il contemple Dieu quand il ne contemple que son orgueil, diriez-vous qu'il marche avec Dieu? Il se croit en chemin vers les cieux; mais il est assis dans *les ténèbres de la vallée de la mort*; il dort du lourd sommeil de l'orgueil : pour qu'il marche avec Dieu, il faut commencer par le réveiller.

Quel était l'appui constant de cette intégrité si pure, de cette foi si vive? *Marcher avec Dieu*, c'est encore se proposer toujours Dieu devant soi; c'est garder sans cesse en son cœur le sentiment de la toute-présence divine et l'emporter partout avec soi; c'est se voir soi-même environné, en tout temps et tout lieu, de la présence du Seigneur. Ils marchent avec Dieu ces anges de lumière qui ne sortent pas de devant lui et se tiennent prêts à porter ses commandements de monde en monde; ils marchent avec Dieu ces saints et ces élus qui sont admis à le contempler face à face; et nous, dans notre monde, quoique Dieu se manifeste à nos esprits avec moins de majesté, quoiqu'il n'entr'ouvre pas les voiles redoutables dont il s'enveloppe, quoiqu'il nous cache *cette lumière inaccessible où il habite et*

que nul n'a vue ni ne peut voir, ô mes Frères, Dieu cependant *n'est pas loin de chacun de nous*, et celui qui *marche avec Dieu* ne peut jamais oublier sa présence ; il songe à tout moment que l'invisible témoin est à nos côtés ; il se dit sans cesse que ce Dieu écoute tous nos discours, découvre toutes nos pensées, connaît les choses dont nous n'avons fait l'aveu à personne, et que même il suit tous nos regards, purs ou impurs, jusqu'au bout. Et comment, en effet, comment marcher avec Dieu en oubliant sa présence? Il faut, en cette élévation de vertu, *se tenir ferme, comme voyant celui qui est invisible*, et dans le tumulte de la vie, autant que dans le calme de la retraite, s'exercer, s'accoutumer... oserais-je dire? se familiariser avec l'idée que Dieu est près de nous, et n'adresser aucune prière, ne nourrir aucune pensée, ne commencer aucune action, ne ressentir aucune joie et ne répandre aucune larme, sans se dire : Dieu est là!

Enfin, quel sera le résumé de ce magnifique éloge? Conformité aussi grande que possible entre la volonté de Dieu et celle de son fidèle serviteur ; intégrité et sainteté, puisqu'il est dit : *Soyez saints, car je suis saint;* la foi en son règne et le sentiment continuel de sa présence, telle est l'étendue de ce simple et sublime témoignage : *Hénoch marchait avec Dieu.* Tous ces traits, mes Frères, se fondent en un seul. Retournez en idée au moment où notre race a été tirée du néant. Écoutez, écoutez la voix du suprême Créateur, disant : *Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance...* Oh! sans nul doute, l'homme dont il est écrit dans le code inspiré, qu'il marchait avec Dieu, a repris cette ressemblance primitive, cette gloire de notre race, cette

sanctification de notre nature, autant que dans ce monde, autant qu'avec les secours de la grâce et les forces humaines actuelles, il est possible de la reprendre. Cet homme doit avoir surmonté le péché autant que le péché peut l'être ; cet homme doit avoir atteint la perfection autant qu'elle peut être atteinte ; cet homme doit avoir revêtu cette sanctification, *sans laquelle nul ne verra le Seigneur*. Mort au monde, vivant à Dieu, embrasé de son amour, il pourrait dire : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Seigneur qui vit en moi !* et la ressemblance de Dieu brille en lui autant qu'elle peut reparaître en un fils d'Adam avant qu'il soit admis dans la communion des saints. Qu'il est beau, mes Frères, de penser que toute perfection morale se réduit toujours à rétablir en nous, de plus en plus, l'image de notre Créateur, et en quel homme a-t-elle dû briller plus visible et plus pure qu'en celui dont l'Écriture a dit : *Hénoch marchait avec Dieu?*

II. Tel s'est montré le premier juste dont l'Écriture nous ait signalé la vertu. Vous ne m'accusez pas d'avoir dépeint son caractère et rappelé son histoire à l'aide de traits incertains ou exagérés. J'évite à dessein, pour ne pas vous entretenir de choses douteuses, de vous parler d'Hénoch comme d'un prophète et de vous citer le fameux passage où saint Jude rappelle ce souvenir. Quant au reproche d'exagération, si ce tableau d'une vertu sublime semble l'encourir, différez de quelques instants d'en juger ainsi, et vous jugerez mieux de la vertu d'Hénoch en voyant quelle a été sa récompense, et vous reconnaîtrez mieux en lui le premier

juste, après avoir reconnu en lui le premier immortel.

Le premier immortel! Oui, ce titre extraordinaire lui appartient. Hénoch, le premier, sans passer par la mort, a été admis dans les cieux; c'est là le sens de ces mots : *Il ne parut plus, parce que Dieu le prit.* Faudra-t-il de longues paroles pour défendre devant vous une opinion qui a été celle de tous les siècles, celle de tous les Hébreux et de tous les chrétiens, celle qui seule explique le récit? Chose remarquable! il faut admettre ce grand miracle pour que le récit soit raisonnable; il présente ce sens, ou il n'en présente aucun; il signifie cela, ou ne signifie rien. Négligeons, mes Frères, les absurdités de l'incrédulité autant que les misères de la science, et laissez-moi vous citer deux témoins irrécusables, Moïse et le Nouveau Testament; ce qu'ils enseignent, vous le croirez. Examinez attentivement la liste des dix premiers patriarches, descendants de Seth, dans laquelle le nom d'Hénoch est inséré à sa place. Remarquez le soin que Moïse a pris, après avoir donné l'âge de chacun, d'ajouter ces mots : *Il vécut tant d'années, puis il mourut.* Puis il mourut !... Dans aucune autre généalogie de l'Écriture cette note inutile ne se retrouve. Puis il mourut !... Et que servait de clore ainsi la mention de ces ancêtres du genre humain? Ne suffisait-il pas de dire combien avait duré le temps de leur vie? Au bout de ce temps, que pouvait-il leur arriver que de mourir?... Il s'agit ici de dix mortels; il y a dix noms sur cette liste, et c'est seulement de neuf d'entre eux qu'il est dit : *puis il mourut.* Après le compte de la vie d'Hénoch, vous ne trouvez point cette note mortuaire; vous trouvez cette parole d'immortalité : *il ne parut plus, parce que Dieu le prit.* Mes

Frères, quelle simplicité et quelle sublimité à la fois! Voilà, sans doute, une ressource d'éloquence digne de la naïveté et de la franchise de ces premiers âges. Quelle preuve manifeste et de la conviction où l'on a été, dès le principe, de l'enlèvement d'Hénoch, et de l'impression profonde que ce grand prodige avait produite! Ce que le récit de Moïse rapporte avec tant de simplicité, l'Épître aux Hébreux le confirme avec une éclatante évidence. *Hénoch*, dit-il, *fut transporté pour ne point voir la mort*. Gardez-vous de dire que ne point la voir est autre chose que ne point la subir; dans le style des Écritures, ces deux expressions sont parfaitement semblables; ces mêmes mots sont appliqués à Siméon, dont il est dit qu'*il ne verrait point la mort avant que, premièrement, il n'eût vu le Christ*. Donnez donc un démenti et à Moïse et à l'Évangile, ou reconnaissez et la vérité et la grandeur du prodige. La vie du saint patriarche a eu son terme, comme toute autre vie humaine; mais au lieu de descendre dans le tombeau, il est entré dans le ciel.

Et maintenant, quand nous cherchons les motifs de cette grande dispensation, quand nous contemplons avec respect *les bords de cette voie*, il est juste de la considérer d'abord comme une magnifique récompense. La vertu de l'homme dont il est dit qu'il marchait avec Dieu ne méritait pas moins. A cette intégrité, la bonté de Dieu a voulu rendre un éclatant témoignage et encourager par un si beau triomphe quiconque suivrait un si saint exemple. Remarquez ensuite combien cette rémunération était bien choisie et conforme à la vertu de celui à qui le Seigneur daignait l'accorder. Hénoch

marchait avec Dieu, et Dieu l'admet auprès de lui, le reçoit dans son sein paternel, et lui donne d'avance à sa droite une de ces places que le Sauveur du monde destine à ses élus de tous les temps; Hénoch ne cessait d'être attentif à la présence de Dieu, et Dieu l'admet en sa présence; Hénoch de plus en plus s'efforçait de rétablir en son âme sanctifiée la ressemblance primitive de l'homme et du Créateur, et Dieu lui donne de le contempler face à face et de pénétrer de plus en plus dans la connaissance de ses perfections infinies. Toutefois, mes Frères, je le sens, l'intégrité d'un mortel, même celle d'un Hénoch, reste bien au-dessous d'une telle récompense, et vous devez trouver que le prix obtenu dépasse infiniment les vertus qui l'ont attiré; il est vrai; mais songez à la main qui le donne, et convenez que tous les bienfaits du Seigneur sont mesurés bien moins sur notre amour pour lui que sur son amour pour nous. Dieu n'accorde jamais trop; car si ce sont de faibles créatures qui reçoivent, c'est Dieu, la source éternelle *de tout don parfait*, c'est Dieu qui donne.

Cependant, cette distinction unique n'a pas été seulement une récompense; des vues plus grandes que la félicité d'un homme, que la récompense d'un juste, ont fait accorder cette étonnante bénédiction, et nous devons, en second lieu, y voir une justification de la Providence... Eh quoi! me direz-vous, fallait-il déjà, en ces commencements du monde, justifier la Providence? Devant ces premières générations des hommes, Dieu avait-il besoin de miracles pour dévoiler son équité suprême, et déjà les hommes, à peine sortis des mains de leur Créateur, les hommes nés d'hier, élevaient-ils vers

le ciel des plaintes, des murmures, des reproches, au lieu d'actions de grâces? Oui, mes Frères, sans nul doute, l'incrédulité, le manque de confiance, le manque de résignation se répandaient dans les cœurs. Oui, la justice de Dieu était déjà soupçonnée ; on osait, comme trop souvent depuis lors, on osait lui demander compte de ses voies et de ses jugements, lui demander compte des misères des bons et des prospérités des méchants, et ces tristes et coupables sentiments, ces doutes, ces mouvements de défiance ont commencé avec la mort d'Abel. On savait que pour premier exemple peut-être d'un trépas, un juste était mort ; il était mort d'une manière déplorable, il était mort sous les coups d'un frère, il était mort à des cris de vengeance et de malédiction sortant d'une bouche qui avait sucé le même lait ; et pour comble, il était mort ainsi après une manifeste approbation de Dieu, après un sacrifice agréable à Dieu, il était mort ainsi à cause même de ce sacrifice accepté. Et qu'avait fait la Providence? La Providence avait puni le meurtrier, mais n'avait pas dédommagé la victime ; tout était vengé, rien n'était réparé ; on ne voyait pas ce qu'Abel pouvait avoir reçu en échange de cette vie sitôt et si horriblement tranchée. Cet affreux souvenir pesait comme un poids accablant sur la mémoire des hommes et étouffait leur foi ; c'est à cause de cela qu'Hénoch en donnait un si bel exemple, quand il croyait si fermement que Dieu est *le rémunérateur de ceux qui le craignent*, et quelle incontestable réponse à ces doutes, quelle lumière jetée au milieu de ces ténèbres, quelle vengeance plus digne de sa gloire, quelle manifestation plus convenable de sa bonté, quelle justification de ses

voies que l'enlèvement de cet Hénoch au ciel ! O mes Frères, que l'Écriture est vraie, et que la Providence est admirable, quand on rapproche ainsi ces récits et ces merveilles! Le monde doute à cause d'un exemple de mort, et voici un exemple d'immortalité! Un juste dont le sacrifice est agréable meurt, et la vue de son sang trouble la foi. Un juste qui marchait avec Dieu ne meurt pas, et sa gloire démontre ainsi que Dieu n'oublie point ses fidèles serviteurs. Oui, le transport d'Hénoch a été pour les premières générations de la terre le contrepoids du meurtre d'Abel ; la fin de l'un a consolé le monde de la fin de l'autre ; la récompense d'Hénoch annonçait où le malheureux Abel recevrait la sienne, et retrouverait au centuple tout ce qu'il avait perdu.

Mais vous voyez par ces réflexions mêmes que, pour manifester plus que jamais sa providence, le Seigneur, tant il est vrai que le monde où nous sommes n'est pas celui des rétributions, a dû en quelque sorte mettre en évidence l'immortalité. Sans le moindre doute, il est entré alors dans les conseils d'un Dieu tout bon de donner à notre malheureuse race une preuve nouvelle qu'elle était immortelle. La mort, la mort a été de tout temps l'inévitable pierre d'achoppement contre laquelle et la foi et la raison et la tendresse se sont brisées. La mort a été toujours la grande inquiétude du genre humain. *Cet ennemi qui sera vaincu le dernier* a été notre premier ennemi, et Adam n'a pas pleuré sur le corps glacé d'Abel autrement... pères et mères, autrement que vous, quand vous pleurez vos enfants. Ces ténèbres de la tombe, qui s'amassent comme un sombre nuage au bout de la vie, ces ténèbres ont toujours plus ou moins voilé aux re-

gards humains la vie éternelle; la promesse de délivrance et de salut faite au premier homme résonnait encore à l'oreille; mais elle tardait à s'accomplir: la mondanité, suivie du long cortége de vices qui l'accompagne, envahissait de plus en plus le monde, et au sortir du paradis terrestre, à peine pensait-on à celui de l'éternité... tout à coup, au milieu de ces hommes mortels, cet Hénoch qui marchait avec Dieu *ne parut plus, parce que Dieu le prit*. Quel jet de lumière au travers des ombres de la mort! quelle preuve d'immortalité! quel réveil de la foi! quel avis pour la raison! quelle secousse donnée aux opinions du monde! et avec quelle espérance renouvelée chaque contemporain du patriarche a dû se dire: Hénoch ne paraît plus, parce que Dieu l'a pris... Et moi, moi où irai-je?... Ce salut qu'il a obtenu, ne puis-je l'obtenir? Le ciel n'est-il que pour lui? Dieu l'a pris!... Et moi où irai-je?... Arrêtons-nous, mes Frères, et appliquons-nous en finissant cette dernière idée.

Voici un principe évident, digne de toute votre attention, et qui doit vous pénétrer à la fois d'espérance et de terreur: Ce qu'un homme a obtenu, tous peuvent l'obtenir, et dans ce ciel où Hénoch nous a précédés, nous pouvons tous le rejoindre. Il a été exempté de mourir; c'est là une exception dont il n'y a que deux exemples et à laquelle il serait absurde de prétendre; mais son immortalité n'a point été une exception, son immortalité n'a rien qui diffère de la nôtre, et pour vous parler le langage de l'Évangile, ce n'est pas seulement de la mort corporelle, de la mort qui n'aboutit

qu'à une dissolution véritable et un sommeil apparent, de la mort qui est *le chemin de toute la terre*, que Dieu l'a sauvé; en le recevant dans les cieux Dieu l'a sauvé de ce que l'Évangile appelle, expression simple et terrible, *la mort seconde*, et de cette mort-là, nous pouvons tous être sauvés comme lui. Est-ce une récompense de séraphin ou d'archange que Dieu lui a donnée? Non, c'est une récompense d'homme; Dieu peut donc nous la donner comme à lui, et puisqu'il a été homme comme nous, s'il est immortel, nous le sommes tous comme lui. Il est impossible de nier cette conséquence, de nier cette vérité; elle repose sur ce fait qu'Hénoch était votre semblable, et ce mot dit tout. Votre espérance trouve donc ici une éclatante confirmation. Mais nous ne sommes pas au bout de cette comparaison, et voici le second principe qu'elle amène: Ce qu'un homme a gagné, d'autres peuvent le perdre. De ce qu'Hénoch est dans le ciel, il ne s'ensuit pas que tous y seront; Dieu l'a pris, mais Dieu l'a pris seul; son salut ne fait pas le nôtre, et pourquoi? parce que son jugement n'est pas notre jugement, il n'a pas répondu pour nous. Et je vous amène ainsi au dernier trait de cette comparaison juste dans tous ses termes, entre Hénoch qui en ce moment adore dans les cieux et vous qui adorez dans ce temple: mes Frères, ce qu'un homme a fait dans sa vie, tous peuvent le faire.... Marchez donc avec Dieu, et vous irez où Hénoch est allé. Et ne croyez pas ce modèle au-dessus de vos forces; ce qu'un homme a fait dans sa vie tous peuvent le faire; cela n'est pas vrai pour la science, le talent, le génie, le bonheur; mais par un admirable arrangement du Créateur, cela est vrai pour

la foi, l'espérance, la charité; tous peuvent croire, attendre, pratiquer, adorer également; qui que ce soit peut être bon; aucune vertu n'est impossible pour personne. Quand il nous est commandé d'être parfaits, est-il dit que ce commandement ne regarde que quelques-uns d'entre nous? Quand *Christ nous a laissé un exemple afin que nous suivions ses traces*, n'a-t-il pas laissé cet exemple à vous tous? Quand il est affirmé que *nul n'est tenté au-dessus de ses forces* et que *la grâce* de Dieu *suffit*, est-ce à dire que quelques tentations sont trop fortes et qu'il y a une grâce qui suffit et une autre qui ne suffit pas?.... Grand Dieu, ta justice ne commet pas de telles injustices; tu nous as défendu d'avoir deux poids et deux mesures, et tu n'en as pas deux toi-même!... O mes Frères, tous les péchés sont libres et tous les devoirs sont possibles. Comme Hénoch, marchez donc avec Dieu; vous le pouvez! Exercez-vous à vouloir ce que Dieu veut, à croire en lui comme le rémunérateur de tous, à vous environner sans cesse de sa présence, à ressaisir de plus en plus la ressemblance du Créateur. Marchez avec Dieu, pères et mères, et aplanissez ainsi ce chemin aux enfants qu'il vous a donnés. Marchez avec Dieu, jeunes gens; les véritables joies ne sont que près de lui. Marchez avec Dieu, vieillards, vous que le monde s'étonnerait de voir marcher encore avec lui. Tous, suivez cet exemple qui convient à tous, et en dépit de la mort qu'il faudra subir, vos fils, quand le moment viendra, en marquant sur vos listes de famille tout le temps que vous avez vécu, pourront y ajouter, malgré la mort, ce mot de consolation, d'espérance et de gloire: *il marchait avec Dieu, et Dieu le prit!*

ÉLIE.

> Comme Élie et Élisée continuaient leur chemin et qu'ils marchaient en parlant, voici, un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre, et Élie monta aux cieux dans un orage.
>
> *Rois*, II, 11.

MES FRÈRES,

Une des plus grandes difficultés que présente l'étude des miracles est que souvent, en contemplant ces étonnants tableaux, on n'en voit que le merveilleux, et j'ai mieux senti que jamais cette illusion d'étonnement en me préparant à vous entretenir du triomphe d'Élie, après vous avoir dépeint celui d'Hénoch et à achever ainsi ce grand parallèle. Quoiqu'il n'y ait rien de nouveau pour nous dans ces récits de l'Écriture et que notre foi se soit accoutumée à ces merveilles, quoique notre attention souvent y revienne et que notre mémoire en soit remplie, nous ne pouvons nous défendre de cette impression qui renaît sans cesse, et la surprise nuit au calme de la réflexion ; plus on s'étonne, moins on réfléchit ; nous nous sentons comme subitement transportés au milieu *de pensées qui ne sont pas nos*

pensées, de voies qui ne sont pas nos voies; toutes nos idées ordinaires sont bouleversées, nous ne reconnaissons plus la Providence, nous ne reconnaissons plus notre monde, un secret instinct semble avertir notre raison de son impuissance, et quand l'Écriture nous dépeint un Élie transporté dans le ciel au milieu de nuages enflammés, que la poésie du récit et peut-être la simplicité de la tradition ont pris pour un char et des chevaux de feu, notre esprit confondu s'égare à la suite du prophète, et s'élance un moment comme pour le suivre et savoir où il va.

Si ces prodiges n'excitaient en nous d'autres sentiments que celui d'une vague surprise, l'étude en deviendrait peu instructive; ce seraient dans l'Écriture des pages inutiles, et je vous déconseillerais de les relire. L'étonnement, quand il se prolonge, n'est bon à rien; la piété ne consiste pas à s'étonner. Que vous reste-t-il au fond de l'âme quand vous avez été bien surpris? Rien, rien de bon, de saint et d'utile, et si, par exemple, en étudiant le transport d'Élie, comparé à celui d'Hénoch, vous fixez toute votre attention sur ces phénomènes brillants, ce tourbillon, ces nuages, ces flammes, ce spectacle ne vous instruira guère; vous feriez tout aussi bien, et mieux peut-être, d'attendre une belle aurore ou une belle soirée, et d'aller contempler un lever ou un coucher de soleil; car là aussi vous verriez un horizon enflammé. Ne pensez pas que je veuille vous conduire à un autre extrême, vous engager à dépouiller ces récits de toute poésie, et à les étudier froidement, sans admiration et sans enthousiasme, comme s'il s'agissait d'une date sans importance ou d'un fait

sans intérêt. Il faut réserver cette méthode fastidieuse et pesante pour raisonner longuement avec ces incrédules qui dissèquent un événement de manière à le rendre méconnaissable, qui voudraient compter l'éternité minute par minute, et qui s'instruisent si bien des détails que l'ensemble leur échappe. Ici, mes Frères, où je n'ai pas à discuter avec des incrédules, mais à m'entretenir avec des croyants, je vous propose d'éviter l'un et l'autre de ces excès, de ne pas trop vous laisser entraîner par la surprise ni refroidir par la réflexion, de garder un juste milieu, de chercher soigneusement le but du prodige sans oublier combien il est merveilleux, et de vous souvenir, pendant toute cette étude, que nous sommes et des hommes qui ont droit d'examiner et des fidèles qui ont besoin de croire.

Sans suivre cette marche et nous faire une loi de cette prudence, nous perdrions un des meilleurs moyens de nous instruire; nous pourrions bien encore considérer chaque miracle à part, mais nous n'aurions plus assez de calme et de force d'esprit pour comparer entre eux les miracles de divers temps. Or, c'est surtout de ces comparaisons que jaillit la lumière. On se plaint quelquefois qu'il y ait dans l'Écriture tant de miracles; on va jusqu'à trouver qu'il y en a trop; cependant il est certain que, s'il y en avait moins, nous les comprendrions moins encore; plus vous en retrancheriez, plus nous aurions de peine à étudier ceux qui resteraient, et s'il n'en restait qu'un seul, nous n'y comprendrions rien. Un mot vous expliquera et vous prouvera tout ce que je viens de vous dire; la comparaison attentive de tous ces prodiges donne seule

le moyen de poser cette règle fondamentale qui les régit tous et qui explique leur différence : les miracles sont toujours proportionnés à leur but et conformes à l'esprit du temps où ils arrivent. Examinez historiquement cette loi, et vous verrez combien elle est juste; trois époques dans l'Écriture sont surtout fécondes en prodiges : celle de Moïse et de Josué, ensuite celle d'Élie et d'Élisée, enfin celle de Jésus et des apôtres. Voyez combien, selon les trois époques différentes, les miracles sont différents; et voyez si cette diversité peut être un effet du hasard, si le doigt de Dieu n'est pas là. Sous Moïse et Josué, les prodiges ont un caractère de grandeur et de terreur; ce sont des fléaux qui se déchaînent, des cieux qui s'obscurcissent, des mers et des fleuves qui s'entr'ouvrent, des villes qui voient tomber leurs murs; et pourquoi ce double caractère et de grandeur et de terreur? parce qu'il fallait remplir du bruit de ces prodiges l'Égypte et Canaan, et frapper d'épouvante les peuples infâmes qu'Israël a dépossédés. Du temps d'Élie et d'Élisée, quand on y regarde de près, on voit, non dans tous leurs miracles, mais dans la plupart, quelque chose de plus subtil, de plus étrange, de plus minutieux, de plus local; ou bien ce sont des épreuves et des défis; et l'on reconnaît qu'il s'agissait alors de lutter pas à pas contre l'idolâtrie. Enfin, tout change au temps de Jésus et des apôtres; leurs œuvres parlent plus à l'esprit et au cœur qu'aux yeux, et les merveilles de l'Évangile sont des actes de charité. Il est impossible de ne pas reconnaître en ces différences frappantes la sagesse de ce Dieu qui conforme sans cesse ses bienfaits à nos besoins, et ces différences sont telles

qu'elles éclatent même dans les récits de ces prodiges. *Hénoch marchait avec Dieu, et il ne parut plus, parce que Dieu le prit;* voilà bien la simplicité des premiers âges du monde, voilà l'histoire en sa naissance, voilà un naïf récit, court et complet, formé de quelques mots, mais qui disent tout. Rapprochez l'historien de la Genèse de celui des Rois; voyez combien peu le tableau du triomphe d'Élie ressemble à celui du patriarche; voyez si tous ces préparatifs, ce dernier voyage, ces entretiens avec Élisée, ces épreuves imposées à sa foi, ces rencontres avec les disciples des prophètes, ce fleuve traversé par un autre prodige, ce tourbillon impétueux, ce nuage enflammé, voyez si tout ici n'avertit pas que le monde a bien changé d'Hénoch à Élie, n'annonce pas un autre temps, un autre esprit, un autre culte, un autre peuple, n'annonce pas en un mot que ce Dieu qui ne se laisse jamais sans témoignage, donne à chacune de nos générations le témoignage qui convient le plus.

Étudions à ce point de vue le caractère et le triomphe d'Élie.

I. Le caractère d'un homme, appelé à remplir une grande tâche, prend l'empreinte de l'esprit de son temps, et vous ne pouvez vous faire de justes idées du caractère d'Élie, sans connaître le temps où il a vécu. Ce grand homme n'est point un prophète comme tant d'autres, chargés de missions momentanées et spéciales après lesquelles ils ne reparaissent plus. Élie est un second Moïse; c'est le seul nom de l'Ancien Testament

qu'on puisse placer à côté de celui du législateur d'Israël, et l'apparition d'Élie sur le Thabor, pendant la transfiguration, montre assez qu'il tient le second rang parmi les prophètes, et vient immédiatement après Moïse, s'il n'est pas son égal. Je puis d'un seul mot vous faire mesurer la grandeur de sa tâche ; elle n'allait à rien moins que la réformation complète d'Israël, et jamais, depuis la sortie d'Égypte, jamais Israël n'avait eu plus besoin d'un réformateur. Achab et Jésabel remplissaient alors le trône des dix tribus... Mes Frères, il est des noms qui rappellent toutes les vertus ; à l'instant même qu'on les entend prononcer, on se croit en présence de l'intégrité la plus irréprochable, et la gloire qui les suit est en exemple au monde entier. D'autres noms sont tellement imprégnés pour ainsi dire d'une mémoire de vices, qu'en les entendant, soudain l'on croit voir tous les vices apparaître et se succéder un à un, dans une hideuse procession. Tels sont les noms abominables d'Achab et de Jésabel. Tout ce que l'idolâtrie a de plus affreux, tout ce que la tyrannie a de plus cruel, tout ce que la perfidie et la rapine ont de plus atroce, tout est exprimé en ces deux noms. Je ne vous fatiguerai pas de longues preuves de ces tristes assertions ; deux traits seront assez. Quant à la religion, ces princes impies avaient résolu de détruire de fond en comble le culte du vrai Dieu, et de le remplacer par celui de Baal ; pour y parvenir, c'était peu d'introduire partout ce culte du soleil ; Jésabel avait fait massacrer de toutes parts les prophètes et les adorateurs du Dieu vivant, dont un grand nombre s'étaient cachés au fond des cavernes pour fuir sa fureur. Tel était le gouverne-

ment religieux de ces tyrans; voici un seul souvenir de leur gouvernement civil. Achab avait envie d'ajouter à ses jardins d'Izréhel le champ de Naboth, qui, selon la loi, refuse de le vendre; Jésabel se charge de l'acquisition; elle fait accuser de blasphème par de faux témoins, et condamner à être lapidé, l'Israélite fidèle; après sa mort, elle se met tranquillement en possession de cette affreuse confiscation. Ces exemples avaient porté leurs fruits : le peuple imitait ses princes; l'idolâtrie était à son comble, et, pour tout dire en un mot, il a fallu que Dieu lui-même assurât Élie qu'il lui restait des serviteurs fidèles, *qui n'avaient point fléchi le genou devant Baal*, car il y en avait si peu de reste qu'on ne les voyait plus.

Telle était la génération au milieu de laquelle Élie fut envoyé. Quelle destinée! quelle carrière! et que fallait-il pour oser l'entreprendre?

Mes Frères, pour répandre la foi, il faut l'avoir soi-même; pour porter les autres à croire, il faut croire le premier. Un incrédule qui oserait se charger d'annoncer la vérité religieuse serait un aveugle vantant la lumière, se trahirait bientôt et se prendrait dans sa prédication comme dans un piége. Cela est vrai de tout temps, mais surtout en un siècle tel que celui d'Élie, et sans une foi entière, inébranlable, toujours présente et active, il n'aurait rien fait, il n'aurait rien tenté. Examinez sa vie, vous serez étonnés de la force de sa foi; il croyait avec une force tranquille qui n'a point été surpassée; il croyait avec une profondeur de conviction que nous avons peine à sonder; il croyait au point que le plus étonnant miracle est pour lui la chose la plus simple

et la plus facile et qu'il n'hésite jamais un moment à l'entreprendre, au point que j'oserais comparer sa foi à celle de l'ange qui disait à Marie : *Aucune chose n'est impossible à Dieu!* S'agit-il de trois ans et plus de sécheresse qui ne laisseront pas une herbe verte en Israël, écoutez le prophète dire à Achab : *L'Éternel est vivant! qu'il n'y aura ces années-ci ni rosée, ni pluie, si ce n'est à ma parole!* Quel langage dans la bouche d'un simple mortel, et quelle foi il fallait pour le tenir! Une pauvre veuve partage avec lui ses provisions dernières; le cœur du prophète s'émeut, il parle, et les multiplie. Le fils de la veuve meurt; le cœur du prophète s'émeut encore; il prie, et il tente ce que ce monde n'avait jamais vu, une résurrection; il l'obtient, et avec cette imposante simplicité d'un envoyé du ciel, accoutumé aux choses eélestes, il rend l'enfant à sa mère, en lui disant pour tout discours : *Regarde, ton fils vit!* Seul, il défie tous les prêtres de Baal, les oblige à lutter contre lui, les force à supplier leur idole d'allumer un sacrifice, accable d'ironies sublimes leur impuissance, et quand son tour vient d'appeler le feu du ciel sur son offrande, écoutez-le dire : *O Eternel! fais que l'on connaisse que tu es Dieu en Israël, et que je suis ton prophète, et que j'ai fait ces choses selon ta parole, et que c'est toi qui auras converti leurs cœurs!* Quelle confiance, et de là aussi quelle humilité! Comme Élie s'efface quand sa tâche est remplie, rentre en son néant, et ne laisse voir que le Dieu qui l'envoie! Immédiatement après, les trois années de sécheresse et de famine cessent, et rien n'est plus frappant que le mot par lequel il annonce à Achab ce bienfait qui rendait la fertilité et l'abondance

à son royaume : *Attèle ton char*, lui dit-il, *et hâte-toi de partir, de peur que la pluie ne te surprenne!* Mes Frères, il y a dans tous ces traits, et surtout dans ce dernier, qui dit si simplement une chose si grande, il y a une assurance, une certitude, une tranquillité de foi que saint Paul seul paraît avoir égalée. Il semble qu'Élie ait cru que Dieu ne lui refuserait jamais rien, et que, disposant de tout pour la conversion d'Israël, il n'avait qu'à parler pour être obéi par la nature entière et même par la mort.

Pour employer utilement à la réformation de son siècle une foi telle que la sienne, il fallait un zèle tel que le sien. Le second trait de son caractère est l'ardeur de son zèle. La ferveur est toujours en proportion de la foi ; quand on est à demi persuadé, on s'inquiète peu de ce que croient les autres ; quand on l'est pleinement et profondément, on voudrait voir la foi établie dans tous les cœurs ; et plus on est convaincu, plus on met de zèle à convaincre. Mesurez d'après cette mesure le zèle d'Élie. Il s'est consacré tout entier à sa tâche, sans réserve, sans retour, sans repos ; il n'a poursuivi, il n'a voulu, il n'a aimé que la gloire de Dieu ; sa vie est en cela tout entière ; il est prophète de Jéhova, et il n'est que cela ; il se montre infatigable dans ses travaux, et le désespoir même, qui l'a saisi une fois en voyant tous ses efforts inutiles, n'a été qu'un excès de zèle. S'agit-il de tout sacrifier à l'accomplissement de sa mission? jugez par ce qu'il exige d'Élisée son disciple, jugez de ce qu'il exige de lui-même ; quand il l'appelle à le suivre, il le blâme de songer à s'arrêter pour prendre congé de ses proches, au lieu de courir occuper à l'in-

stant le poste où Dieu l'a placé. S'agit-il de tout braver, pour remplir son ministère? ici, mes Frères, Élie est admirable; Élie est véritablement un grand homme, car son courage est aussi prudent que ferme; il ne s'expose pas inutilement; il ne s'amuse pas à braver des dangers et des proscriptions auxquels la religion ne gagnerait rien; il ne s'attire point sans motif le courroux de ses rois, pour se rendre illustre et s'attirer de la gloire; il sait fuir, se cacher, se tenir dans la retraite, quand il le faut, et songer à sa sûreté; mais aussi, quand il le faut, avec quel tranquille courage il vient accuser les tyrans d'Israël au milieu même de leur cour, et déclarer à ces méchants princes que c'est eux, et non pas lui, qui troublent Israël! Ce zèle, si prudent et si sage, savait avec la plus prompte vigueur saisir les occasions.

Après ce fameux sacrifice qui confondit les prêtres de Baal et termina les années de sécheresse, Achab retourne en son palais; Élie le suit, s'attache à ses pas, court comme un simple serviteur à côté du char du roi, et soutenu par son enthousiasme, sentant bien que ce moment est décisif et que le roi devrait se déclarer sans retour ou pour Jéhova ou pour Baal, il courut ainsi l'espace de plusieurs heures sans s'apercevoir même que le temps s'écoulait et que ses pas dévoraient le chemin..... Je plains vivement quiconque ne comprend point cette mémorable circonstance. Il n'y a point ici de miracle. Élie était dans un de ces transports où l'on ne se connaît plus, où l'âme a dompté le corps et lui fait faire ce qu'elle veut, où l'on est capable d'efforts dont l'idée même ne viendrait point en un

jour ordinaire de la vie, et c'est après des moments pareils que l'on dit comme saint Paul : *Si ce fut en corps ou en esprit, je ne sais !* Enfin, mes Frères, mesurez l'ardeur de son zèle à l'amertume de sa douleur, quand il désespère de la conversion d'Israël. Voyez-le quand il croit tout perdu, voyez-le se cacher de désert en désert, comme pour se consoler du monde. Quelle amertume dans ses gémissements, quelle indignation dans ses reproches ; comme il se plaint à Dieu d'avoir si mal réussi ; avec quel accent de douleur il demande à Dieu de terminer sa vie ! *C'est assez, ô Eternel, prends maintenant mon âme ; la mort m'est meilleure que la vie ; car je ne suis pas meilleur que mes pères*, et je ne puis rien de plus qu'eux pour la conversion d'Israël. Et pourquoi cette tristesse qui pénètre son âme ? Écoutez-le répondre à Dieu qui l'interroge : *J'ai été fortement ému de jalousie pour l'Éternel, parce que tes enfants ont abandonné ton alliance*. Quel zèle pour la gloire divine respire dans ces paroles brûlantes ! Comme elles sortent avec effort du fond de l'âme, et quel homme extraordinaire que celui qui a pu répondre ainsi à Dieu même ! Sans le moindre doute, si Israël à cette époque avait pu être converti et sauvé, Élie l'aurait converti ; et s'il est un homme entre tous qui par la force de son caractère passe la mesure ordinaire de l'humanité, cet homme, c'est le prophète Élie.

II. Telle a été sa mission, sa foi, sa vertu. Son triomphe, que le récit sacré dépeint en traits pleins de poésie qui se résument en ce mot : *Élie monta au ciel*

dans un orage, son triomphe a été de ne point mourir.

Pour un homme tel qu'Élie, quel autre bienfait pouvait être une véritable récompense? Quel bien de cette terre pouvait le tenter, et qu'aurait-il fait de toutes les prospérités d'ici-bas, lui qui était prophète de l'Éternel, et qui n'était que cela? De la gloire? il en avait autant qu'un Israélite en pouvait avoir, et les dix tribus, remplies de ses miracles, retentissaient de son nom. De la fortune? mes Frères, ne disons rien ici des richesses; ce serait avilir un nom si grand; qu'est-ce qu'Élie aurait fait d'un peu d'or? De la santé?... une loi remarquable de notre nature est qu'une telle force d'esprit suppose une égale force de corps, ou bien l'âme use vite son enveloppe de poudre, et s'en va. Que pouvait donc recevoir de Dieu, Élie? La joie, digne de lui, d'avoir un fidèle ami pendant sa vie, et un fidèle successeur? Cette joie, il l'avait; il comptait sur Élisée comme sur lui-même. La gloire, enfin, la gloire d'opérer quelque miracle, qui surpassât tous les prodiges que ce monde avait vus? Cette gloire, il en avait joui, sa parole puissante avait ressuscité un mort. Et pour comble, ne me dites point que Dieu lui pouvait accorder ce qui plaît le plus aux cœurs généreux, le bonheur d'offrir à autrui quelque grande joie, quelque grande délivrance. Songez encore, songez qu'Élie avait rendu à une mère en deuil son fils vivant, son fils qu'elle avait pleuré. Vous le voyez; nous cherchons en vain, Élie était au-dessus de toutes les récompenses de ce monde. Ce monde n'avait rien pour lui, et si Dieu lui avait donné la couronne d'Israël, il aurait demandé de rester simple prophète. Non, comme au moment du sacrifice

d'Isaac il n'y avait d'autre épreuve possible pour Abraham que cette épreuve, pour Élie il n'y avait d'autre récompense possible que cette récompense. Et cet homme d'un génie si sublime était aussi un homme d'une sensibilité profonde et qui avait été profondément malheureux; il avait beaucoup pleuré dans sa vie. Vous ne le voyez pas tranquille comme Élisée au milieu des écoles des prophètes ou dans la maison opulente de la Sunamite; vous ne le voyez pas comme Ésaïe tranquille dans le palais des rois dont il descend, près d'une épouse qu'il chérit, donnant des noms prophétiques à ses enfants; vous ne le voyez pas même comme Amos, simple chevrier en même temps que prophète, conduire en paix ses troupeaux et se délasser à observer les astres, pendant les veilles de la nuit : famille, parenté, toit paternel, bonheur domestique, il semble qu'Élie ne connaisse rien de ces joies ordinaires de l'homme; sa demeure est au sommet de montagnes sauvages, où il vit solitaire; son lit est le bord des torrents; son asile est l'étendue des déserts; il faut que Dieu songe à le nourrir; car personne ne le nourrit; il souffre le premier des fléaux qu'il annonce; ses concitoyens craignent de le rencontrer, et une continuelle persécution gronde sur sa tête. A toutes ces sources de douleur, ajoutez la douleur plus grande encore de voir Israël persister dans son idolâtrie, et voyez si Élie n'a pas payé cher sa gloire; voyez s'il ne fallait pas un tel triomphe pour dédommagement de tels chagrins. Élie ne pouvait recevoir qu'une seule récompense de plus que tout autre juste, et Dieu la lui a donnée.

Mais les vues de la Providence s'étendaient plus loin,

et le triomphe d'Élie a été, comme celui d'Hénoch, la leçon la plus frappante pour leurs contemporains. Je vous ai montré que la mission d'Élie n'allait à rien moins qu'une réformation complète d'Israël; mais Élie n'avait pas réussi; l'idolâtrie et la corruption du peuple avaient été plus fortes que son génie, plus fortes que son zèle, plus fortes que son exemple, ses prédications, ses prodiges; le ciel, en vain, avait parlé par sa voix, cette génération impie n'avait point écouté; la mémoire du vrai Dieu sortait de plus en plus de ces cœurs endurcis, l'idolâtrie triomphait, et le Dieu du Sinaï cessait d'être le Dieu d'Israël... Il y a ici, mes Frères, une des profondeurs de la Providence; il y a ici le grand mystère que nous trouvons partout, le mystère inexplicable de la liberté de l'homme. Dieu nous presse, nous invite, nous engage à le servir; mais Dieu ne nous force pas; l'homme reste homme, c'est-à-dire l'homme reste libre, et en dernier résultat, il fait ce qu'il veut. Il peut écouter Dieu, ou ne pas l'écouter; son iniquité peut être plus forte que la grâce divine; même à un Élie il peut dire : « Je ne te crois pas! » Et, en effet, Israël ne l'a pas cru; Israël lui a donné le démenti; Israël et son roi ne sont sortis un seul jour, un seul moment de leur impiété que pour y retomber de nouveau et plus bas : un éclair de foi les a laissés dans une nuit plus profonde; tout le pays était encore rempli de faux prophètes. Que restait-il à faire alors? il restait à faire ce que la Providence a fait.

Dieu a voulu venger son prophète des mépris de son peuple; il n'avait pas triomphé dans sa vie, et Dieu a voulu qu'il triomphât dans sa fin. Le ministre du Dieu

vivant passait pour un imposteur habile à exécuter quelques prestiges, inhabile à convaincre les cœurs : « Voyez, se disaient les impies, voyez le peu qu'a su gagner cet Élie si redoutable ; qu'a-t-il fait? il a fui dans les déserts, emportant avec lui les derniers débris de sa religion vaincue ; » et alors, c'est Dieu qui rend à Élie la gloire qui lui est due, c'est Dieu qui le justifie, c'est Dieu qui le relève, c'est Dieu qui l'honore aux yeux de son peuple, et oppose un triomphe unique et céleste à tous ces opprobres, à tous ces mensonges. Venger la gloire d'Élie, c'était venger la gloire de la vérité, c'était prouver, non pas seulement qu'Élie avait été un grand homme, malgré le peu de succès de son entreprise, c'était prouver bien plus : c'était prouver qu'Élie avait été un vrai prophète, malgré le peu de succès de son ministère. Le dernier jour de sa vie a été le contrepoids de tout le reste de ses jours ; ce dernier triomphe a servi de garantie à sa mission tout entière, ce dernier prodige a couronné tous ses prodiges, et à moins de croire que Dieu avait ravi à la mort et reçu dans le ciel un menteur, Israël devait croire en Élie comme en un prophète. Et ceci surtout doit vous expliquer le but de cette dispensation, qu'Hénoch seul partage : il ne fallait pas moins, pour contrebalancer l'impression, si favorable aux méchants et si désolante pour les bons, de tant de miracles qui n'avaient point détruit l'idolâtrie et régénéré Israël, il ne fallait pas moins que ce miracle ; un moindre prodige n'eût semblé rien et n'eût servi de rien ; quelque merveille que Dieu eût opérée sur le tombeau d'Élie, s'il était descendu au tombeau, l'impiété aurait dit : « Il en a fait de plus grands en sa vie ! » Il était indispen-

sable, à moins de perdre sans retour tous les fruits de sa mission, d'accorder une dernière grâce dont le souvenir se liât au nom d'Élie, une dernière grâce qui surpassât toutes les précédentes. Voyez si ce but n'a pas été rempli. Récompense et garantie, telles sont les deux pensées simples et justes qui expliquent cette dispensation ; pour dernier trait, songez qu'elle a été une grande miséricorde envers Israël, une occasion encore offerte à la repentance, une porte encore ouverte à la foi, et comme un dernier effort tenté sur l'endurcissement de ces rebelles. O mes Frères, ce Dieu tout sage et tout bon, qui ne nous force pas à le servir, parce qu'il nous a créés libres, pour que nous le servions de bonne volonté, ce Dieu ne se lasse point de nous attirer à lui, de nous ouvrir les yeux sur nos propres erreurs, et de nous donner des moyens de conversion et de salut. Ceux qui n'avaient pas été convaincus par le ministère d'Élie pouvaient l'être par son triomphe; ceux qui pendant sa vie étaient restés dans leur indifférence, leur incrédulité, leur idolâtrie, pouvaient *se réveiller d'entre les morts* et se sentir éclairer par ces flammes et ces feux ; ceux qui balançaient alors, et selon l'admirable image de ce même Élie, *clochaient encore des deux côtés*, pouvaient se déterminer et *choisir la bonne part;* ceux que l'exemple avait entraînés, ou que la peur des persécutions avait jetés dans l'idolâtrie, pouvaient enfin se déclarer pour ce Dieu, qui, au bout d'une vie de dangers et de troubles, accordait à son serviteur un dédommagement si magnifique et un asile si sûr. Que vous dirai-je enfin? ce que tant de prodiges n'avaient pas fait, un seul de plus, un seul, tel que celui-ci, pou-

vait le faire; l'excès du mal touche quelquefois à celui du bien; il ne s'agit que de trouver le moyen de passer de l'un à l'autre; si Israël l'avait voulu, le moyen était là; et comme au pied du Sinaï, le peuple, d'une voix, se serait écrié, en reconnaissant Élisée pour successeur d'Élie : *Dis-nous ce que l'Éternel, notre Dieu, t'a dit, nous t'entendrons et nous le ferons;* et alors, une seconde fois, Dieu, dans son infinie miséricorde, aurait fait retentir cette parole dans les cœurs : *O s'ils avaient toujours le même cœur pour m'aimer et garder mes commandements, afin qu'ils prospèrent eux et leurs enfants à jamais;* l'alliance entre Israël et Dieu aurait été renouvelée. Et en vain vous m'objecterez qu'Israël s'est endurci. Encore une fois, Dieu ne contraint personne. Il ne tenait qu'à Israël de ne pas s'endurcir. Dieu va toujours aussi loin que sa bonté peut aller, sans forcer notre liberté, et alors..... me demanderez-vous? Alors Dieu se retire dans sa sainteté, Dieu rentre dans son repos, et nous laisse à nous-mêmes.

Et maintenant, admirez un moment les simples précautions par lesquelles Dieu a préparé un événement si extraordinaire; admirez comment Dieu n'a rien négligé pour que cette grâce fût abondante en fruits de repentance et de foi. Il fallait des témoins; Dieu choisit, au milieu de ce peuple idolâtre, les élèves des prophètes, les disciples de ces écoles saintes où l'on gardait le dépôt de la foi, instituées peut-être par le sage Samuël, et alors établies dans les villes principales, ces écoles, la seule ressource de la religion en Israël. Des révélations secrètes instruisent de toutes parts Elisée et les disciples, que leur ami, leur maître, leur guide, l'au-

teur de tant de prodiges, va disparaître de ce monde et passer dans un monde meilleur. Jugez quelle impression profonde cette annonce a dû produire, quelle attente elle a dû exciter ! Et quelles ressources restaient pour l'augmenter? Il restait à montrer Élie une dernière fois à tout Israël et à ces écoles dispersées, dont il était le père. Au lieu de l'enlever du sommet du Carmel, sur la rive de la Méditerranée, la Providence l'envoie de l'autre côté du Jourdain, vers les mêmes lieux d'où Moïse avait contemplé la terre promise avant de mourir. Il part, accompagné du seul Élisée; il traverse tout le pays, il visite de ville en ville les écoles des prophètes; partout il semble qu'on le regarde avec un muet étonnement, qu'on le considère déjà comme un élu, un bienheureux, un immortel; il semble qu'on n'ose lui parler; c'est à Élisée que l'on parle, c'est Élisée qu'on vient entretenir du prodige qui se prépare; mais celui-ci impose silence à ces jeunes gens, pour réprimer toute curiosité indiscrète, et surtout pour prévenir que le bruit du prodige ne se répande trop tôt, avant qu'il soit accompli, et il s'attache seulement à suivre son maître, à ne pas le perdre de vue. Enfin, Élie éprouve sa foi, et de ville en ville l'engage à le laisser seul. Élisée, averti par le ciel, se garde d'y consentir; de sa persévérance dépend l'accomplissement de son humble prière, que sa faiblesse soit soutenue par une double mesure de l'esprit qui anime son maître. Dans ces dispositions, pénétrés tous deux des émotions les plus étonnantes qui puissent entrer dans des cœurs humains, s'entretenant comme sur un chemin d'Emmaüs, heureux d'être ensemble en ces derniers

moments, tristes de se quitter, mais heureux de se revoir dans les parvis éternels, ils arrivent de l'autre côté du Jourdain qu'ils traversent par un prodige, en présence d'élèves des prophètes qui servent toujours de témoins. Comme ils marchaient et conversaient ensemble, des nuages descendent, l'air brille de feux, le sol tremble, des flammes les séparent; Élie fut ravi dans les cieux. Un instant après, notre monde redevint ce qu'il est d'ordinaire; Élisée était seul.

Ce n'est pas sans une émotion profonde que je reprends la parole, pénétré moi-même de sentiments solennels à l'idée des grandes choses dont j'ai essayé de vous entretenir. Un vif désir m'anime de vous convaincre, et de remplir vos cœurs des leçons et des espérances qui en découlent. Il faut le dire à haute voix, *nous marchons ici par la foi et non par la vue;* les cieux ne sont pas restés entr'ouverts après le triomphe d'Hénoch et d'Élie. Cependant, contre la vérité des deux prodiges, je ne connais que deux objections redoutables en apparence, et entre lesquelles peut-être les incrédules se partagent. La première, qui ne s'applique à rien mieux qu'à ces événements célestes, est le raisonnement de ces esprits étroits qui ramènent tout à leur mesure et qui disent : Je ne crois point, parce que je ne comprends point. De toutes les réponses à leur faire n'en prenons qu'une : d'après ce principe, qu'ils nous disent donc ce qu'ils croient. Ils ne peuvent croire au témoignage de leurs sens, car qui sait comment il voit et comment il entend; ils ne peuvent

croire à la nature qui nous environne; comprennent-ils comment l'herbe pousse et comment le soleil brille? Ils ne peuvent croire ni à la fuite du temps ni à l'immensité de l'espace, car ce sont des choses insondables; ils ne peuvent croire en eux-mêmes, car nous ignorons en quoi consiste la vie; ils ne peuvent croire à la mort, car elle n'a dit à personne son secret; ils ne peuvent croire en Dieu, car qui comprend Dieu?... Une seconde objection est plus adroite : Qui peut croire, a-t-on dit, en des miracles si grands et si inutiles; leur peu d'effet démontre leur peu de vérité; comment Israël ne se serait-il pas converti; aujourd'hui le moindre de ces prodiges convertirait le monde!... Mes Frères, raisonner ainsi, c'est prétendre que l'on sait jusqu'où peuvent aller l'obstination et l'incrédulité; et quel esprit humain les peut mesurer? qui sait où finissent les erreurs humaines? Consultez l'histoire, vous y verrez des erreurs plus profondes, et sans chercher hors de l'Écriture, songez à la crèche de Bethléhem, à la croix du Calvaire, à la résurrection du Christ, et songez que les contemporains et les témoins de ces choses n'y ont pas tous cru. De ces deux objections, l'une est donc un trait d'orgueil, l'autre un trait d'ignorance, et la foi la plus humble puise en elle-même de quoi les réfuter.

Mais voici l'objection que je crains le plus et le point de vue le plus dangereux et le plus faux sous lequel on puisse considérer les miracles; c'est de les regarder comme des dispensations salutaires autrefois, et complétement inutiles aujourd'hui, tant elles sont étrangères à notre temps, notre culte, notre génie; la preuve en est, ajoute-t-on, qu'il n'en arrive plus; rap-

pelons-nous donc que nous sommes chrétiens et non Israélites; cherchons dans la Bible des vérités, des préceptes, des espérances, des consolations, et non des prodiges; si Hénoch, si Élie sont au ciel, nous les y trouverons; il sera temps alors de chercher à savoir pourquoi ils y sont arrivés par un autre chemin que nous; mais il n'y a dans leur sort rien qui ressemble au nôtre, rien qui nous instruise, nous rassure, nous console... Voilà, mes Frères, une critique ordinaire que le monde dans sa piété superficielle fait de ces antiques miracles. Pour y répondre, je vous propose l'épreuve la plus décisive. Essayons de découvrir ce qu'Élie, prêt à monter aux cieux, pouvait dire à Élisée. Le récit sacré rapporte que comme ils marchaient s'entretenant ensemble, Élie fut enlevé. Essayons de découvrir quels peuvent avoir été les derniers discours du prophète à son disciple, et voyons si Élie en ce moment a pu dire un seul mot que nous, disciples de Christ, nous ne saurions répéter. Voici les conseils et les adieux qu'Élie aurait pu adresser à son ami : « Je rends grâce à Dieu « que j'ai servi avec une conscience pure; je rappelle « en mon esprit ta foi sincère, et je t'exhorte de rani- « mer le don de Dieu qui est en toi; car Dieu ne nous « a pas donné un esprit de timidité, mais un esprit de « force, de charité, de prudence. Je sais en qui j'ai « cru, et ce solide fondement de Dieu subsiste tou- « jours, que Dieu connaît ceux qui sont siens. Re- « cherche donc la justice, la foi, la paix et l'amour « avec ceux qui invoquent d'un cœur pur le Seigneur. « Tu as pleinement compris ma doctrine, ma conduite, « mes desseins, et tu sais quelles persécutions, quelles

« afflictions me sont arrivées, et comment le Seigneur « m'a délivré de toutes. Demeure ferme en ces choses « que tu as apprises... le temps de mon départ est « proche. J'ai combattu le bon combat. J'ai achevé la « course. J'ai gardé la foi. La couronne de justice « m'est réservée; le Seigneur, juste juge, me la dé- « cernera. Le Seigneur me délivre de toute mauvaise « œuvre et me reçoit dans son royaume céleste. A lui « soit gloire aux siècles des siècles! »

Vous l'avez reconnu en m'écoutant; dans ces discours mis dans la bouche d'Élie et qui conviennent si bien à sa situation, il n'y a pas un seul mot qui ne soit tiré de la seconde épître de saint Paul à Timothée, de cette épître si justement nommée le testament de saint Paul, écrite peu de temps avant sa mort, écrite du bord de la tombe, écrite en quelque sorte entre le ciel et la terre. Pensez-y fortement : Élie pouvait-il dire plus? Élie pouvait-il concevoir d'autres idées, nourrir d'autres espérances, offrir d'autres consolations, élever d'autres actions de grâces? Non, les derniers discours, les derniers adieux d'Élie à son disciple Élisée, ne pouvaient être que ceux de Paul à son disciple Timothée. Mes Frères, quelle sublime idée, que le langage du chrétien mourant soit le seul qui convienne à un Israélite montant aux cieux! Le trépas de l'un et le triomphe de l'autre se confondent et ne sont que la même délivrance. Et quelles conséquences en déduire? Il en résulte d'abord que l'Ancien et le Nouveau Testament ne sont pas deux livres, mais un livre; qu'il n'y a pas au fond deux alliances, mais une alliance; qu'il n'y a qu'un Dieu de tous, qu'un baptême et qu'une foi de ce

côté-ci du tombeau, qu'un ciel et qn'une immortalité au delà, et que la communion des saints est fondée tout entière sur cette parole du Sauveur : *Je vais à mon Père, qui est votre Père, et à mon Dieu qui est votre Dieu!* Ensuite, si toutes ces pensées, ces consolations, ces espérances d'un chrétien près de mourir sont les seules qui conviennent à un Élie près d'être transporté aux cieux, qui peut soutenir qu'un tel exemple ne nous garantisse et ne nous apprenne rien? O mes Frères, il nous garantit ce qu'il y a de plus précieux, l'immortalité, et il nous apprend ce qu'il y a de plus difficile, il nous apprend à nous quitter... Vous donc qui craignez la mort pour vous-mêmes, qui redoutez les ténèbres, le silence, le froid de la tombe, songez qu'Élie, au moment de son triomphe, ne pouvait rien dire de plus que vous, et n'était pas plus sûr du ciel que vous ne l'êtes... Et vous qui redoutez surtout de survivre à ceux que vous aimez et qui frémissez à l'idée même éloignée de ces séparations, songez qu'Élie au moment de son triomphe aurait cessé de le mériter, s'il avait cru que le ciel n'était que pour lui, s'il avait douté d'y retrouver ceux qu'il laissait en ce monde... Et vous enfin qui avez gémi déjà de quelque perte cruelle... car c'est à vous qu'appartiennent à juste titre les dernières pensées de ces deux méditations... Mes Frères, ils étaient chrétiens ces amis, ces parents que vous pleurez, et encore une fois, Élie triomphant ne pouvait rien dire de plus qu'un vrai chrétien; vous avez droit dès lors de vous représenter ces objets si chers comme des Hénoch, comme des Élie, jouissant de la paix du Seigneur! Quelle puissante et facile consolation! Oui, vous êtes

au rang des Hénoch et des Élie, fidèles serviteurs de Christ qui nous avez précédés! Vous êtes au rang des Hénoch et des Élie, pères et mères vénérés, dont nous avons fermé les yeux et qui nous avez conduits à Jésus! Vous êtes au rang des Hénoch et des Élie, amis, parents, bienfaiteurs, à qui nous devons tout ce que nous possédons et tout ce que nous sommes! Vous êtes au rang des Hénoch et des Élie, enfants innocents et purs, qui nous avez été redemandés, et dont l'âme maintenant se développe et se complète dans les cieux... Travaillons donc à les rejoindre dans la gloire, en nous souvenant, au milieu des fatigues de nos pèlerinages, qu'*il reste un repos pour le peuple de Dieu.*

SATAN DÉGUISÉ EN ANGE DE LUMIÈRE.

Satan lui-même se déguise en ange de lumière.

IIe Ép. aux Corinth., XI, 14.

MES FRÈRES,

L'Évangile réunit dans une merveilleuse harmonie les genres divers de composition que le génie humain fait admirer dans ses œuvres, et s'il était permis, pour apprécier la révélation, de se servir de termes de pure critique, je ne craindrais point de dire que l'Évangile est une sorte d'encyclopédie littéraire.

L'Évangile est un livre d'histoire; il rapporte des événements, simples comme les circonstances accoutumées d'une vie humaine, extraordinaires comme doivent l'être les merveilles d'une intervention divine, accomplis à une date précise, dans une contrée souvent explorée, la Judée, au milieu d'un état de mœurs souvent décrit, le judaïsme, sous l'empire d'Auguste, de Tibère et de Néron, sous le pontificat de Caïphe, sous le gouvernement de Pilate, et le plus éloquent des incrédules du dernier siècle reconnaissait hautement que les faits de Jésus-Christ sont mille fois mieux attestés que ceux du plus illustre et du plus sage des philosophes de la Grèce. Écrit historique, l'Évangile, en effet,

a le témoignage pour base : *ce que nous avons vu*, déclare saint Jean, *nous vous l'annonçons.*

L'Évangile est un livre de morale. Les grands principes de la liberté et de la responsabilité de l'homme, de la différence intrinsèque et fondamentale du bien et du mal, de la valeur de tout acte véritablement consciencieux, y sont partout admis sans discussion et considérés comme acquis et prouvés. C'est de ces principes mêmes que l'Évangile part pour recommander le devoir, pour sanctionner et mesurer le progrès : il pose en première ligne le mérite relatif : *si quelqu'un croit qu'une chose est impure, elle lui est impure*, et il arrive jusqu'au bien absolu, en exigeant que chacun s'efforce de devenir *parfait comme notre Père qui est aux cieux est parfait.* Aussi, dans la morale de l'Évangile, rien de vague et d'indéterminé, aucune concession aux passions ni à l'égoïsme, aucun accommodement avec l'iniquité, de telle sorte que l'Évangile peut dire au monde, dans le langage de saint Paul : *Là où il n'y a point de loi, il n'y a point de péché*; mais ouvrez l'Évangile, qui que vous soyez ; votre loi est là.

L'Évangile est un livre de doctrine ; à tous ces grands et redoutables problèmes que l'esprit humain s'est toujours posés, et qu'exprime si bien la simplicité de ces familières questions : Qui suis-je?... d'où viens-je?... où vais-je?... l'Évangile donne une réponse. Inséparable, malgré d'absurdes tentatives, de l'histoire et de la morale, le dogme, dans le Nouveau Testament, est partout répandu ; il remonte les mystères du passé ; il sonde les perspectives de l'avenir ; il s'étend ainsi à toute l'éternité ; il embrasse toutes les existences, y

compris celle de Dieu, tous les mondes, y compris le nôtre de ce côté et le nôtre encore de l'autre côté du tombeau; il s'égale, dans toutes les directions, à l'infini; le Christ a dit : *Je suis la vérité.*

Livre d'histoire, de morale et de doctrine, est-ce là tout l'Évangile? Non, mes Frères; l'Évangile est encore un livre de poésie. Il y a telle parabole de l'Évangile où se trouve plus de poésie que dans bien de longs poëmes, et le style poétique, images touchantes ou élevées, comparaisons ingénieuses, hyperboles dont la hardiesse orne la vérité sans l'exagérer, allusions dont le trait rapide rive l'attention, est partout répandu dans ces pages divines. C'est une vieille remarque que la poésie est le langage familier de la religion, et spécialement son langage primitif; tous les peuples en ont fourni la preuve, et surtout les peuples de l'Orient; leur génie méditatif, leurs langues simples, graves, majestueuses, leurs mœurs patriarcales ou magnifiques, la nature admirable qui les environnait, le ciel resplendissant qui brillait sur leur tête, l'azur et les étoiles de leurs nuits, tout favorisait l'inspiration poétique de leurs sages et de leurs prophètes. Ces formes de langage sont devenues populaires; les esprits les moins cultivés, loin de s'en étonner, en saisissaient le sens à première vue, et saint Paul, pour rendre l'idée que le mal nous séduit en prenant les apparences du bien, emploie cette belle et frappante image : *Satan lui-même se déguise en ange de lumière.*

C'est là, mes Frères, de la poésie d'une grande sublimité. Dans les dogmes et les souvenirs religieux de l'Asie, notamment parmi les Juifs, Satan représente le

péché, le mensonge, le mal en un mot et l'empire du mal. Ce type était si connu, cette manière de parler était si commune, qu'on l'employait dans les entretiens familiers. Quand Jésus veut dépeindre la rapidité des triomphes de sa doctrine, il dit à ses disciples : *J'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair*; quand il veut condamner l'erreur de Pierre, lui conseillant de refuser les douleurs de sa mort, il lui répond : *Retire-toi, Satan, tu ne comprends pas les choses qui sont de Dieu, mais seulement celles qui sont des hommes*. Évidemment, dans tous ces passages, Satan est introduit dans un sens allégorique; je sortirais de l'enseignement du texte en discutant ici la question de l'existence des anges et des démons, que dans d'autres discours j'ai souvent traitée devant vous. Je m'attacherai à prendre l'expression de l'apôtre dans le seul sens qui occupait sa pensée, le sens moral, et j'essaierai de vous montrer combien est grand le danger que nous courons tous, quand le mal revêt, pour nous attirer, les apparences du bien; quand Satan, sous nos regards, se déguise en ange de lumière.

I. Une première question se présente : d'où vient qu'une si grossière illusion si souvent se produise; d'où vient que le mal change d'aspect sous nos yeux trompés, se dépouille par degrés de ses caractères repoussants et finisse par ressembler au bien? Comment l'ange de ténèbres trouve-t-il moyen de les secouer loin de lui et de s'offrir à nous revêtu de la gloire et de la pureté des anges de lumière? Le déguisement s'explique de lui-même. L'homme est fait pour la piété, la vérité, la sin-

cérité, la paix, pour la vertu et le progrès; c'est là sa destinée première, comme c'est là aussi, grâce au christianisme, sa vocation définitive; le mal est toujours contre nature; il n'y a de naturel, il n'y a d'humain, que le bien; le mal n'a rien de nécessaire; Dieu ne le voulait pas: la création y est étrangère; c'est l'homme qui l'a voulu, et dans sa misère il n'a pu oublier sa gloire; dans sa déchéance, il n'a pu se voiler sa pureté première; sa chute n'a pas été si profonde qu'il ne mesure parfois, d'un triste regard, la hauteur céleste d'où il est tombé. Et si l'irréligion s'offrait toujours dès l'abord avec ses tristesses, l'erreur avec ses déceptions, l'hypocrisie avec sa fatigante vigilance, la discorde et la haine avec leurs suites amères, le péché, en un mot, avec ses hontes, ses mécomptes et ses dégoûts, nous n'en voudrions pas; notre sens moral se révolterait; notre dignité native refuserait de descendre si bas; le légitime amour de soi nous démontrerait à temps que la vertu est, après tout, le meilleur calcul; la gloire de Dieu conserverait sous notre regard toute sa splendeur, et nous refuserions de l'offenser; la justice de Christ garderait toute sa sainteté, et nous éviterions de la braver; le cri de sauvegarde jeté par le patriarche s'élancerait de nos lèvres : *Comment ferais-je un si grand mal et pécherais-je contre mon Dieu?*... Au milieu des privations et de l'abandon, des mécontentements de l'orgueil ou des rêves d'une ambition désordonnée, nous dirions comme le Christ : *Retire-toi, Satan!*... et pour nous séduire, il faut que les passions s'y prennent avec plus d'habileté; il faut que les iniquités ressemblent le moins possible à des iniquités; notre faible cœur se

prête à ces tromperies de la conscience ; le mal peu à peu ressemble au bien, et pour éviter de s'entendre dire : *Retire-toi !... Satan se déguise en ange de lumière.*

Le piége est d'autant plus dangereux qu'il attaque, vous le voyez, la vertu à l'aide de la vertu, qu'il détruit la vérité à l'aide de la vérité, qu'il mine la droiture à l'aide de la droiture, qu'il énerve la force de la piété par la piété même, et qu'il intéresse notre conscience, notre progrès, notre gloire, à nos fautes. Semblable à ces liqueurs perfides, si douces sur les lèvres et si limpides à la vue, mais qui distillent un poison mortel caché dans chaque goutte, le principe de mort morale s'introduit dans notre cœur, quand on s'imagine puiser à une source féconde et pure un nouveau principe de vie. On croit monter vers le sommet resplendissant d'un Sinaï ou d'un Thabor, et à chaque pas l'on redescend, par une pente insensible, vers quelque abominable vallée de Tophet ou de Hinnom. On croit se sauver, on se perd ; on a *le bruit de vivre, non la vie;* on croit vivre, et l'on meurt; on croit marcher par le bon chemin, s'avancer vers le ciel, s'élever vers Dieu, suivre près de lui un ange pour guide... et tout à coup on reconnaît que l'on a suivi *Satan déguisé en ange de lumière.*

Il n'y a pas un trait d'exagération dans ces images, et une simple observation dont l'occasion n'est que trop fréquente, une expérience que tous, hélas ! nous avons faite, le prouve assez ; mes Frères, c'est la différence du péché avant et après qu'il est commis. Avant, à distance, pendant les précautions, les préparatifs, les essais, comme notre imagination est prompte à nous abuser ; quelles fausses délices elle rassemble en foule ;

quelles attrayantes peintures elle trace et varie de mille manières sous nos regards fascinés; comme elle efface les aspérités, comme elle arrange les aventures, comme elle garantit les complicités; comme elle promet facilement le secret; avec quel soin elle sait cacher les iniquités sous les plaisirs, les scandales sous l'espoir de l'indulgence, les dégoûts sous le charme des récidives; avec quel art elle sait colorer des nuances les plus changeantes le fond sombre et toujours monotone du péché!... Après, non plus le jour, mais le lendemain; non plus dans l'éloignement, mais à notre portée, quel changement! Que le péché nous a trompés! qu'il est vide, insuffisant, ennuyeux! de quel poids insupportable il pèse sur notre existence fatiguée! Plus il nous a enivrés, hier, par ses excès, plus il nous dégoûte, aujourd'hui, par ses turpitudes; quoique seul, on devient honteux de soi-même... on s'était donné pour compagnon *Satan déguisé en ange de lumière.*

II. Ces piéges se rencontrent et dans notre vie religieuse et dans notre vie morale.

Personne n'est irréligieux et incrédule de parti pris; on ne se propose pas d'être indifférent et tiède; on ne se prépare pas d'avance à délaisser le culte, à fermer la Bible, à renier Christ, à oublier Dieu. Non, mais on se berce lentement de l'idée que la philosophie peut bien tenir lieu de la religion, que la piété convient beaucoup aux âmes faibles et assez peu aux âmes fortes, qu'elle est nécessaire aux masses et beaucoup moins aux esprits d'élite, nécessaire à l'enfance des nations où l'état social, l'ordre public sont mal arrangés et mal compris, mais que, parvenus à un stage plus avancé de leur dé-

veloppement, mûris par l'épreuve des révolutions et l'expérience faite des diverses formes de gouvernement, un peuple peut se passer d'une religion positive et assurer la stabilité de sa prospérité et de sa paix sur la base de la civilisation ; en un mot, l'homme encore grossier et barbare a besoin de plier sous une loi religieuse chargée de dogmes, de rites, d'observances ; l'homme policé apprend à s'en passer. Puis, toutes ces illusions, on les rend individuelles ; on les applique à son usage particulier ; on se sort de la foule à qui les pratiques religieuses peuvent être encore salutaires ; on se place parmi les esprits fortement trempés qui ne courent pas le risque de choisir le roseau pliant pour appui ; on répète avec une satisfaction secrète ces deux mots : les autres et moi... les autres ne sont pas à ma hauteur ; les autres sont loin de ma portée d'intelligence, de ma fermeté de caractère, de l'étendue de mes études et de ma sûreté de vue ; qu'ils continuent de se soumettre à des habitudes de piété qui en tout cas remplissent leur temps ; mais moi, moi qui ai plus creusé le fond des choses et qui connais mieux le monde et la vie, moi que rien dans l'histoire n'étonne et que rien dans le conflit des intérêts ne déconcerte, moi dont la sagesse est si rarement prise au dépourvu, je puis me dispenser de ces devoirs factices ; je puis me délivrer de cet assujettissement stérile ; je puis mieux employer mon temps que de le consumer à relire ce vieux livre qui ne m'apprend plus rien et dont l'antiquité rend les leçons et les exemples si peu applicables à la tâche que je me suis donnée... Voilà comme on parle, ou, pour mieux dire, voilà comme on pense ; à force de revenir,

ces prétextes se gravent en nos cœurs comme sur l'airain, et par degrés, pour combler la mesure de ces accommodements de l'irréligion, la fausse honte vient arrêter au passage les retours accidentels et involontaires vers la piété de la jeunesse, vers le culte de la famille; le respect humain achève d'empêcher le respect de Dieu; on se plonge chaque jour plus avant dans les affaires, les intérêts, les luttes, les vanités, les triomphes ou les mécomptes du monde; on se déshabitue de plus en plus de l'Évangile, de la religion, de la foi, de Christ, de Dieu; on oublie le chemin du temple, et quand les détours de la vie y ramènent comme par hasard, sur le seuil du sanctuaire où l'on a cessé de prier et de communier, on rencontre *Satan déguisé en ange de lumière.*

Les piéges de la vie morale sont plus variés encore, et se modifient, se renouvellent avec plus de perfidie. Tantôt, il se produit une morale selon les divers âges de la vie: celle de l'Évangile est toujours la même, également rigoureuse, également sainte; est-il juste, est-il possible d'imposer les mêmes devoirs au jeune homme dans l'effervescence de ses passions, dans l'inexpérience de ses désirs et de ses goûts, au sein du tumulte où il est jeté dès qu'il entre dans le monde, et au vieillard qui en sort, que la longueur de ses jours a désabusé, qui ne connaît plus de jouissance que le souvenir et pour qui se contenir est se reposer?... Tantôt, les différences portent sur les différentes conditions: que les pauvres sachent se résigner et se priver; que les hommes dans les conditions humbles et obscures se soumettent à des devoirs sévères; mais la richesse admet plus d'indul-

gence comme elle facilite plus d'oisiveté : et que faire quand aucun aiguillon de nécessité n'oblige au travail, quand on a la libre disposition de tous ses moments, quand aucune chaîne volontaire n'a été acceptée, que faire de soi-même, de son temps et de son or, si on se crée des règles et des obstacles de sévérité qui assombrissent la journée sans la remplir ?.... Quelquefois, on s'attache à la différence de la vie privée et de la vie publique ; les hommes, se dit-on, qui occupent la scène du monde, qui, travaillant aux premières places, attirent tous les regards et n'ont pas même de toit domestique ; les hommes qu'environne sans cesse, pour parler le langage de saint Paul, *une nuée de témoins* et qu'en conséquence leur charge ou leur gloire appelle à donner l'exemple, les hommes qui ont choisi ces places éclatantes doivent accepter les inconvénients de leurs succès, s'observer, s'arrêter à temps, fuir tout ce qui compromettrait leur position, sauver à tout prix les apparences et s'assurer au moins l'ostentation de la vertu, s'ils ne veulent pas mieux faire ; mais nous, cachés dans l'obscurité commode des situations inférieures, nous qui n'avons point de théâtre où monter et que personne ne voit, n'épie, ne connaît, nous dont la conduite n'importe qu'à nous-mêmes et qui ne pouvons donner de scandale quand nous le voudrions, qu'importent nos fautes sans éclat et nos passions sans retentissement ? Et alors vient se glisser au bout du raisonnement le spécieux prétexte, qui n'est jamais vrai : je ne ferai tort qu'à moi-même, comme si jamais on était seul, comme s'il y avait sur la terre des solitudes pour le péché, comme s'il était possible en semant l'ivraie du mal de

ne la semer que dans son champ et de savoir où tombe chaque grain.... Toutes ces ruses que l'on accumule pour tromper sa conscience se résument en une seule où toutes viennent aboutir : on se donne une morale personnelle et particulière, on s'exempte de la morale universelle ; on se propose une espèce de vertu de son invention ; on se décide après réflexion à être bon et juste, non pas comme Dieu l'ordonne et comme l'Évangile l'enseigne, mais comme on se l'ordonne à soi-même ; on déplace adroitement ainsi les vieilles notions du bien et du mal ; on nie que la morale soit éternelle comme la volonté de Dieu, et en définitive, sans s'en apercevoir, on s'est donné une loi, on s'est prescrit une morale si peu éternelle qu'elle finira avec nous, ou, pour mieux dire, on n'a reconnu de législateur que *Satan déguisé en ange de lumière.*

III. Ces corruptions du bien, ces palliatifs du mal ne sont point renfermés dans les étroites limites de la morale individuelle et de la vie privée ; ils prennent de plus grandes proportions ; ils se retrouvent dans la vie publique, dans ce qu'on peut appeler la morale en grand, dans les rapports des différents peuples et des diverses communions religieuses, dans les principes de conduite des nations et de leurs gouvernements, des églises et de leurs sacerdoces.

Voyez en politique ce qu'on appelait autrefois la raison d'État, et je voudrais être sûr que si le mot est tombé en désuétude et a presque disparu du langage de convention admis dans ce genre de discussion et d'étude, on s'est aussi déshabitué de la chose. La raison d'État, vue de près à travers le tissu de phrases pompeuses et

sonores dont on l'enveloppe, n'est qu'un système de sacrifice; c'est le sacrifice de l'intérêt particulier à un intérêt général, c'est une petite iniquité qui assure de grands avantages; un mal partiel qui procure un grand bien; une dérogation momentanée et légère aux règles communément admises du juste et de l'injuste et d'où il sortira pour la chose publique des périls de moins ou des prospérités de plus. Au fond, tout ceci revient à penser qu'il y a une morale pour les simples citoyens et une autre morale pour les gouvernements; dès lors tout est légitime, ou du moins tout est excusable; le succès devient le signe unique du bon et du mauvais, du vrai et du faux; réussir, voilà le but; le moyen importe peu; et à force d'épaissir le bandeau que l'on s'est complaisamment placé sur les yeux, à force de resserrer la conscience dans ces retranchements où elle étouffe, on en vient à parler avec tranquillité de crimes d'État qui sont à peine des crimes et à qui l'histoire, souvent trop indulgente, n'ose pas donner ce nom; on en vient à des mensonges qui mentent à peine, à des perfidies qui ne sont pas perfides, à des trahisons qui ne trahissent pas, à des spoliations qui ne ravissent rien, à des proscriptions que l'on donne pour de la justice un peu prompte et par masses; enfin, le dirai-je? à des meurtres qui ne sont pas cruels et violent seulement quant à la lettre le commandement: *tu ne tueras point!*.... O mes Frères! Il est faux de toute fausseté que la bonne foi, la justice, la clémence, ne soient pas des vertus politiques autant que des vertus privées; il est faux de toute fausseté que la vraie morale de l'Évangile ne convienne pas aux gouvernements comme aux individus. La révélation ne fait pas

ces distinctions trompeuses, quand Esaie s'écrie dans son magnifique langage : *malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal, qui font les ténèbres lumière et la lumière ténèbres*, et dans tous les conseils où s'ourdissent de longues et habiles trames d'iniquité en dedans des frontières ou de haine en dehors sous prétexte du bien public, tenez pour certain que Dieu voit siéger *Satan déguisé en ange de lumière.*

Le fameux axiome qui a trouvé plus de metteurs en œuvre que d'apologistes, et que l'on a rarement défendu, si ce n'est à mots couverts, l'axiome que le but sanctifie le moyen, est très certainement une instigation de ce conseiller-là. Aucun principe n'est plus dangereux et plus faux : dangereux, parce qu'il est impossible d'imaginer une iniquité que l'on ne justifie à l'aide de ce prétexte, et que du moyen qu'il emploie, l'homme est toujours sûr ; c'est le présent qui est à lui, tandis que du but qu'il poursuit, il ne l'est jamais ; c'est l'avenir qui n'est qu'à Dieu ;... faux, parce que le but, fût-il excellent, qu'il soit atteint ou non, ne fait pas compensation avec le moyen quand il est mauvais, parce que l'homme n'a jamais le droit d'acheter le bien au prix du mal, et de proposer à Dieu cet infâme marché qui consisterait à lui dire : Seigneur, permets-moi une iniquité et je te promets en revanche une vertu. De toutes les ruses qui servent à donner au mal les couleurs du bien, c'est la plus funeste, celle qui a semé le plus de calamités dans le monde, celle qui a fait le plus de tort à la religion ; elle embrasse, elle domine la morale et la piété tout entières, et elle s'applique à tout ; que dis-je ? elle a fait en quelque sorte descendre

du ciel la gloire de Dieu, s'en est emparée, et l'a rendue complice de ses perversités. Qu'y a-t-il de plus beau, de plus méritoire, de plus saint que de servir la gloire de Dieu, de ne songer qu'à elle et de lui tout sacrifier; tous les moyens ne sont-ils pas à tenter pour arriver à un résultat si excellent, et partant de là il n'y a pas de victimes trop chères qu'on n'immole, sans même les pleurer, sur cet autel qui n'est saint qu'en apparence. Que parlez-vous des lois vulgaires de la sincérité ou de la probité? la gloire de Dieu ne vaut-elle pas la rupture d'un serment, la négation d'un dépôt, l'honnêteté d'un échange; que parlez-vous des liens vulgaires de ce monde? quand la gloire de Dieu est intéressée, la patrie n'est plus la patrie, la famille n'est plus la famille; amour paternel, tendresse conjugale, piété filiale, meurent en rendant hommage à une piété plus élevée, celle envers Dieu; tout est absorbé par ce dévouement unique, contrepoids suffisant de ces petites affections de la terre, et l'on ose ainsi, dans une balance abominable, peser d'un côté la gloire de Dieu et de l'autre la morale que lui-même a donnée, pour que la morale soit trouvée légère... Mes Frères, cette balance-là n'est tenue que par *Satan déguisé en ange de lumière.*

IV. Enfin, pour dernier trait, quand les Églises, les clergés et les sectes font assaut d'intolérance et échange de persécutions; quand la foi romaine est proscrite au Nord, ou la foi protestante au Midi, ou la foi israélite partout; quand les bannissements et les confiscations, les séparations des enfants et des parents, les prisons, les gibets et les bûchers sont des moyens de conver-

sion, que se passe-t-il au fond des âmes de tous ces persécuteurs? Essayez, essayez de vous en rendre compte et vous reconnaîtrez que l'intolérance, dans ses dures cruautés, est la forme peut-être la plus éclatante de ce pervertissement du sens moral qui donne au mal les honneurs et les apparences du bien. Voilà un homme que l'on torture à loisir pour lui faire renier sa foi, suspendant par moments les souffrances pour en attendre l'effet, poussant les tourments jusqu'aux limites extrêmes des forces humaines, mais conservant un reste de vie pour refaire la douleur en épiant au passage la conversion.... que veulent donc les ordonnateurs et les témoins d'une si horrible scène? Croyez-vous qu'ils ont étouffé tout sentiment humain et qu'ils font souffrir à ce point un de leurs semblables pour le plaisir de le voir souffrir?.... Non, mes Frères! cet homme même, dont je vous cite la renommée sans oser vous citer le nom, ce grand inquisiteur qui a laissé derrière lui la réputation d'avoir le plus fait périr d'hommes par le feu et qui comptait les victimes de sa longue carrière par milliers et dizaines de milliers, que voulait-il donc, quand tout décrépit de vieillesse et déjà presque un cadavre lui-même, il se traînait encore au pied des bûchers et s'occupait ainsi à voir de près d'autres cadavres que le sien.... que voulait-il en repaissant sa vieillesse de ces terribles spectacles? Seulement le plaisir de les voir?.... Non, mes Frères!.... Et lorsqu'un roi et ses conseillers ourdissent avec réflexion et poursuivent pendant tout une moitié du plus long règne de notre histoire une trame de proscription contre nos coreligionnaires et y persévèrent à travers quatre-vingts dé-

crets qui se succèdent à divers intervalles, chefs-d'œuvre de vexation, de dureté et de perfidie, au point, par exemple, qu'un protestant qui se convertissait était déclaré libre de toutes ses dettes envers ses frères.... que voulait-il ce monarque dans sa gloire et que voulaient ses habiles conseillers? L'amusement d'une proscription et le déplaisir de fonder par toute l'Europe des colonies de réfugiés qui emportaient avec eux leur part du génie et de l'industrie de la France?.... Non, mes Frères! Il est triste de le dire: l'intolérance peut être de bonne foi; l'intolérance peut se légitimer à elle-même ses plus cruels excès.... et ce qu'ils ont voulu en leur temps, les conciles et les clergés intolérants des diverses communions, et ces rois persécuteurs, et ces inquisiteurs cruels, ce qu'ils ont voulu c'est le règne de la vérité et le triomphe de leur foi; ce qu'ils ont voulu dans leur politique abusée, c'est un seul autel à côté d'un seul trône, et nous savons comment cet autel l'a sauvé; ce qu'ils ont voulu, c'est de tuer l'erreur, c'est de défendre Christ, c'est de venger Dieu.... Seulement, ils oubliaient qu'il est écrit: *c'est à moi qu'appartient la vengeance et je la rendrai, dit le Seigneur!* L'atrocité des moyens aurait dû les éclairer sur la folie du but. Se mettant à la place de Christ, ils devaient se souvenir qu'il disait: *Apprenez de moi, parce que je suis doux de cœur*. A la lueur des flammes qui consumaient leurs victimes, ils devaient se souvenir qu'à ses disciples, prêts à appeler le feu du ciel sur une bourgade de Samarie, Jésus a dit: *Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés!* Mais non; leur aveuglement a été porté au point de ne pas apercevoir l'absurde contradiction de servir

une religion de paix et d'amour par un système de rigueurs et de souffrances inouïes; leur pitié se taisait devant leur erreur, et sur les chemins de ces exils, dans la profondeur de ces donjons, au pied de ces échafauds, dans les flammes et la fumée de ces bûchers, partout, je ne vois qu'un juge, un dénonciateur, un bourreau : *Satan déguisé en ange de lumière.*

J'ai essayé, plus encore par des tableaux et des exemples que par des réflexions, de conserver devant vous à l'image dont l'apôtre s'est servi toute sa force, et de vous montrer par combien d'illusions diverses le mal peut revêtir à nos yeux la forme extérieure du bien. Ce danger que court notre conscience est-il continuel, renaît-il chaque jour, et le retrouvons-nous au bord même du sépulcre? Mes Frères, chose bien digne d'attention, il n'y a qu'un moment de la vie où ce danger moral cesse, et ce moment, c'est le dernier; il est partout dans la vie; il n'est pas à sa fin; il nous suit jusque-là, et s'arrête devant les premières ombres du tombeau; c'est qu'aucun pouvoir n'est comparable à celui de la mort pour dissiper les illusions, démentir les mensonges, déjouer les prétextes, détromper les vanités, et nous montrer la vérité sous des traits si frappants qu'il faut bien la voir. La vie contemplée en avant et la vie contemplée en arrière ne sont pas la même; l'horizon s'est déplacé, les fausses lumières pâlissent et s'éteignent; les ténèbres factices s'entr'ouvrent et s'illuminent. Le monde, d'un dernier regard jeté du seuil de la tombe, ne se voit plus qu'à une seule

clarté, celle de ce Jésus qui seul a pu dire : Je suis *la lumière du monde*... Et alors Satan reprend son obscurité et désespère de se déguiser en ange de lumière... Quand la mort est là, le mondain peut-il se dire de ses vanités ce qu'il s'en disait autrefois? Quand la mort est là, le paresseux, devant le repos qui l'attend, jugera-t-il avec la même indulgence sa paresse? Quand la mort est là, l'égoïste trouvera-t-il si naturel de n'avoir aimé que lui-même, et le trompeur, en présence des sincérités de la tombe, s'efforcera-t-il encore de colorer ses mensonges, et l'orgueilleux d'approuver encore son orgueil, et l'ambitieux de légitimer encore son ambition, et l'impur d'excuser ses turpitudes, qu'une autre corruption, celle du trépas, va dévorer? Non, non, aucun cours de morale, aucune leçon d'histoire ne serait comparable au récit des derniers moments de tous ces hommes, dont l'âme pendant la vie a été attachée à la poudre, et de leurs derniers aveux, au moment où ils la quittent pour s'en aller *par le chemin de toute la terre*. Mes Frères! le dernier cri le plus ordinaire que l'on jette en ce monde est ce cri de regret : Ah! si j'avais à recommencer ma vie!... Et d'où viennent ces impuissants retours en arrière? D'où sortent ces involontaires condamnations d'un passé qu'on ne peut refaire? Comment s'est-on dégagé tout à coup du nuage de tant d'illusions?... C'est que la mort remet chaque chose à sa place, restitue à chaque chose sa valeur et sa nature, et qu'au début des ombres envahissantes de notre fosse entr'ouverte, Satan trouve là trop de ténèbres pour réussir à se déguiser en ange de lumière.

Pénétrez en idée dans ce palais déjà à moitié désert où le grand roi se meurt après avoir trop longtemps régné, et d'où les flatteurs prennent déjà la fuite autant que les illusions; il se souvient de ce terrible usage de sa puissance souveraine, de ces ordonnances de persécution qui ont recouvert les cendres de nos temples de celles de couvents catholiques. Ce souvenir est lourd sur sa conscience, le doute est entré dans son âme. Si près de l'éternelle vérité, il se demande si c'est ainsi qu'il aurait dû la défendre, et dans le silence avant-coureur du silence éternel de cette voix si hautaine, écoutez ses dernières confidences à ses prélats et à ses conseillers; il leur renvoie, avant de mourir, la responsabilité de tant d'intolérance, et déclare que c'est uniquement sur leurs avis qu'il a voulu procurer ainsi le bien de la religion... Vous le voyez, l'illusion s'entr'ouvrait, la justice et la bonté reprenaient enfin, mais trop tard, leurs droits. Au milieu de ces royales et funèbres angoisses, Satan ne se déguisait plus en ange de lumière, et nous, les héritiers de ses premières victimes, nous, les frères des descendants dispersés de ses proscrits, loin de maudire sa mémoire, nous nous souviendrons que saint Paul, en gémissant de ses persécutions, déclare qu'il l'*a fait par ignorance*, et nous nous souviendrons que Satan, malgré ses déguisements splendides, peut au dernier moment tomber du ciel comme un éclair.

Seulement, instruisons-nous dans notre humble sphère par de si grands exemples et n'attendons pas qu'il soit trop tard. Que toutes nos illusions d'indulgence et d'iniquité s'évanouissent bien avant que la

mort vienne les faire évanouir ; attachons-nous fermement au bien, en nous rappelant qu'il n'y en a qu'un ; *choisissons la bonne part*, en nous rappelant qu'elle ne se trouve qu'auprès de Jésus, et jamais auprès des esprits de ténèbres les plus brillants d'une fausse splendeur ; sachons, avec force d'esprit et calme de foi, nous transporter d'avance à notre dernier jour, pour être sûrs de bien juger nos jours actuels... *Dieu est lumière, et il n'y a point en lui de ténèbres*, et si nous le voulons bien, il n'y en aura pour nous ni dans les détours de la vie, ni dans les défilés du sépulcre, ni dans les profondeurs de l'éternité.

NATHANAEL.

Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : Nous avons trouvé celui dont la loi de Moïse et les prophètes ont parlé, Jésus de Nazareth, fils de Joseph. Nathanaël lui dit : Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui répondit : Viens et vois ! Jésus voyant s'approcher Nathanaël dit de lui : Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de fraude. Nathanaël lui dit : D'où me connais-tu ? Jésus lui dit : Avant que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, je te voyais. Maître, lui répondit Nathanaël, tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël !

Saint Jean, I, 45-50.

MES FRÈRES,

C'est un pouvoir bien étonnant et bien admirable que celui de lire au fond des cœurs. Ce pouvoir, vous le savez, n'appartient qu'à Dieu, et doit être compté parmi ses attributs les plus merveilleux et les plus redoutables. Lire au fond des cœurs, connaître chaque pensée à l'instant où elle est conçue, entendre chaque parole avant qu'elle s'échappe de nos lèvres, voir de loin nos sentiments et nos désirs et surprendre jusque dans les derniers replis de la conscience tous les secrets de honte et

de gloire, c'est là sans doute un mystère que nous ne pouvons pénétrer, et c'est en vain que nous chercherions à découvrir comment Dieu possède cette science; mais qu'il la possède et la déploie sans cesse, il est impossible d'en douter. Créateur, il connaît les créatures; c'est un des droits de son essence infinie; c'est un des moyens par lesquels il gouverne le monde, et si le cœur des mortels n'était pas à nu et à découvert devant Dieu, la Providence serait impossible. Il ne sert donc de rien de disputer sur les obscurités de cette doctrine, et il est également vain de vouloir expliquer comment l'œil de Dieu voit tout, comment aucun désir de notre cœur, aucun détail de notre conduite, aucun mot de notre bouche ne lui échappe; le fait est là, évident comme l'existence de Dieu, et quiconque nie cette doctrine, nie Dieu, ou se fait un Dieu qui n'en est pas un et que vous ne voudriez pas adorer. Mais personne, j'ose le dire, personne ne tombe aujourd'hui dans une erreur si absurde et si vaine. Nous ne sommes plus au temps où, dans leur témérité déplorable, emportés par la hardiesse de leur génie, quelques hommes égarés se plaisaient à environner de mensonges la vérité de l'existence de Dieu, et ont reconnu qu'il existait à condition de lui disputer ses indispensables attributs. De nos jours, ceux qui croient en Dieu (et qui n'y croit pas?) se le représentent tel qu'il est, et je ne sais si, dans la multitude des croyants, vous en trouveriez un seul qui vous dirait : « Il y a un Dieu, mais ce Dieu ne sait pas ce qui se passe dans mon cœur. »

La raison universelle admet l'idée d'un Dieu qui sait tout, et sur ce point comme sur tant d'autres le témoi-

gnage de la révélation s'accorde avec l'assentiment de la raison. La doctrine de la toute-science du Seigneur est répandue et en faits et en paroles à travers toute la révélation ; on peut dire que la révélation n'est qu'une grande scène, où la toute-science de Dieu se déploie de mille manières et se manifeste en action. Les premières pages des annales saintes vous montrent comment Dieu trouve une différence entre les sacrifices de deux frères là où l'œil humain ne pouvait voir aucune inégalité ; comment Dieu sonde le cœur de Caïn avant son crime et l'avertit, lorsqu'il en est temps encore. La doctrine dominante de la religion des patriarches est toujours cette idée : « L'Éternel est ici ; Dieu est avec nous ! » Ouvrez la Genèse : un sourire même d'incrédulité, sous les tentes d'Abraham, n'échappe pas à cette attention infatigable et suprême ; et certes, il croyait bien fermement que Dieu lisait au fond des cœurs, cet Abraham qui demandait la grâce des villes de la plaine, s'il s'y trouvait cinquante, quarante, trente, vingt, dix, enfin cinq justes. La même vérité est partout vivante dans les missions et les discours des prophètes ; il y croyait aussi cet Élie, qui, après s'être enfui au désert, loin d'Israël qu'il voit entièrement tombé dans l'idolâtrie, s'en revient consolé, parce que Dieu lui a dit que *sept mille hommes de reste* n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Aussi, mes Frères, cette doctrine est une de celles qui ont exercé le plus d'empire sur l'esprit des fidèles de l'ancienne alliance, et le mieux inspiré ses chantres et ses poëtes. Cette pensée est exprimée avec autant de force que de simplicité dans le livre de Job : *Les yeux du Seigneur sont sur les voies des hommes, et il regarde*

tous leurs pas, et il n'y a ni ténèbres ni ombre de mort où se puissent cacher les ouvriers d'iniquité, et de cette pensée surtout les Psaumes sont remplis. C'est une des vérités religieuses que préférait, pour ainsi dire, l'âme sensible et pieuse, le génie élevé de David; il l'opposait comme un bouclier impénétrable aux traits de la calomnie; elle est son refuge, sa ressource, sa consolation, sa gloire; il en a tiré quelques-uns de ses tableaux les plus sublimes, et vous vous rappelez surtout cet admirable cantique où il se représente prenant *les ailes de l'aube du jour* pour sortir de la présence et de la vue de Dieu...., et n'en sortant pas.

Cette doctrine indispensable à la religion, cette doctrine d'un Dieu qui assiste à tout, qui voit tout, et qui sait tout, cette doctrine a passé de l'ancienne alliance dans la nouvelle sans rien perdre de sa force et de sa beauté; seulement, elle est comme rapprochée de nous; elle nous est montrée de plus près; elle devient en quelque sorte plus familière et plus visible. Les apôtres, comme les prophètes, ont été revêtus, selon les besoins de leur ministère, de cette étonnante faculté de lire dans les cœurs. Saint Pierre, parmi les aumônes apportées à ses pieds pour les pauvres de l'Église naissante, reconnaissait du premier coup d'œil les aumônes mensongères des Ananias et des Saphira; saint Paul, sans craindre un démenti, pouvait dire au dernier roi des Juifs : *Crois-tu aux prophètes? Je sais que tu y crois!* Et du Christ, vous lisez partout ces mots simples et sublimes : *Or, il connaissait leurs pensées.* Oui, très certainement, il connaissait les pensées du monde, celui qui venait sauver le monde. Fils de Dieu, image

empreinte de sa gloire, cet attribut est un de ceux que son Père céleste lui avait donnés ; la mission du Christ sur la terre aurait été inutile, il n'aurait pu achever ici-bas l'œuvre qui lui avait été donnée à faire, s'il n'avait exercé cette faculté suprême de *sonder les cœurs et les reins;* il devait savoir qui était pour lui et qui était contre lui, qui inclinait à lui dire : *Tu es possédé du démon*, ou à lui dire : *Tu es le Fils du Dieu vivant;* il devait savoir où était l'empire de Satan et où était le sien ; pour confondre ses adversaires et pour choisir ses disciples, il devait les connaître également tous ; en un mot, avec une égale certitude, il devait pouvoir dire d'un homme : *Je vous ai choisis vous douze, et toutefois, l'un de vous est un démon;* et d'un autre homme : *Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de fraude.*

J'ai commencé par vous montrer combien est imposant et sublime ce pouvoir divin de lire au fond des cœurs, pouvoir que le Christ a pleinement déployé en ce monde ; quelle attention mérite donc le caractère de ce disciple, dont un éloge si simple et si grand est fait par ce juge infaillible, par ce juge qui a pu sceller son témoignage de cette déclaration : *En vérité, avant que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, je te voyais!* Étudions, mes Frères, attentivement une gloire si sainte, une vertu si pure. Le texte n'offre aucune difficulté essentielle ; il suffit de vous indiquer que ces mots : *Voici vraiment un Israélite*, signifient selon la force de l'original : Voici un Israélite véritable ; et le récit, quoiqu'il ne donne qu'un résumé de cet entretien, fournit assez de traits pour que nous puis-

sions admirer autant qu'elle le mérite cette haute intégrité.

I. Je viens vous entretenir de Nathanaël avec d'autant plus d'espoir de vous être utile aujourd'hui, que le simple tableau de sa vertu ne présente aucun de ces exemples héroïques, aucun de ces efforts sublimes auxquels vous désespérez quelquefois atteindre et qui semblent presque au-dessus des forces de l'humanité. Je n'ai pas à vous peindre un saint Pierre, dormant d'un sommeil tranquille dans sa prison, tandis qu'un tyran prépare son supplice et n'attend que la fin d'une fête pour le lui faire subir ; ni un saint Paul, chantant les louanges du Seigneur, dans les fers, insensible aux douloureuses meurtrissures des coups de verges dont il a été déchiré sur l'ordre des magistrats de Philippe. Je ne prétends pas, à Dieu ne plaise, que l'intégrité de Nathanaël ne serait pas sortie triomphante d'épreuves pareilles ; une grande constance est d'ordinaire unie à une grande vertu, et l'homme de bien sait tout supporter pour conserver ce titre. Mais à l'époque de l'entretien de Nathanaël avec le Sauveur, rien de pareil ne pouvait lui être arrivé ; tout ici respire en quelque sorte une intégrité tranquille ; tout ici est calme et paisible ; c'est un homme qui aurait pu être notre concitoyen, et vivre parmi nous ; c'est un homme dont le caractère droit et franc, sincère et doux, aurait convenu à nos jours et à nos mœurs, et se serait accordé aisément avec notre civilisation, notre société, notre culte ; encore une fois, c'est un homme qui aurait pu vivre parmi nous et avec

nous. Mes Frères, ne s'en suit-il pas que nous pouvons vivre comme il a vécu? Quelle excuse nous resterait donc, si nous refusions de nous appliquer son exemple? Pensez-y bien, vous que la Providence a cachés dans une heureuse médiocrité de rang et de fortune, vous dont la vie se passe comme tant d'autres vies humaines, vous qui disparaissez aux yeux du monde dans la foule de vos semblables, mais non aux yeux de Dieu, vous à qui Dieu n'impose pas ces terribles épreuves et ces difficiles sacrifices qui ne sont pas toujours nécessaires pour faire son salut, pensez-y bien... voici, voici votre modèle.

Aussi, mes Frères, le Christ, dont chaque parole était dite avec mesure et qui n'a jamais laissé échapper un mot d'exagération, le Christ rend à Nathanaël un témoignage qui convient parfaitement à ce genre de vertu. Le premier trait de cet éloge, *voici vraiment un Israélite,* peut vous paraître d'une faible importance, malgré la précaution que j'ai prise de vous signaler la force et le sens de ce mot. Un Israélite, en effet, était toujours un Israélite, qu'il ait pu, ou non, se prévaloir, comme saint Paul dans son Épître aux Philippiens, d'être *Hébreu né d'Hébreux;* qu'importe ce frivole avantage; ne se réduit-il pas à ce que nous nommons le hasard de la naissance? et pour un Juif de ce temps, cette gloire ne se borne-t-elle pas à avoir reçu la vie sur la rive droite plutôt que sur la rive gauche du Jourdain, parmi les Juifs de la dispersion ou les Juifs de la Judée? Mes Frères, c'est un principe de sagesse et d'honneur moderne, qu'il faut être de son pays... Je sais que l'amour de la patrie, dans le sens vulgaire de ce mot, est une vertu plutôt antique que chrétienne, une vertu que do-

minent les grands principes de la charité et le devoir de faire aux autres, qu'ils soient nés près ou loin de nous, ce que nous voulons qu'ils nous fassent : tous les hommes sont nos frères, si quelques-uns sont nos concitoyens, et l'amour de la patrie doit savoir s'accorder avec l'amour du prochain. Cependant, gardons ici de rien exagérer et admettons le principe : il faut être de son pays. Vous vous élèveriez avec raison contre moi si je tentais de déraciner ce sentiment de vos cœurs ; et sans nul doute, quand ce principe est maintenu en de justes bornes, quand il n'entraîne ni à d'absurdes préventions, ni à d'injustes mépris, ni surtout à ces funestes haines qu'on appelle nationales, comme pour essayer de les justifier, ni enfin à un attachement aveugle pour les choses anciennes, simplement parce qu'elles sont anciennes et sans examiner si elles sont bonnes ou mauvaises, alors, sans nul doute, il y a quelque chose de grand et de beau dans ce souvenir de la patrie qui nous suit partout, dans ce respect des ancêtres, dans ce culte des tombeaux, dans cet attachement héréditaire à des institutions et à des usages antiques, qui nous rappellent les temps où nos pères ont vécu. Tout ce que je viens de vous dire est vrai aujourd'hui, est vrai pour notre Europe, est vrai pour vous, pour votre patrie, pour vos pères et pour vos enfants, et tous vous reconnaissez l'empire de ces principes, l'entraînement de ces émotions, légitimes et naturels au point qu'en tout temps et en tout lieu le titre de citoyen a été un titre d'honneur. Scythe, Grec ou Romain, peu importe ; c'était à Rome et à Athènes un grand éloge que de dire : Voici vraiment un Romain, voici vraiment un

Athénien, et cette manière de s'exprimer a paru si forte et si juste, que l'histoire l'a consacrée et que les derniers grands hommes de la république romaine ont été nommés les derniers des Romains. Eh bien! de ces exemples qu'il serait facile de multiplier, de votre propre expérience que j'invoque aussi, passez tout à coup à appliquer toutes ces pensées à l'ancien Israël, à un Israélite contemporain de Jésus-Christ. *Voici vraiment un Israélite*! Quel éloge que ce mot! quelle gloire alors dans ce titre seul!... Mes Frères, le monde entier alors était idolâtre; Israël seul ne l'était pas, et ainsi le nom d'Israélite en ce temps valait ce que vaut celui de chrétien aujourd'hui. *Voici vraiment un Israélite*, c'est-à-dire voici un fils d'Abraham, le seul père des croyants, un disciple de Moïse, le seul prince des prophètes, un sujet de David, le fondateur de la dynastie d'où le Messie doit sortir, le premier roi de cette race antique chargée de conserver vivantes en ce monde la connaissance de Dieu et la promesse d'un Rédempteur. Et ce n'est pas un de ces Israélites indignes du sang dont ils sont sortis et qui semblent renier leurs ancêtres; hélas! saint Paul, vous le savez, a dit, et pesez bien cette parole profonde : *Tous ceux qui sont d'Israël ne sont pas pourtant d'Israël...* Ils ne sont pas d'Israël, tous ceux qui ne le sont que de nom et sans y tenir; ils ne sont pas d'Israël, tous ceux qui oublient que Moïse est venu après les patriarches et a donné une loi qu'il faut suivre; ils ne sont pas d'Israël, tous ceux à qui le Christ dira : *Si vous étiez fils d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham.* Mais voici vraiment un Israélite digne de ce nom, qui fait donc les œuvres d'Abraham, en qui le

plus grand des patriarches reconnaît un descendant digne de lui, et Moïse, un fidèle observateur de la loi; voici un homme qui sait quelles obligations sa naissance lui impose; voici un homme à qui sa patrie est chère et sa religion plus chère encore; *voici vraiment un Israélite!*

II. Ce titre si honorable, le Christ se hâte pour ainsi dire de le justifier et de montrer combien Nathanaël le mérite, en ajoutant : *Il n'y a point en lui de fraude.* Ce mot est bien court et bien vague; c'est précisément parce qu'il est si court et si vague, qu'il est si fort. Si le Christ s'était servi d'une expression plus précise, s'il avait dit plus en détail en quoi consistait l'intégrité du disciple, on pourrait croire que cette vertu, si pure sous quelques rapports, l'était moins sous quelques autres. Mais ici vous ne pouvez nourrir ce soupçon; ici, c'est une intégrité sans reproche, c'est une réputation sans tache, et vous êtes naturellement conduits à reconnaître dans ce mot : *Il n'y a point en lui de fraude*, une intégrité qui n'a à rougir de rien, d'aucun acte, d'aucune intention, d'aucune tendresse. C'est là beaucoup sans doute; mes Frères, est-ce trop? Non, ce n'est que ce que Dieu nous demande à tous, et il vous est impossible de moins conclure d'un témoignage pareil rendu par le Christ lui-même. Laissez-vous entraîner un moment à une admiration si juste, et représentez-vous avec joie quelle a dû être la vie d'un homme de ce siècle dont Jésus déclare qu'il n'y a point en lui de fraude. Sera-t-il semblable à ces scribes hypocrites qui ne lisent et ne relisent la loi que pour la dénaturer, l'arranger au gré de leurs passions, la rendre plus sévère ou plus douce,

selon l'intérêt de leurs penchants favoris, et y chercher d'ingénieux accommodements avec le ciel ! Non, *il n'y a point en lui de fraude,* et il laisse la loi telle que Dieu l'a donnée, telle que Moïse l'a écrite ; il laisse la lettre qui tue et il s'attache à l'esprit qui vivifie... S'efforcera-t-il, comme ces sadducéens avides et superbes, de s'attacher aux grands, de capter leur faveur, de montrer un froid dédain pour les principes les plus simples de la religion, de ne croire en Dieu qu'en niant la Providence, la résurrection, l'immortalité, et de ne vivre que pour ce monde, dans la pensée qu'il n'existe que celui-ci ; ou, bien tombant en des erreurs plus funestes encore, ira-t-il, comme les pharisiens, affecter de grands dehors de sainteté, nettoyer seulement le bord de la coupe, blanchir seulement l'extérieur du sépulcre, s'emparer humblement des premières places dans les synagogues, et, du haut de la chaire de Moïse, imposer au peuple des fardeaux qu'ils ne touchent pas du bout de leurs doigts ? Non, *il n'y a point en lui de fraude,* et il est ami de la vérité comme il est ami de la vertu... Mais que fais-je ici, mes Frères, et que sert de m'arrêter à comparer péniblement le juste Nathanaël aux sectaires qui alors agitaient la Judée ? S'il faut des comparaisons, cherchons-en de plus pures et plus dignes de lui. Ne comparons pas l'intégrité à l'injustice ; comparons l'intégrité à l'intégrité, et, pour achever de vous convaincre de la beauté de cet éloge, représentez-vous ce qu'un homme doit être, dans les diverses circonstances de la vie, pour mériter qu'en le voyant paraître son église et son pays lui rendent le même témoignage et disent de lui : Voici vraiment un fidèle, un citoyen, en

qui il n'y a point de fraude. Quelle sincérité et en paroles et en actions ! quelle scrupuleuse probité en toute affaire, en toute discussion d'intérêt ! quelle simplicité même de langage ! quelle fidélité en toute promesse, en tout engagement et même en toute amitié ! Tous ces traits sont dans ce caractère, tous ; sans quoi, il y entre un peu de duplicité, et l'Évangile nous enseigne qu'il ne faut qu'*un peu de levain pour faire lever toute la pâte ;* et alors le Christ n'aurait pu dire de Nathanaël : *Voici un Israélite en qui il n'y a point de fraude.* Rendez gloire à ce simple et beau caractère, à cette vertu tout intérieure et secrète, toute modeste et tranquille, que le Christ, de son regard infaillible, découvre dans le cœur de ce disciple, et rangez-vous à son exemple.

III. Mais cette intégrité, me direz-vous, doit avoir laissé quelques traces et donné signe de vie ; où sont, dans le récit sacré, indépendamment de l'éloge prononcé par le Christ, où sont les marques de cette vertu singulière ? Il est facile de les signaler ; le récit sans doute ne nous met pas en état de mesurer tout le mérite de Nathanaël, parce que l'Évangile avait à raconter, non l'histoire de Nathanaël, mais celle de Jésus, et même ce récit est un de ceux où évidemment l'historien sacré a passé le plus de choses sous silence. Néanmoins, vous distinguerez sans peine dans ce court tableau trois traits du caractère de ce disciple, qui sont parfaitement d'accord avec l'idée que nous avons pu nous en faire d'après l'éloge du Christ. Le premier est son empressement à s'éclairer. Nathanaël, comme pour achever de vous prouver que son exemple n'est pas au-dessus de vos forces, Nathanaël n'était pas au-dessus des préjugés de ses con-

temporains et de ses concitoyens; il partageait ceux des Juifs contre la province de Galilée et la ville de Nazareth, et peu nous importe d'examiner s'il réduisait cette prévention à l'idée vulgaire qu'aucun prophète n'était sorti de la Galilée, ou s'il nourrissait l'aveugle mépris dont les Juifs de Judée poursuivaient les Galiléens. Philippe lui annonce Jésus de Nazareth comme le Messie; il se récrie, et répond : *Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth?* Certes, voilà bien le préjugé dans toute sa force, et vous savez combien les préjugés de cette nature sont tenaces et durs à déraciner. Souvent même une telle erreur descend plus avant dans l'esprit d'un homme de bien, parce que d'ordinaire un homme de bien tient fortement à ses opinions, qu'il ne se fait pas à la légère. Philippe, sûr de convaincre parce qu'il connaît le Christ, dit à son ami : *Viens et vois*, et savez-vous ce que fait Nathanaël? mes Frères, il y va; il fait taire la voix du préjugé; il suspend son jugement définitif; il ne se croit pas à l'abri de toute erreur; il s'empresse de consentir qu'on l'éclaire, et quelque persuadé qu'il paraisse que rien de bon ne puisse sortir de Nazareth, encore moins le Messie, le Fils de Dieu, le roi d'Israël, prêt à revenir de son erreur, si on parvient à la lui démontrer, dès que son ami lui dit : *Viens et vois*, il y va... Mes Frères, combien d'hommes, combien de croyants n'y auraient pas été! Nous avons une propension naturelle à nous dire sûrs de ce que nous avons cru; nous refusons souvent de faire un pas pour changer d'idée; nous n'aimons pas même à admettre que nous pourrions en changer; c'est presque une humiliation; la seule supposition que nous pourrions nous être depuis

si longtemps trompés, nous déplaît, et ce qui nous déplairait encore plus, ce serait de devoir en convenir. Combien de fois ne voit-on pas ceux qui soutenaient une erreur rompre brusquement la discussion au moment où ils vont être poussés à bout, et s'épargner ainsi le chagrin de prononcer ce mot si court : J'ai tort! Ils aiment mieux se taire et s'enfuir, emportant comme un trophée leur erreur, tandis qu'ils savent déjà que c'en est une. Mes Frères, il est permis de se tromper, il n'est pas permis de s'obstiner à se tromper, de refuser l'occasion de s'instruire, et conduit en présence du soleil de dire : il ne fait pas jour. Nathanaël, certes, se trompait en avançant que rien de bon ne pouvait sortir de Nazareth ; mais on lui dit : *Viens et vois*, et à l'instant il y va. Voilà la conduite d'un homme droit et sincère, d'un homme qui peut tenir à ses opinions, mais qui tient encore plus à la vérité, d'un homme qui ne restera jamais dans une erreur dont il pourra sortir ; voilà l'intégrité qui, prise au dépourvu, ne se laisse pas prendre aux piéges de l'orgueil, et cherche à s'instruire, au risque même de passer par l'humiliation de dire à quelque Philippe : J'ai tort : tu as raison !

IV. Alors les deux amis se rendent auprès du Christ, qui, dès qu'il voit venir Nathanaël, le désigne aux disciples en disant, assez haut pour que Nathanaël l'entende : *Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de fraude*, et le second trait de son caractère que je vous ai promis de vous signaler, est l'extrême simplicité de ce mot qu'il adresse au Seigneur : *D'où me connais-tu?* D'un côté, il est surpris que ce Jésus de Nazareth parle de lui, comme si une longue intimité avait existé entre eux ;

de l'autre, si ce Jésus est, en effet, le Messie attendu ou un simple prophète, en s'expliquant il dissipera ces doutes, et, sans dire un mot de plus, Nathanaël lui adresse cette simple question : *D'où me connais-tu?* Pour comprendre combien ce mot était caractéristique, il faut vous faire une juste peinture du moment et vous transporter en idée au milieu de cette scène où tant de simplicité est unie à tant de grandeur ; il faut vous représenter Nathanaël et son ami arrivant en présence d'un docteur, d'un sage, d'un prophète dont la renommée naissante agite déjà les esprits et qui les reçoit environné de plusieurs disciples ; selon toute apparence, Pierre, Jean et André étaient présents, et peut-être d'autres encore ; tous ont suivi d'abord les enseignements du précurseur Jean-Baptiste, comme Nathanaël lui-même, et dès qu'il arrive, il reçoit devant tous ces témoins ce magnifique éloge, si doux à l'oreille d'un Juif : *Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de fraude.* Supposez, en ce moment, à sa place, je ne dis pas un méchant, un menteur, un hypocrite, un superbe, un égoïste, mais seulement un homme d'une foi, d'une piété et d'une intégrité ordinaires... il sera peu empressé après cet éloge de dire : *D'où me connais-tu?* mais bien plutôt, s'il l'ose, de murmurer : Oui, tu me connais! Avec quelle feinte et fausse modestie il saura devant tous ces témoins savourer à longs traits un si grand honneur, s'humilier sous cette gloire pour mieux la rehausser, et s'en déclarer indigne, pour qu'on l'en croie plus digne encore! Avec quelle adresse il saura remarquer sur les traits des assistants l'impression que produit un éloge que seul il reçoit, examiner à loisir quelle

envie il excite, et, dès le premier moment, abattre ses rivaux sous l'éclat de sa nouvelle gloire! Toutes ces petites ressources de l'orgueil sont étrangères au noble cœur de Nathanaël; aucune de ces méprisables pensées n'effleure même son âme; il ne refuse pas, il ne repousse pas, il n'affaiblit même pas le témoignage qui lui est rendu; il l'accepte; il ne montre aucune émotion extraordinaire d'être reconnu pour ce qu'il est; il ne s'extasie point devant cette marque d'estime, parce qu'il est accoutumé à être estimé; l'intégrité sait ce qu'elle vaut; elle connaît son rang et s'y tient, et avec ce calme qui n'appartient qu'à l'habitude de la vertu et de la vérité, maître de lui-même en cette grave circonstance de sa vie, sans s'abaisser et sans s'élever, sans répondre : Maître, tu me connais, ce qui eût été de l'orgueil; ou bien : Maître, tu ne me connais pas, ce qui eût été de l'orgueil sous une autre forme, il se contente de dire : *D'où me connais-tu?*

V. Le reste de cette scène mémorable s'explique de soi-même. Le Christ ne laissait pas aller un tel disciple, quand il pouvait le retenir; il répondit au véritable Israélite : *Avant que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, je te voyais,* c'est-à-dire : j'ai lu dans ton cœur. Et il est évident, mes Frères, qu'à ces mots le Christ a dû en ajouter d'autres que l'évangéliste a passés sous silence; une simple affirmation n'eût pas suffi; Jésus a donné la preuve de ce qu'il avançait en rappelant à Nathanaël quelques pensées qu'il avait nourries, quelques prières qu'il avait adressées, ou plutôt quelques paroles de son entretien, sous le figuier, avec Philippe, et le troisième trait du caractère de Nathanaël est sa

confession de foi qui suit, sa docilité à croire en ce Jésus qui de si loin sonde si bien les cœurs ; à l'instant, Nazareth et la Galilée sont oubliées ; il peut, il peut en sortir quelque chose de bon ; vrai fidèle, il reconnaît le Messie attendu ; vrai Israélite, il reconnaît son roi légitime, et, avec l'accent d'une conviction profonde, il dit : *Maître, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël !* Réfléchissez à cette parole si courte et remplie de tant de choses, si tranquille, et dictée par une foi si forte et si sincère ; voyez comme chaque mot est pesé et réfléchi ; cette répétition même qui se trouve bien dans le texte : *Tu es* le fils de Dieu, *tu es* le roi d'Israël, achève d'imprimer à cette déclaration un caractère solennel et grave. Ce n'est pas ici Pierre qui, tandis que quelques disciples se retirent, se précipite, en avant des apôtres, vers le Christ et s'écrie : *Maître, à qui irions-nous qu'à toi ;* ce n'est pas ici Thomas qui, troublé comme on peut l'être devant le Christ ressuscité, après avoir douté de sa résurrection, laisse échapper ces mots de ses lèvres frémissantes : *Mon Seigneur et mon Dieu !* Non, c'est le langage énergique de la réflexion ; c'est l'accent paisible de la certitude ; c'est la confession d'un véritable Israélite, prêt à devenir un véritable chrétien : *Maître, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël ;* maintenant, je le sais, je le crois, et qu'est-ce qui m'en fera douter ? rien !... Tel il s'est montré en ce moment qui décidait de tout son avenir, tel a persévéré ce noble et intègre Nathanaël ; il a tenu ferme ce qu'il avait reçu, il n'a pas négligé le don qui était en lui ; entré dans la bonne voie, il n'en est plus sorti ; le Christ, lui montrant qu'il lisait dans l'avenir du monde aussi facilement que dans le cœur de l'homme,

lui a promis qu'il verrait de plus grandes choses; mes Frères, le Christ lui a bien tenu parole, et Nathanaël, sous le nom de Barthélemi, a été un des douze apôtres, un des compagnons de Jésus, un des fondateurs du christianisme.

L'étude de ce noble et simple caractère, si digne d'être estimé et aimé, le développement de ce magnifique éloge donné par le Christ, peut nous conduire à observer les voies ordinaires par lesquelles on marche dans ce monde et à reconnaître par quelles voies nous y marchons nous-mêmes. Vous verrez, si vous y donnez quelque attention, que le mot de Jésus : *voici vraiment un Israélite*, nous oblige à ranger les hommes en trois classes qui les embrassent tous. C'est à vous de bien examiner à quelle classe vous appartenez.

Voici vraiment un Israélite, disait le Seigneur. Mes Frères, il est des hommes qui se soucient peu d'être Israélites ou non, qui ne voient là que ce hasard de la naissance dont je vous ai parlé déjà, qui n'attachent aucun prix à l'avantage d'être nés au sein de la chrétienté, d'avoir respiré pour ainsi dire le christianisme avec l'air de la vie, d'avoir été élevés à l'ombre de l'Évangile, et qui ne se réjouissent pas que le nom de Jésus-Christ soit un des premiers qui aient retenti à leur oreille. Indifférents dans leur croyance, glacés dans leur foi, ils croient sans aimer à croire, ils croient par habitude, par hasard, par nonchalance; ils sont chrétiens, comme ils sont Européens, sans que leur volonté y entre pour rien, et ils restent chrétiens, seulement parce

qu'ils le sont; s'ils ne l'étaient pas, que seraient-ils? Mes Frères, que leur importe? Ce sont les Israélites de cette espèce qui ont inventé ces commodes principes: toutes les religions sont également bonnes, et il ne faut pas changer de religion!.... Mais au moins faut-il en avoir une, et l'on peut dire qu'ils n'en ont pas!....

Voici vraiment un Israélite, disait le Christ. Mes Frères, il est aussi des hommes qui, sans tomber dans l'indifférence profonde que je viens de vous dépeindre, savent qu'ils sont Israélites, attachent le plus grand prix à ce bienfait, s'estiment heureux d'être nés au sein de la vraie religion, bénissent le Seigneur d'être Israélites, et vivent comme s'ils ne l'étaient pas, renient leur doctrine par leurs œuvres, admirent les préceptes de cette religion sainte et les violent, disent que rien n'est plus beau que la Bible et négligent de la lire, disent que rien n'est plus saint que notre culte et ne paraissent pas dans nos temples, disent que rien n'est plus touchant que la communion et ne communient plus! Etranges Israélites, que ceux qui vivent comme s'ils n'étaient pas d'Israël. Ah! il vaut mieux ne pas connaître les commandements du Seigneur que de les connaître et les transgresser; il vaut mieux ne pas savoir les vérités que de les savoir et de les négliger, et je ne crains pas de vous le déclarer, le païen qui suit sa religion vaut mieux que le chrétien qui ne suit pas la sienne.

Est-ce là tout le peuple de Dieu? N'y a-t-il pas en Israël d'autres classes à reconnaître; n'y a-t-il à distinguer que les Israélites indifférents qui dédaignent ou les Israélites infidèles qui transgressent? Non, non, il y a encore les Nathanaël; il y a encore tous ceux dont la voix

divine peut dire : *voici vraiment des Israélites*, tous ceux qui savent qu'il est impossible de croire sans pratiquer et aimer sa propre foi, tous ceux qui tiennent à leur religion, non pas seulement parce qu'ils y sont nés, mais parce qu'elle est vraie.... que serait-elle sans vérité? parce qu'elle est sainte.... car elle est sainte, si elle est vraie;... parce qu'elle est consolante; la vérité l'est toujours.... parce qu'elle est divine; toute vérité est divine.... parce qu'elle est immortelle, puisque Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Aussi, mes Frères, c'est là tout, et tout le peuple de Dieu est compté. Les indifférents, les infidèles et les vrais Israélites, voilà, voilà tout Israël. Eh bien, vous le second peuple de Dieu, l'Israël nouveau du Seigneur, descendez en vos consciences et voyez en quelle classe vous devez vous ranger; voyez quels vous êtes; voyez si vous aimez votre religion comme elle le mérite, si vous l'estimez à son prix, si vous y croyez comme il faut y croire, si vous la suivez comme il faut la suivre, si vous êtes Israélites de fait ou seulement de nom; voyez en un mot si vous êtes vraiment Israélites. Nous chargés du difficile devoir de vous rendre tels, nous ne le savons pas. Ce pouvoir extraordinaire de lire dans les cœurs, dont je vous ai parlé, Dieu l'a retiré à lui; Dieu maintenant l'exerce seul; ainsi donc, il n'y a plus dans le monde entier que Dieu et vous qui sachiez si vous êtes ses vrais serviteurs.... et si vous l'êtes, il ne me reste qu'une seule idée à vous suggérer. Représentez-vous la joie délicieuse et pure de ce juste Nathanaël, qui s'entend dire par le Christ lui-même : *voici vraiment un Israélite!* Quelle enivrante émotion! quelle récom-

pense ! quel encouragement ! quelle gloire ! qu'il est doux d'être bien connu, quand on ne peut que gagner à l'être, et qu'une approbation est précieuse, donnée par celui qui ne peut se tromper !... Cette approbation, vous, quand vous la méritez, à tout moment vous la recevez, et il ne s'écoule pas une heure de piété, de foi, de charité et de vertu dans votre vie, où le Christ ne dise aussitôt de vous : *voici vraiment un Israélite !* O triomphe qu'aucun autre n'égale ! Ce sont là les premiers fleurons des couronnes impérissables de l'immortalité, et si vous êtes encouragés au bien quand vos amis de la terre vous louent justement, que ferez-vous donc après les approbations de votre céleste ami, de celui qui *vous a aimés le premier*, de celui qui vous a tant aimés qu'il a donné sa vie pour vous ! Pénétrez-vous de ces magnifiques et saintes pensées, et retournez dans le monde, retournez aux moissons de vos champs, aux œuvres diverses de vos mains ; allez cultiver, à la sueur de votre front, votre part de cette terre ; allez vivre le reste de votre vie sous le figuier et sous l'olivier de vos pères ; allez y attendre le dernier appel ; mais souvenez-vous qu'alors le Christ dira à chacun de vous : *là, je te voyais !*

CARACTÈRE DE L'AVEUGLE-NÉ.

> Jésus lui dit : Va, lave-toi au réservoir de Siloé. Il y alla, il s'y lava, et il revint voyant.
>
> *Saint Jean*, IX, 7.

MES FRÈRES,

Le Christ, dans une de ses courses, accompagné de ses disciples, rencontre sur son chemin un aveugle-né, que son malheur avait réduit à la mendicité. Les apôtres, imbus des idées de leur temps qui considérait toute grande infortune comme la punition de quelque grand péché, l'interrogent sur le sort de ce malheureux. Mais d'autres pensées l'occupaient; il dissipe par une simple et positive réponse cette triste erreur et se détermine à saisir cette occasion d'un des plus étonnants prodiges que sa puissance ait opérés. Il fallait un signe approprié à la nature de l'infirmité qu'il s'agissait de guérir. Jésus, qui n'avait point à craindre de la part de ses apôtres les vaines et inconvenantes réflexions des incrédules de nos jours, touche les yeux de l'aveugle d'un peu de poussière mouillée de salive. Il est curieux de remarquer que ces docteurs de la loi, qui corrompaient la loi par des traditions, avaient

porté leurs ridicules et superstitieux scrupules jusqu'à défendre en propres termes d'humecter ainsi la paupière un jour de sabbat, et le Christ, sans nul doute, a voulu montrer par son exemple combien c'était avilir et défigurer les commandements de Dieu que de les abaisser à de si petites choses. Mais en choisissant ce signe pour le miracle, Jésus a eu d'autres motifs, et nous aurons à revenir sur cette circonstance du récit. Dans le moment même, il n'ajoute pas un mot pour l'expliquer, et en présence de ses apôtres incertains et étonnés, il dit à l'aveugle : *Va, et te lave au réservoir de Siloé; il y alla, il s'y lava, et il revint voyant!*

Voilà sans doute, mes Frères, un surprenant récit; aucun événement n'est plus extraordinaire; aucun miracle n'est plus merveilleux, et comme les magiciens d'Égypte en présence de Moïse, nous ne pouvons que dire, à moins de nier la vérité du narré: *C'est ici le doigt de Dieu!* Vous qui savez qu'il y a plus ici que Moïse, vous qui ne pouvez voir dans cette page de l'Évangile une imposture humaine, vous y verrez une œuvre divine, et vous reconnaîtrez seulement, sans plus approfondir un si grand miracle, que nos sens et leurs organes, notre âme et ses impressions sont soumis au Dieu qui nous a faits. Aussi, je ne viens point froidement discuter devant vous la vérité de l'événement. Il y a dans le récit une chose peut-être plus étonnante que le miracle; c'est le caractère de l'aveugle-né, c'est la force de son esprit, la constance de son témoignage, la justesse de son raisonnement; en un mot, c'est sa foi; car la foi seule pouvait à ce point l'inspirer et le soutenir.

Ici se présente une observation essentielle. On ne rend point assez justice à cet homme extraordinaire; on n'admire pas assez l'énergie pénétrante de ses discours, et même on a souvent jeté quelque obscurité sur diverses circonstances du récit, en oubliant qu'il s'agit d'un aveugle de naissance, d'un homme qui n'avait jamais vu la lumière et ne savait ce qu'elle est; d'un homme dépourvu de toutes les connaissances et de toutes les idées qui naissent du sens de la vue. La religion est tout autre pour un infirme qui ne voit pas et qui n'a jamais vu que pour nous qui voyons. Elle entre dans son esprit autrement que dans le nôtre, et souvent, hélas! il est difficile d'enseigner une piété vive et d'inspirer une foi complète à un aveugle de naissance. A Dieu ne plaise que je vous suggère d'injustes préventions et que je vous représente ces infortunés comme forcément incrédules ou impies; ce n'est pas leur faute, c'est leur malheur. Mais s'il s'agit d'instruire des vérités religieuses un aveugle-né, que lui direz-vous? Vous lui parlerez de l'Écriture sainte, sans qu'il puisse en comprendre le style et les images. Vous lui parlerez de la mort et de la résurrection; pour bien connaître la mort, il faut la voir, et s'il comprend si peu ce que c'est que mourir, comment comprendra-t-il ce que c'est que ressusciter? Vous lui parlerez de la grandeur et de l'immensité de Dieu, de sa toute-présence; mais vous ne pouvez pas lui dire : *Si tu montes aux cieux, il y est; si tu descends dans les domaines de la mort, il y est encore;* car les cieux et les profondeurs sont, pour lui, des mots sans force et sans beauté. Vous lui parlerez de l'éternité, vous lui direz que Dieu se nomme

l'Éternel; mais vous ne pouvez lui dire *qu'un jour est pour Dieu comme mille ans et mille ans comme un jour;* cette parole n'a toute sa valeur que pour ceux qui voient commencer et finir le jour. Enfin, et voici la difficulté la plus grande, vous lui parlerez sans cesse d'un Dieu créateur, et il n'a pas vu la création. Pour lui, le firmament ne raconte pas la gloire de Dieu; l'étendue ne lui fait pas connaître les ouvrages du Tout-Puissant, et une de ses nuits n'a point de science à communiquer à une autre. Ah! sans doute, à ces infortunés, un grand dédommagement est réservé dans *cette cité permanente*, dont l'apôtre nous dit qu'elle n'a pas *besoin de la lumière du soleil, parce que la clarté de Dieu l'éclaire...* et le héros du récit dont je désire vous occuper est un homme indigent et obscur, qui, frappé de l'irréparable malheur d'une cécité de naissance, avait pourtant assez de piété prête en son cœur pour obtenir sa guérison par un miracle, soutenir avec intrépidité sa foi naissante et devenir bientôt disciple du Christ... Venez, mes Frères, contempler et admirer cet illustre exemple; venez prendre la foi d'un pauvre aveugle pour modèle et pour guide de la vôtre; venez le voir seul d'un côté, de l'autre tout le sanhédrin contre lui, et prenez part à son triomphe.

I. Pour bien juger du caractère de l'aveugle-né, saisir le sens exact de ses réponses, apprécier la force de sa foi et la suivre dans ses développements rapides, il faut essayer de répondre en peu de mots à cette question : quelle était la situation d'un aveugle-né à Jérusalem

dans ce temps-là? Négliger cet examen, ce serait risquer de prêter des sentiments et des pensées modernes à un homme qui vivait il y a dix-huit siècles en Judée. Examinons avant tout sa position sociale et religieuse; voyons ce qu'il était comme homme et comme fidèle, comme habitant de Jérusalem et comme disciple de Moïse.

Sous le premier rapport, le principal personnage de cet admirable tableau est un pauvre, un mendiant, un de ces malheureux qui, assis tout le jour au bord des chemins et au coin des places, sollicitent, en y étalant le spectacle de leur misère, la pitié des passants.

Mes Frères, veillez, à ces mots, sur les secrets mouvements de vos cœurs, ne concevez ni superbes dédains, ni injurieux dégoûts; ne détournez pas avec hauteur les yeux d'un si misérable objet; le Christ n'en a point détourné les siens. Le soin serait superflu de saisir cette occasion d'un plaidoyer pour ou contre cette charité facile qui sème en courant les pites et les deniers sur son chemin, et qui jette au hasard ces petites sommes, afin d'en refuser avec moins de scrupule de plus grandes ailleurs; je vous rappellerai seulement une observation que la lecture de l'Évangile ramène souvent; si la mendicité moderne annonce toujours un état mal réglé et n'est souvent que le fruit de la paresse et de l'inconduite, ces reproches ne peuvent également s'appliquer à l'indigence dans l'antiquité; l'antiquité ne savait pas être bienfaisante; elle ne savait pas ce que c'était que des hospices pour les malades, des asiles pour les impotents, des maisons de retraite, des colonies de bienfaisance, et trop souvent un infirme devenait de force un mendiant; il a fallu le christianisme pour changer cela,

et pour apprendre au monde que la charité, au lieu d'attendre que le malheureux tende la main en public, doit l'empêcher de tomber si bas. L'exemple de l'aveugle-né permet d'appuyer toutes ces tristes observations par deux remarques nouvelles; d'abord, il ne semble pas que cet infortuné ait appartenu à cette classe tout à fait inférieure de la société d'où sortent d'ordinaire les mendiants; sa demeure est connue et l'on sait toujours où le trouver; sa famille est connue et ses parents comparaissent devant le sanhédrin; la prudence méprisable avec laquelle ils évitent de répondre aux pharisiens et laissent ce soin à leur fils, de peur de se compromettre, trahit des gens qui ont encore quelque chose à perdre, et quant à l'aveugle-né lui-même, l'élévation de son caractère, la force de ses pensées, la vivacité de ses répliques, annoncent au moins un homme qui a reçu ou qui s'est donné quelque éducation, un homme que la misère n'avait pu dégrader et qui portait un cœur plus grand que sa fortune. Ensuite, il importe de remarquer qu'il est dans la force de l'âge, et c'est ce prétexte même que ses parents ont pris pour le laisser lâchement se tirer de peine sans leur aide; mais quoique dans la vigueur de la vie, il ne trouve de ressource que la mendicité! Quelle preuve que dans ce temps un infirme n'en trouvait pas de plus honorable, et qui peut douter qu'un homme tel que l'aveugle-né, d'un caractère si ferme, si noble, si grand, n'eût préféré, s'il l'avait pu, tout autre moyen de vivre à celui-là? Rappelez-vous donc que vous ne pouvez voir ici ni un jeune homme imprudent et emporté, qui répond insolemment aux princes de son peuple et aux docteurs de son culte, ni

un vieillard à qui sa propre faiblesse sert de défense et qui prend plaisir à déployer une obstination inutile. C'est un homme d'un âge mûr, calme, posé, réfléchi, qui parle selon sa conscience et la vérité, et que rien n'ébranle, parce que la conscience d'un honnête homme est plus forte que les synagogues et les sanhédrins.

II. Quelles connaissances religieuses, quels sentiments religieux soutenaient ce courage moral? Le culte mosaïque, vous le savez, consistait surtout en cérémonies, en oblations, en sacrifices; toutes ces pompes étaient perdues pour un aveugle; quelle impression pouvait-il recevoir de rites tout extérieurs; que lui importaient les holocaustes de l'autel, les lampes du lieu saint, les pains de proposition, et le parfum d'un encens dont il ne voyait ni la fumée ni la flamme? Ce qu'il y avait de plus imposant et de plus beau dans la religion d'Israël n'existait pas pour lui, je veux dire le temple, le sanctuaire de toutes les saintetés de son peuple, *le domicile arrêté de la présence* de l'Éternel, *la porte des cieux*, *la maison de Dieu*, ce temple où le Dieu d'Israël avait promis d'exaucer *quelque homme que ce fût de son peuple d'Israël*. Heureusement, à cette époque, une grande ressource s'offrait à un malheureux que la perte de la vue privait de prendre sa part des solennités du culte. La Judée alors, dans toutes ses villes principales, avait des synagogues toujours ouvertes à qui voulait y entrer et où les livres de la loi et des prophètes étaient régulièrement lus et expliqués. Là s'instruisait quiconque voulait s'instruire, et dans ces assemblées, dont les nôtres ne sont qu'une imitation, on lisait, chose merveilleuse que ce monde n'avait jamais vue et que jamais il ne re-

verra, on lisait les oracles concernant la venue du Messie, pendant que le Messie était déjà dans le monde, les accomplissant! Un homme tel que l'aveugle-né n'est certainement pas resté étranger au mouvement religieux qui agitait alors tous les esprits. De toutes parts on s'occupait des monuments, des lois, des oracles de l'ancienne alliance; le nom des anciens prophètes était dans toutes les bouches; le bruit des prodiges opérés par Jésus de Nazareth remplissait la Judée; l'idée que le ciel se mettait comme autrefois en relation avec ce monde par l'envoi de messagers divins, était devenue familière; l'accomplissement des prophéties semblait proche, et le Messie de toutes parts était prochainement attendu. Aussi, quand on étudie avec soin le récit, on trouve que deux idées religieuses germaient pour ainsi dire dans l'esprit de l'aveugle-né et n'attendaient que le moment de porter leurs fruits; la première : nous sommes dans un temps où des prophètes paraissent; la seconde : nous approchons du temps où le Messie paraîtra!

J'évite, en ne lui accordant rien de plus, l'apparence même de l'exagération; elle nuirait à ce récit, où chaque ligne est une preuve, où chaque mot est un trait de naturel et donne à tout le narré cet air simple de vérité qu'aucun art ne peut imiter. Il y a même un degré de vraisemblance de plus en ce que le nom de l'aveugle est passé sous silence; d'ordinaire, ces malheureux qu'une infirmité désespérée condamne à une mendicité fixe et régulière sont connus, sans que l'on sache comment ils se nomment, et l'évangéliste, sûr de l'exactitude de son récit, a jugé inutile d'essayer d'obtenir cette informa-

tion de plus. Voilà, mes Frères, comment un témoin véridique raconte; les menteurs ont grand soin de dire comment s'appellent les personnages qu'ils introduisent.

III. Mais qu'importe que son nom soit perdu? sa mémoire ne peut périr. C'était un de ces hommes qui n'ont besoin que d'une occasion pour déployer l'énergie de leur âme; elle s'est offerte quand le Christ lui a rendu la vue. Dès ce jour, une foi profonde a rempli son cœur, et le premier caractère de cette foi est sa prudence. Oui, l'aveugle-né est prudent dans sa nouvelle croyance. Mes Frères, personne ne doit croire sans bien savoir pourquoi il croit, sans bien savoir sur quelle base il fonde sa conviction, sans être en état de dire quelles preuves l'ont convaincu. Ne me citez pas ici l'exemple de ceux qui croient par habitude héréditaire, par droit de naissance, qui croient simplement ce que leurs pères ont cru, qui sont chrétiens parce que dans leur jeunesse on les a faits chrétiens. Ce n'est pas là croire; c'est imiter, c'est contrefaire, c'est répéter sans conviction ce que d'autres ont dit; je ne puis compter ces chrétiens parmi les vrais chrétiens; ce sont *des Israélites qui ne sont pas d'Israël;* leur christianisme est un hasard et non un choix, un consentement. Croire véritablement, c'est savoir pourquoi l'on croit. Sous ce rapport, il est deux extrêmes entre lesquels les croyants se partagent : les uns croient trop et demandent trop de preuves; les autres n'en demandent pas assez et croient le moins possible. Les uns voudraient appeler au secours de leur foi toutes les sciences, toutes les langues, toute l'histoire. A l'astro-

nomie, ils demandent compte de la grandeur de Dieu et de l'ordre de ses créations. A l'étude de la nature qui décore et féconde la terre, ils demandent la liste des êtres qui la peuplent, et de ses plantes et de ses métaux, pour y chercher Dieu partout. A la philosophie, ils demandent d'expliquer à leur âme ses facultés et son immortalité. Dans les annales des peuples, ils veulent suivre jusqu'au bout les voies de la Providence, et quant à l'Écriture sainte, ils ne seront contents qu'après en avoir fait passer chaque ligne au creuset de la critique; dans cette imprudente ardeur d'examen ils veulent faire plus que les anges, ils veulent *contempler jusqu'au fond*. Certes, il serait bien de fonder sa foi sur des bases si larges et de ne rien laisser en dehors de sa science religieuse; mais c'est demander l'impossible. L'esprit de l'homme n'a point été fait pour devenir si facilement universel, et la foi diminue à vouloir trop s'augmenter. D'autres esprits, qui tombent dans un excès contraire, se contentent de demi-preuves, de probabilités et de vraisemblances, n'achèvent l'étude d'aucune vérité, ne poussent aucune conséquence jusqu'au bout, et se disent : il faut bien que d'une manière ou d'autre cela soit vrai; mais ils ne s'inquiètent pas comment. L'aveugle-né suit une marche plus sûre; sa foi est d'une admirable simplicité, d'une admirable mesure, parce qu'elle repose sur une seule preuve et n'accepte que les conclusions qui en découlent. Cette preuve était la meilleure pour lui; c'était, vous le comprenez, c'était sa guérison, sa délivrance, le miracle dont il avait été l'objet. Relisez une à une ses paroles, ses déclarations, ses répliques;

vous n'en trouverez pas une seule qui ne se rapporte à ce bienfait. Ce souvenir le poursuit et le domine; il y revient toujours, il en est possédé, il y puise sans cesse une conviction inébranlable, mais mesurée; il en tire tout ce qu'elle peut donner et rien de plus; il ne croit pas à l'aventure et ne s'avance qu'autant qu'il peut s'avancer. Vous ferez ici l'objection ordinaire; vous direz qu'après une guérison miraculeuse il était facile de croire. Sans que je m'arrête à vous citer tant de prodiges qui n'ont produit aucune foi, aucune reconnaissance, songez à ce qui s'était passé et mettez-vous exactement à la place de l'aveugle-né; il n'était point disciple du Christ, et il avait simplement entendu une voix humaine lui dire : *Va, et te lave à la fontaine de Siloé*; et depuis sa guérison il n'avait point rencontré son bienfaiteur; il ne savait même où le trouver. D'où naissait donc en lui cette foi si simple et si forte? mes Frères, de cette circonstance si étrange qui commence le récit, de cette circonstance contre laquelle l'incrédulité a osé s'élever et qui est une admirable preuve de la sagesse du Christ. Il avait mouillé de sa salive un peu de poussière et touché les yeux de l'aveugle. Cette simple précaution, Jésus l'a prise pour mettre l'aveugle dans l'impossibilité de rapporter sa guérison à une autre intervention, à une autre cause. Il s'agissait de convaincre un aveugle-né : comment aurait-il pu mieux savoir qu'*une vertu était sortie de Jésus?* Vous ne trouverez aucun moyen plus sûr. Si le Christ n'avait fait que lui parler, comment aurait-il su à qui appartenait cette voix? Si le Christ n'avait fait que lui toucher les yeux, comment aurait-il su de

qui il avait senti la main effleurer sa paupière? Mais le Fils unique de ce Dieu qui a semé les astres comme de la poussière dans les cieux ne croyait pas s'humilier en touchant à la poussière de la terre. Au lieu de guérir le pauvre aveugle sur le lieu même, il l'envoie à quelque distance, à la fontaine de Siloé; il lui laisse ainsi le temps de se préparer à sa délivrance et d'y réfléchir d'avance. La poussière qui couvre ses deux paupières l'empêche d'oublier à qui il devra une si grande joie, et s'il reçoit la vue au moment où l'eau de la fontaine détachera cette poussière, à qui devra-t-il ce bienfait, si ce n'est à celui qui l'a mise sur ses yeux éteints? Il arrive au lavoir de Siloé... Je ne tenterai pas, mes Frères, de vous décrire les émotions d'un moment pareil; disons simplement avec l'Évangile : *Il y alla, se lava, et il revint voyant!*

Et admirez maintenant, admirez comment cette simple précaution du Christ a réussi; admirez la foi qu'elle a produite; voyez à quel point l'aveugle en a été frappé; avec quelle exactitude deux fois, d'abord devant ses voisins, ensuite devant les pharisiens, il raconte une à une ces circonstances, et comme il appuie sur la principale. Tout le reste, il l'ignore; mais cela, comme il le sait bien! *Qui t'a guéri?* lui demande-t-on de toutes parts. *C'est celui qui m'a mis cette poussière sur les yeux. — Où est-il? — Je ne sais. — Nous savons*, lui est-il dit, *que cet homme est un méchant. — Je ne sais s'il est méchant, mais une chose sais-je bien, c'est que j'étais aveugle, et maintenant je vois. — Nous ne savons*, lui dit-on encore, *d'où il est.* — C'est une chose étrange que votre ignorance, et toutefois *il a ouvert*

mes yeux; et quand on lui demande : *Toi, que dis-tu de lui?* il répond : *C'est un prophète!* Voilà la prudence de sa foi : il ne s'exagère pas même la gloire de son bienfaiteur; il ne le connaît encore que par un miracle; il ne le considère encore que comme un envoyé du ciel, un ministre de Dieu... Il ne croit que ce qu'il sait, que ce qu'il peut croire, rien de plus, rien de trop.

IV. Quand la foi à ce point est simple et prudente, elle est ferme en proportion; elle n'a qu'un retranchement, mais il est inexpugnable; le deuxième caractère de la foi de l'aveugle est sa fermeté. Un événement si extraordinaire ne pouvait se passer sans suites; le bruit s'en est répandu; la foule s'est rassemblée, et l'aveugle est conduit devant les chefs des pharisiens. Ici encore ne vous faites aucune illusion sur le changement de son sort. Ce n'était plus, il est vrai, cet aveugle-né, cet homme qui jamais n'avait vu la lumière du jour; mais c'était toujours ce pauvre, ce mendiant, cet homme sans fortune, sans état, sans travail, né de parents obscurs, dont la vie s'est traînée dans l'oisiveté et l'abandon d'une infirmité sans espoir : voilà l'objet de tout ce tumulte, voilà ce privilégié du ciel, voilà ce témoin qui va comparaître à la gloire du Christ; et, pour interrogateurs, pour adversaires, pour juges, il va trouver des membres du premier conseil de la nation, des docteurs de la loi, des princes d'Israël, des sacrificateurs et des scribes, des pharisiens surtout, des membres de cette secte redoutable, la plus nombreuse, la plus vénérée, celle qui règne avec le plus d'empire sur l'esprit de la multitude. Ces hommes, dès le premier moment, dès le premier bruit, ont tout compris;

ils ont vu à l'instant qu'on venait leur raconter quelque œuvre nouvelle de ce Jésus dont la gloire offensait leur gloire, dont la sagesse confondait leur sagesse, dont la puissance, chaque jour croissante, menaçait leur puissance : jugez donc en quelle disposition d'esprit ils ont reçu l'indigent qui se prétendait guéri par un tel miracle; tout, tout est contre lui : richesse, science, autorité, crédit, grandeur, réputation de sainteté, tout ce que le monde encense et admire, tout est du côté de ses adversaires; et lui, pour sa part, qu'a-t-il à leur opposer? la reconnaissance d'un grand bienfait et le devoir d'en rendre témoignage. Ce devoir, il est résolu de l'accomplir jusqu'au bout, quoi qu'il en arrive. Son premier mot est le clair exposé du fait, de telle sorte qu'on ne puisse ni le dénaturer, ni le contredire : *il a mis de la poussière sur mes yeux; et je me suis lavé, et je vois.* Imaginez-vous tout ce sanhédrin, épiant ardemment ce premier mot, espérant un démenti du miracle, espérant au moins quelque obscurité, quelque tergiversation, prêt à se saisir de la moindre apparence de doute. Mais que dire à un tel langage? Il faut croire ou nier. Peut-être sera-t-il moins tranchant et moins ferme sur l'auteur même du bienfait. On lui demande ce qu'il en pense; *c'est un prophète*, répond-il. Quel langage encore! quelle réplique serait plausible? Qui mieux que l'objet du bienfait doit connaître le bienfaiteur? Comment contre-balancer l'impression de ce témoignage sur la multitude? comment... Mes Frères, le plus beau triomphe que l'aveugle remporte est, peut-être, que, dès le commencement de l'entretien, dès ces premiers moments, les pharisiens ont désespéré de

l'intimider, de lui arracher le moindre désaveu, de lui faire, sinon rétracter, au moins affaiblir son témoignage. Aussi cherchent-ils d'autres témoins, et son père et sa mère sont mandés dans l'espoir de les entendre nier que leur fils ait été aveugle; alors les ennemis de Jésus triompheront, et il ne restera qu'une imposture de plus à joindre aux mensonges de ses disciples. Ses parents, tremblants devant le conseil, n'osent ni contester la notoriété de son infirmité, ni soutenir l'évidence du bienfait, et renvoient toutes ces questions à leur fils, en disant : *Nous ne savons qui lui a ouvert les yeux, il a de l'âge, interrogez-le.* Cette faiblesse était honteuse sans doute; mais, pour l'aveugle délivré, elle était déchirante, et a dû profondément blesser sa piété filiale. S'il est doux de voir partager sa joie par ceux qu'on aime, s'il est doux de se sentir soutenu par eux contre des persécutions, que sera-ce donc quand il s'agit d'avoir été aveugle et de ne l'être plus; quand il s'agit de rendre témoignage devant les puissants de son peuple d'une délivrance si extraordinaire? En quel autre jour de sa vie le pauvre aveugle aurait-il dû sentir sa main plus fortement serrée dans celle de son père? En quel jour aurait-il dû être plus tendrement pressé contre le sein de sa mère?... Mais ils l'abandonnent dans sa joie, comme s'il était encore dans son malheur; ils l'abandonnent... Eh bien! trahi de ceux qui devraient se tenir à ses côtés et le soutenir, il ne se trahira pas lui-même. Les caractères les plus fermes, ceux qui résistent le mieux à tous les coups qui leur sont portés par des bras étrangers, ceux qui savent le mieux braver toute intolérance, toute tyrannie, fléchissent souvent sous la

moindre atteinte d'une main qui leur est chère; l'aveugle-né ne connaîtra pas cette faiblesse, et se suffit à lui-même; c'est encore là le trait d'un aveugle accoutumé dès longtemps à tirer toutes ses pensées de son propre fond, et quand les pharisiens reviennent à la charge et lui disent : Crois-nous-en sur parole; *donne gloire à Dieu*, prononce avec nous cette formule de serment; *nous savons que cet homme est un méchant*, quelle force de juste contradiction présente sa réplique: *Je ne sais point s'il est méchant; mais une chose sais-je bien, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois.* Cette constance de témoignage embarrasse de plus en plus ses habiles interrogateurs; ils reviennent sur le fait : c'est la ressource accoutumée de tout disputeur qui ne sait plus comment contester, et les pharisiens de nouveau lui demandent : *Que t'a-t-il fait; comment a-t-il ouvert tes yeux?* Alors, car souvent un peu de hauteur se mêle à beaucoup de fermeté, alors le pauvre, fatigué et irrité d'entendre ainsi révoquer en doute un fait que tout confirme, s'emporte un moment et s'indigne; c'est avec un accent d'impatience et de dédain qu'il humilie ses superbes adversaires en leur jetant cette ironie poignante : *Je vous l'ai déjà dit, et vous ne l'avez point écouté; pourquoi le voulez-vous ouïr encore? Voulez-vous aussi être ses disciples?* A l'instant la scène change; ce sont ces scribes si vénérés, ces docteurs si saints, qui s'emportent et s'abaissent jusqu'à injurier leur inférieur, et le pauvre, au contraire, reprend tout son calme. Suivez la fin du récit; pesez chaque mot des discours, et voyez si d'un côté il n'y a pas toute l'acrimonie, la colère mal contenue, la rage mal déguisée

qui sied à des ennemis de la vérité, et de l'autre, après un seul mot où respire un reste d'ironie, le calme et tranquille langage d'un homme de bien, sûr de ce qu'il dit. Voyez tous ces princes d'Israël, pour se consoler d'un si grand miracle, s'avilir jusqu'à insulter un pauvre mendiant des rues de leur ville : *Toi*, s'écrient-ils, *sois son disciple; pour nous, nous sommes disciples de Moïse; nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est.* Ainsi parle l'orgueil, et vous le reconnaissez à ces traits : ce que nous savons et ce que nous ne savons pas; voilà, voilà toute la distinction qu'il aime à faire, en ajoutant en secret : ce que nous savons est tout; ce que nous ne savons pas n'est rien. Mais un langage pareil est imprudent devant un homme tel que le pauvre aveugle; plus ses adversaires s'irritent, plus il se calme, et comme il reprend tous les avantages de sa fermeté tranquille, comme il confond et repousse leur dédain en cette réponse : *Certes, c'est une chose étrange que vous*, les docteurs d'Israël, vous qui enseignez tout ce peuple, *ne sachiez point d'où il est, et toutefois il a ouvert mes yeux!* Enfin, pour dernier trait de cette scène étonnante, voyez le sanhédrin de Judée instruit par le pauvre aveugle; suivez la justesse de ce raisonnement où chaque mot a sa force, et cherchez en écoutant, cherchez ce que le sanhédrin pouvait répliquer. *Nous savons que Dieu n'exauce point les méchants...* Que répondront les pharisiens, si ce n'est : Il est vrai! *Mais si quelqu'un est serviteur de Dieu et fait sa volonté, Dieu l'exauce;* que répondront les pharisiens : Il est vrai! *Et a-t-on jamais ouï dire que personne ait ouvert les yeux d'un*

aveugle-né? Que répondront les pharisiens?... Il est vrai... *et si celui-ci n'était point de Dieu, il ne pourrait rien faire de pareil...* Que répondront les pharisiens : Il est encore vrai... Ainsi donc, celui qui a ouvert mes yeux, celui dont vous dites que vous ne savez d'où il est, celui-là est de Dieu !... Jamais, chrétiens, jamais la foi n'a inspiré de raisonnement plus juste et de langage plus ferme; jamais n'a été mieux anéantie *la sagesse des sages* et mieux confondue *l'intelligence des intelligents;* c'est ainsi qu'il faut croire, et c'est ainsi qu'il faut déclarer que l'on croit.

Tel s'est montré l'aveugle-né. A peine me reste-t-il un moment pour achever le récit et conduire le pauvre aveugle aux pieds de son divin bienfaiteur. Quelques traits rapides suffiront, et je livrerai ensuite à vos réflexions le dernier mot qu'il prononce, le plus solennel et le plus grave; celui que chacun de vous a prononcé ou prononcera. Indignement chassé par les pharisiens, il emportait avec lui sa consolation et sa ressource assurée, il emportait sa foi. Avant sa guérison, il n'était point disciple du Christ, et il avait dit de son bienfaiteur : *C'est un prophète!* Mes Frères, c'était là le moins qu'il pouvait dire, mais déjà il soupçonnait plus; il soupçonnait que sa guérison était l'œuvre de ce personnage extraordinaire et saint, de ce Jésus de Nazareth, que l'on disait être le Christ, le Messie, l'attente d'Israël, et pour qui des multitudes de disciples s'étaient déjà déclarés. L'acharnement que mettaient les pharisiens, ennemis publics de Jésus, à contester le prodige,

a dû nourrir cette pensée dans l'esprit de l'aveugle, et ce qui montre qu'elle lui est venue, c'est cette idée qui pouvait mieux se rapporter à Jésus qu'à personne, c'est ce mot qu'il leur adresse : *Voulez-vous aussi être ses disciples?...* Son esprit était donc mûr pour la foi en Christ; son cœur était prêt pour ainsi dire; c'était une terre bien préparée, il ne s'agissait plus que d'y jeter la semence; la fermeté de son témoignage méritait cette magnifique récompense; le Christ, dans un entretien, que le récit abrége, se fit connaître à lui comme le Fils de Dieu, et le pauvre, tombant à ses pieds, s'écria : *J'y crois, Seigneur!...* Mes Frères, cette foi a-t-elle été dans son âme l'œuvre d'un jour, d'un moment?

De l'intelligence de ce récit et du développement de ce caractère, il y aurait une multitude de leçons à tirer. Je n'en prendrai qu'une seule, la plus vaste, et peut-être la plus importante.

Conversion, régénération, sanctification, tous ces mots dont a tant abusé, désignent une seule et même chose : l'accomplissement du but de la vie, le retour vers Dieu, et sa ressemblance reconquise, le progrès de l'âme et une préférence décisive donnée au bien sur le mal.

Qu'à ce changement profond et intime, à cette résolution de dévotion au devoir, à cette amélioration de notre être spirituel et moral, Dieu nous aide, nul ne peut en douter, à moins de n'admettre une Providence que pour le monde matériel, une Providence pour les soleils du firmament et pour les grains de sénevé, mais qui ne s'inquiète point des esprits et des cœurs, des vérités, des affections, des vertus.

Cette conversion, cette régénération peuvent-elles s'accomplir en un moment, en un jour, de telle sorte, que l'on s'endorme incrédule ou indifférent, et qu'on se réveille fervent et fidèle; hier un réprouvé, aujourd'hui un saint?

Dieu peut tout, dit-on; le temps n'est rien devant lui, et, d'une façon instantanée et subite, sans lenteurs et sans préparations, il peut renouveler le cœur humain; il peut changer, sur le chemin de Damas, un persécuteur en apôtre, et sur le sommet du Calvaire un malfaiteur en pénitent.

Dans ces exemples si souvent cités d'un accent de triomphe, on oublie que Saul avait été témoin de la mort d'Étienne, et de l'impuissance des persécutions pour détruire l'Église; on oublie que le malfaiteur repentant, compagnon de mort du Christ, sortait de la solitude d'une prison où longtemps le supplice avait été présent à sa pensée; on oublie qu'il venait d'assister aux vertus du Sauveur lui-même, pendant cette matinée terrible. Il serait insensé de soutenir qu'il est impossible de rompre en une fois avec le mal. Il serait insensé de nier que la Providence, quelquefois, jette dans notre destinée une vicissitude soudaine ou de bonheur ou de malheur, jette devant nos pas un exemple, un danger, un deuil, tels que l'être humain se sent ému jusqu'au plus profond des entrailles et qu'une révolution subite s'opère. Mais ces secousses, toujours si rares, et qu'il serait absurde de rechercher et coupable d'attendre, préparent la régénération et ne l'achèvent pas. L'ordre habituel de la Providence est une marche régulière, progressive, mesurée vers le bien, et la régénération n'est

pas, si j'ose ainsi parler, une bonne fortune d'un moment, mais l'œuvre de notre vie entière; elle commence avec notre vie religieuse, elle ne finit qu'avec elle. Dieu peut tout, sans doute, excepté de fausser la nature humaine qu'il a faite et de contraindre la liberté morale qu'il a donnée.

Voyez l'aveugle-né. S'il est un caractère assez longtemps replié sur lui-même pendant la solitude de la cécité, et cependant assez énergique pour entrer du premier pas dans une vie nouvelle, certes, c'est le sien. Et si, dans une destinée d'homme, il s'est jamais produit un soudain changement, immense et inespéré, assez complet pour renouveler le cœur entier, c'est le bienfait, le miracle qui lui est accordé. Qu'arrive-t-il? Le Seigneur veut-il qu'il se convertisse à l'instant? Est-ce une foi entière qui lui est inspirée et demandée? Le Juif, en un jour, a-t-il fait place au chrétien, et la lumière de la foi vient-elle avec toute sa clarté éclairer son âme, comme la lumière du jour lui a été rendue tout à coup..... Non; le Christ ne se fait point connaître si vite; il le laisse à lui-même; il éprouve cette foi naissante; il lui donne le temps de la réflexion; il ne lui vient point en aide dans cet interrogatoire qui était une persécution, et ce n'est que plus tard, après un intervalle de temps indéterminé, que le Christ achève de dévoiler sa mission et sa gloire. Voilà, mes Frères, comment l'ordre accoutumé de la Providence et la marche naturelle de l'esprit humain s'allient avec l'ordre exceptionnel des miracles: voilà comment l'homme est toujours homme, même sous le coup d'un prodige divin.

Instruisons-nous à ce frappant exemple. S'il y a eu pour nous dans le cours agité de nos jours quelque réservoir de Siloé, où la bonté de Dieu nous ait fait puiser, contre toute attente, une délivrance, une grâce, une félicité inespérée; et si l'ardeur de notre reconnaissance a ranimé notre ardeur de zèle, d'amour et de foi, que ce soit pour nous un point, non d'arrivée, mais de départ vers la sanctification. Nous nous convertirons mieux, en ne croyant pas si facilement à notre conversion. *A chaque jour suffit sa peine* pour la régénération comme pour tout. Les progrès accomplis trop vite sont féconds en rechutes. Dieu est trop grand, pour qu'on puisse le contempler en un instant, et quelques encouragements que la Providence ait semés dans notre vie, quand les sources de Siloé jailliraient de toutes parts devant nos pas, quand le salutaire orage de Damas brillerait sur nos têtes, quand l'exemple même de Jésus nous aurait émus autant que le converti du Calvaire, appliquons-nous toujours le mot de saint Paul : *Je ne me persuade point d'avoir atteint la perfection; mais je laisse les choses qui sont en arrière et je poursuis ma course vers le but de la carrière pour remporter le prix auquel Dieu m'appelle par Jésus-Christ!*

LES DEUX PROMESSES DE LA PIÉTÉ.

La piété a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir.

Ire Épître à Timothée, IV, 8.

MES FRÈRES,

Quelles vastes et sublimes promesses sont faites à la piété dans cette simple et imposante parole! *La vie présente et celle qui est à venir*, que de choses dans ce peu de mots, et quelle immense et riche perspective ils ouvrent à l'imagination, à l'intelligence et surtout à la foi! *La vie présente*, c'est-à-dire tout l'intervalle compris entre le berceau et la tombe, et tout ce qui comble pour nous cet intervalle incertain, tout ce que la Providence y jette de joie et de tristesse, d'épreuves et de devoir; la vie présente, c'est-à-dire notre temple, notre famille et notre patrie, toutes ces douces et pures affections qui remplissent nos cœurs, et les deuils que nous avons à revêtir, les larmes funèbres que nous avons à verser. C'est là beaucoup sans doute; si la piété domine toutes ces choses, son efficace est grande, et je ne connais aucun ascendant qui prévale sur le sien. Cependant, la piété perdrait sa valeur et sa beauté, notre cœur se révolterait contre son insuffisance, si sa portée n'était pas plus

longue que cette vie, si elle expirait pour ainsi dire avec nous, si elle s'arrêtait à la tombe et se perdait dans la poudre; elle nous deviendrait inutile, comme un trop court filet d'eau pure disparaissant dans une stérile poussière. Mais aux promesses de *la vie présente* elle joint *celles de la vie à venir*. Pesez bien cette expression si vaste dans sa clarté sublime. *La vie à venir!* c'est-à-dire la vie qui ne finira point, toutes les profondeurs de l'éternité et tout ce que l'éternité nous réserve de progrès, de science, de bonheur, de sainteté et d'amour, voilà le domaine de la piété; elle embrasse donc toute notre existence et se l'assujettit tout entière; non pas seulement cette existence incertaine, rapide, imparfaite et souvent remplie de privations et de tristesse qui nous est donnée pour ce monde, mais cette existence meilleure qui nous est réservée pour un monde différent. Il faut pour remplir ce double but et servir à ces deux fins, il faut que la piété, dont l'Apôtre parle dans le texte, puisse revêtir deux caractères, convenir au monde et au ciel, être terrestre et céleste à la fois, simple, facile, conciliante comme il est nécessaire pour le temps; élevée, sublime, pure comme il est nécessaire pour l'éternité. La foi, l'adoration, l'amour, la prière, tout cela ne peut avoir dans la vie future les mêmes caractères que dans la vie actuelle; nous ne sommes que des hommes faibles, imparfaits et déchus; nous ne sommes point des anges nourris dans la gloire, ni des fidèles déjà sanctifiés pour jamais, et vous ne pensez pas que vous croirez, que vous prierez, que vous aimerez dans l'éternité comme vous le faites maintenant. La piété, telle que le texte la définit, doit donc savoir à la fois se plier aux

besoins de la terre et se préparer aux gloires de l'éternité. Enfin, pour remplir les deux conditions que le texte lui impose, la piété, quoique habitante pour ainsi dire de la terre, doit nous venir du ciel; elle doit être de céleste origine; sans cela, elle s'épuiserait dans cette vie; elle mourrait avec nous; elle finirait pour chacun au bord du sépulcre, et vous savez qu'elle ne s'y termine pas: elle a *les promesses de la vie à venir*.

Ces principes sont d'une irrésistible évidence, et c'est au-delà de ces premières pensées que les difficultés commencent; la piété, il est vrai, a les promesses et du monde et du ciel; mais quelle piété, dira-t-on? Voilà l'inévitable question à laquelle malgré soi l'on arrive, et au milieu des diversités de culte, de secte et de foi, comment se reconnaître; où jeter l'ancre? Quel terrain sera assez ferme pour la retenir, ballottée comme elle l'est toujours entre les flots contraires de la vie et de la mort? Et parmi tant de piétés diverses, de quelle piété peut-on dire que les promesses lui appartiennent? Regardez autour de vous dans la société et dans la chrétienté d'aujourd'hui! Ils sont pieux en grand nombre nos concitoyens qui ont conservé le culte que nos pères ont réformé; ils sont pieux en grand nombre ces chrétiens qui, vers l'orient de l'Europe, s'étaient séparés de Rome longtemps avant nous et par un autre chemin. Et sans aller chercher hors de la réformation plus d'exemples, ils sont pieux en grand nombre ceux qui croient à une rédemption et à un sacrifice, à un salut par Christ et par Christ crucifié, et ceux qui croient de plus que cette mort a été expiatoire et que Jésus a consenti, non pas seulement à remplir une mis-

sion, mais à subir un châtiment ; ils sont pieux en grand nombre ceux qui croient que l'homme est faible, misérable, déchu, et que ce que la foi nomme l'esclavage du péché, c'est ce que la philosophie nomme passions et tempérament, et ceux qui, allant plus loin, croient que l'homme est dans l'impuissance absolue de vouloir et d'accomplir le moindre bien par lui-même ; ils sont pieux en grand nombre ceux qui croient que Dieu sait tout, que l'homme est libre, que personne n'est ni condamné ni sauvé d'avance, et ceux qui, allant plus loin, croient au décret éternel d'une irrévocable et irrésistible prédestination. Partout, dans toutes les communions et dans toutes les sectes, partout, il y a de la piété ; mais la piété évidemment suit la foi, et en dépend ; les diversités de croyances s'y reflètent, et ainsi se représente, terrible et triste, la question : de quelle piété est-il dit qu'elle a *les promesses de la vie présente et de la vie future*? Terrible et triste! Non, mes Frères ; de loin, je l'avoue, ce doute afflige et effraie ; examiné de près, ces terreurs et ces tristesses se dissipent, et sans porter la question hors du christianisme, quoique les mêmes principes s'appliquent et à l'antiquité païenne et à l'humanité entière, j'espère vous montrer que toute piété sincère a les promesses de la vie présente et de la vie future. Etudions d'abord ces promesses en elle-mêmes, et le signe caractéristique de la sincérité en jaillira comme la flamme s'élance du foyer.

I. La piété chrétienne domine la vie, la mort et l'immortalité, et les domine toutes trois avec une force

égale. Elle ne pouvait rien faire de moins, je dois vous le redire, et nous la rejetterions comme insuffisante si elle ne répondait sans cesse à ces trois besoins de notre nature, parce que vivre, mourir et renaître, voilà notre sort.

Considérez un moment cette vie; voyez ce que l'homme peut en faire, et voyez si, de quelque manière qu'il s'y prenne pour subir sa vie, voyez si la piété ne peut pas aussitôt venir planer pour ainsi dire sur toute cette existence et la soumettre à son influence souveraine. Les promesses de cette vie, que sont-elles? Consultez votre expérience, elle devancera de pensée en pensée toutes mes paroles; les promesses de cette vie, c'est un peu de joie; qui n'en a point goûté; qui n'a pas eu de bons jours dans sa vie; qui n'a jamais vu le ciel s'entr'ouvrir quelques moments au moins sur sa tête et lui envoyer un doux rayon de soleil; qui, mes Frères, n'a jamais vu l'azur? Dans tous les cieux de notre monde il y a un peu d'azur de temps en temps pour tous; le partage est bien inégal, et les orages qui passent vite sur les uns semblent s'arrêter comme par choix sur les autres; mais l'ingratitude seule accuse la Providence d'oubli et se persuade que Dieu opprime à plaisir ses enfants. Ce peu de bonheur que promet cette vie, comment l'embellirez-vous? Comment lui donnerez-vous plus de durée et plus de charme; comment y trouverez-vous de ces douceurs secrètes et imprévues qui en centuplent le prix? Par la piété, par la piété qui vous rappellera que la science si bien étudiée par saint Paul d'être *content de la situation où l'on se trouve*, peut être apprise par tous; et qui vous forcera vous-même à dire comme

le patriarche, quelque modeste qu'ait été votre fortune et courte votre joie : *Seigneur, je suis trop petit au prix de tes bienfaits !*

Les promesses de joie, la vie présente les entremêle toujours à des promesses de peine et de deuil, et de cette vérité, mes Frères, je ne vous donnerai aucune preuve ; car si l'on trouve quelquefois des infortunés qui disent : il n'y a point de bonheur sur la terre, jamais on n'a trouvé d'heureux pour dire : il n'y a point de malheur. Eh bien ! la piété, quand un chagrin cuisant et profond est jeté dans la balance de la vie, la piété seule peut jeter à côté un contre-poids qui fasse équilibre au moment et qui l'emporte plus tard ; c'est dans le temple, c'est dans *la maison de prière* où l'on a prié avec ceux que l'on aimait, c'est en présence de Dieu, c'est l'Évangile à la main que les larmes perdent leur amertume, parce que toutes les larmes qui peuvent couler de nos yeux n'effaceront jamais un iota de cette sublime parole : *Bienheureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés*; promesse que le monde, qui met si souvent le désespoir à la place du chagrin, prend pour une ironie cruelle et décevante, promesse qui n'appartient de droit qu'à la piété !...

Heureux encore si nous ne versions dans cette vie que des larmes de tristesse ; trop souvent doivent s'y mêler celles du repentir ; et nous avons tort de gémir plus de nos malheurs que de nos péchés, car nos transgressions au fond sont nos véritables et nos plus tristes malheurs. Admirez ici encore la puissance de la piété. Le monde indulgent et flatteur se lève alors et dit : N'avons-nous pas tous des passions et tous des défauts ;

ne sommes-nous pas jeunes chacun en son temps; qui a promis d'être parfait,... et ces fallacieux accommodements endorment un moment la conscience sans calmer le regret, sans ôter au péché ses déceptions amères; la piété, au contraire, élève alors sa grande voix, dit à David : *Tu es cet homme-là*, et d'une voix plus douce bientôt elle ajoute : *L'Éternel a effacé ton péché; tu ne mourras point!* et la vie morale et religieuse, la vie de progrès et de sanctification recommence, tant il est vrai que la piété a *les promesses de la vie présente.*

Ne vous étonnez pas qu'elle puisse être victorieuse de la mort, puisqu'elle l'est du péché pour l'effacer et du repentir pour l'adoucir; la piété domine la mort, soit qu'on la subisse, soit qu'on la voie subir; elle la domine au point de changer les gémissements en cris de victoire, les ténèbres en lumière, les angoisses en espérances, les derniers adieux en adieux pour un jour. Mais seule elle a reçu de Dieu ce divin pouvoir, et si vous comparez une à une à la puissance de la piété les vaines ressources que l'homme a imaginées contre la mort, vous ne trouverez rien qui y ressemble. Voyez le matérialisme. On est tristement occupé à mourir; et il dit : Pourquoi vous plaindre et murmurer; vous suivez la loi commune des corps; vous tombez en poussière, parce que vous n'êtes que poussière; la machine est usée; elle s'arrête, et ce que vous appelez trépas, mort, pourriture, n'est qu'une simple séparation de parties; vous mourez comme meurt un arbre, quand sa sève est épuisée, et la seule différence entre vous et lui est qu'il vit plus longtemps que vous; mais il mourra à son tour... On est tristement occupé

à mourir, et d'autres rêveurs arrivent et disent : Vous allez vous réunir au grand tout, vous confondre avec la nature, vous perdre dans l'univers ; votre vie ne cesse point ; seulement elle rentre dans la vie universelle ; c'est une étincelle qui rejoint le foyer, et il est naturel qu'elle y disparaisse ; les gouttes d'eau sont faites pour se mêler à l'océan et s'y engloutir ; les bulles d'air sont destinées à se disséminer dans l'atmosphère et à s'y évanouir ; la mort est une absorption... On est tristement occupé à mourir, et cette philosophie qui ne sait que douter arrive et dit froidement : Les avis sont partagés ; il se peut que la mort soit un sommeil, il se peut qu'elle soit un anéantissement ; les apparences sont pour le néant, si les raisonnements sont pour le sommeil ; patientez un peu ; vous saurez bientôt ce qui en est... Et voilà ce que le monde appelle de la sagesse ! Voilà ce que de malheureux mortels ont pris pour des consolations ! Ah ! ce sont des consolations trompeuses dont l'orgueil peut se repaître, mais qu'un deuil profond repousse avec horreur comme ces fantômes de la nuit auxquels on est toujours tenté de dire : que voulez-vous de moi ?... Au milieu du silence des tombeaux, la piété vient tenir un bien différent langage. Il y a un Dieu au ciel, s'écrie-t-elle, et il se nomme l'Éternel, et ses enfants ne peuvent périr, et le moins qu'ait pu nous donner un Dieu éternel, c'est l'immortalité ; il est venu un Sauveur, et s'il n'y a pas d'immortalité, qu'est-ce que son salut ? une déception stérile à laquelle il n'a rien gagné lui-même que de mourir sur une croix... Et versant ainsi à pleins flots d'immortelles espérances dans le cœur du mourant, la piété

brise un à un les aiguillons de la mort et démontre la certitude d'un paisible réveil, où l'on ne voyait qu'anéantissement et décomposition, d'éternelles ténèbres et des séparations éternelles aussi.

Elle nous parle ainsi de la mort, parce qu'avec la même assurance elle peut nous parler de l'immortalité; à la piété seule appartiennent *les promesses de la vie à venir*. Mes Frères, je ne viens point devant vous faire injustement à la raison humaine son procès; il est vrai que la raison a constamment entrevu l'immortalité, et quand on a osé dire à l'homme que le néant l'attendait, il n'a pas su toujours réfuter le mensonge; mais presque toujours il a su que l'on mentait. Seulement, quelle sorte d'immortalité prévoyait-il? Une immortalité toujours modelée sur la vie. Dans l'antiquité, les héros des premiers peuples espéraient dans la vie future retrouver leur gloire et leurs armes; loin de nos climats, le pauvre sauvage jette dans la fosse de son ami les instruments et les trésors qu'il aimait le plus, afin qu'il les retrouve, et parmi nous, voyez ces hommes dont la raison a fait tous les progrès hors ceux de la foi, ces savants qui savent tout hors la *seule chose nécessaire*, et qui ont étudié tous les livres, hors le seul livre divin, ils croient à l'immortalité; mais qu'espèrent-ils surtout pour la vie future? continuer leurs études, découvrir tant de secrets qui leur échappent encore, et savoir bien des choses qu'ils ne savent pas; voilà les promesses de leur science. La piété a toutes ces promesses-là, et je le crois fermement, quand l'âme brise sa chaîne et laisse tomber ce corps de poudre, le voile qui nous cache la vérité tombe avec lui;

création et nature, Providence et rédemption, vie et éternité, sphères célestes, myriades de mondes brillants dans l'espace, gloire de Christ et gloire de Dieu, oui, tout, tout nous est donné à connaître. Et cependant la piété a des promesses meilleures encore : promesses de pardon, nous serons pleinement alors réconciliés avec notre juge suprême, et il mettra loin de sa face toutes nos tristes transgressions qui lui déplaisent; promesses de sainteté : *Celui qui est mort est affranchi du péché*, et aucune tentation ne nous poursuivra dans les cieux; promesses de bonheur : nos dernières larmes auront coulé, elles seront taries, et une pure joie inondera notre âme devenue digne de la goûter; promesses d'amour : il nous sera donné d'aimer encore et d'aimer mieux que dans ce monde ceux que nous aurons chéris avec tant de bonheur et pleurés avec tant de regrets; promesses enfin d'union avec Dieu : nous serons plus près de Dieu, notre Père; tout sera assujetti à Christ et Christ sera assujetti à Dieu, et Dieu sera tout en tous; *toutes choses seront faites nouvelles*; Jésus ne perdra aucun de ceux que le Père céleste lui a donnés, et ces promesses magnifiques qui répondent à tous les besoins de notre être et à tous les éléments de notre nature, ces promesses que vous chercheriez en vain auprès de tout ce qui est puissant, de tout ce qui est aimant et bon, de tout ce qui est sublime sur la terre, ces promesses, la piété les a.

II. Tels sont, mes Frères, les priviléges et les droits de la piété, et plus ces garanties que seule

elle peut nous transmettre sont élevées, plus il importe de déterminer avec netteté et certitude à quelle sorte de piété elles appartiennent.

Le première réponse est facile, elles appartiennent à la piété chrétienne; c'est d'elle seule qu'il s'agit, et encore une fois j'évite à dessein de transporter la question hors du christianisme; le champ est assez vaste pour ne pas en sortir. Mais dans la chrétienté même, il y a, je vous l'ai rappelé, il y a plus d'un genre de piété, puisqu'il y a diversité et de culte et de foi. A quel signe reconnaître celle à qui appartiennent ces promesses magnifiques? Mes Frères, elles appartiennent de plein droit à toute piété sincère. La sincérité, voilà le seul niveau qui puisse peser également sur tous les chrétiens; tous ont droit d'examiner et par conséquent de conclure; tous ont droit d'ouvrir l'Évangile et d'y chercher leur foi; la sincérité, voilà le premier caractère que l'œil sans cesse ouvert du juge suprême cherche au fond de nos cœurs. S'il avait voulu que nous eussions tous la même croyance, s'il avait voulu que tous nous répondissions de la même manière à cette question du Sauveur : *Qui disent les hommes que je suis ?* Dieu aurait arrangé autrement la révélation et la raison ; il aurait établi entre elles une autre harmonie. Mais non ; il a pris soin qu'un livre fût écrit, un livre seul inspiré entre tous, et il a dit aux hommes : Voilà ma parole ; cherchez-y la vérité. Est-il possible que tous nous comprenions ce divin volume de la même manière? C'est demander que toutes les intelligences, toutes les imaginations, toutes les sensibilités et même toutes les éducations soient égales, soient pareilles; c'est demander le contraire de ce qui

existe, le contraire de ce que Dieu a fait, et puisque chacun a son degré de lumière et *sa mesure de grâce*, quel moyen reste-t-il d'arriver à une foi que Dieu approuve, à une piété qui transmette les deux grandes promesses : ce moyen, c'est la vérité, quand on peut et quand on ne le peut pas, quand une involontaire erreur la voile et affaiblit sa clarté, c'est la sincérité, qui a devant Dieu la même valeur.

Mais quoi! me direz-vous, que ces différences portent sur des points secondaires, il importe peu; ne faut-il pas, au contraire, pour que la piété réussisse à dominer la vie, la mort et l'immortalité, qu'elle s'appuie sur une foi entière aux vérités fondamentales qui sont la base du christianisme?... La base!... Où est-elle? qui nous la montrera? qui, faisant le tour entier de l'édifice immense, peut s'arrêter et dire : Voilà la pierre angulaire, *la maîtresse pierre du coin?* qui décidera de ce qui est accessoire et de ce qui est fondamental, séparera en deux parties le christianisme, et dira au monde : Cela, vous pouvez le rejeter sans risque; ceci, il faut le croire sous peine de perdition? Où est sur la terre l'autorité qui assumera une responsabilité si terrible et qui décidera cette question d'éternité? Y a-t-il donc un inspiré, un prophète, un envoyé de Dieu, un représentant du ciel, un garant divin de la vérité, présent et vivant au milieu de nous, pour nous dire de la vérité : La voilà! Soumettez-vous, et croyez!... Il est évident, mes Frères, que cette autorité n'existe pas. Nous sommes tous faillibles, et chacun de nous doit dire à son frère : J'ai lu l'Évangile; j'ai prié Dieu, et je crois à l'Évangile interprété en tel sens; mais je puis me

tromper... je puis me tromper! Ah! si ce mot-là terminait toutes les confessions de foi, tous les exposés de doctrine, nous croirions chacun selon notre conscience, tous les anathèmes seraient réduits au silence, la paix règnerait dans la chrétienté entière, toutes les Églises seraient sœurs, et il n'y aurait vraiment qu'*un seul troupeau* comme il n'y a qu'*un seul pasteur*.

Je demande, me direz-vous, ce que Dieu a déjà fait; c'est l'Évangile même qui est le meilleur interprète de l'Évangile; c'est la révélation qui distingue ce qui est accessoire et livré au doute de ce qui est fondamental et obligatoire. Appelons-en donc à l'Évangile et voyons s'il en est ainsi. Voici un moraliste qui ouvre le livre sacré et qui lit: *Ces trois choses restent, la foi, l'espérance et la charité; mais la plus excellente, c'est la charité;* l'entendez-vous bien? s'écrie-t-il; la charité vaut mieux que la foi; qu'importent donc vos ténébreuses disputes et vos dogmes mystérieux; la morale, voilà le fond de la religion; la vertu, voilà la base du christianisme... Et voici un théologien qui lui répond : Jésus a dit : *Moi et le Père sommes un;* niez cette doctrine : que vous restera-t-il du christianisme; vous vous faites alors une idée fausse de l'auteur du christianisme et qui connaît mal l'ouvrier ne peut bien connaître l'ouvrage; l'union de Jésus et de Dieu, la divinité du Sauveur, voilà la base du christianisme... Et enfin, voici un philosophe qui vous rappellera que, selon saint Paul, *il y a un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, savoir, Jésus-Christ, homme;* vous voyez bien, ajoutera-t-il, que par ce mot *homme*, qui termine avec tant de force la phrase et la pensée, saint Paul montre assez que

la vie du Christ en ce monde, sa vertu parfaite, sa sainteté irréprochable est l'essentiel de l'Évangile; voilà donc, voilà la base du christianisme... Mes Frères, je vous le demande encore, qui décidera entre eux; qui lèvera ici tous les doutes, et dévoilant le soleil de justice, chassant tous les nuages qui l'entourent, nous contraindra de ne marcher qu'à sa pure lumière? Et que fera donc le Seigneur lui-même, quand une piété puisée à la source qu'il nous a ouverte, à la source de l'Évangile, une piété qui aura sincèrement cherché la vérité et qui ne l'aura pas trouvée, une piété qui croit avec humilité selon ses lumières, lui demandera *les promesses de la vie présente et celles de la vie à venir*; que fera le Seigneur? Il refusera à cette piété qui se trompe de bonne foi, il lui refusera ces promesses et donnera le désespoir à leur place! Non, vous ne le croyez pas; non, cela est impossible; toute sincérité est bonne devant Dieu, et tant qu'il ne s'élèvera point une autorité infaillible pour décider de ce qui est vrai ou faux et de ce qui est accessoire ou fondamental, voici, mes Frères, voici ce que nous ferons tous : d'abord, nous croirons sans inquiétude à notre manière, selon notre conscience et notre raison; ensuite, nous revendiquerons toujours les titres de fidèle et de croyant, d'élu et de racheté, de chrétien en un mot, et nous ne les céderons jamais; enfin, nous ne les refuserons jamais à personne, et si, par malheur, on nous dit : Vous n'avez pas la vérité, la foi, la vie, la grâce, nous répondrons simplement à nos juges : Votre christianisme est bien triste, puisqu'il vous force de croire que l'immense majorité des hommes s'est perdue et se perd; nous sommes plus heureux; notre christia-

nisme est plus doux, et nous croyons que vous vous trompez, mais vous vous trompez sincèrement; nous rendons hommage à votre piété sincère; elle a, comme la nôtre, *les promesses de la vie présente et celles de la vie future.* Dieu veuille, ô mes Frères, que ces heureuses et tendres pensées pénètrent au fond des cœurs et y règnent avec empire; Dieu veuille nous inspirer à tous un zèle qui ne recule devant aucun sacrifice et un amour qui ne s'inquiète d'aucun dissentiment. Alors la foi réformée verra s'ouvrir devant elle une longue carrière de triomphes; nous aurons tous les fruits de la liberté sans aucune de ses amertumes; *l'unité de l'esprit* se conservera *par le lien de la paix;* jamais l'occasion ne viendra de prononcer la triste demande : *Qui es-tu, toi qui condamnes les autres*, et la chrétienté glorieuse, sainte et paisible, atteindra de progrès en progrès le jour où la foi se changeant en vue, les diversités de croyance terminées à jamais iront se perdre et s'oublier dans l'éternelle communion des saints.

LE CHRISTIANISME, UNE GRANDE JOIE.

SERMON DE NOËL

L'ange dit aux bergers : Je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple.

Saint Luc, II, 10.

MES FRÈRES,

Dans les grands événements de la révélation, dans ces jours extraordinaires où Dieu fait *passer toute sa bonté* devant des yeux humains et soulève un des coins du voile qui cache sa providence, il y a toujours à considérer le fait en lui-même et les circonstances qui l'accompagnent, l'intention de Dieu et les voies qui servent à la révéler et à l'accomplir. Étudiez les divers détails de temps et de lieu, sachez comment un miracle s'est opéré, autant qu'on peut entrevoir comment s'opère un divin prodige ; écoutez chaque mot, remarquez chaque geste, suivez chaque regard de l'envoyé de Dieu qui va parler en maître à la nature ; observez bien quel vent souffle à travers le désert, quand un des golfes de la mer Rouge entr'ouvre ses flots et laisse passer tout un peuple ; écartez les feuilles desséchées et les rameaux flétris du figuier maudit ; comptez les récoltes de ces fruits et leurs saisons en Judée. Mais dans ces minutieuses recherches, vous avez fait des études d'histoire,

plutôt que de religion; vous avez consulté la nature bien plus que la Providence; vous avez demandé à la terre les secrets de ce temps-là; vous n'avez pas demandé au ciel les siens, et ce qui vous reste à examiner, c'est le fond des choses, c'est l'enchaînement des événements; c'est le but dans lequel Dieu a voulu régler ainsi le cours de la nature et l'ordre de ce monde, nous parler autrement qu'il ne parle tous les jours, et ajouter la voix d'un miracle à cette voix constante des cieux qui raconte sa gloire. Tant que vous ne regardez qu'à l'appareil, l'extérieur, l'accessoire, vous ressemblez à ces prosélytes des anciens cultes, qui n'avaient point le droit de pénétrer dans les temples, qui s'arrêtaient sur le seuil ou dans un parvis, et ne savaient rien des enseignements et des solennités de l'intérieur du sanctuaire.

A ces pensées, peut-être, opposerez-vous l'objection accoutumée qu'elles rencontrent: est-ce à nous de prétendre sonder les voies de Dieu, approfondir ses intentions, et savoir pourquoi il a fait tant de choses qu'il a faites; est-ce à nous de prétendre regarder dans ces profondeurs et pénétrer si avant dans ces mystérieuses merveilles? A ces doutes, mes Frères, je réponds hardiment : oui, c'est à nous! Dieu n'a jamais opéré un prodige, envoyé un fléau, accordé ou refusé un bienfait extraordinaire, ouvert une tombe ou fait briller dans les airs une splendeur soudaine, que pour nous instruire; de quoi sommes-nous instruits, si nous ne faisons attention qu'au signe et non à ce qu'il signifie; de quoi sommes-nous instruits, si quand Dieu fait retentir une voix dans les airs, nous écoutons seulement ce bruit

harmonieux ou terrible, sans savoir quelles paroles elle prononce, quelles pensées elle exprime. Nous sommes alors simples spectateurs des œuvres du Dieu fort; nous les regardons comme de vaines pompes; nous les écoutons comme de stériles mélodies; nous ne sommes plus des disciples que le Seigneur daigne instruire, un peuple qu'il éclaire, un troupeau qu'il conduise, et plus les merveilles au moyen desquelles Dieu nous instruit sont éclatantes, plus on risque de se laisser éblouir, plus il y a de danger que le fond disparaisse sous les formes. A l'époque de Moïse, si toute notre attention se fixe sur ces dix plaies, sur cette grande leçon que le ciel donne à un tyran, sur cette mer obéissante qui suspend ses flots, sur ce Sinaï que tant de gloire environne pour quelques jours, sur ce désert enfin, à qui il faut quarante années pour dévorer toute une génération, tandis que des caravanes entières y périssent en un jour, vous oubliez, distraits par ces phénomènes, l'intention profonde de Dieu en empêchant le peuple hébreu de se confondre avec le peuple égyptien; vous oubliez, au pied du Sinaï enflammé, ces dix commandements auxquels tout cet appareil doit donner autorité; vous oubliez, pendant les quarante années du pèlerinage, pendant que cette génération meurt lentement loin de Canaan, vous oubliez ce grand motif qu'elle n'était pas assez forte, assez fidèle pour en faire la conquête et s'y fixer. Considérez attentivement le siècle de Moïse, l'Égypte, Canaan, la nécessité de constituer le peuple dépositaire de la vraie religion; alors le but paraît digne du moyen; Moïse est à sa place dans l'ancienne alliance, et le siècle explique le prophète.

Transportez-vous dans l'alliance de grâce, et rien sous ce rapport n'est changé. Là, partout, des campagnes de Bethléem où fut la crèche aux collines de Béthanie où a lieu l'Ascension, partout des prodiges; mais partout ces prodiges ont un but et un sens, enseignent ou garantissent quelque vérité, et ne ressemblent jamais à ces flammes inutiles qui brillent un moment dans le ciel, qui semblent des astres et qui n'en sont pas. Mes Frères, j'ai appuyé longuement et avec force sur ces principes, parce que je voudrais aujourd'hui que vos pensées suivissent cette direction. Nos souvenirs de ce jour nous représentent les premières merveilles du christianisme, et je ne viens donc point vous entretenir de ces bergers de Bethléem, qui ont rendu leur humble et sincère témoignage à la fidélité des oracles et aux commencements de l'Évangile et qui s'en sont allés *par le chemin de toute la terre* sans même y laisser leur nom; ni de ces anges qui ont apporté au monde la première nouvelle, que l'année de la bienveillance de l'Éternel était arrivée; ces anges sont retournés dans les cieux, leur voix a repris le silence, et nos relations avec ces esprits de lumière sont finies, ou plutôt suspendues jusqu'à ce qu'elles recommencent dans l'éternité. Enfin, je ne tenterai point de vous conduire dans l'étable et près de la crèche; nous avons des gages aussi sûrs de l'humilité généreuse du Sauveur, et par ce mot si énergique : *Il a été semblable à nous en toute chose excepté le péché*, nous en savons assez. Voyons plutôt quelle a été ici la pensée de Dieu : l'annonce des anges nous la révèle clairement; c'est que le christianisme est *une grande joie*, et une grande joie qui ap-

partient à tous, *qui sera pour tout le peuple*. Voilà l'idée que les anges ont voulu donner au monde de la nouvelle alliance, dès son premier jour, et ce trait soulève une grande question : le christianisme a-t-il changé; le christianisme, à ce même signe, est-il reconnaissable encore; le christianisme est-il aujourd'hui tel qu'il était à son origine, est-il encore et pour tous *une grande joie?* Grave et imposante discussion, qui pour tous les chrétiens est d'un égal intérêt, et, si nous parvenons à la résoudre, cette étude mettra, je l'espère, votre piété à même de rendre à la crèche du Seigneur la gloire qui lui est due.

I. Souvent, mes Frères, les choses de la religion nous remplissent d'émotion et nous frappent d'étonnement, avant même que nous ayons eu le temps de les approfondir. Et qui peut se défendre, à moins qu'une déplorable tiédeur n'ait refroidi son âme, à moins que l'habitude n'ait, de sa main glacée, énervé ses forces morales, qui peut se défendre et de surprise et d'attendrissement, en voyant que la nouvelle alliance s'annonce comme *une grande joie?* C'est là son premier signe, son premier mot, son premier caractère; dès le principe, elle attire, elle charme, elle console l'infortunée race descendue d'un pécheur; les autels nouveaux qu'elle fera élever dans cette vallée de larmes seront environnés de contentement et de paix; ses temples seront des asiles; ses maisons de prière seront des maisons de refuge contre les maux du monde; ses rites seront des fêtes tranquilles; ses adorations seront des réjouissances fraternelles; la félicité habitera ses sanc-

tuaires ; quiconque en sortira triste aura tort et ne devra se plaindre de sa tristesse qu'à lui-même ; car la nouvelle alliance est *une grande joie!* Vous le voyez, je ne creuse point encore cette féconde pensée ; je la prends dans sa simplicité ; je saisis dans leur rapide passage les premières idées qu'elle fait naître ; j'essaie de jeter en quelques mots dans vos âmes les premières émotions qu'elle excite, et déjà, sans le moindre effort, nous arrivons aux espérances d'un règne de paix, aux doctrines d'une religion d'amour. Et ce n'est pas ici une extase de fanatisme, une rêverie de superstition, une folie de crédulité ; ce n'est pas la téméraire promesse d'un réformateur terrestre, promettant bien plus qu'il ne pourra tenir ; une voix de la terre, disant imprudemment : *Paix! paix! où il n'y aura point de paix?...* c'est une voix du ciel, qui ne trompera point ; c'est un avis de la part de Dieu ; c'est une annonce apportée par des anges. Mes Frères, la foi confiante et simple en croit volontiers des anges, quand ils viennent parler de joie ; ils doivent s'y connaître, elle est faite pour eux : elle est leur élément, leur propriété, leur vie, et ils n'auront pas voulu tromper le monde en lui annonçant comme *une grande joie* ce qui n'aurait été que déception et tristesse.

Quelle différence profonde ce premier mot établissait, dès le premier moment, entre la religion nouvelle et tous les cultes païens, tous les systèmes terrestres qui alors se partageaient l'humanité! Où y avait-il alors des religions qui fussent pour leurs adorateurs *une grande joie?* Mes Frères, il n'y en avait pas! Les unes étaient une grande terreur et s'efforçaient de régner par la crainte sur les peuples asservis ; les autres étaient une grande

impureté et enivraient les peuples de plaisirs sensuels, n'ayant aucun meilleur paradis à promettre; toutes étaient une grande tromperie et ne régnaient sur les âmes qu'en abusant de la crédulité du vulgaire ou des intérêts politiques du jour. Et l'on peut dire aussi que toutes étaient une grande ruine; car, avant l'Évangile, le paganisme tombait de toutes parts en pièces sans qu'on sût ni le reconstruire ni le remplacer; la religion même de Moïse, descendue à des superstitions mesquines et divisée en sectes fanatiques, n'était plus que l'ombre d'elle-même; triste, alors, et sans force et sans beauté, comme toute institution qui a dégénéré et penche vers sa chute. Mais voici le culte qui prendra sa place; voici l'Église prête à succéder au temple, la nouvelle alliance et la seconde loi; voici le premier jour où Dieu se révèle sur un nouveau Sinaï; plus de flammes ni de tonnerres; plus de menaces de mort; plus de barrières que nul n'ose franchir; la religion que Dieu fonde pour jamais et qui ne cessera que lorsque *les cieux et la terre passeront*, est proclamée dès son aurore comme *une grande joie!* O qu'il est doux d'entendre Dieu même parler ainsi à la terre; qu'il est doux de savoir que la joie et la sainteté peuvent toujours marcher ensemble, que la création et la rédemption sont d'accord et que Dieu très certainement ne nous a créés que pour nous rendre heureux, puisque la seule religion divine, la seule vraie, la seule universelle, la seule impérissable, s'est appelée à son origine *une grande joie*.

II. Si vous creusez profondément dans le christianisme, vous y trouvez partout une joie pure et sainte, fixe et ferme, que rien ne peut ravir aux vrais chrétiens;

et plus vous pénétrez dans l'esprit de l'Évangile, plus vous en trouvez. Considérez l'homme sous le triple rapport de sa dignité, de sa destinée, de son avenir; vous verrez qu'il n'est pas pour le croyant de plus grande joie que le christianisme.

Sa dignité! avant l'Évangile, l'homme l'avait oubliée, et par cela même il l'avait perdue; il ne savait plus quel il était; il ignorait son rang dans la création, et par cela même il en était descendu. Je n'en veux citer qu'une preuve entre mille, l'esclavage. Avant le christianisme, le monde était divisé en maîtres et en esclaves; l'homme était partout propriétaire de l'homme, et l'esclavage n'était pas seulement un abus, un malheur, un reste des siècles d'ignorance et de barbarie que l'on s'efforçait, comme aujourd'hui, de guérir avec prudence et d'extirper lentement. Non, la servitude était considérée comme un principe et un droit, comme une institution juste, naturelle, nécessaire; c'était une règle, non une exception; et ce mal épouvantable n'allait à rien moins qu'à partager le genre humain en deux classes, d'un côté, quelques tyrans, gorgés d'or et de volupté et de sang; de l'autre, la foule des esclaves, hommes tombés au dessous des bêtes brutes; car les bêtes brutes défendent leur vie quand on veut la leur ravir, et les gladiateurs, en passant devant l'empereur, lui disaient : pour t'amuser un moment nous allons mourir, et nous te saluons.... O dégradation d'un être créé à l'image de Dieu! ô fatal oubli de toute dignité, qui conduisait à l'oubli de toute vertu! A quel excès de misère serait donc parvenu le monde, sans l'Évangile! Mais le Christ est venu, et l'homme avec *une grande joie*

n'a pas tardé à apprendre que l'homme n'appartient qu'à soi-même et à Dieu, que personne n'a le droit de dire à son prochain : tu es à moi ! qu'aux yeux du Dieu qui nous a faits il règne entre nous tous une égalité parfaite ; qu'un homme vaut un autre homme devant lui ; par ces principes, le chrétien, rétabli dans sa propre estime, remonté à son juste rang, a repris sa dignité d'homme, garantie de sa dignité sociale, et le maître et l'esclave, priant le même Dieu, bénissant le même Sauveur, ont été naturellement conduits à s'entre-dire, l'esclave au maître : je t'appartiens selon les lois humaines ; mais au fond je m'appartiens à moi-même ; et le maître au serviteur : tu es mon prochain et mon frère !... Chrétiens ! avec le temps ces mots se prononceront partout.

C'est aussi par le christianisme que la conscience a repris sa liberté morale ; c'est par le christianisme que l'homme a été mis en état de dire : je crois selon que je comprends ; j'agis selon que je crois. Nulle autorité terrestre n'a conservé le droit de donner des ordres à la conscience d'autrui, de la sonder, et de lui demander compte. Plus que jamais l'homme s'est reconnu responsable, mais responsable seulement à Dieu, et c'est seulement en faussant le christianisme qu'il l'a oublié et s'est agenouillé aux pieds d'un prêtre pour confesser le péché et solliciter le pardon ; à qui la faute si l'homme a changé en grande tristesse le grand sujet de joie ; le principe cependant demeure intact ; entre Dieu et chacun de nous, il n'y a personne ; il n'y a que Christ. Voyez par ces deux traits ce que l'Évangile a fait pour rendre l'homme au sentiment de sa dignité, briser ses chaînes,

rétablir ses honneurs, dissiper ses préjugés, lui rappeler qu'il porte en soi l'image du Créateur, lui rappeler qu'il est le roi de ce monde, lui rappeler enfin que sa conscience est aussi inviolable que sa liberté.

A cette liberté civile qui n'entraîne ni licence, ni rébellion, à cette liberté morale, plus précieuse encore, et qui est bien loin de favoriser l'oubli des devoirs, il faut ajouter, pour dernière liberté que le christianisme nous a rendue, la liberté religieuse. Et je ne vous parle pas ici du droit imprescriptible qu'a toute assemblée de se constituer en Église, et de dire : Je veux adorer en ce lieu, de cette manière, et à tels jours ; pourvu que les portes du nouveau sanctuaire restent ouvertes, et qu'on entende ce qui s'y dit, et qu'on voie ce qui s'y fait, où est le pouvoir qui ait droit de le proscrire et de le renverser? Mais il y a plus dans le christianisme, et je vous parle de cette liberté de culte qui est exprimée dans cette parole fondamentale du nôtre : *Dieu est esprit! Il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité*. Adorer en esprit, cela est possible partout et toujours ; il n'y a plus ni temps sacrés, ni lieux sacrés, ni rites indispensables, ni confessions obligatoires ; notre autel est partout avec nous ; tabernacle nouveau de notre pèlerinage, il nous suit dans les campements de notre désert, et nous l'élevons et nous le replions à volonté. Vous voulez adorer, et vous manquez de temple : eh bien, adorez en esprit, et la terre que vous touchez du pied est sainte alors, et le ciel est votre temple, et l'air est votre encens. Vous voulez communier, et, loin de toute église, vous manquez de table, de coupe et de pain : communiez en esprit, et votre union avec Christ

est aussi intime, et vous êtes votre propre pasteur, et vous avez célébré la sainte cène en vous-mêmes. Ainsi, par le christianisme, l'homme est libre dans la société, libre dans sa conscience, libre dans sa religion, et ne reconnaît de maître que Dieu!... Mes Frères, les anges avaient raison, le christianisme est *une grande joie.*

III. Dans une misère sans consolation, l'homme courrait risque de perdre le sentiment de sa dignité, et si le christianisme est à ce point conforme à notre nature, il faut qu'il soit de même soigneux de nos intérêts, attentif à tous les besoins de notre âme; considérez maintenant notre destinée, le christianisme nous a rendu notre véritable joie, notre véritable paix, notre véritable mort... Notre joie : il nous a appris où elle est; il nous a montré en quoi elle consiste, il nous l'a fait chercher où elle se trouve, non bruyante, vide, passagère, encore moins impure et sensuelle; mais calme et fixe, féconde en saints progrès, en fruits précieux, en bonnes pensées. Quant aux besoins de la vie, le christianisme nous a inspiré cette confiance qu'aucun culte n'inspire que le sien, qu'aucun livre que le sien n'enseigne, cette confiance que Dieu *sait de quoi nous avons besoin avant que nous le lui demandions*; qu'*à chaque jour suffit sa peine,* et que *le lendemain se souciera de ce qui le concerne;* qu'ainsi nous avons assez de pain quand nous en avons pour un jour, et que comme Dieu est éternel, il suffit de lui demander le pain quotidien. Quant à la félicité même, le christianime a resserré de toute sa puissance le cercle de famille; il bénit les joies du foyer domestique; il sanctifie ces liens, amour conjugal, piété filiale, tendresse paternelle, et enseigne à ceux qui s'y

plaisent comment on y acquiert *ce grand gain*, presque inconnu avant l'Évangile, *le contentement d'esprit*, qui de tous nos contentements est le meilleur. Le christianisme sans doute ne pouvait retrancher de ce monde tous les maux, et rétablir pour nous le jardin d'Éden; mais il les console et les adoucit tous; il a un baume pour chaque plaie du cœur, et à toutes les afflictions il oppose la paix de Dieu, cette paix *qui surpasse tout entendement*, qui est offerte à tous, et qui est plus forte que notre adversité, plus forte que la pauvreté, la calomnie, la douleur, la mort même. La mort!... ô mes Frères, laissez-moi vous répéter les termes déjà employés : le christianisme nous a rendu notre véritable mort. Il nous a appris à mourir. Avant Christ, la mort était une scène d'apparat arrangée d'avance, un acte d'indifférence, un moment de désespoir, un effort de courage, et rares, bien rares dans l'antiquité sont les exemples d'une fin calme, sereine, modeste, heureuse; celles qu'on cite sont le triomphe de quelques sages; aujourd'hui, de telles morts sont le devoir, le droit, le but de tout chrétien, et qui veut tranquillement mourir en Christ n'a qu'à le bien vouloir; tous les fidèles peuvent devenir des Étienne, et jamais Jésus ne s'éloigne de nous, quand nous lui demandons à notre heure suprême de recevoir *notre esprit entre ses mains*. Que pouvait faire de plus le christianisme pour rendre notre destinée paisible et prospère? Il pourvoit à tout, à notre vie et à notre mort, et sur son lit de douleur et d'agonie, près d'exhaler le dernier soupir, un vrai fidèle reconnaît que pour un mourant surtout le christianisme est *une grande joie*.

IV. Le serait-il cependant si son influence ne s'étendait pas plus loin, si sa joie mourait avec nous, si elle disparaissait dans notre poudre, si nous ne l'emportions dans notre immense avenir! Quoiqu'à l'abri des persécutions qui menaçaient les premiers chrétiens, notre joie serait courte et triste, et *nous serions les plus misérables des hommes, si nous n'avions d'espoir en Christ que pour cette vie.* Que nous servirait le sentiment de notre dignité, quand il faudrait mourir, sans compter sur une résurrection en grâce et en gloire? Que nous servirait la liberté de notre conscience, quand il faudrait comparaître pour être jugés et que *sur mille articles nous ne pourrions répondre à un seul?* Et que nos peines seraient redoublées, que nos félicités seraient vides, que nos affections mêmes seraient sombres et poignantes, s'il n'y avait pas un salut à espérer et pour nous-mêmes et pour ceux que nous aimons!... Immenses et immortelles actions de grâces soient rendues au Seigneur! Son alliance est *une grande joie,* parce qu'elle est une alliance et qu'*il veut que tous les hommes soient sauvés*, parce qu'*il nous a réconciliés avec lui en Christ* et que nous ne sommes plus de malheureux enfants, séparés de l'amour de leur père et justement déshérités de ses trésors de gloire, mais des enfants repentants qui sont revenus lui dire au nom de Jésus : Indignes d'être appelés tes enfants, mets-nous au rang des mercenaires, et nous avons obtenu bien plus que nous n'aurions osé demander; nous avons obtenu l'admission dans la maison paternelle, le pardon de toutes nos transgressions, un salut qui nous assure une éternelle victoire sur le mal, un salut éternel rempli seulement de paix, de

gloire, d'amour et de sainteté; les cieux, pour nous aussi, retentiront de cette allégresse plus grande pour le pécheur qui se repent que pour le juste qui n'a pas besoin de repentance, et quand notre tour d'y paraître arrivera, il nous sera dit : Voici, ceux qui étaient morts sont revenus à la vie; voici, ceux qui étaient perdus sont retrouvés. Ainsi donc, ô mes Frères, jusqu'au delà du sépulcre, jusqu'au delà du jugement, jusque dans le ciel, jusqu'à travers tous les âges de l'éternité, l'alliance de grâce est et sera *une grande joie.*

Vous le voyez, il ne manque rien à la grande joie du christianisme. Elle s'étend à tout et suffit à tout; l'on peut dire que sans elle l'homme n'a rien, et qu'avec elle rien ne lui manque. A qui cette joie appartient-elle; qui a le droit d'y prétendre, qui a le moyen d'en obtenir sûrement sa part? Les anges n'ont pas laissé les premiers témoins de la nouvelle alliance en doute sur ce grand intérêt, et, en effet, il a fallu que dès le premier moment cette question fût décidée; sans quoi, les hommes, dès lors, auraient commencé dans leur orgueil à s'entre-dire : Je suis un des élus, un des rachetés de ce Sauveur; tu ne l'es pas, et dès le premier moment la joie de la bonne nouvelle du salut se serait perdue au sein de ces prétentions injustes et de ces disputes haineuses. Non, non, les célestes messagers qui ont proclamé la nativité ont déclaré pour qui le Sauveur venait, en termes si simples, si clairs, si forts, qu'il est étonnant que jamais on ait osé l'oublier. Cette grande joie, ont-ils dit, *sera pour tout le peuple... Pour tout le peuple!*

Quel langage pouvait mieux annoncer l'universalité de l'Évangile? Trouvez-vous là l'ombre même d'une exception, et le plus léger prétexte d'en glisser une dans les miséricordes de la grâce? *Pour tout le peuple!*... et c'est bien ce mot, ce mot : le peuple, d'une énergie si connue, qu'on lit dans le texte même du message des anges. Jugez un moment cette communication céleste comme les bergers de Bethléhem l'ont jugée. Cette idée : *Voici une joie qui sera pour tout le peuple*, était immense, extraordinaire, inouïe, pour un Juif de ce siècle; jamais mot pareil n'a résonné à l'oreille des humbles et pauvres pâtres de Judée! Quoi! le ciel s'est ouvert sur leurs têtes; les ténèbres de cette nuit n'ont pas duré jusqu'à l'aurore; une clarté resplendissante a brillé dans les champs; des personnages célestes ont paru, ont parlé; ils ont annoncé *une grande joie*, et pour qui?... Pour les scribes seulement et les docteurs de la loi, assis dans la chaire de Moïse, d'où ils expliquent selon leur sagesse les commandements de Dieu, les pèsent à la balance et déclarent *quel est le plus grand*... Pour qui! Pour les pharisiens, que la multitude environne de tant de respects et qui servent Dieu par des prières si longues, des jeûnes si sévères, des observances si attentives, ou pour ces sadducéens, également honorés dans les synagogues et les palais, admis à parler de si près à l'oreille des grands et des rois... Pour qui! Pour les saints successeurs des familles de Lévi et d'Aaron, qui assistent devant l'autel, entrent dans les lieux saints et brûlent les parfums sacrés... Pour qui encore! Pour ce glorieux et puissant Hérode, ce roi magnifique qui épuise ses trésors à embellir et réparer le temple. Pour qui encore... Mais que

servirait de prolonger cette liste des grandeurs de ce temps? Non, non; cette joie n'est pas seulement pour ces docteurs du peuple, ces prêtres du temple, ces princes du siècle, ces heureux du monde; elle est pour eux, s'ils le veulent et ils en recevront leur part; mais elle est aussi pour les plus simples de leurs disciples, les plus humbles de leurs clients, les plus obscurs de leurs sujets, les plus pauvres de leurs concitoyens, elle est *pour tout le peuple;* quiconque avancera la main la retirera à lui pleine de ces nouveaux trésors; le docteur superbe n'en emportera pas plus sous la robe flottante qu'il traîne dans les places publiques, que le pâtre inconnu sous la ceinture de cuir qui serre ses vêtements grossiers; et en vain le fastueux Hérode dépense durant dix années des sommes immenses à reconstruire et à décorer le temple; le jour n'est pas loin où à la porte de ces mêmes parvis la pite de la veuve vaudra tous ces trésors; le soleil de justice ne refuse ses rayons à personne; cette grande joie est *pour tout le peuple.*

En est-il encore de même? Cette joie, qui remonte à dix-huit siècles et plus, est-elle encore *pour tout le peuple*, ou bien, universelle à son origine, a-t-elle changé; s'est-elle tristement rétrécie; à qui appartient-elle maintenant? Vous le voyez, je reviens à la première question que j'ai soulevée: le christianisme est-il encore, pour tous, *une grande joie?* Votre piété, sans doute, n'est pas tombée dans cette triste erreur de croire que parmi les hommes les uns sont perdus, quoi qu'ils fassent pour ne pas se perdre, et les autres sauvés, Dieu se chargeant, pour ainsi dire, de les sanctifier sans qu'ils en prennent le soin; vous en croyez saint Paul quand il

déclare à Timothée que *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés;* vous ne pensez pas que Dieu fasse acception des personnes, et mette une invincible différence entre un homme et un homme; vous ne pensez pas qu'il y ait des priviléges dans le christianisme et que le jugement de Dieu varie, tandis qu'il a déclaré vouloir juger chacun selon ses œuvres, et quand vous consultez la nature ou la révélation, quand vous vous interrogez vous-mêmes, ou quand, si j'ose ainsi parler, vous interrogez Dieu, partout vous découvrez des preuves qui démontrent, partout vous recevez des réponses qui attestent ces deux magnifiques et simples vérités que toujours et partout l'homme est homme, que toujours et pour tous le christianisme est le christianisme. Sous ces rapports, des ressemblances ineffaçables et profondes règnent entre nous tous: Ressemblance de création: *N'avons-nous pas tous un même père*, dit un prophète; *Dieu a fait d'un seul sang tout le genre humain!* dit un apôtre; ressemblance de péché: *Celui qui dit qu'il n'y a point en lui de péché ment, et la vérité n'est point en lui;* ressemblance de malheur: *L'homme né de femme est de courte vie et plein d'ennui;* ressemblance de mort: *Par un seul homme, la mort est venue dans le monde, et la mort est venue sur tous les hommes, parce que tous ont péché;* et de culte: selon saint Paul, *il n'y a qu'un seul Seigneur, un seul baptême, une seule foi;* et de tombe: tous vous êtes poudre, et tous vous retournerez en poudre; d'immortalité enfin, puisque *l'esprit remonte à Dieu qui l'a donné....* Et quand tout ainsi entre nous tous se ressemble, le salut ne se ressemblerait pas! Egalement faibles, également pécheurs,

également mortels, nous ne serions pas également sauvés! Exposés au même naufrage, nous ne pourrions aborder au même port! Revêtus des mêmes deuils, nous ne pourrions nourrir l'espoir des mêmes réunions!.... Rassurez-vous, serviteurs de Jésus; *cette grande joie est pour tout le peuple,* et l'un des derniers mots du Christ aux fondateurs de l'Église a été: *Annoncez l'Évangile à toute créature vivante.* Oh! gardons-nous donc jamais de tomber dans la déplorable inconséquence de ces fanatiques qui ouvrent à tous un même enfer, sans ouvrir à tous un même ciel. N'allons pas mettre Moïse en opposition avec Jésus, et si nous croyons à Moïse qui parle d'une seule création, d'une seule chute, d'une seule mort, croyons aussi à Jésus qui nous a promis que *quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé,* et qui ne parle que d'une rédemption et d'une immortalité. Oui, cette grande joie est pour tout le peuple.... Humiliez-vous donc devant elle, vous les sages, les riches, les puissants de la terre; reconnaissez en bénissant Dieu qu'ici tous vos priviléges sont abolis, et descendez d'abord au simple rang d'homme, pour monter au rang de racheté de Jésus-Christ. Oui, cette grande joie est pour tout le peuple.... Réjouissez-vous donc, vous les humbles, les simples, les pauvres de la terre; voici un bien qui vous est commun; voici un trésor où vous pouvez puiser autant que personne, et ces tristes inégalités, dont vous portez le poids, dans la religion ne subsistent plus. Oui, cette grande joie est pour tout le peuple, et ce principe est le vrai fondement de la liberté et de l'égalité des hommes. Hors de ce temple, nous rendrons l'honneur à qui l'honneur est dû; dans ce temple nous

sommes tous au même rang, et nous ne rendrons l'honneur qu'à Christ et à Dieu. Qu'il soit donc à jamais célébré d'âge en âge le jour où cette joie a commencé! Qu'il soit célébré jusqu'à l'époque où la joie qu'il rappelle sera consommée en immortalité!... Cette époque viendra où *il n'y aura plus qu'un seul pasteur et qu'un seul troupeau* sur la terre. Cette éternité viendra à son tour où il n'y aura plus qu'une seule communion des saints!

LA FOI DE THOMAS.

SERMON DE PAQUES.

Thomas, appelé Didyme, l'un des douze, n'était pas avec les disciples, lorsque Jésus vint; ils lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Il répondit : Si je ne vois sur ses mains la marque des clous, si je ne mets le doigt sur cette marque et si je ne mets la main sur son côté, je ne croirai point. Huit jours après, les disciples étant de nouveau réunis, Thomas se trouvait avec eux; Jésus vint, quoique les portes fussent fermées, et se tenant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous ! Il dit ensuite à Thomas : Mets ici ton doigt et regarde mes mains; approche aussi ta main et la mets sur mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle. Thomas lui dit alors : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui répondit : Tu as cru, parce que tu as vu; bienheureux sont ceux qui ont cru et qui n'ont point vu !

Saint Jean, XX, 24-29.

MES FRÈRES,

L'extrême rapidité avec laquelle l'homme passe d'un sentiment à un autre est sans contredit l'un des traits les plus remarquables de sa nature. Il peut en un instant changer de conduite et d'opinion, comme de destinée, et l'on s'étonne alors de retrouver en lui le même homme. Les mouvements les plus opposés se succèdent tout à coup dans son cœur, et les vicissitudes de sa vie ne vont pas si vite que ses émotions et ses pensées. Considérez Abraham et Jacob, au moment où l'un

épargne Isaac, au moment où l'autre retrouve Joseph; c'est le même sentiment, c'est l'amour paternel qui remplit leur cœur, et quelle révolution subite s'est opérée dans leur sort! Voyez David condamnant avec justice le ravisseur de la brebis du pauvre, et entendant ce mot terrible : *Tu es cet homme-là!* Voyez Saul s'avançant d'un pas ferme vers les persécutions qu'il se promet, et abattu sous le poids de cette question atterrante : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* C'est toujours David, c'est toujours Saul, et cependant que leur cœur est changé! Leur vie est renouvelée, leur âme est subjuguée par un pouvoir qu'elle ignorait l'instant auparavant, et une destinée toute nouvelle s'est ouverte devant leur regard. Je multiplierais aisément ces exemples; partout vous verriez qu'en un moment, qu'en un jour, l'homme peut devenir en quelque sorte différent de lui-même, et pour en venir sans retard au récit qui doit nous occuper, quelle distance sépare le disciple de Christ disant : *Si je ne vois les marques des clous en ses mains, et si je ne mets mon doigt dans la plaie des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point*; et le même disciple s'écriant devant Jésus : *Mon Seigneur et mon Dieu!*

Mes Frères, il est bon que l'homme puisse changer ainsi. La vie humaine est si courte, les occasions propices passent si vite et leur retour est si incertain, l'avantage d'en profiter sans retard est si grand, qu'il est bon que l'homme puisse changer ainsi, passer en un instant de la vengeance à la pitié, de l'iniquité à la vertu, de l'incrédulité à la foi, et s'emparer ainsi des commencements de sa régénération. Je ne veux pas dire que des

changements si prompts soient sans inconvénients; ils ont besoin que le temps les confirme; ils fatiguent, ils épuisent quelquefois, et quand une sage et bonne résolution est prise, ce n'est pas tout, il s'agit de la remplir. Puis, comme ces changements ont lieu du mal au bien, ils peuvent aussi avoir lieu du bien au mal; un mouvement d'orgueil, un transport de colère, un acte de vengeance, ne sont souvent que le fruit d'un premier mouvement dont on se repent bientôt. Néanmoins, à tout prendre, il est bon que l'homme puisse changer ainsi; c'est un moyen de plus de le convertir, c'est un espoir de plus qu'il se convertira; c'est une large porte ouverte à tous ceux qui ne sont ni méchants ni fidèles, qui flottent incertains entre leurs passions et leurs devoirs, et n'attendent que l'occasion de se décider, et à ceux qui sans croire et sans nier doutent encore, hésitent dans leurs opinions incertaines, et vont devenir à la première occasion incrédules ou croyants. D'ailleurs, ces changements subits s'accordent avec les vicissitudes de notre terrestre pèlerinage : un Job passe dans un jour des plus hautes prospérités aux plus déplorables malheurs; ainsi un Saul, en un jour, passe des persécutions qu'il inflige à celles qu'il souffre pour le nom de Christ. Vous le voyez donc, notre vie est d'accord avec notre cœur; la Providence et la grâce suivent souvent la même marche, et sans que nous puissions compter s'il y a dans ce monde ou plus de rechutes ou plus d'amendements, toute cette expérience sert à confirmer ce grand précepte, qui est vrai pour les prospérités comme pour les vertus : *Que celui qui est debout prenne garde qu'il ne tombe!*

Mais soit que l'on tombe, soit que l'on se relève, l'une des études les plus intéressantes qu'un chrétien puisse faire, est celle de l'intervalle qui sépare les deux extrêmes ; cet intervalle, quelque court qu'il soit, peut toujours être mesuré. Pour un changement si grand il faut un grand mobile. Entre David adultère et David repentant, il y a la parole de Nathan ; entre Pierre qui renie avec exécration et Pierre qui se jette tout en larmes hors de la cour de Caïphe, il y a le regard du Christ ; entre Saul persécuteur et Saul persécuté, il y a la vision magnifique du chemin de Damas. Voyons donc aujourd'hui ce qui se trouve entre Thomas incrédule et Thomas fidèle. Essayons de nous représenter cette scène mémorable. Essayons d'assister à ce moment imposant où le Christ tout à coup s'est montré à ses apôtres, et a renouvelé le cœur du disciple qui doutait encore. Vous aimez trop la tombe ouverte de votre divin Sauveur pour vous plaindre qu'on vous y ramène, et peut-être que *les paroles de nos lèvres et les méditations de nos cœurs seront agréables*, si dans ce jour solennel nous pouvons dire à Jésus avec autant de confiance et de gratitude que Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu !*

I. Il serait impossible de profiter de l'exemple que nous offre le récit de l'Évangile, et de bien juger des sentiments de Thomas dans une circonstance si frappante, sans commencer par bien connaître son caractère. Quelles que soient les circonstances où l'on se trouve, les impressions qu'on reçoit et les devoirs qu'on

remplit, ou même les péchés que l'on commet, le caractère ne perd jamais tous ses droits, et l'on y reste fidèle sans s'en apercevoir. Thomas, probablement le seul survivant de deux frères jumeaux, était un homme franc et droit, plein de zèle et d'ardeur, qui tient à ses premières pensées comme il obéit à ses premières émotions. C'est un homme qui n'hésite jamais, il se dévoue de la même manière qu'il doute, de la même manière qu'il croit, en un instant et tout à coup. Lorsque Jésus, retiré à l'orient du Jourdain, annonce l'intention de revenir en Judée, à Béthanie, où l'appelait la mort de Lazare, malgré les dangers qui l'attendaient à Jérusalem, Thomas, dans un transport d'amour et d'admiration, s'écrie en s'adressant aux disciples : *Allons-y donc aussi et mourons avec lui.* Et ce même Thomas, qui se montre si prêt à partager le péril de mort du Christ et à le suivre au milieu des persécutions, ne comprenait rien cependant ni des mystères de la croix, ni des oracles de la résurrection. Lorsque dans un de ses derniers entretiens Jésus a dit à ses disciples : *Vous savez où je vais et vous en savez le chemin*, Thomas, aussi franc dans son ignorance que nous allons le trouver dans son incrédulité, interrompt le Christ et lui dit : *Seigneur, nous ne savons point où tu vas; comment pourrions-nous en savoir le chemin?* Vous le voyez, Thomas est le même dans son ignorance que dans son dévouement; il prend la parole avec la même promptitude, il s'exprime avec la même franchise; c'est un de ces hommes auxquels on peut se fier, parce que leur bouche ne parle que d'après leur cœur, parce qu'ils ne disent jamais que ce qu'ils pensent ou ce qu'ils éprou-

vent, et parce qu'ils le disent à l'instant. Et remarquez qu'ils agissent comme ils parlent, avec ardeur, avec transport, avec entraînement. Leur précipitation, quoique noble et généreuse, n'est pas sans danger; car s'ils atteignent le but quand d'autres le cherchent, ils le passent quelquefois, quand d'autres l'ont atteint.

Mais, c'est le caractère de saint Pierre que je vous décris, me direz-vous, et le Christ a donc eu deux disciples qui se ressemblaient... Mes Frères, c'étaient des hommes de cet esprit qu'il fallait pour répandre l'Évangile et fonder l'Église, et ce caractère de Thomas n'est pas, il est vrai, sans quelque rapport avec celui du fils de Jonas. Mais Thomas a bien moins de confiance en lui-même, et leurs caractères présentent la même différence que leur dévouement. Pierre jure qu'il mourra avec le Christ, et s'élevant au-dessus de tous, il déclare avec orgueil que quand tous le trahiraient, il ne le trahira pas. Thomas ne jure point : il s'écrie! Chez l'un, c'est un mouvement d'orgueil; chez l'autre, c'est un transport de fidélité. Aussi, l'un a renié et menti, et l'autre a douté. Sans que je veuille rabaisser ici la gloire du fils de Jonas, le doute valait mieux que le reniement; vous verrez aussi que la leçon donnée à Thomas par le Christ est bien différente de celle que Pierre a reçue. Il a fallu réintégrer Pierre dans la charge d'apôtre; il a suffi d'éclairer l'esprit de Thomas, qui n'était point déchu de son rang; laissons à chacun ses fautes; ils ont aussi chacun leur gloire et leurs vertus.

C'est pour des caractères pareils que les moindres circonstances de la vie ont de l'importance, parce qu'ils

en tirent des résultats que des hommes plus froids ne sauraient en faire sortir. Thomas, on ignore par quel motif, ne se trouvait point à Jérusalem le jour de la résurrection. Il est certain au moins que dans la soirée de ce jour mémorable, lorsque Jésus se montra aux apôtres, Thomas n'était point avec les disciples. Le langage que Jésus lui adresse dans l'entretien que nous étudions témoigne assez que Thomas ne l'avait point vu depuis la résurrection, et son absence conduit naturellement à penser qu'il était sorti de Jérusalem. De cette circonstance si simple, tout est résulté. Peut-être, s'il avait attendu au moins *le troisième jour* pour partir, peut-être, dès le matin, au premier bruit de la résurrection, ardent comme saint Pierre, il aurait couru comme lui au sépulcre, et comme saint Jean, il aurait pu dire ensuite : *J'ai vu et j'ai cru !* Mais son absence, dont certainement il n'entrevoyait pas lui-même l'importance, devint fatale à sa foi et servit de prétexte et d'occasion à des doutes. Dans le cours de la semaine qui a suivi la résurrection, peut-être même le dimanche suivant, Thomas revint à Jérusalem, revit les disciples, et leur premier soin fut de l'instruire du grand événement qui les avait ravis de joie. Représentez-vous l'étonnement de Thomas à cette nouvelle inespérée. Rappelez-vous que personne ne s'était attendu à la résurrection du Seigneur, ni les saintes femmes, ni les amis du Christ, ni les disciples, ni les apôtres; les oracles qui annonçaient le prodige n'avaient pas été compris ou bien avaient été oubliés au milieu des horreurs du Calvaire, et si hors de Jérusalem le bruit en était venu jusqu'à Thomas, il est évi-

dent qu'il ne l'a considéré que comme une rumeur populaire sans fondement. Il était sorti de Jérusalem sans s'y attendre, il revient sans y croire; et le premier mot qu'on lui adresse est la confirmation de cet événement inespéré!... Alors, entre Thomas et les dix apôtres un entretien s'est engagé dont l'évangéliste n'a évidemment rapporté que le résumé ou la fin. La discussion a dû être vive, parce que cela est dans le cœur humain, parce qu'on ne parle pas froidement d'une résurrection, parce que tous les apôtres, incrédules ou fidèles, ne pouvaient que prendre le plus ardent intérêt au triomphe de leur maître chéri, parce qu'il suffit, enfin, que deux hommes d'un caractère impétueux comme Pierre et Thomas ne s'accordent pas sur la vérité d'un fait, et que l'un l'affirme, tandis que l'autre le conteste, pour que de part et d'autre les esprits s'animent et qu'on se quitte en persévérant chacun dans ses idées. Ne craignons jamais, mes Frères, de voir dans les apôtres des hommes comme nous. Leur œuvre en est d'autant plus belle; les langues de feu qui se sont posées sur leurs fronts en sont d'autant plus lumineuses, et l'intervention divine dans l'établissement du christianisme d'autant plus évidente. Je n'avance rien ici qui ne soit appuyé sur l'Évangile. Une simple lecture du récit suffit pour reconnaître que l'historien sacré n'a donné, je le répète, que le sommaire de cet entretien, et il a si bien choisi le peu de paroles qu'il rapporte, que par elles nous pouvons juger de la conversation entière.

Quelle était la preuve que les apôtres et les disciples ne cessaient de donner à Thomas? une seule : *Nous*

avons vu le Seigneur! et cet ordre de discussion est conforme au cœur humain. Des témoins qui peuvent dire : Nous avons vu, ne disent pas autre chose, parce que cet argument est le plus fort qu'ils puissent alléguer ; ils y reviennent sans cesse ; ils le présentent sous mille aspects ; ils le reproduisent sous mille formes, et ils s'étonnent de ne pas convaincre, parce qu'ils sont convaincus. Ils ont vu, et ils ne se croient pas tenus d'avancer d'autres preuves. Si celle-là leur suffit, pourquoi ne suffirait-elle pas à d'autres? L'amour-propre d'un témoin oculaire est toujours intéressé dans son témoignage, parce qu'il faut douter, pour le contredire, ou de sa sincérité ou de sa raison. Thomas ne contredit point ses condisciples, en les accusant de mensonge ; mais l'idée qui s'est emparée de lui, l'objection qu'il a présentée, la réponse qu'il a faite, paraît avoir été toujours celle-ci : Vous avez vu un esprit, et vous croyez avoir vu le Seigneur. Cette erreur était conforme aux préjugés des Juifs. Saint Luc dit en termes formels que lors de la première apparition du Christ, les disciples, effrayés et troublés, croyaient voir un esprit, et ce qui achève de montrer que cette idée était celle de Thomas, c'est la preuve qu'il demande. Regardez-y attentivement : vous verrez que cette preuve est toute matérielle ; ce sont des plaies, des cicatrices que Thomas veut voir et toucher, parce qu'il sait qu'un esprit n'en a point, et s'obstinant dans cette erreur, il finit par dire aux apôtres : *Si je ne vois les marques des clous en ses mains, et si je ne mets mes doigts dans les plaies des clous, et ma main dans celle du côté, je ne le croirai point.*

Voilà, mes Frères, les mots fameux qui ont mérité à Thomas le titre d'incrédule, et qui semblent remplis de l'exigence la plus indiscrète, de l'incrédulité la plus enracinée. Non, ce n'est pas là le sens qu'il faut leur donner. Ces paroles n'ont pas formé un discours suivi; ce sont de vives assertions, de soudaines répliques qui ont éclaté coup sur coup dans la chaleur de la dispute; c'est l'obstination d'un homme qui raisonne, et non pas celle d'un incrédule qui contredit; c'est l'intempérance de langue d'un disputeur qu'on interpelle de tous côtés à la fois; c'est la persévérance dans une seule idée, et non pas cette indomptable incrédulité qui refuse de voir et ne demande des raisons que pour les combattre. Et la preuve que Thomas, si j'ose ainsi m'exprimer, ne parlait pas sérieusement, c'est qu'il n'a pas songé un instant à faire ce qu'il a dit; c'est qu'il n'a pas touché ces plaies; c'est qu'il a fini par croire précisément par la raison qu'il repoussait, par la même raison que le reste des disciples, simplement parce qu'il a vu le Seigneur. Mais alors, si cette parole ne mérite pas tous les reproches dont l'histoire la poursuit et dont la renommée vulgaire l'environne, si elle n'est qu'un mot échappé dans l'entraînement de la discussion, pourquoi saint Jean l'a-t-il rapportée? Par un motif bien simple. C'est que Jésus a répété les expressions mêmes dont le disciple s'était servi, et que nous n'aurions pas compris la réprimande du Seigneur, si nous n'avions connu l'imprudence du disciple. Mes Frères, je me sens pressé de le dire: plût au ciel que tous les incrédules le fussent comme Thomas! Ses doutes viennent de la tête, le cœur n'y est pour rien;

pour moi, je ne craindrai jamais des doutes pareils; la foi est facile, quand le cœur est sincère et bon.

Aucune conclusion défavorable à Thomas ne peut se tirer de ce que l'on ignore quel jour cet entretien s'est tenu; s'il a eu lieu dans le cours de la semaine qui a suivi la résurrection, la concorde a continué de régner entre les disciples, puisque le dimanche suivant nous retrouvons Thomas avec eux; s'il a eu lieu ce dimanche même, Thomas n'a pas eu le temps de s'obstiner dans son erreur. C'était dans la même maison, où huit jours auparavant Jésus s'était montré au milieu d'eux. La haine des Juifs était loin d'être calmée; les mêmes précautions étaient nécessaires; les portes étaient soigneusement fermées; tout à coup elles s'ouvrent.... Mes Frères, la foi ne doit jamais reculer devant un miracle; le pouvoir qui en fait un peut en opérer mille, et s'il y avait ici un prodige, pourquoi hésiterions-nous à en convenir? Tel n'est point le sens du récit, et nous ne devons pas changer en merveille inutile un événement naturel. Les portes étaient closes; tout à coup elles s'ouvrent pour le Christ; il se présente au milieu des apôtres et leur dit : *Que la paix soit avec vous!* Thomas était parmi eux!... Quelles pensées tout à coup ont dû s'élever dans son âme! Quelle surprise, quel saisissement, quelle joie! Comme son cœur a dû brûler au dedans de lui, quand son regard pour la première fois a rencontré celui de Jésus ressuscité! Que fera-t-il maintenant? c'est à lui de rester fidèle à ses propres pensées; c'est à lui de se souvenir qu'il a demandé à voir; c'est à lui de convenir qu'il voit. Que fera-t-il?... Thomas garde le silence. Il devait attendre, il devait

laisser à Jésus de parler, et, sans ouvrir la bouche, d'un œil fixe, immobile, il regarde, tandis que mille émotions diverses se pressent dans son cœur ; il regrette de s'être obstiné dans son erreur ; il regrette de n'avoir pas ajouté foi au témoignage de ses frères ; et en même temps, couvert de confusion, saisi d'étonnement, transporté de joie, il est là debout devant le Seigneur comme devant son juge... *Que la paix soit avec vous !...* Non, la paix ne pouvait être encore avec le disciple incrédule. Et alors, c'est vers lui que le Christ s'avance ; c'est lui qu'il cherche, c'est lui qu'il nomme ; c'est à lui qu'il s'adresse, et il lui dit : *Thomas ! mets ton doigt ici et regarde mes mains ; avance la tienne et la mets dans mon côté, et ne sois pas incrédule, mais croyant.* Quelle douceur, quelle bonté dans cette censure du doute, dans ce rappel à la foi ! Et à ces accents si bien connus, à ces signes de douleur, et surtout à ces paroles, les mêmes que Thomas a prononcées dans son erreur, et que le Christ seul peut connaître sans les avoir entendues, le disciple passe en un instant à la conviction la plus profonde, et aussi prompt dans sa foi que dans son dévouement et dans son doute, ne peut jeter qu'un cri d'admiration, de reconnaissance et d'amour : *Mon Seigneur et mon Dieu !* Quelle réponse, mes Frères ; quelle admirable et simple confession de foi ! Convenez-en ; celui qui a été croyant de cette manière n'a pas pu être incrédule d'une manière bien condamnable. Avec quel empressement il croit ; comme il s'élance tout entier vers ce divin maître, qui vient à lui ; comme il abjure sa vaine erreur, et maintenant qu'y a-t-il dans le monde qui puisse ébranler sa confiance ? Rien. C'est au Christ

seul que Thomas a pu dire : *Mon Seigneur et mon Dieu!* et ce mot, il le répétera pendant tout le cours de son apostolat, de contrée en contrée et d'île en île, jusqu'aux rivages mêmes des Indes, si le Seigneur l'y envoie.

II. La scène que je viens de vous retracer offre tous ces caractères de grandeur et de simplicité que vous aimez à retrouver dans l'Évangile. Le Christ ressuscité s'y montre avec sa gloire et sa charité accoutumée, et il est impossible de ne pas être attendri en se le représentant, lorsqu'il daigne adresser au disciple cette parole touchante : *Ne sois pas incrédule, mais croyant.* Un doute reste à éclaircir : dans cette soirée mémorable où Jésus est venu se montrer à son disciple et remplir ainsi son cœur d'une foi vive et certaine, Jésus ne pensait-il qu'à Thomas? Il me reste à vous prouver que dans ce moment Jésus pensait à tous ceux qui dans la suite des temps devaient être ajoutés à l'Église pour obtenir le salut.

Un apôtre a dit : *Nous marchons par la foi et non par la vue.* Mes Frères, que cette parole est juste et profonde! Vous qui croyez en Dieu et en Christ, vous qui considérez l'Évangile comme la seule règle de vos opinions, de vos espérances, de vos devoirs, regardez autour de vous; contemplez le monde, la vie, la religion, la Providence : de tout ce que vous croyez, vous ne voyez rien. Dites-moi ce qui est à voir dans l'Église de Christ; dites-moi quelles sont les choses visibles qui peuvent occuper votre foi... O vanité! Un peu d'eau, pour le front de nos enfants une fois dans leur enfance;

un peu de pain, un peu de vin pour nous-mêmes, voilà tout ce que nous voyons. Est-ce donc là le christianisme? Non, le christianisme est invisible comme le Dieu qui l'a fait. Le christianisme est en nous, et non pas hors de nous; le cœur humain, voilà son seul domaine, et *nous marchons par la foi, non par la vue.*

Poursuivez cette pensée dans ses détails et vous reconnaîtrez combien elle est simple et facile. Vous attendez, vous désirez la sanctification; car vous savez que *sans la sanctification nul ne verra le Seigneur* et qu'il nous est ordonné d'être *parfaits comme notre Père qui est aux cieux est parfait.* Il vous tarde d'être débarrassés de cette funeste faculté que nous avons de pécher; il vous tarde que toutes les terrestres turpitudes soient effacées de nos cœurs et que toutes nos passions soient changées en une énergie pure et vertueuse; vous recherchez la sanctification, et ce que vous voyez surtout autour de vous et en vous, ce sont des péchés. Où est-elle cette sanctification que vous désirez? Vous ne l'avez jamais vue, vous ne la verrez jamais sur la terre; car nous sommes tous *des serviteurs inutiles*, et sur mille articles nous ne pourrions répondre à un seul.

Ensuite, vous attendez impatiemment un état plus heureux que cette vie; un état où votre paix ne sera pas si souvent troublée, un état sans inquiétude, sans souffrance, sans pauvreté, sans injustices; vous attendez une félicité parfaite, et vous ne voyez autour de vous que des misères et des peines; en vain vous promenez vos regards dans ce monde; un bonheur toujours pur n'y est point; nous le savons si bien que nous ne l'y cherchons plus; partout il y a quelques feuilles sèches

et flétries sur l'arbre le plus verdoyant et le plus beau.

Enfin, vous désirez, vous attendez impatiemment l'immortalité, et vous ne voyez autour de vous que des tombeaux. Êtres immortels que nous sommes, tous nous avons porté, nous portons, ou bien nous porterons quelque deuil, et le deuil se voit, mais l'immortalité ne se voit pas. Et en vain, vous qui pleurez sur des tombeaux chéris, en vain, vous qui comme Marie vous asseyez à la porte des sépulcres, en vain, essayez-vous de percer les ombres de la mort; en vain à travers vos larmes essayez-vous d'entrevoir l'immortalité. Non, vous ne voyez que de la poudre, un linceul et des vers; tout le reste est caché. Mes Frères, à tant de traits, vous devez le reconnaître : sanctification, béatitude, immortalité, admirables objets de notre attente, saintes promesses du Seigneur, certitudes célestes de notre avenir, tout est invisible. Nous marchons par la foi et non par la vue. Croire, c'est se représenter la vérité, et non la voir.

Nous marchons par la foi; et mille générations avant nous, et toutes celles qui passeront après nous sur cette terre en feront autant. Nous marchons par la foi et non par la vue, et voici un disciple, un apôtre, Thomas, l'un des plus ardents et des plus zélés, qui s'écrie : Si je ne vois point et si je ne touche point, je ne croirai point... Concevez-vous maintenant tout le danger de cet exemple? S'il fallait voir pour croire, qui donc croirait? Combien y aurait-il eu de chrétiens dans ce monde, et combien de temps l'Église aurait-elle duré? Il y aurait eu une seule génération de fidèles, et l'Église aurait été finie à l'ascension de Jésus-Christ.

Alors, qu'a fait Jésus pour tout accorder, pour accorder l'intérêt d'un disciple qu'il ne voulait pas abandonner dans son erreur, et l'intérêt de tant de fidèles, qui ont vécu leur vie avant ou après l'Évangile et qui ne pouvaient voir Jésus sur la terre; ô mes Frères, Jésus est venu au-devant de son apôtre; il lui a accordé la preuve qu'il demandait; il s'est fait voir à lui; il lui a montré les plaies des clous de la croix; il a fait sortir du fond de son cœur cette parole de consécration et de foi : *Mon Seigneur et mon Dieu*, et pour que personne ne s'imaginât avoir quelque motif de regretter ce privilége et le droit de dire : Quand je verrai, je croirai, Jésus a dit à Thomas : *Parce que tu as vu, Thomas; tu as cru; Bienheureux sont ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru!* c'est-à-dire : leur foi est meilleure encore que la tienne, et leur récompense sera meilleure que ta récompense. Quelle sagesse et quelle équité dans cette parole! Quel juste partage établi entre les contemporains de Jésus d'une part, et de l'autre, les fidèles qui ont précédé Jésus sur la terre et nous qui n'y sommes venus qu'après lui! Quelle justice que celle qui pèse ainsi la foi du monde entier dans sa balance, n'oublie pas de mettre en ligne de compte les difficultés ou les facilités que l'on trouve à croire, mesure les succès sur les efforts qu'ils coûtent, et approuve en proportion de ce qu'il a fallu faire pour être approuvé!

Voyez donc combien sont insensés ces regrets, ces murmures que l'on entend quelquefois sur les dix-huit siècles écoulés depuis l'Évangile. Nous sommes venus trop tard au monde, disent ces chrétiens imprudents, et si nous avions vu Jésus-Christ, nous le connaîtrions

mieux. Ah! combien de ces hommes téméraires n'auraient vu alors que le fils de Marie; combien peut-être l'auraient pris pour un Samaritain, pour un imposteur, pour un rebelle; combien le lendemain de la résurrection auraient dit: Si je ne vois les plaies du crucifié, je ne croirai point; et le Christ leur aurait répondu comme à Thomas: *Bienheureux sont ceux qui n'ont point vu et qui ont cru!* Ce seul mot rétablit l'équilibre entre les contemporains du Christ, et nous et toutes les générations de la terre; ce seul mot reconnaît à chacun ses droits, assigne à chacun ses espérances; ce seul mot prouve que le salut est universel et que nul n'est oublié dans les miséricordes du Seigneur... Patriarches et prophètes, illustres exemples du monde, vous qui avez cru n'être qu'*étrangers et voyageurs* sur la terre, vous qui avez *salué de loin la journée du Seigneur en tressaillant de joie*, vous êtes bienheureux, car vous n'avez point vu, et vous avez cru!... Peuples de tous les lieux, générations de tous les siècles, vous aussi, le salut vous est offert, et votre foi peut attendre sans inquiétude le moment d'être changée en vue. Adorons, ô mes Frères, ces miséricordes immenses où nous avons chacun notre part. Soyons persuadés que notre foi est aussi agréable au Seigneur que celle de tous ses enfants. Soyons persuadés que pour la grâce comme pour la Providence *un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour*; ne regardons pas en arrière, mais avançons vers le but qui nous est proposé; retenons la foi dans une conscience pure, et marchant d'un pas ferme au milieu de ce qui n'a que de l'apparence, contents des assurances qui nous sont données, nous préfère-

rons à ces plaies de la croix, à ces signes de souffrance et de mort, même à la tombe ouverte près de laquelle les souvenirs de ce jour réunissent tous les croyants, la glorieuse vision d'Étienne qui voyait les cieux ouverts et le Fils de l'homme à la droite de Dieu, et du fond de nos cœurs sortira cette adoration unanime : *Mon Seigneur et mon Dieu!*

LA QUESTION DU CHRIST :

QUI DIT-ON QUE JE SUIS?

> Jésus fit à ses disciples cette question : Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme? Ils lui répondirent : Les uns disent que tu es Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes.
>
> *Saint Matthieu*, XVI, 12, 14.

MES FRÈRES,

Pourquoi Jésus demande-t-il à ses disciples, non ce que l'on pense de sa doctrine, mais ce que l'on pense de sa personne?

Le christianisme n'est-il pas plus important à connaître que le Christ? Qu'importe l'ouvrier, si nous profitons assez de l'ouvrage; qu'importe l'architecte du sanctuaire, pourvu que le sanctuaire soit saint et toujours ouvert? Le sermon sur la montagne est toujours le sermon sur la montagne, quelque bouche qui l'ait prononcé; l'oraison dominicale est la plus courte et la plus parfaite des prières, quelque voix qui l'ait proférée la première, et pour les Juifs surtout qui s'exagéraient

la sainteté de leur alliance et ne songeaient pas qu'une loi plus divine que celle de Moïse fût même possible, il semble que la connaissance de l'Évangile, et non celle de son auteur, devait passer en première ligne; il semble que la question la plus pressante était, non : *Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme?* mais que pense-t-on de ce que j'enseigne, moi, *la lumière du monde?*

Dans les œuvres et les institutions humaines, l'auteur importe peu. On peut gémir que tant d'imitateurs de second ordre, ou même tant de spoliateurs de créations dont leur capacité vulgaire était incapable, se glissent adroitement dans l'admiration des peuples à la place des hommes de génie qu'ils suivent de si loin; on peut protester contre ces gloires usurpées, contre ces plagiats de renommée, et déplorer que les continents et les îles ne portent pas toujours le nom de celui qui les a découverts; ils sont découverts néanmoins, et le monde en fait usage. On est incertain s'il a existé un Homère; mais l'Iliade, quelle qu'en soit l'origine, est un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, le poëme peut-être qui a exercé le plus d'influence sur la culture des arts et la marche de la littérature et de la poésie, depuis les temps primitifs de la Grèce jusqu'à nos jours. Le livre, trop mystique sans doute, mais admirable dans la sincérité de son mysticisme, dont on a pu dire qu'il est la plus belle production de l'esprit humain, parce que l'Évangile n'en est pas une, l'*Imitation de Jésus-Christ*, est anonyme, et toutes les recherches des savants n'ont pu dissiper complétement le mystère dont l'auteur s'est entouré. Bien plus, les inventeurs de ces arts et de ces

instruments si nécessaires, que l'on a peine à se figurer comment l'humanité pouvait s'en passer et vivre, ne portent pas d'ordinaire un nom historique; leur gloire se perd dans les fables de la mythologie. De tous ces travaux, cependant, le monde profite dans une involontaire ingratitude, et n'a pas à s'inquiéter de mieux connaître le bienfaiteur pour jouir du bienfait.

Il en est autrement dans les choses de foi; méconnaître le Christ, c'est méconnaître le christianisme, et je ne crains pas d'affirmer que l'intelligence et l'amour de la religion chrétienne sont toujours proportionnés à l'idée qu'on se fait de son divin auteur. La raison en est simple : le christianisme tout entier est personnifié pour ainsi dire en Jésus; il le manifeste, il le représente, il le met en action; non-seulement il montre le chemin, enseigne la vérité et ramène la vie; mais il est lui-même *le chemin, la vérité et la vie;* non-seulement il nous apporte la lumière, mais il est *la lumière du monde;* loin de se déclarer content des imparfaites vertus de la morale humaine ou de la loi juive, il recommande, il exige la perfection, et de plus il est parfait, *le Fils de l'homme,* c'est-à-dire l'homme par excellence, l'*homme céleste*, l'homme tel que Dieu l'avait créé, l'homme qui réalise l'idéal de l'humanité, et en conséquence l'image empreinte de Dieu. On ne peut croire à une perfection sans l'avoir vue. Comment vous persuaderez-vous que la perfection chrétienne est quelque chose de possible, si la théorie seule est connue, et ainsi, méconnaître le Christ c'est méconnaître le christianisme; la rédemption suppose le rédempteur; la crèche n'est rien sans l'enfant qui y repose; la croix,

rien sans le crucifié qui y meurt ; la tombe, rien sans le ressuscité qui en sort... Vous comprenez maintenant l'intérêt extrême de cet entretien de Jésus avec ses disciples, et pourquoi il leur adresse cette solennelle question : *Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme?*

A diverses reprises, j'ai développé devant vous ces pensées ; j'y reviens pour vous les offrir sous une forme nouvelle, qui m'a semblé utile. Mon dessein est de comparer, aux réponses anciennes que le texte rappelle, les réponses modernes faites à la demande du Sauveur, et de vous montrer qu'elles diffèrent bien moins qu'on ne pense ; elles accusent le même laisser-aller religieux qui se contente de croire et de professer à moitié et par fragments. Si j'osais faire comparaître devant vous quelques-uns de ces esprits d'élite que le monde écoute et qui représentent le plus fidèlement les opinions contemporaines ; si j'osais leur poser la question du texte et les presser de nous dire quel le Christ est à leur jugement, mes Frères, l'apparente variété de leurs déclarations se réduirait à répondre : c'est un Jean-Baptiste, un Élie, un Jérémie ou quelqu'un des prophètes.... Essayons à ce point de vue de renouveler en idée cette scène de l'Évangile et de ranimer notre foi devant le parallèle de ces erreurs, que les siècles s'empruntent les uns aux autres en les prenant toujours pour nouvelles.

I. Une idée fort étrange pour nous, fort simple pour les Juifs, prévalait à l'époque de l'Évangile, et plus le moment de l'accomplissement de la promesse s'appro-

chait, plus cette erreur s'emparait avec force des esprits. Les Juifs en étaient venus à croire que le Messie ne paraîtrait point seul dans le monde et que les principaux prophètes de l'ancienne alliance lui formeraient en quelque sorte un cortége d'honneur, prêts à seconder son ministère par cette reprise du leur. Le Messie, selon la foi israélite, devait être le prince des prophètes; il semblait naturel que sa cour se réunît autour de lui. Le système alors suivi d'interprétation des livres de l'Ancien Testament et surtout des livres prophétiques prenait les images à la lettre et en matérialisait la poésie; ce que les auteurs sacrés, dans la hardiesse orientale de leur style, entendaient au spirituel, on s'efforçait de l'entendre, de le transposer au temporel, et la vérité se perdait ainsi au milieu de traditions que la crédulité et l'ignorance populaire se chargeaient de défigurer à leur tour. La croyance en un séjour des morts, en un royaume des ombres, où les générations passées, *recueillies vers leur peuple, endormies avec leurs pères*, attendaient dans une sorte de sommeil mortuaire la résurrection et d'où quelques privilégiés d'entre les trépassés pouvaient sortir pour un temps, si Dieu les réveillait, cette croyance, qui avait tant de prise alors sur les imaginations, favorisait l'attente d'une apparition de prophètes, précurseurs ou compagnons du Messie. Quelques souvenirs épars de l'ancienne alliance venaient s'y rattacher au moyen de ces allusions, de ces parallèles, de ces types dont l'esprit juif a toujours été si prodigue; c'était l'absence du tombeau de Moïse, que la Providence, par précaution contre l'idolâtrie, avait laissé ignorer à tout Israël; l'enlèvement d'Élie, qui pouvait d'autant

plus facilement reparaître que les liens du sépulcre ne le retenaient pas; l'oracle de Malachie, annonçant un précurseur du Messie qui marcherait devant lui avec la force et la vertu de l'ancien Elie; enfin, à l'époque même de l'Évangile, la mort sanglante de Jean-Baptiste qu'une résurrection seule, dans l'opinion superstitieuse de beaucoup de fidèles, suffirait à venger. La combinaison héréditaire de ces vérités et de ces erreurs confusément mêlées avait fini par accréditer, ainsi que l'Évangile de saint Jean en fournit la preuve, l'idée qu'un envoyé divin extraordinaire, bien autrement puissant et glorieux que le fils de Zacharie et que l'on nommait dans un sens d'excellence et de supériorité : *le prophète*, précéderait le Messie sur la terre et serait chargé de préparer sa gloire et son règne. A toutes ces causes d'erreur, à toutes ces sources de superstitieuses espérances, il faut joindre la plus répandue et la plus féconde, celle dont l'Évangile offre de toutes parts la trace, l'attente d'un Messie temporel, que *le fils du charpentier* réalisait si peu, d'un Messie qui chasserait les Romains, délivrerait la Judée, rendrait à Israël la splendeur des époques les plus brillantes de ses annales et ferait du temple le sanctuaire du monde, de la loi de Moïse le code de l'humanité.... Tel était l'état de l'opinion publique, telles les rumeurs religieuses partout répétées et commentées de mille manières, telle enfin l'excitation désordonnée des esprits, lorsque dans la quatrième année de son ministère l'humble artisan de Nazareth, l'humble fils de Marie adressait à ses disciples cette question : *Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme?*

A cette demande, le Christ reçoit en même temps plusieurs réponses; chaque apôtre répond selon les rumeurs venues jusqu'à lui, selon les confidences peut-être qu'il avait reçues, ou les entretiens auxquels il avait pris part, et ici une observation importante doit trouver sa place; nous, qui connaissons Jésus-Christ comme le Fils de Dieu, le Sauveur du monde, le Prince de la vie, nous croyons presque entendre un blasphème quand il est pris pour Jean-Baptiste, pour Élie, Jérémie ou quelqu'un des prophètes ressuscité. Mais, de la part de ses contemporains, il serait injuste de prendre en mauvaise part ces erreurs pardonnables encore et contre lesquelles Jésus lui-même ne prononce aucune censure; son ministère n'était point terminé; toute sa gloire, toute sa vérité n'était point manifestée; la voix du ciel pouvait dire : *Je l'ai glorifié*, mais elle devait ajouter : *Je le glorifierai encore*, et ceux qui nourrissaient ces idées fausses, loin de songer à lui faire injure, croyaient lui rendre hommage; leur foi, leur admiration, leur reconnaissance peut-être, comme celle de l'aveugle-né au premier jour de sa guérison, avaient déjà fait un grand pas en donnant à l'élève du charpentier, à un Galiléen de Nazareth, au maître de quelques péagers et de quelques pêcheurs, le nom illustre et vénéré ou du Baptiste, ou d'Élie, ou de Jérémie. C'était de la foi abusée et irrésolue; mais, après tout, c'était de la foi, et la sainteté du titre de prophète, la renommée religieuse de ces grands hommes de l'ancienne alliance, les grandes actions qui consacraient leur mémoire, le récent martyre du précurseur, tout ici absout ces simples admirateurs de Jésus du moindre soupçon d'avoir attenté à sa

gloire... Ne doutons pas que Jésus ne leur ait appliqué la règle de justice qu'il a posée lui-même : *Je juge ainsi que j'entends*. Dans nos actes et nos croyances, tout est relatif, même la religion, et ce qui serait, en pleine seconde alliance, une incrédulité insensée et stérile, n'a été, vers la fin de la première, que la première lueur d'une vraie foi chrétienne.

Je fais ces réserves de droit en faveur des contemporains du Christ, pour appuyer d'autant plus librement, dans le rapprochement de leurs erreurs et des erreurs modernes, sur le vice et le danger de celles-ci. Ces Juifs croyaient honorer le Seigneur; ceux qui de nos jours rajeunissent sans le savoir ces illusions de la piété antique croient l'honorer aussi; mais ils n'ont pas les mêmes excuses, et le plus souvent ils ne peuvent se disculper sous prétexte d'ignorance... Jean-Baptiste, Élie, Jérémie ou quelqu'un des prophètes!... Creusez au fond des choses que ces souvenirs rassemblent sous vos yeux; rendez-vous un compte fidèle de ce que ces noms-là signifiaient dans la pensée d'un Juif instruit, sincère et pieux; retracez-vous ces missions, ces caractères, ces dévouements, et voyez, sans faire pâlir en rien devant vous ces saintes renommées, voyez à quelle distance elles sont toutes de Jésus!

II. Jean-Baptiste, l'humble et fidèle précurseur du Christ, qui sait si bien aspirer à la seule gloire *de préparer ses sentiers et d'aplanir ses chemins*, Jean, ce fils d'un sacrificateur qui ne s'occupe jamais de sacrifices et qui semble oublier complétement les priviléges de son extraction sacerdotale, Jean qui préfère aux lieux saints du temple les montagnes de Hébron ou les dé-

serts de Bethabara et qui très probablement n'a jamais paru à Jérusalem, Jean enfin qui dépouille la robe de pontife pour ne revêtir que le rude manteau du prophète, placé à l'entrée de l'Évangile et comme sur les confins des deux alliances, est le premier moraliste du christianisme. Du temple, des autels, des holocaustes, des expiations, des observances, il ne dit pas un mot dans son ministère; toute sa prédication n'a que ce seul thème : Repentez-vous et vous convertissez! il marque la transition de la loi cérémonielle du mosaïsme à la loi morale de l'alliance nouvelle; il complète et achève sous ce rapport l'œuvre des anciens prophètes, dont la mission a surtout été de détromper par degrés les Juifs de la valeur des rites, des sacrifices, des dîmes, des abstinences, et de les amener à mettre en première ligne le devoir et le progrès, l'amélioration du cœur, l'intégrité de conduite. *Obéissance vaut mieux que sacrifice*, avait dit Osée, quand le temple de Salomon était encore debout dans sa splendeur et que l'immense autel des holocaustes dominait Jérusalem du sommet de Morija; *obéissance vaut mieux que sacrifice*, admirable et simple expression de la pauvreté de la forme en comparaison du prix inestimable de la piété et de la vertu... *Obéissance vaut mieux que sacrifice* est le résumé de la prédication du Baptiste, et sa morale est déjà si chrétienne à la veille du christianisme, qu'elle offre ce caractère spécial de la morale évangélique de s'adapter à toutes les variétés de la vie, et de prendre ses auditeurs, dirai-je par leur faible ou leur fort? en recommandant le devoir le plus saint, en censurant le péché le plus

fréquent de chacun, depuis les publicains et les soldats jusqu'aux chefs orgueilleux et hypocrites des sectes qui exploitaient la religion à leur profit. C'était là vraiment préparer les sentiers du Seigneur ; il avait besoin de trouver, non des formalistes rigides, soigneux de nettoyer les vases de leurs tables et de blanchir les sépulcres déjà prêts dans leurs jardins, mais des humbles de cœur, des simples en esprit, empressés à *la repentance pour avoir la vie*. La mort de Jean a magnifiquement confirmé la sainteté pratique de sa doctrine ; prophète juif muet sur le judaïsme, il ne prêche que la conversion et la pureté de cœur, et il meurt martyr de la vertu, victime d'un lâche tyran et d'une femme impudique dont il accuse les scandales.

Qui dit-on que je suis? demande le Christ ; on lui répond : *les uns disent que tu es Jean-Baptiste....* Mes Frères, de nos jours, combien d'esprits, d'ailleurs éclairés et sincères, ne voient en Jésus qu'un moraliste humain et rien de plus ! Dans son enseignement, dans sa parole si simple, si pénétrante et naïve à force de sublimité et d'élévation, ils déclarent trouver à chaque page une morale incomparable où la loi du progrès illimité, la loi de l'amour fraternel, l'indépendance absolue de la conscience individuelle et l'espérance d'une immortalité de justice et de récompense, sont développées en traits d'une beauté merveilleuse. Mais c'est là tout ce qu'ils voient dans l'Évangile, et avec un sourire où perce quelque pitié de votre crédulité, ils vous diront que c'est beaucoup. Le reste de l'Évangile, ils le laissent dans l'ombre ; le reste, c'est-à-dire tout ce qui est directement céleste, la majesté divine du Christ, la longue

promesse de sa venue, ses miracles, la liberté de sa mort, la merveille de sa résurrection, l'inspiration de ses apôtres, son règne dans la gloire, ce reste-là ils le regardent comme non avenu ; ils le passent sous silence : ils ne s'en expliquent point ; ils affectent de n'y point prendre garde ; ils dégagent de l'ensemble de l'Évangile la morale évangélique, et ils ne font du Christ dans sa vie qu'un moraliste et dans sa mort qu'un martyr, sans se même douter que c'est retomber à leur manière dans une erreur vieille de dix-huit siècles et qui s'est dissipée alors en naissant ; sans se douter que c'est faire de Jésus un Jean-Baptiste avec plus d'éclat de prédication et une mort en public au lieu d'une mort dans le secret d'une prison.

III. J'ai prolongé à dessein ce premier rapprochement pour resserrer les autres et laisser à votre piété le soin instructif de les étendre. Elie, dans les annales des missions divines de la première alliance, est le type du zèle et de l'enthousiasme, et son souvenir se prêtait facilement à ces parallèles, à ces allusions que la piété juive affectionnait. Elie est à part dans l'histoire sainte ; sa famille, sa race, sont inconnues ; il n'a point de généalogie ; naissance, profession, origine, on ne sait rien de lui, sinon qu'il sort de Thisbé, ville de Nephtali ; il est le Thisbite ; c'est là son seul titre historique. Mais ce qu'on sait de lui surtout, c'est son zèle indomptable, son ardeur qui s'épanche devant les rois et les prêtres des idoles, devant les disciples et le peuple, en ironies acérées, en prières sublimes, en plaintes amères, en menaces pleines de terreur, en apologies pleines de fermeté ; sa piété n'a rien de calme ; elle est toujours *émue*

de jalousie à cause de l'Eternel; rien ne lui coûte pour confondre l'imposture, pour défendre le vrai Dieu ; rien, ni de demeurer caché au bord d'un torrent sans autre société que les corbeaux du désert, ni de courir plusieurs heures de suite comme un simple esclave à la suite du char du roi ; son désespoir même est admirable, quand il croit au triomphe de l'idolâtrie, quand il s'enfuit pour ne point le voir jusqu'aux déserts de l'Horeb ; là, il faut, pour l'instruire et le ramener, que la Providence déploie sous ses yeux les redoutables phénomènes d'un ouragan de ces climats, où la vengeance divine n'apparaît point, et quand le calme a suivi l'orage, quand la voix divine l'interroge sur son absence loin d'Israël, inébranlable encore, Élie répond : *J'ai été violemment ému de jalousie pour l'Eternel, parce que les enfants d'Israël ont abandonné son alliance.* Nul n'a surpassé ce grand homme dans le service continuel de la gloire de Dieu, dans la haine vigoureuse de l'impiété, dans le désir dévorant de voir le peuple élu fidèle et le Dieu vivant servi.... Elie est le modèle incomparable du zèle de la religion....

Qui dit-on que je suis? demande le Christ ; on lui répond : *Les uns disent que tu es Élie...* Mes Frères, il est encore des esprits pour considérer le Christ comme un enthousiaste, et je me sers à dessein de ce mot, le plus doux de tous ceux que cette opinion affectionne. Disciple fidèle de Moïse, vous diront ces étranges interprètes de l'Évangile, triste de voir sa loi défigurée par l'absurdité des traditions et la servilité des observances cérémonielles, Jésus a voulu la rétablir dans sa pureté et en restituer aux Juifs le vrai sens moral ; il a fallu l'im-

prudente ardeur de l'enthousiasme pour engager la lutte contre les sectes de Judée, contre le sacerdoce et le sanhédrin de Jérusalem, sans autre appui que l'incertaine admiration d'une partie du peuple, sans autres auxiliaires que d'obscurs amis choisis dans les rangs les plus pauvres; il a fallu cet enthousiasme pour accepter, pour revendiquer le titre de Messie et tenter ainsi de rattacher les réformes du présent aux souvenirs du passé; il a fallu cet enthousiasme pour promettre des succès illimités à cette doctrine si supérieure au temps et pour mourir, sans perdre espoir, d'une mort d'ailleurs si belle et qu'il eût été facile de s'épargner. La surprise que cette vie et cette fin ont causée a fini par enfanter en ce siècle crédule le merveilleux qui remplit l'Évangile; pour qui sait s'élever au-dessus des préjugés religieux, l'enthousiasme est le mot de l'énigme.... et en raisonnant de cette manière, ces incrédules, d'autant plus commodément épris de leur système que l'enthousiasme est un état de l'âme et un genre de vie que la foule ne comprend guère et que leur incrédulité revêt alors un faux air de profondeur et de science, ces incrédules oublient précisément ce qu'oubliaient les Juifs qui prenaient Jésus pour Élie; Élie, toujours dévoré de zèle, toujours précipitant sa course à travers les idoles qu'il détruit, toujours l'imprécation à la bouche contre les faux dieux ou des apostrophes à Dieu même d'une telle hardiesse qu'il semble alors *converser comme un homme avec son intime ami;* Elie, comme réformateur religieux, est à l'opposé même de Jésus, toujours calme, simple, débonnaire, ne s'emportant que contre l'hypocrisie, et maître de lui en présence du démon dans les

visions solitaires de ses premières prières, comme Messie en présence du peuple qui veut le voir tantôt couronné, tantôt crucifié, en présence d'un Judas qui le trahit, d'un Caïphe qui le condamne, d'un Pilate qui le livre, ou de sa mère qui gémit devant sa croix, ou de Marie qui le cherche à son sépulcre, ou des anges qui témoignent de son ascension.... Non, non, Jésus n'est pas un Élie et l'enthousiasme n'est pas le mot de l'énigme de l'Évangile.

V. L'enthousiasme est une explication des phénomènes du monde religieux trop empreinte de spiritualisme pour convenir à tous les esprits; on a bien moins à spiritualiser son incrédulité, quand on réduit la fondation de la religion chrétienne aux proportions ordinaires d'une entreprise de patriotisme.

Jérémie, dans l'histoire des Juifs, est le modèle accompli du patriotisme religieux. Son pénible et long ministère coïncide avec la période la plus funeste du royaume de Juda; il assiste, témoin pour Dieu, aux règnes des derniers rois de la dynastie de David, aux désastres qui les ont frappés, aux luttes des factions, aux lâchetés des princes, aux apostasies des prêtres; il assiste à l'invasion de la Judée par les armées du roi de Babylone, au siége épouvantable que soutint Jérusalem, aux horreurs réunies de la guerre, de la peste, de la famine et des discordes intestines, au sac de la capitale renversée de fond en comble, à la destruction du temple qui périt avec elle sous le feu et le fer; à ces longs cortéges de prisonniers emmenés vers l'Orient, les derniers des malheureux qui viennent compléter, pour ainsi dire, la captivité de Babylone, de sorte qu'*il ne demeura de*

reste que les plus pauvres du pays. Jérémie, après avoir expliqué de désastre en désastre ces jugements de Dieu à ses concitoyens qui le persécutent pour récompense, refuse les offres du roi de Babylone qui veut l'y conduire et le combler de richesses et d'honneurs; il préfère les cendres de sa patrie aux délices de la cour du maître de l'Asie; il préfère *demeurer de reste* avec le rebut des captifs, avec les misérables dont le vainqueur ne veut pas; il continue parmi eux sa mission de prophète, et bientôt, conduit en Égypte par quelques-uns des factieux qui s'entre-déchirent encore sur les débris de la Judée, il périt de mort violente, et ses cendres mêmes n'ont point d'asile dans cette patrie si chère, qu'il a tant servie et qu'il n'a pu sauver. Une telle carrière, une telle destinée, une fin si déplorable avait laissé une longue trace d'émotion dans l'histoire; les grandes catastrophes nationales impriment toujours une vive secousse à l'imagination des peuples; de superstitieuses rumeurs s'accréditent, trouvent de l'écho et passent rapidement à l'état de faits constants. On douta de la mort de Jérémie; on s'attendit longtemps à le voir reparaître; on lui attribua d'avoir sauvé l'arche sainte du sanctuaire lors de la destruction de Jérusalem et de l'avoir cachée parmi les rochers du mont Nébo; et, en lisant ces admirables élégies, où le poëte sacré pleure sur les ruines de la patrie, Israël était fier de retrouver un de ses plus grands citoyens dans un de ses plus grands prophètes....

Qui dit-on que je suis? demande Jésus; et on lui répond : *Les uns disent que tu es Jérémie?...* Mes Frères, on s'est efforcé souvent de considérer Jésus comme un

patriote qui espérait arriver par la réforme de la religion à la délivrance de la patrie. Rome, alors, avait fait du peuple élu, dont la double déchéance, nationale et religieuse, était proche, un de ses tributaires; l'empire des David et des Salomon comptait comme province romaine; Jérusalem, qu'une seule cohorte suffisait d'ordinaire à contenir, avait obtenu, pour tout reste d'indépendance, que les aigles de la légion fussent laissées à Césarée au lieu de venir profaner par leurs *images sculptées* la cité sainte; et Pilate, un vil favori qui tremblait à la seule idée de démériter du titre d'*ami de César*, gouvernait dédaigneusement les enfants d'Abraham, les disciples de Moïse, en mêlant quelquefois leur sang à celui de leurs sacrifices. Ce joug, les Juifs le supportaient avec une secrète fureur, qui éclatait souvent en révoltes terribles. Toute la force d'Israël était dans sa religion; Israël ne vivait que par elle; sa nationalité dépendait de sa foi, et Jésus, a-t-on dit, pour entretenir et pour diriger l'élan patriotique, pour le sauver de ses imprudences, pour saisir le moment où quelque révolution de l'empire occupera la puissance romaine assez pour lui faire oublier, du moins quelques instants, la Judée, a travaillé à une réforme religieuse en attendant qu'il pût se mettre à la tête d'un mouvement national... Mes Frères, de toutes les illusions que se fait l'incrédulité, je ne sais s'il en est une plus absurde, plus imaginaire, plus contredite par les faits. L'Évangile, de page en page, proteste contre cette explication de l'Évangile. L'étude de la politique du monde à cette époque (car la politique romaine était alors celle du monde) démontre, de la manière la plus

évidente, que la nation juive alors ne pouvait se sauver qu'en séparant profondément l'intérêt politique et l'intérêt religieux, et les armes victorieuses de Titus ne sont venues que trop tôt en donner une dernière et lamentable preuve. De là, le refus constant du Christ de se laisser prendre pour chef ou pour roi; son refus de prononcer même comme arbitre dans une contestation judiciaire; sa réponse touchant l'effigie de César sur les monnaies; tous les soins d'humilité extrême de son entrée à Jérusalem et sa reconnaissance positive de l'autorité de Pilate : de là ses prophéties de la fin des Juifs et ses avertissements aux chrétiens d'éviter ce sort affreux en sortant de la ville condamnée. Ah! sans doute, Jésus aimait sa patrie; il n'a jamais oublié qu'*il n'était envoyé qu'aux brebis égarées de la maison d'Israël*, et quand il gémit sur le sort qui l'attend, quand, s'oubliant lui-même, il dit aux saintes femmes dont les sanglots l'escortent sur le Calvaire : *Filles de Jérusalem! ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants*, ces touchantes paroles ont un accent plus patriotique que toutes les lamentations du prophète sur la première ruine de Jérusalem; mais ne voir dans son ministère et sa fin qu'une entreprise avortée de patriotisme, c'est oublier que son amour de ses concitoyens ne prédomine pas un instant sur son amour de l'humanité; c'est oublier qu'en se renfermant dans les limites d'Israël il se préoccupait déjà de cette *autre bergerie*, le monde, dont il devait amener à lui les brebis; c'est oublier enfin que sa morale est universelle, et qu'en conséquence sa mission l'est aussi.

V. Ces trois nuances d'incrédulité ont un mérite au

moins, celui d'être précises et de se prêter à une réfutation directe; considérer Jésus comme un moraliste, un enthousiaste, un patriote, c'est le faire descendre bien au-dessous de sa gloire; mais du moins on sait jusqu'où sa gloire descend ainsi et l'on peut accourir pour la relever. Que dire à une incrédulité qui se complaît dans le vague et se refuse à préciser? Au temps de l'Évangile, comment s'y serait-on pris pour réfuter l'erreur de ces incertains adeptes de la foi nouvelle qui, attribuant à Jésus les honneurs et l'autorité d'une mission divine, se contentaient de voir en lui *quelqu'un des prophètes*, et que dire de nos jours à ces incrédules, les plus nombreux peut-être entre tous, qui se réfugient dans un vague désespérant, n'adoptent ni une foi ni une incrédulité positive, n'ont pas de système et regardent Jésus comme *quelqu'un* de ces personnages extraordinaires dont je n'ose prononcer les noms à côté du sien et dont la gloire a été d'établir des religions nouvelles parmi les hommes?... Mes Frères, je vous le déclare dans ce temple chrétien; j'aime mieux que l'on travaille à faire passer Jésus pour un moraliste, un enthousiaste, un patriote, que de l'entendre nommer : le fondateur de la religion chrétienne. C'est là tout dire, et c'est ne rien dire, si l'on veut. Oui, sans doute, le fait matériel que Jésus-Christ a établi le christianisme n'a pas besoin d'autre preuve que le christianisme même; oui, sans doute, Jésus-Christ a fondé la religion dite chrétienne, et dans votre artificieuse sincérité, vous croiriez pouvoir nous satisfaire et vous satisfaire vous-mêmes par ce mot, qui exprimera, selon le commentaire, un simple événement historique ou le plus

grand des prodiges divins! Jésus-Christ a fondé la religion chrétienne : comment? par lui-même ou par Dieu ?..... En quelle qualité? en qualité de fils de Marie, d'élève d'un charpentier, d'artisan de Nazareth, de disciple baptisé d'un docteur du nom de Jean, de justiciable de Caïphe et de sujet de Pilate..... ou en qualité de Fils de Dieu ?..... Il l'a fondé, après quoi? après quarante siècles de rêveries et de superstitions, ou quarante siècles de préparatifs et de prophéties?..... Il l'a fondé, à quel prix? au prix d'un martyre ou au prix d'un sacrifice?..... Il l'a fondé, sur quelle garantie? Une imposture ou une résurrection? Il l'a fondé, par quelles mains? celles de quelques péagers et pêcheurs, suivis d'un faiseur de tentes, ou celles d'apôtres inspirés? Il l'a fondé et perpétué, au moyen de quel livre? d'un livre, ramas confus de fables et de leçons humaines, ou d'un livre unique entre tous et qui se nomme la parole de Dieu?..... Incrédules et croyants! je vous interpelle tous ; sortez tous du vague où votre raison et votre conscience n'ont pas le droit de se bercer à l'aise. Sachez douter ou sachez croire; prenez parti; *ne clochez plus des deux côtés; choisissez qui vous voulez servir*; l'incrédulité sincère et arrêtée, autant du moins qu'elle s'arrête, vaut mieux devant Dieu et incline plus, sans s'en apercevoir, vers la foi, que cette irréligion décousue et flottante qui ne daigne pas prendre la peine d'examiner ses propres doutes. Non, il n'est pas plus permis de dire aujourd'hui qu'il ne l'était il y a dix-huit siècles que Jésus doit être *quelqu'un des prophètes*; car, évidemment, il est bien plus..... ou bien moins.

De toutes les pensées qui conviendraient pour remplir la fin de ce discours et qui s'offrent en grand nombre, je me suis attaché à la plus utile. L'incrédulité, vous le voyez, change avec le laps des âges moins qu'on ne croit ; en fait de scepticisme et d'irréligion, il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'inventer du nouveau. Mais ce qui change, avec la marche de l'esprit humain, c'est le prix que l'on attache aux diverses explications de la religion que l'incrédulité accepte ; il faut bien qu'elle en accepte une ; l'Évangile est là : quel est le sens de ce livre? Le christianisme est là : d'où est sortie cette institution? et de nos jours, la science philosophique, un peu élevée et sincère, aurait honte de nous dire que Jésus a été un enthousiaste ; la science historique, après quelques travaux sérieux, rougirait de nous le donner pour un patriote imprudent. Le vague dans le scepticisme séduit plus, il est vrai, notre génération indifférente, amie de la paresse d'esprit, des études promptes et superficielles et d'une activité désordonnée. Mais de ces nuances d'incrédulité que j'ai essayé de colorer devant vous, la plus attrayante, n'en doutez pas, et aussi la plus répandue est celle qui réduit l'Évangile à un cours antique de morale et voit en Jésus un moraliste comme on pouvait l'être en son temps. Cette manière de douter, cette manière d'être et de vivre irréligieux, est d'autant plus dangereuse qu'elle affecte deux caractères dont elle se pare avec avantage ; elle se déclare estimable et suffisante ; estimable : qu'y a-t-il de plus digne d'estime que les vertus enseignées dans l'Évangile ; suffisante :

que manque-t-il dans une vie d'homme, que manque-t-il à une famille, une nation, une Église, où ces vertus sont pratiquées ?

A cette incrédulité-là comment répondre?..... La prédication d'autrefois répondait deux choses, que de nos jours on entend encore de loin en loin redire : vous ne pouvez avoir la moindre vertu sans avoir la foi, et la foi étant la seule condition du salut, vous êtes des réprouvés que l'enfer attend. Évidemment, cette réfutation ne peut porter coup ; elle suppose ce qu'elle doit produire, et je ne connais pas de plus mauvais moyen d'enseigner et d'inspirer la foi que de dire : il faut l'avoir.

Mes Frères, essayons de saper l'incrédulité qui réduit la religion à la morale, en attaquant la base même où elle se pose ; elle se dit estimable et suffisante : estimable, je l'accorde ; suffisante, je le nie, et il est temps que nous, les croyants, nous osions dire aux moralistes : non, la morale ne suffit pas.

Elle suffit dans les occasions terrestres, ordinaires, heureuses ; elle suffit à la régularité de notre conduite, si une véritable force de volonté se rencontre en nous ; elle suffit dans le silence des passions et le calme des destinées ; elle suffit à ce qui dépend de nous... Elle ne suffit pas, quand les passions s'éveillent terribles et quand nos destinées, remplies de malheur, pèsent d'un insupportable poids sur notre cœur. L'expérience a été faite mille fois et continuera à se faire. Est-ce assez d'une morale, quand l'homme de bien succombe sous les injustices et les calomnies, quand ses détracteurs détournent ses vertus mêmes contre lui et les font prendre pour d'indignes hypocrisies, quand alors il se fait

autour de lui une inique solitude environnée de mépris où on l'abandonne à des tristesses que l'on feint de prendre pour des remords ; qu'y a-t-il de meilleur alors de se retirer seul dans l'estime de soi-même, ou de pouvoir se dire : j'ai confessé le nom de Jésus devant les hommes, quoiqu'ils ne m'aient point entendu ; il confessera mon nom devant son Père céleste, et en attendant, *je ne suis point seul, car le Père est avec moi !...* Est-ce assez d'une morale, quand le travail ne réussit point au travailleur, quand l'affreuse misère est à sa porte, prête à entrer pour épuiser sa vigueur et sa santé, et celle de sa femme, et celle de ses jeunes enfants, ou quand revers sur revers précipitent la ruine et que de l'aisance on passe à la médiocrité et de la médiocrité à une pauvreté dont on est trop vieux pour se relever jamais ; qu'y a-t-il de meilleur alors de se roidir contre le sort dans sa dignité d'honnête homme, ou de se confier en un Dieu qui n'afflige jamais sans donner la force de souffrir et sans entr'ouvrir un trésor futur des plus doux dédommagements ?... Et si l'heure vient de voir mourir ceux que l'on aime, est-ce la seule morale qui fera dire : *Ils ne reviendront pas vers moi, mais j'irai vers eux !* Et lorsque l'heure vient de mourir, est-ce la seule morale qui se fera entendre de l'oreille déjà fermée aux promesses de cette vie et qui pourra l'entr'ouvrir à cette promesse meilleure : *Laisse tes orphelins et ta veuve, et j'en prendrai soin !* de telle sorte que la mort est combattue par deux divines consolations à la fois, la Providence pour ce monde et l'immortalité pour l'autre... O mes Frères, que ces graves pensées, où tout est à la gloire de la religion sans que rien soit au préjudice

de la morale, vous disposent à ne jamais tenter de séparer ce que Dieu a uni d'un lien indissoluble, le principe du vrai et celui du bon, la vérité et le progrès, la religion et le devoir. Êtres consciencieux, êtres religieux à la fois, n'abdiquez pas la moitié de votre nature, et soyez ainsi les dignes disciples de ce Jésus qui a su toujours accorder et féconder l'une par l'autre la piété la plus vive et la sainteté la plus pure... Je vous en prends à témoin, illustres objets de l'admiration des deux peuples de Dieu, vous les prophètes de l'ancienne alliance, vous les Jean-Baptiste, les Jérémie, les Élie... Ah! si pour nous instruire vous pouviez tous comparaître, comme l'un de vous un moment, sur un Thabor, nous vous verrions humilier votre gloire devant celle du Christ, votre intégrité devant sa perfection, votre mission devant son règne, et, comme les vieillards de la vision d'un apôtre, jeter vos couronnes à ses pieds; car nul devant lui n'a droit d'en porter. Vertus des prophètes, justice d'un Jean-Baptiste, zèle d'un Élie, dévouement d'un Jérémie, en tout cela il manque la perfection; en Jésus seul elle apparaît, et sa perfection est une harmonie parfaite des pouvoirs de l'âme, une harmonie où tout est à sa place, la vérité, la sainteté, l'amour des hommes et l'amour de Dieu, une harmonie établie pour l'éternité!... Chrétiens, *demeurez en lui comme il demeurera en vous.*

DÉDICACE DU TEMPLE DE BATIGNOLLES[1].

Je me suis réjoui à cause de ceux qui me disaient : nous irons à la maison de l'Éternel.

Psaume, CXXII, 1.

MES FRÈRES,

Dans ce siècle agité, où l'on a tout remis en question, il s'est rencontré des hommes pour soutenir que le christianisme était fini. Au milieu de la longue et vive guerre que le dernier siècle a livrée à l'Évangile, on n'en était pas là ; l'incrédulité, il est vrai, s'exprimait avec moins de mesure qu'aujourd'hui ; il y avait moins de ménagements dans les sarcasmes, moins de politesse

[1] Ce discours a été prononcé, le jour de Noël 1834, pour la consécration du temple de Batignolles-Monceaux, la plus importante des communes qui touchent au mur d'enceinte de la capitale. C'était le moment où les chapelles dissidentes, dont la chaire ne s'ouvre qu'à l'orthodoxie ancienne, commençaient à fleurir. La fondation du temple de Batignolles, dans la pensée du pasteur qui l'a inauguré, devait servir à donner un exemple contraire : il fut convenu que la chaire était ouverte à tous les pasteurs et ministres des Églises réformées de France qui consentiraient à l'occuper. On sait que cette fondation, restée fidèle pendant huit années à cette pensée de concorde, et soutenue pendant ce temps par les dons volontaires des fidèles, a réussi à amener la création par le gouvernement d'une nouvelle place de pasteur et à doter l'Église consistoriale de Paris d'une section de plus. L'exclusisme, dès-lors, a fermé la chaire. C'est là pour moi une raison de plus de ne pas changer un seul mot aux paroles de fraternité dans le ministère, et de liberté dans la foi, que j'ai prononcées le jour de la consécration. A. C.

dans les attaques; mais les sages qui tenaient alors école d'incrédulité se contentaient de s'entre-dire : Détruisons le christianisme, achevons de l'abattre; il penche vers sa ruine; consommons-la ! De nos jours, on a fait un pas de plus, et dans un langage plus poli et plus doux, on affirme simplement que le christianisme est fini, qu'il se meurt et qu'il s'agit de le remplacer.

Chose curieuse ! cette idée qui nous semble si étrange, cette idée qui, pour quelques rêveurs systématiques, est une espérance, cette idée que le christianisme est à la veille de sa chute, se base sur cette considération entre autres que la chrétienté ne bâtit plus de cathédrales. Il semble que plus l'étude du moyen âge a pris faveur, plus on a publié d'écrits pour dépeindre cette époque où la foi si souvent n'est que la crédulité, plus une grande fidélité de couleur historique est impérieusement exigée, et plus l'incrédulité, reprenant courage, a osé soutenir que le christianisme a fait son temps et rempli son but et qu'il ne lui reste qu'à céder pacifiquement la place à quelque chose de meilleur. Dégoûtés par le tableau de l'Église en ces siècles de ténèbres, on conçoit que bien des esprits ardents et superficiels reconnaissent à peine le christianisme dans notre foi d'aujourd'hui. Des différences de formes, de rites, de langage, les ont assez trompés pour leur faire croire que ce qui s'est épuré et simplifié s'est détruit; ils ont pris la vie pour la mort, et parce que le christianisme est redevenu vraiment spirituel, ils le croient fini. L'amour des arts, l'engouement du style gothique, la pauvreté des efforts religieux de l'art moderne, ont achevé de faire illusion ; l'on a demandé, avec un accent de regret bien plus artistique

que religieux, quels monuments le christianisme a-t-il fondés de nos jours, et depuis trois siècles; quelles cathédrales a-t-il élevées; il n'a pas même su finir celles que les âges précédents lui ont léguées inachevées; il n'a pas su toujours restaurer celles que leur vétusté menace d'une ruine prochaine; une religion sans sanctuaires n'est plus, et que vaut un culte dont l'avare négligence laisse sans autels le Dieu qu'il adore?

Il est certain, mes Frères, que la fondation d'une nouvelle église est aujourd'hui un événement fort différent des œuvres de ce genre entreprises à l'aide et des superstitions et des arts des siècles antérieurs à la réforme. Alors, c'était un roi puissant, c'était un seigneur plus riche souvent que son suzerain qui sanctifiait les clauses d'un long testament où il disposait de richesses immenses, par un dernier codicille ordonnant la construction d'une église à l'entour de sa tombe. C'était le chef d'un riche monastère ou le prélat d'un vaste diocèse, qui illustrait sa mitre en faisant jeter sous son administration les fondements d'un sanctuaire que ses successeurs prenaient à tâche de continuer. C'était un métropolitain jaloux de célébrer les rites splendides de son culte et de jouir des prérogatives de son siége, sous les arceaux d'une basilique à deux tours de pareille hauteur, tandis que les églises d'un ordre inférieur ne pouvaient en élever que d'inégales. C'était un vœu au milieu d'un péril ou d'une maladie qu'il fallait racheter, un tribut de repentir qui aidait à supporter le poids secret d'un crime, ou les dépouilles des infidèles pieusement consacrées à la gloire du Dieu des chrétiens; et ainsi peu à peu, à travers des siècles, se sont

élevés ces cathédrales immenses, ces prodigieux édifices, dont la seule vue semble confondre la tiédeur moderne et fait dire à l'historien superficiel : Où est la foi qui les bâtissait? le christianisme approche de sa fin...

Non, le christianisme n'est pas fini, et loin d'envier au moyen âge ces monuments immenses, où la piété est nécessairement plus rêveuse qu'attentive, loin de regretter que la religion ne dispose plus des moyens d'exécution qu'elle possédait à son détriment, il y a mieux à dire, et il est inutile même d'appuyer sur les souvenirs que j'évoquais à l'instant, de remonter aux origines de ces fondations prodigieuses et de calculer la dépense de superstition qui en a payé le prix. Il y a mieux à dire : le pur christianisme, le christianisme apostolique, le christianisme du culte *en esprit et en vérité*, le christianisme de la liberté de conscience qui laisse chaque fidèle chercher sa foi dans la révélation, le christianisme de l'Évangile, n'a pas besoin de cathédrales. Plus il deviendra et spirituel et libre, spirituel en renonçant à des symboles et des pompes où la forme masque la pensée ; libre en reconnaissant à tous les croyants le droit de croire selon *la mesure de grâce* que chacun a reçue, moins il voudra épuiser le trésor du riche et prélever le denier du pauvre pour dresser jusqu'aux cieux ces voûtes, ces flèches, ces tours qui y atteignent si peu ; plus, au contraire, il bâtira de simples *maisons de prière*, semblables à celle que nous consacrons aujourd'hui ; et quand ses portes s'ouvriront, le vrai fidèle, ému d'une sainte et douce allégresse, confiant dans l'avenir de la foi chrétienne, heureux qu'un nouveau sanctuaire offre ses saintetés au peuple de Dieu, s'unira

à ses frères pour emprunter au psalmiste un de ses transports de pieuse joie et pour répéter avec lui : *Je me suis réjoui à cause de ceux qui me disaient : Nous irons à la maison de l'Eternel !*

Pour l'ami de la patrie et pour l'ami de la religion, il y a dans notre solennité de ce jour de justes sujets d'allégresse. Suivons, mes Frères, ces deux idées. Voyons comment la joie du citoyen doit s'unir dans nos cœurs à celle du fidèle, et Dieu veuille que la première méditation religieuse du culte de ce temple contribue puissamment par sa grâce à resserrer les liens qui nous unissent comme citoyens de la même patrie, comme disciples du même Sauveur, comme enfants du même Dieu !

I. Pour un citoyen qui entend les vrais intérêts de sa patrie et qui sait l'aimer, ce doit être un sujet de joie que la fondation d'un sanctuaire où Dieu sera servi comme le père commun des hommes, où Jésus-Christ sera annoncé comme le Sauveur commun des pécheurs, où son Évangile sera lu comme le livre qui justifie ou condamne tous les livres, comme la loi divine qui sanctionne ou abroge toutes les lois humaines, comme la charte religieuse, intellectuelle et morale de l'humanité.

Cette joie, j'en conviens, ne sera point ressentie par ces esprits dont la légèreté présomptueuse n'a encore rien découvert de sérieux dans la vie, qui la considèrent comme un drame frivole, tantôt amusant et tantôt ennuyeux, où ils jouent de leur mieux un rôle bientôt oublié, et qui traversent leur inutile existence sans que

rien leur fasse comprendre que notre terrestre pèlerinage n'est pas un vain amusement.

Cette joie ne sera pas ressentie par ces indifférents en religion pour qui la piété et la foi, la croyance en Dieu et les questions immenses de la mort, du jugement et de l'éternité, sont des questions sans intérêt, dignes à peine d'effleurer un moment l'attention ; qui réduisent leur christianisme à quelques actes extérieurs dont le sens réel souvent leur échappe, et qui disent et redisent avec l'accent d'un froid dédain : A quoi sert habituellement la religion?

Cette joie ne sera point ressentie par ces tranquilles et durs matérialistes qui n'accordent à l'homme que l'existence des plantes et des animaux, rien de mieux, rien de plus ; qui se persuadent à plaisir que l'homme, roi de ce monde, n'est qu'une machine organisée avec un peu plus de délicatesse que les autres, et n'entrevoyant de suites à la mort que de servir de pâture aux vers du sépulcre, courbent leurs affections devant cette nécessité et disent à leurs proches : Aimons-nous bien auparavant ; car nous ne nous aimerons plus après.

Et cette joie ne sera point ressentie par les hommes qui ne songent qu'à la prospérité matérielle de leur pays, et qui, pourvu que le pauvre travaille et que le riche jouisse, pensent que la société est en voie de progrès, ne cherchent rien au delà, et, sans le savoir, ravalent ainsi la société humaine au niveau d'une société d'assurance, d'une part pour le plaisir, et de l'autre contre la faim.

Mes Frères, ces esprits frivoles ou indifférents, incrédules ou mondains, ont-ils raison dans leur indiffé-

rence, et avons-nous tort dans notre joie? La patrie est-elle entièrement désintéressée en ce qui se passe aujourd'hui dans cette humble enceinte? La religion, qui semble n'être que l'affaire de quelques-uns, n'est-elle pas l'intérêt de tous? J'évite ici de reprendre la question où l'avaient laissée quelques-uns des philosophes du dernier siècle et de débattre froidement devant vous si un peuple peut se passer d'une religion. Nous, ministres de l'Évangile, avant de suivre nos adversaires sur ce terrain, nous attendrons que quelque expérience de ce genre ait été tentée; nous attendrons qu'un assemblage d'hommes se soit formé avec le dessein arrêté de ne professer aucune foi et de n'offrir aucune adoration; nous attendrons qu'on soit parvenu à étouffer ainsi dans une masse d'hommes l'instinct religieux gravé au fond de l'âme de tous, et jusqu'alors nous considérerons cette idée comme une chimère sans ombre de fondement, comme un triste jeu d'esprit indigne de l'attention d'un esprit élevé. Non, non, il y a plus, il y a mieux à vous dire.

L'homme ne vit pas de pain seulement, est-il écrit dans le livre dont le Seigneur a pris sur lui la vérité, *mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*, et la patrie, intéressée à ce que chacun de ses enfants obtienne une part suffisante de pain quotidien, l'est aussi à ce que la religion sanctifie chaque jour le pain de ce jour. Le gagner est beaucoup, sans doute, mais ce n'est pas tout, il reste à considérer comment on le gagne, et c'est ici que la religion intervient avec toute sa puissance, sort pour ainsi dire de l'ombre de ses sanctuaires, et se répand au loin dans la société, témoin

de tout ce qui est bien et garant de tout ce qui est vrai pour le sanctionner, mais aussi juge de tout ce qui est mal pour le condamner et le flétrir. Rien, sans ombre d'usurpation de sa part, rien n'échappe à son influence. Passez en revue tout ce que notre siècle admire et exalte, tout ce qu'il regrette, tout ce qu'il essaie, tout ce qu'il désire, et vous verrez que la voix de la religion trouve partout à parler.

En aucun temps on ne s'est plus occupé de commerce et d'industrie. Ces deux sources de la prospérité publique deviennent de plus en plus fécondes ; d'immenses développements les attendent ; les premiers pouvoirs de l'État portent une attention assidue à tout ce qui peut favoriser leur essor, et personne ne peut dire jusqu'où iront leurs progrès. On y contribue quand, assis derrière le plus modeste comptoir, on pèse et on débite une à une les plus simples nécessités de la vie, et quand, du fond d'un cabinet splendide et tranquille, on fait travailler à son gré dans des ateliers immenses tout un village d'ouvriers, ou que l'on envoie à travers les mers de rapides vaisseaux échanger à l'aide des vents et des flammes les productions des deux mondes... Mais au milieu du bruit confus de ce tourbillon d'affaires, n'est-il pas bon que la religion se fasse entendre et vienne dire près de cet humble comptoir : *La fausse balance est en abomination à l'Éternel*, et dans ce cabinet splendide : *Que personne ne fasse son profit au dommage de son frère, car Dieu est le vengeur de ces choses!*

Et pour vous citer à dessein un exemple bien différent et vous montrer comment la religion domine toutes les choses de la terre, les petites comme les grandes,

les tumultueuses autant que les tranquilles et les plus difficiles autant que les plus aisées, en quel siècle a-t-on plus parlé que dans le nôtre et de liberté et d'égalité ; quand a-t-on plus fait pour ou contre ces principes, tantôt avec habileté et tantôt avec passion? Mais dites, dites, vous qui aimez sincèrement votre patrie, vous qui connaissez bien la religion de l'Évangile, dites, si vous le pouvez, ce qu'auraient été les cinquante dernières années de notre histoire, et comment notre pays serait entré dans son ère nouvelle de lumières et de progrès, si la religion de l'Évangile avait surgi aux yeux de tous pendant nos longs orages, comme le phare bienfaisant brille pour tous au sein de la tempête ; dites ce qui serait arrivé..... et ce qui ne serait pas arrivé..... si notre génération n'avait jamais oublié qu'il est écrit dans l'Évangile : *La vérité vous rendra libres*, et que la vraie liberté, la vraie égalité ne se trouve que par elle, et qu'*il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu*, et qu'il est impossible de bien *rendre à Dieu ce qui est à Dieu, sans rendre à César ce qui est à César* ; dites ce que serait aujourd'hui notre patrie, si ces principes avaient toujours gardé sur les cœurs leur légitime empire ; dites-nous-le, vous qui croyez en Dieu et en Christ qu'il nous a envoyé, et les larmes de deux générations, les échafauds de tant de places publiques, les portes de tant de prisons et le deuil de tant de champs de bataille confirmeront la vérité de vos paroles, et alors vous vous réjouirez avec nous quand on vous dira : *Nous irons à la maison de l'Éternel !*

Vous le voyez donc, mes Frères, il n'y a en nous, hommes de foi, aucune exaltation de rigorisme, aucune

imprudente ardeur de réforme ; nous ne demandons pas que notre peuple oublie le monde pour ne penser qu'au ciel ; nous demandons qu'il pense aux deux ; nous ne demandons pas qu'il suspende ses progrès, qu'il interrompe sa gloire et ne vive plus que de privations ; nous demandons qu'il laisse diriger ses progrès par la religion, sanctifier sa gloire par la religion, épurer sa prospérité par la religion. Ainsi donc que notre beau pays reste au noble rang que sa civilisation lui assure parmi les peuples ; que notre nation arrive au plus haut degré de richesse, de puissance et de splendeur, qu'elle féconde tous ses terrains incultes, qu'elle creuse le lit de toutes ses rivières, qu'elle sillonne le sol de chemins et de canaux ; que le fer déployé en lignes immenses ouvre des voies nouvelles de communication ; que la flamme et la vapeur rendent nos lointains échanges aussi prompts que le vol de la fumée qu'elles produisent ; que des mines nouvelles fournissent à ces travaux immenses les matériaux nécessaires ; qu'ainsi de toutes parts le commerce, l'industrie, l'agriculture, rivalisent de nouveaux succès ; que les beaux-arts sortent des palais et embellissent les humbles demeures ; que la littérature et la poésie donnent à la nation des loisirs dignes d'elle et que la science nous explique de plus en plus l'univers ; que l'ordre et la liberté d'un bout du royaume à l'autre se donnent la main ; qu'une marine toujours prête défende nos côtes, qu'une armée toujours prête défende nos frontières ; que la paisible épée du citoyen s'allie à celle du soldat, et que la nation, toujours armée pour la défense, ne le soit jamais pour la conquête.... Oui.... que toutes ces choses se fassent et que nous jouissions en paix des biens que

Dieu nous donne, et que nous nous reposions ainsi de tant de discordes, de tant de maux et de tant de gloire; oui, que toutes ces choses se fassent!.... mais que la religion vienne terminer l'édifice national, comme la clef de la voûte qui seule peut le rendre inébranlable. Ce n'est pas tout de creuser des ports et de lancer des vaisseaux; on ne navigue bien que sous la garde de celui qui dit à la mer: *Tu viendras jusqu'ici.* Ce n'est pas tout de cultiver un sol fertile; on ne sème, on ne moissonne bien qu'en se réclamant de celui qui a dit que *tant que la terre sera, le chaud et le froid, l'été et l'hiver, les semences et les moissons ne manqueront point*, et c'est beaucoup sans doute, quand on forme trente-six millions d'hommes parlant une seule langue, de ceindre l'épée et de défier le monde chez soi, après l'avoir trop défié chez lui; mais ce qui vaut mieux encore, c'est de se souvenir que l'un des triomphes du christianisme sera d'abolir la guerre et de changer en serpes toutes ces épées à jamais inutiles.

Hélas, mes Frères, ce qui nous inquiète pour la patrie, nous, hommes de foi, c'est de lui voir tant de force, tant de richesse, tant de gloire, et si peu de religion; c'est de trouver que ses progrès intellectuels, religieux et moraux ne sont pas en proportion des progrès de sa prospérité matérielle; alors il ne sait qu'en faire, et ce qui peut arriver de plus dangereux à une grande nation, c'est d'avoir beaucoup de puissance et beaucoup de richesses, beaucoup de génie même, sans savoir bien les employer. Ce danger-là est de toutes les classes. Malheur au simple ouvrier qui, après une journée de travail bien rétribuée, balance avec incertitude dans sa main

le salaire qu'il a reçu et se dit : qu'en ferai-je? et malheur aussi au riche commerçant qui, au bout de l'année en calculant ses gains, se dit : qu'en ferai-je? Ni l'un ni l'autre n'hésiteraient un moment, si la religion avait un juste empire sur leur âme ; l'un emploierait son salaire au bien-être de sa famille, à l'éducation de ses enfants, et l'autre, au bien et de ses proches, et de sa patrie, et de son Église. Ce n'est pas tout d'avoir de l'argent et de l'or, il s'agit de les employer ; ce n'est pas tout d'avoir du bonheur, il s'agit d'en jouir bien et pour soi-même et pour autrui ; cette science ne s'apprend que par la religion, et quand on voit ce que de nos jours tant d'hommes font du bonheur que Dieu leur envoie, mes Frères, on ne saurait avec trop d'ardeur se réjouir de toutes les occasions nouvelles où ils peuvent dire : *Allons à la maison de l'Eternel !*

Que sera-ce enfin et quelle force nouvelle acquièrent toutes ces pensées, si, les restreignant un moment, quoiqu'elles intéressent la patrie entière, nous en étudions l'empire dans l'enceinte de notre grande ville? Vous l'avez vue, mes Frères, en vous rendant ici ; vous l'avez vue de loin, s'agitant pour ainsi dire devant vous, et ses dômes, ses clochers, ses colonnes étincelant à travers les vapeurs d'un ciel d'hiver, et ses bruits continus vous poursuivaient à peine à cette distance ; et peut-être avez-vous dit avec orgueil en vous-mêmes : voilà bien le siége d'un grand empire, la capitale d'une grande nation, et vous avez été fiers peut-être à l'idée de tout ce qu'elle contient de richesse et d'élégance, de gloire et de science, de monuments et de chefs-d'œuvre.... Mais du pied de nos simples autels, à

travers ces murs que votre imagination peut abaisser un moment, du fond de ce nouveau sanctuaire, considérez-la un moment sous son aspect religieux et demandez-vous ce qu'elle contient de religion. Demandez-vous si la foi, la piété, la charité qui s'y trouvent suffisent pour contrebalancer tant de rêves d'ambition, tant de jeux d'intrigue, tant de chimères de sagesse humaine et de fausse science, tant d'impureté et de scandale, tant de luxe et tant de misère; ici l'opulence et là si peu de pain ; de somptueuses demeures où il y a tant de place, et des hospices où il n'y en a pas encore assez!... C'est aujourd'hui fête solennelle ; il y a aujourd'hui dix-huit siècles et plus que Jésus-Christ le Sauveur nous a été donné, et à quelques pas d'ici, de l'autre côté de ces murs, il y a un million d'êtres immortels pour lesquels il est venu... Combien croyez-vous qu'en ce moment il y a, sur ce nombre, d'hommes qui y pensent?... Mes Frères, Dieu le sait! et je ne juge personne, je ne condamne personne, mais en entendant de loin le bruit éclatant de notre grande cité, je bénis Dieu de la fondation d'un temple de plus, et c'est avec plus d'ardeur que *je me réjouis à cause de ceux qui m'ont dit : nous irons à la maison de l'Éternel!*

II. Tout ce qui est succès pour la religion est donc avantage pour la patrie, et nous demandons à tous ceux qui l'aiment de se réjouir avec nous de cette fête. Mais l'amour de la patrie n'est qu'un intérêt de ce monde et du temps ; celui de la religion en est un de ce monde et du ciel, du temps et de l'éternité, et à la joie du ci-

toyen doit s'unir la joie non moins vive, pure et douce du fidèle. J'ai parlé jusqu'ici à ceux qui croient et à ceux qui ne croient pas; les esprits même qui ne voient dans l'Évangile qu'un livre de morale doivent se féliciter de tout ce qui contribue à le répandre; car la société a besoin de morale. Maintenant, je ne m'adresse plus qu'à ceux qui croient. Mes Frères, nos pieux ancêtres aimaient les fêtes, pareilles à celles de ce jour; ils savaient par une dure expérience combien l'on doit aimer sa *maison de prière,* et quand ils avaient eu le bonheur d'assister à sa consécration, vieillards, ils disaient encore avec émotion à leurs fils et aux fils de leurs fils en les y conduisant : « J'y étais, quand on l'a consacrée! » Vous qui n'avez pas vu tomber nos temples sous les coups des persécutions, mais qui les voyez tranquillement relever, avez-vous assez peu de ferveur pour ne point sentir ce que ce jour nous apporte de joie pareille? Essayez d'analyser ce pieux sentiment et jugez-en par vous-mêmes.

D'abord nous usons ici du seul moyen de prosélytisme qui soit digne de nous, que notre foi nous commande, et qu'autorisent également et la constitution de notre patrie et l'esprit de notre Église. Nous ne venons médire d'aucun autel, d'aucun culte, d'aucun sacerdoce; nous ne sommes point *des espions envoyés pour reconnaître les endroits faibles* d'un autre pays; nous ne voulons troubler la paix d'aucune conscience, ni la fermeté sincère d'aucune foi; nous ne voulons surprendre la conversion de personne, ni nous mettre en état d'hostilité contre aucune Église; loin de là, nous tendons la main d'association à qui veut la prendre, et

nous sommes frères de quiconque veut être notre frère; nous ne croyons pas que toutes les religions soient également vraies, ce qui serait absurde, mais nous croyons que l'on peut être sauvé dans toutes les religions, parce que Dieu est trop juste pour punir les erreurs involontaires, parce qu'une religion sincère est bonne devant lui, qu'ainsi plusieurs chemins mènent au ciel, que chacun doit suivre celui que sa conscience, sa foi et sa raison lui indiquent et qu'au fond il n'y a qu'un chemin qui n'y mène point et qui mène ailleurs, celui du mensonge et de l'hypocrisie. N'allez pas nous soupçonner de considérer la vérité comme indifférente, de ne pas croire à sa valeur religieuse et morale, de dire : Qu'importe ce qu'on croit? Il faut être un Pilate, pour s'écrier avec dédain : *Qu'est-ce que la vérité?* Non, mes Frères, à Dieu ne plaise! Mais nous ne confondrons pas l'erreur et le mensonge; l'erreur est un malheur, le mensonge est autre chose; le mensonge est un péché : Dieu fera grâce à l'une, il montrera sa justice à l'autre; et nous, placés sur la brèche pour la défense de ce que nous prenons pour la vérité, et du culte que nous croyons célébrer en esprit et en vérité, et de la foi qui nous paraît seule conforme à l'Évangile, nous usons ici du seul prosélytisme qui nous convienne, c'est celui de l'ange qui passe et repasse sur notre monde, en portant de peuple en peuple l'*Évangile éternel;* c'est celui des apôtres de Jésus-Christ qui, ayant les premiers honoré le Seigneur, disaient à leurs frères : *Venez, et voyez;* c'est celui dont saint Paul usait auprès des Corinthiens, en leur disant : *Je vous parle comme à des personnes intelligentes, jugez vous-mêmes de ce que je*

vous dis; c'est, en un mot, le prosélytisme qui nous fait ouvrir nos portes, monter en chaire, déployer devant vous l'Évangile, vous dire : *Il est écrit!* parler alors selon notre ferme persuasion, et alors..... notre tâche est finie... la vôtre commence, et *que celui qui a des oreilles, entende ce que l'Esprit dit aux Églises!* Voilà, mes Frères, nos armes et nos attaques, voilà notre ardeur de convertir, voilà la franchise de nos cœurs et la simplicité de nos paroles! Et je suis si profondément convaincu que notre christianisme est le vrai christianisme, que *les cieux et la terre passeront et que les paroles du Christ ne passeront point*; et que force, gloire, admiration, appartiendront de plus en plus à cette douce et sainte religion qui veut seulement notre bonheur en ce monde et dans l'autre, que je repousserais de toute l'énergie de mon esprit toute autre voie de prosélytisme, tout autre moyen de conquêtes. Pour se faire connaître, la lumière brille; la vérité qui est la lumière de l'âme doit faire comme l'autre lumière. Béni donc soit le jour qui lui ouvre un nouveau sanctuaire!... *Je me suis réjoui à cause de ceux qui me disaient : nous irons à la maison de l'Éternel!*

La liberté de notre foi répondra à la modération de notre prosélytisme. Ce temple, je bénis Dieu de pouvoir le déclarer en sa présence, dès le premier jour où il s'ouvre, ce temple est fondé sur le principe d'une entière liberté de foi. Il n'y a pas de chaînes autour de cette chaire, nul n'a à en revêtir pour y monter; on n'a dit à tous ceux qui ont été appelés à y paraître que ce mot seul : « Voulez-vous y prêcher l'Évangile? » Et quand ils ont demandé selon quelle foi, la réponse a été facile,

on leur a dit « Selon la vôtre! » A ce peu de mots sur ce grave sujet, je ne veux rien ajouter. Nous nous réjouissons aujourd'hui *à cause de ceux qui nous ont dit : Nous irons à la maison de l'Éternel!* Évitons de mêler une ombre de tristesse à notre joie, et veuille le Seigneur que dans ce temple domine à toujours le seul principe d'union qu'il a fondé lui-même, le principe de *garder l'unité de l'esprit par le lien de la paix.*

Enfin, de tous ces points de vue trop restreints de notre solennité de ce jour, élevez, élevez vos esprits à des pensées plus vastes. Jetez les regards dans l'avenir; voyez vos enfants et les enfants de vos enfants se succéder sous les humbles voûtes de ce temple, et demandez-vous de quelles bienfaisantes vérités ils viendront s'y entretenir. Ah! si un homme se trouvait, ne sachant rien de Dieu, de sa Providence, de Jésus-Christ et de sa rédemption, rien de la mort et de la tombe, rien du jugement où il s'agit de comparaître, rien de l'immortalité où il s'agit d'entrer, rien de son âme qu'il s'agit de sauver, rien des gloires et des joies du ciel, rien du bonheur d'y retrouver et d'y chérir de nouveau les amis qu'il aurait pleurés, et si, d'une voix puissante, tandis que cet homme s'en irait follement à travers la vie sans considérer son chemin, on pouvait le saisir au passage et lui crier : « Arrête, où vas-tu? arrête et regarde! « Voilà la mort devant toi et au-delà le suprême tribu- « nal. Arrête! Tu es enfant de Dieu; il ne veut que ton « bonheur; tu es racheté de Jésus; il ne veut que ton « salut; arrête, tu es immortel, et l'éternité t'at- « tend..... » oh! alors, interdit, inquiet, ému, étonné, il s'arrêterait sans doute dans sa course rapide; il di-

rait : où peut-on m'entretenir de ces choses, où peut-on m'éclairer sur ces grands intérêts? Où est la source de ces eaux vives, qui jaillissent en vie éternelle? Conduisez-moi où l'on me parlera de mon Père céleste qui m'*a aimé le premier*; conduisez-moi où l'on me parlera de ce Jésus qui est mort pour moi, qui m'a rouvert les cieux, qui a recueilli tous ceux que j'ai aimés, qui a préparé ma place près de la leur..... Conduisez-moi..... Mes Frères, c'est ici qu'on parle de ces ravissantes et magnifiques espérances, c'est ici que se trouve *cette paix qui surpasse tout entendement*, qui ne se trouve point ailleurs, qui n'est pas telle que le monde la donne. Vous qui m'écoutez, vous êtes les enfants de ce Père céleste; vous êtes les élus de ce Sauveur généreux; vous, vous êtes les disciples de cet Évangile où ces choses sont écrites, et ici, ici votre Père vous couronnera de sa grâce; ici votre Sauveur vous invitera à sa table; ici son Évangile vous sera proposé. Réjouissez-vous donc *à cause de ceux qui diront : Nous irons à la maison de l'Eternel!* Réjouissez-vous, pères et mères, car vos fils et vos filles ont dès ce jour une occasion de plus d'apprendre à ne pas déshonorer votre amour et faire descendre avec douleur vos cheveux blancs au sépulcre. Réjouissez-vous, jeunes gens; voici un trésor de plus où venir puiser ces pures joies qui ne laissent point d'amertume après elles; réjouissez-vous, vieillards, voici un degré de plus pour monter vers les cieux qui se préparent à s'ouvrir pour vous, et vous aussi, vous dont le deuil attriste la vie, vous qui du seuil de ce temple voyez de près ou de loin des tombes chéries, vous qui viendrez dans ce temple nouveau peut-être parce que

vous n'y retrouvez pas la place vide qui vous fait pleurer dans les autres, réjouissez-vous aussi du milieu de votre tristesse, car voici un sanctuaire de plus d'où vous pouvez entrevoir dans les cieux la gloire de ceux qui vous ont précédés..... Dans ces espérances, dans ces sentiments, élevons nos âmes à Dieu et consacrons ce temple à celui qui est *le seul et vrai Dieu, et à Jésus-Christ qu'il nous a envoyé.* Dans ces sentiments... Éternel, Dieu tout puissant, tout sage, et tout bon, Père commun de tous les hommes, Père de notre Seigneur Jésus-Christ, nous, disciples de ton divin Fils, prosternés en ce moment devant toi, pasteurs, conducteurs et fidèles, nous consacrons ce temple à ton service à jamais! Fais-y régner à jamais, pour tous ceux qui de génération en génération passeront ses portes, ta grâce et ta paix! Laisse venir à toi tous les petits enfants qui y recevront le signe du baptême! Laisse venir à toi tous les époux qui y prononceront en ta présence leurs vœux solennels! Laisse venir à toi tous les fidèles qui y participeront aux symboles sacrés du corps et du sang du Seigneur, les gages du salut, et qu'ainsi d'âge en âge, longtemps après que tous ceux qui te consacrent aujourd'hui ces parvis seront entrés dans ton repos, ce temple soit à toujours ton temple, afin qu'il se trouve toujours une voix pour y dire : Grâce et gloire à toi, notre Père! Grâce et gloire à Jésus, notre Sauveur!

L'ANGE PORTANT L'ÉVANGILE ÉTERNEL.

SERMON PRONONCÉ

DANS LE TEMPLE DE L'ORATOIRE

Le 22 mars 1835

Au premier service en faveur de la Société Biblique.

> Je vis un ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel à ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, toute tribu, toute langue et tout peuple.
>
> *Apocalypse*, XIV, 6.

MES FRÈRES,

C'est une belle et poétique image que celle du texte; elle exprime bien la divinité et l'universalité de l'Évangile; car Dieu seul envoie les anges où il lui plaît, et celui-ci est envoyé par tout le monde; c'est une belle et poétique image, et les sociétés bibliques ont bien choisi en la faisant graver sur les médailles de leurs anniversaires. Que porte-t-il de loin, de climats en climats, de zones en zones, dans son vol infatigable, ce messager de Dieu, dont le regard de la foi suit partout l'essor irrésistible? Mes Frères, il porte au monde un livre, l'Évangile; un livre, et c'est assez.

Il n'y a rien dans l'histoire, il n'y a rien dans ce monde qui soit aussi grand que le christianisme. Œuvre de Dieu, il sort des petites proportions des œuvres de l'homme, et les grandes choses des annales de l'humanité sont petites en comparaison. Qu'est-ce que la chute de l'empire romain sous les prodigieuses invasions des barbares, qu'est-ce que le choc de l'Europe et de l'Asie se disputant pendant deux siècles la pierre ou plutôt l'emplacement d'un tombeau, qu'est-ce enfin que la découverte d'un continent de plus sur le globe où nous ne sommes que pour si peu de temps, en comparaison du christianisme? Considérez son origine; une piété superficielle ne la fait remonter qu'au ministère de Jésus-Christ; mais, dans son expression la plus simple, le christianisme n'est que le moyen donné à l'humanité pour que le bien l'emporte enfin sur le mal, et que le mal sous toutes ses formes, de péché et de souffrance, de deuil et de mort, soit extirpé et détruit; le remède est aussi ancien que les maux qu'il doit guérir; le christianisme commence au seuil du jardin d'Éden, quand l'homme en est sorti, et le premier mot du christianisme est cette promesse de victoire, cette annonce de salut : *Un descendant de la femme écrasera la tête du serpent.* Considérez la rapidité de ses progrès; en trente années après la mort et la résurrection du Sauveur, l'Évangile a parcouru le monde civilisé de cette époque depuis Rome, cette Babylone de l'Europe, jusqu'à Babylone, cette ancienne Rome de l'Orient, et dans ces progrès étonnants accomplis au milieu de tant d'obstacles, la force n'a été pour rien; la persuasion seule a tout fait. Et quel est le domaine du christianisme? C'est le monde

entier, c'est le monde sous toutes ses zones et tous ses climats, c'est le monde avec toutes ses nations et toutes ses races; les élus du Seigneur, selon le magnifique langage de l'Écriture, *sont à rassembler des quatre coins du ciel*, et partout où l'homme peut entretenir la respiration de vie que Dieu lui a donnée, là peut respirer un chrétien. Et quel est l'avenir du christianisme? Ici, le champ s'agrandit encore. Le christianisme a devant lui deux avenirs qui lui appartiennent à titre égal, celui du monde et du temps, celui du ciel et de l'éternité; les siècles d'abord que l'humanité doit encore passer sur cette terre pour y achever son développement actuel, et ensuite les siècles meilleurs, plus purs, plus saints, plus heureux, où la foi de l'Évangile sera confirmée par la contemplation face à face, où l'espérance de l'Évangile sera accomplie dans la possession et la gloire, où l'amour selon l'Évangile sera sanctifié pour jamais dans la communion des saints. Chrétiens, à ces simples traits, reconnaissez la grandeur de votre religion; reconnaissez que toutes les institutions des hommes pâlissent et s'effacent à côté de cette institution de Dieu, comme nos colonnes et nos pyramides, nos palais et nos temples apparaissent imperceptibles au milieu des scènes de la nature. Oui, si la nature est plus grande que l'homme, le christianisme est plus grand encore. Pour première date, le premier péché; pour temple, le monde entier; pour auditoire, l'humanité entière; pour heures de culte, pour mesure de durée, le temps en attendant l'éternité, et pour garantie, la résurrection de son fondateur; chrétiens, voilà le christianisme.

Supposez maintenant que parmi vous qui m'écoutez

un homme tout à coup se lève et nous dise : De cette religion dont vous parlez je ne sais que ce que vous venez de dire ; j'aspire ardemment à en savoir davantage ; conduisez-moi devant le foyer de cette lumière ; ouvrez-moi le dépôt de cette science divine ; montrez-moi le vase qui contient ce trésor ; montrez-moi la source inépuisable d'où s'échappent si abondamment ces eaux vives qui jaillissent jusque dans la vie éternelle ; levez, levez le voile qui me cache votre lieu très saint et laissez-moi lire les immenses tables de pierre où sont écrits ces commandements éternels... Et de quelle ineffable surprise cet homme ne serait-il pas frappé, en apprenant alors que tout le christianisme est renfermé en un seul volume où l'on ne trouve que quelques récits, quelques lettres et une allégorie ; en un volume si court qu'on le lit en quelques heures ; en un volume si court que lorsqu'un philosophe et un sage de la terre meurt sans avoir plus écrit, il croit n'avoir rien fait dans ses jours ! Et cependant, puisqu'il est divin, ce livre suffit.

La solennité que nous célébrons aujourd'hui pour la première fois, mes Frères, est d'accord avec cet ordre suprême de notre divin Maître. Notre Église, en instituant un nouveau service pour recommander la lecture et la propagation de la Bible, s'est conformée à un vœu exprimé par un grand nombre de communautés de notre patrie, et a montré de nouveau que notre sainte réforme se tient fidèlement sur le terrain de nos glorieux réformateurs, la Bible pour tous, toute la Bible, rien que la Bible. *A la loi et au témoignage*, ont dit les grands hommes du seizième siècle ; notre faible voix répond à

la leur et redit à une génération qui, hélas! écoute bien moins : *A la loi et au témoignage...* La lecture et la propagation de la Bible sont deux devoirs d'une égale sainteté, et j'espère répondre à l'intention de cette fête en examinant devant vous la foi de ceux qui lisent les livres saints en refusant de les répandre et la conduite de ceux qui les répandent en négligeant de les lire.

I. Un simple principe domine les graves questions que je suis appelé à traiter devant vous. Sitôt que le premier peuple de Dieu a possédé une loi écrite, cette loi a eu ses dépositaires, ses témoins, ses gardiens. Les tables des dix commandements et les livres sacrés de Moïse étaient conservés dans le lieu très saint du tabernacle et du temple, et le grand prêtre d'Israël, qui seul avait le droit d'entrer dans le sanctuaire et d'approcher de ces monuments de la religion nationale, en répondait à son peuple. Les rois d'Israël, d'après une disposition formelle du grand législateur, étaient tenus de copier de leur main le livre de la loi. Après le retour de la captivité, des lectures publiques des écrits de Moïse sont instituées et confiées au ministère des lévites. L'usage s'en est conservé au point que chaque synagogue avait sa copie des livres saints, et que Jésus lui-même, fidèle aux coutumes religieuses des docteurs juifs de son siècle, entrait dans ces assemblées, prenait en main le rouleau sacré, en lisait quelques passages, et les expliquait au peuple. Ce qui reste du culte de Moïse, ce qui a survécu du peuple d'Israël, confirme ces tristes et glorieux souvenirs du passé. Entrez dans ces humbles temples

où les Israélites de nos jours devraient suspendre leurs harpes plus tristement que leurs ancêtres sur les rives des fleuves étrangers; vous y verrez toujours pour principal ornement l'armoire sainte où se conservent les livres de la loi, que l'on déploie ou que l'on déroule aux yeux du peuple dans les jours solennels de cette religion qui n'est pas mourante, mais qui se survit à elle-même.... Les livres sacrés du christianisme, où les garde-t-on? Où est le lieu très saint qui les dérobe aux regards des profanes; où est l'arche dont l'ombre inviolable s'étende sur les tables de notre loi? Où sont les conservateurs, les dépositaires des monuments écrits du christianisme? Et quel sacerdoce en répond au monde? Mes Frères, les chrétiens sont tous gardiens des livres inspirés du christianisme; chaque génération les reçoit de ses ancêtres et en répond à la génération qui la suit; ce trésor immortel et divin est confié à chacun de vous; jadis, les David et les Salomon, rois d'Israël; les Aaron et les Éléazar, sacrificateurs d'Israël, étaient appelés à transcrire de leur main et à conserver sous leur garde les livres divins; mais Dieu vous a tenu parole, en faisant de vous, le vrai peuple élu, *une nation de sacrificateurs et de rois*, et le livre sacré du christianisme a été remis en dépôt au peuple chrétien.

Ce mandat que Dieu vous appelle tous à remplir, qui était un privilége sous la promesse et qui est un droit et un devoir général sous la grâce, ce mandat il vous est remis en double, dans votre intérêt et dans celui de tous vos frères; ils ont droit à leur part de la lumière de la révélation comme à leur part de la lumière du soleil, et sous quelque prétexte que ce soit, vouloir

confisquer à votre profit l'Écriture sainte et la garder pour vous seuls, faire de la Bible un bien purement terrestre qui n'appartienne, comme tant d'autres, qu'aux riches et non aux pauvres, c'est transgresser la loi même qu'on veut maintenir et donner un démenti à tout l'esprit du christianisme. Suivez, selon les magnifiques images de saint Jean, suivez dans les airs le vol de l'ange à qui l'*Evangile éternel* est remis; sa mission est de le porter à toute nation, toute tribu, toute langue et tout peuple; voulez-vous l'arrêter dans son vol, et pouvez-vous lire une page de cet Évangile, sans être forcé de vous dire qu'il a été écrit pour le reste du monde autant que pour vous; ainsi, vous n'avez pas le droit de lire l'Évangile, sans dire à votre frère: Viens lire avec moi, car ton salut est écrit là autant que le mien.

Il n'est qu'un moyen de démentir ces vérités, c'est de nier que l'Évangile soit l'Évangile; il n'est qu'une ressource pour se soustraire à ces devoirs que nous impose le don de la révélation, c'est de nier la révélation; contestez donc, si vous le voulez, ces assertions sur le terrain de l'incrédulité; sur celui de la religion, vous ne pouvez les combattre; et cependant, quoique la moindre lueur de foi suffise pour reconnaître la force de ces principes et la sainteté de ces obligations, regardez autour de vous dans notre siècle, et voyez avec quelle tranquille indifférence ou quelles ingénieuses erreurs, tantôt on échappe à ces devoirs, tantôt on n'en accomplit que la moitié. Les fidèles, sous ce rapport, sont à diviser en deux classes; la première comprend ceux qui lisent les livres saints et ne les propagent point.

Mais n'est-ce point ici, me direz-vous, un de ces re-

proches sans fondement, une de ces accusations vaines que le fanatisme intente contre notre siècle; n'est-ce point une contradiction trop flagrante pour que la raison, la conscience et la foi puissent s'y perdre? Lire la Bible et ne rien faire pour la répandre; lire la Bible et ne pas y puiser assez de zèle pour la faire connaître; lire la Bible et ne pas y apprendre à aimer assez son prochain pour la lui donner, n'est-ce pas essayer de réunir dans un impossible mélange les ténèbres et la lumière? Le premier mouvement d'André, quand il a reconnu en Jésus le Sauveur, est de courir vers son frère et de lui dire: *Nous avons trouvé le Messie*; et qui peut trouver le Sauveur dans l'Évangile, sans en faire autant et comme André dire à son prochain où est le salut et la vie?.... Mes Frères, je l'avoue, cette conduite semble contradictoire, absurde, impossible, mais en y regardant de plus près elle est facile à expliquer.

Je ne vous parle point ici des sages incrédules qui lisent la Bible comme tout autre livre d'histoire ancienne; ni des simples curieux qui la lisent pour savoir ce que contient ce livre dont on parle sans cesse; ni enfin des théologiens de cette Église qui cachent la lumière sous le boisseau et obligent à demander aux hommes la permission de lire la parole de Dieu. Je ne puis sortir aujourd'hui du terrain de la foi et de la foi protestante, et c'est parmi nos frères qu'il se trouve encore des fidèles qui consentent à lire la Bible et refusent de la répandre. Oublient-ils que l'erreur de cette opinion est écrite dans les pages mêmes de l'Évangile et condamnée par les exemples les plus décisifs de l'Église primitive? Oublient-ils que Jésus-Christ a dit: *Sondez les Écri-*

tures, car c'est par elles que vous croyez avoir la vie éternelle, et que nul n'a le droit de mettre à la place de cet ordre un autre commandement en ces termes : ne sondez pas les Écritures ; sans elles vous saurez que vous avez la vie éternelle ? Oublient-ils enfin que les fidèles de Bérée sont loués dans l'Évangile même d'avoir *examiné journellement les Ecritures pour s'assurer que ce que saint Paul leur enseignait y était conforme* ; et à quelle Église sur la terre peut-on refuser un droit que l'Évangile reconnaît à l'église de Bérée ? Non, et je ne vois plus qu'un argument dont s'étaie la piété timorée qui lit la Bible sans la propager. Nous répandrons avec zèle, disent ces chrétiens timides, l'Évangile, mais non l'Ancien Testament. Fondez une institution qui s'occupe de propager l'Évangile, et notre concours et nos dons lui sont assurés ; l'Évangile, voilà notre loi ; qu'avons-nous à faire de la loi des Juifs ? N'est-ce pas trop mettre de niveau Moïse, le législateur d'un peuple, et Jésus, le législateur du monde, que de faire pour l'un autant que pour l'autre ? D'ailleurs, les livres saints de la première alliance sont remplis de pages maintenant inutiles et d'exemples sanglants ou impurs qui répugnent à nos mœurs, dont l'ignorance peut abuser, et que l'Évangile même condamne, et ainsi, s'armant d'une partie de la révélation contre le reste, ils sont amenés à dire : tout pour Jésus et les apôtres ; mais rien pour Moïse et les prophètes ; une imagination impure et une foi ignorante peuvent abuser contre Dieu de la parole de Dieu.

Mes Frères, de quels livres sacrés le Christ lui-même a-t-il parlé, quand il a dit : *Sondez les Écritures ?* précisément de ces mêmes livres que l'on voudrait mettre

aujourd'hui de côté comme superflus ou dangereux. Ne voyez-vous pas, d'ailleurs, en admettant qu'un esprit fanatique ou corrompu puisse abuser de ces monuments de l'antiquité sacrée, où il n'y a que des récits et non des exemples, ne voyez-vous pas que cesser par cette raison de les répandre, c'est sacrifier l'intérêt certain d'une multitude de fidèles à qui ces livres sont nécessaires, au péril douteux de quelques mondains qui en peuvent abuser. Et pour en venir à un argument plus délicat peut-être, mais d'une grande force à mes yeux, cette crainte n'est pas née dans ces pays où notre pure foi a régné et règne encore dans sa force et sa gloire, où la Bible est constamment feuilletée par toutes les mains et librement examinée par tous les esprits, où l'on a tellement l'habitude de son candide et simple langage que l'on ne peut s'y méprendre et mettre en la lisant des impuretés modernes à la place des naïvetés antiques. Non, cette crainte est née dans les pays moins heureux, où la Bible est plus connue par les sarcasmes d'une ignorante incrédulité qui n'a pas su se donner au moins le mérite de combattre sérieusement ce qui était sérieux, et par les infidèles emprunts où on l'a défigurée, et par les infâmes esquisses qu'on a coloriées à loisir pour faire croire que c'était là sa couleur; cette crainte est née dans les pays où la Bible est plus connue par les outrages qu'elle a subies que par les saintetés qu'elle révèle et l'empreinte ineffaçable de sa divinité. O mes Frères, n'aspirons pas à être plus sages que Dieu et à mettre notre sagesse à la place de la sienne; ne croyons pas que la révélation dût être autrement révélée; qui en était juge, si ce n'est le révélateur; ne

croyons pas que l'*ange qui vole par le milieu du ciel* dût nous apporter un autre Évangile; qui en pouvait décider, que celui qui l'envoie? Dieu, qui a voulu que pour l'instruction du monde les admirables vertus d'un Abraham, d'un Joseph, d'un Moïse, d'un Jonathan, d'un Élie, d'un Élisée, fussent consignées dans les annales saintes, Dieu a permis qu'à côté de leur pure gloire éclatât la gloire, par moments ternie, d'un David et d'un Salomon, pour apprendre aux hommes que le génie le plus admirable et que la sagesse la plus profonde ne sont pas une sauvegarde contre les passions.

Mais il y a plus; prétendre dire à l'ange qui nous apporte l'*Évangile éternel*, quelles pages il doit nous en donner; prétendre qu'on doit cacher au monde l'Ancien Testament et lui livrer uniquement le Nouveau, c'est non-seulement séparer ce que Dieu a uni, scinder en deux la révélation qui, au fond, est une, permettre la lecture du second volume de l'ouvrage dont on cèle le premier, et dire à Dieu que, si l'Évangile est ce qu'il doit être, les premiers livres sacrés ne le sont pas; c'est même rendre l'Évangile incompréhensible et incroyable. Faites ici, en m'écoutant, une épreuve facile. Oubliez un moment toute l'ancienne alliance, Éden, le premier péché et la promesse du salut, Abraham et sa vocation, Moïse et sa loi, Israël et son culte, ses pontifes et ses prophètes, et ensuite, dites-moi qui est Jésus-Christ. Instruisez-moi de sa venue, de sa gloire, de sa divine majesté; expliquez-moi sa crèche, sa tombe: vous ne le pouvez plus. Le christianisme, ainsi isolé dans l'histoire, est une énigme sans mot; je vois la lumière, et non le foyer d'où elle part; confondu dans

une inquiète admiration de tant de choses célestes, je ne sais pas si véritablement elles sont venues du ciel, et prêt à reconnaître ce Jésus de Nazareth pour le Fils de Dieu, même en entendant résonner sur les dalles du temple les trente pièces d'argent pour lesquelles il a été vendu; prêt à lui dire comme Thomas à la vue de ses plaies : *Mon Seigneur et mon Dieu!* je m'arrête irrésolu, parce que je ne comprends pas comment Dieu aurait envoyé son divin Fils au monde sans préparer sa venue, parce que je suis forcé de m'écrier, avec plus de raison que les Juifs : *Celui-ci, nous ne savons d'où il est*. C'est là ce que le Christ lui-même nous enseigne, en disant : *Les Écritures rendent témoignage de moi*. Et quand nous laissons l'ancienne alliance où Dieu l'a mise, quand la voix de Moïse répond à travers les siècles à la voix de Jésus, quand la majestueuse lumière des oracles croît de siècle en siècle, sous nos regards, jusqu'à leur accomplissement, quand la progression sublime des révélations se continue de la promesse à la loi et de la loi à la grâce, alors je reconnais que le Sinaï, le Thabor, le Calvaire dominent également notre monde, et que le Jéhovah qui disait à Moïse : *Je suis celui qui suis*, est le même Éternel dont l'Évangile nous dit : *Dieu est charité*!

Je ne crains pas d'aller plus loin encore : refuser la Bible à tous, sous prétexte ou de l'obscurité de quelques-unes de ses pages ou de l'abus que la perversité peut en faire, c'est nier l'un des principes fondamentaux de la foi protestante. Si la Bible est divine, écrite par ordre et sous la garde de Dieu même pour le genre humain, il s'ensuit, avec une nécessité invincible, non

que chaque fidèle puisse la comprendre en entier, mais que chaque fidèle doit pouvoir la comprendre assez, assez pour la règle de sa vie, la paix de sa mort, le salut de son âme. Sans quoi, la faute en est, non au lecteur, que son impuissance involontaire excuse, mais à l'auteur, et l'auteur, c'est Dieu! Ne vous laissez donc ni effrayer ni séduire par cette vaine peur, en distribuant les Écritures, de distribuer un livre inintelligible pour ceux qui le reçoivent. C'est l'affaire de Dieu, non la vôtre; il a la mesure de l'intelligence de ses enfants, vous ne l'avez pas, et répandez avec confiance, répandez ces livres saints en disant partout à quiconque les accepte de vos mains : Lis, c'est un droit; lis, c'est un devoir; lis, c'est un bonheur, et dès qu'une page, une phrase, une ligne paraîtra inintelligible à ta foi et à ta raison, c'est une preuve de fait qu'elle ne te regarde point; tourne la page, d'une main tranquille, et continue de lire : ton salut est écrit plus loin; l'ange qui porte l'Évangile éternel passe par ton ciel autant que par le mien!

II. L'opinion que nous venons de combattre est une de ces erreurs qui ont droit cependant à notre respect, parce qu'elles s'appuient sur une crainte de la conscience bien plus que sur une témérité de la raison. Il n'en est pas de même de la faute où tombent ceux qui répandent la Bible et ne la lisent point, ceux qui suivent d'un inattentif regard le passage de l'ange qui apporte l'Évangile au monde, et qui refusent d'avoir une part dans son message. Leur concours pour la propagation des livres saints est, je l'avoue, d'ordinaire aussi

peu zélé que peu généreux et se réduit à une chétive offrande. Un peu d'argent et d'or, voilà d'ordinaire tout ce qu'ils donnent à Dieu en échange du don de sa parole sainte, et ils croient assez faire. Mais quelque languissant et froid que soit leur zèle, quelque modique que puisse être leur contribution, ce zèle et ce bienfait sont ou un triste démenti qu'ils se donnent à eux-mêmes ou un aveu d'orgueil plus triste encore. Quoi! ils payent pour que d'autres lisent l'Évangile et ne le lisent point; cet Évangile, qu'ils dédaignent pour eux-mêmes et qu'ils recommandent à leurs frères, n'est-il pas le même pour tous; le même sur la planche grossière où le pauvre lui a marqué sa place parmi les trésors de sa pauvreté, et sur le meuble brillant où le riche l'oublie; le même encore pour le simple fidèle dont il fait toute la science et pour l'homme de génie, pour l'artiste, le savant et le poëte, qui y cherchent leurs inspirations et n'en trouveront d'utiles qu'en le lisant avec foi? L'Évangile ne change pas selon la main qui l'ouvre, et à tous ceux qui concourent à le répandre sans se prescrire de lire, on est en droit de poser ce triste et facile dilemme : payez pour qu'on puisse le lire et lisez-le comme vos frères; alors votre générosité et votre piété, vos actions et vos sentiments, votre bourse et votre conscience seront d'accord; mais si vous payez pour que d'autres lisent ce que vous ne lisez pas vous-même, prenez garde! votre argent s'élèvera en condamnation contre vous; vous ne donnez pas à Dieu, vous donnez aux hommes; vous faites par respect humain ce que vous ne feriez pas par zèle religieux, et prendre quelque chose sur votre fortune pour rendre les autres chré-

tiens, sans prendre sur votre temps ce qu'il en faut pour le devenir vous-même, c'est un calcul qui est mauvais pour cette vie, mais qui est plus mauvais encore pour l'éternité.

Et d'où peuvent naître de si déplorables tentatives pour accorder ce qui ne s'accorde pas, cet oubli d'un devoir de piété qu'on recommande, ce dédain d'un moyen de progrès qu'on procure aux autres? Hélas! mes Frères, qui ne le voit? Nous voici ramenés en présence des deux adversaires contre lesquels la religion lutte partout de nos jours et que l'ange de l'Évangile rencontre partout dans son vol, l'indifférence et l'orgueil, qui se mêlent si souvent au fond du cœur, de telle manière qu'à force de vanités et de préoccupations mondaines on devient indifférent, et pour justifier son indifférence on a recours en secret et dans le silence de ces pensées qu'on ne communique à personne, on a recours aux illusions de l'orgueil. On se dit alors, par moments, d'une manière vague et confuse, sans s'y arrêter, sans se rendre compte de ces réflexions intimes et soudaines, on se dit : qu'ai-je besoin de lire l'Évangile? Que m'apprendra-t-il que je ne sache? Faut-il donc, à mon âge, recommencer cette étude; ma vie est arrangée; ma place est prise dans le monde; je sais où je vais; mon honneur est intact, ma probité sans tache, ma conscience sans remords, et Dieu est si bon; j'ai lu l'Évangile une fois pour toutes... Et comme ces illusions-là sont au service de tout le monde, comme le simple artisan peut s'y livrer en rentrant le soir dans son humble demeure aussi bien que le riche en parcourant le cercle de ses réunions élégantes, il est d'autres illu-

sions d'un ordre plus élevé, d'un genre plus brillant, qui tranquillisent l'esprit des hommes à position éminente. Cette perpétuelle lecture de la Bible, se diront-ils, est bonne pour ceux qui n'ont que ce livre à lire; cette étude incessante des lois et des doctrines d'une époque qui n'est plus, est utile surtout à ceux qui n'ont point de part directe à prendre aux choses du temps présent; mais moi, qui m'assieds *aux portes de ma ville parmi les anciens du pays jugeant le peuple*, moi qui suis occupé de toutes les grandes améliorations modernes, moi qui m'occupe du progrès de la justice, de la liberté, de l'égalité et des intérêts de la philantropie sociale, et des sciences et des lois telles que le dix-neuvième siècle les exige, je laisse aux masses, je laisse aux moins avancés de lire et de relire et de creuser un livre écrit dans le premier... Chrétiens, sur ce terrain-là acceptons le défi, et, l'Évangile à la main, montrons une fois de plus combien Dieu confond *la sagesse des sages et l'intelligence des intelligents;* une fois de plus montrons combien l'homme est petit pour tenter de tenir dans sa main ce que Dieu tient dans la sienne.

La question peut se réduire à des termes bien simples, à un simple défi porté aux représentants de la sagesse moderne, de signaler un seul progrès moderne qui ne sorte de l'Évangile, qui ne soit une conséquence du christianisme, un seul progrès sur lequel le chrétien éclairé et convaincu n'en sache autant que le philosophe le plus ingénieux, le publiciste le plus expérimenté, le législateur le plus profond. A tous ces hommes-là, que la patrie et que le siècle admirent, la mise en pratique, la mise à exécution; cette gloire, nous ne

la leur disputons pas; mais ce que nous leur disputons, c'est d'inventer quelque chose de bon pour l'humanité qui ne soit pas écrit d'avance dans l'Évangile; ce que nous leur disputons, c'est de faire faire au monde d'autres progrès que ceux dont l'Évangile a tracé d'avance le chemin; ce que nous leur disputons, c'est d'arrêter l'ange dans son vol et de changer le livre qu'il porte au monde contre un nouvel évangile.

On parle de justice sociale : citez-nous donc une injustice qui soit chrétienne et une justice qui ne le soit pas. On parle de liberté : quand on est chrétien, il y a moyen d'être esclave s'il le faut, et mieux encore que le philosophe grec dont l'esclavage est si célèbre; mais il n'y a pas moyen d'être tyran, et ceux qui s'élèvent avec tant de raison contre l'infâme servitude où l'on retient les malheureux noirs, n'écriront jamais en leur faveur un mot aussi décisif que ce mot de l'Évangile : *Dieu a fait d'un seul sang tout le genre humain*; comment est-il possible, si nous ne formons tous qu'une famille de frères, qu'un de ces frères puisse dire à un autre : tu es ma propriété, et pour qu'on ne s'y trompe pas je te marquerai d'un fer brûlant comme les bêtes brutes de mes troupeaux... On parle d'égalité : je ne connais qu'un lieu au monde où elle existe complète, inviolable, immortelle; c'est le temple de Dieu; c'est la table sainte de Jésus-Christ; l'égalité, partout ailleurs, on la cherche encore; ici, nous l'avons trouvée... On ne veut plus, dit-on, faire des révolutions politiques, et l'on se contente de préparer de loin des révolutions sociales; toutes celles qu'on prépare s'évanouiront comme des bulles d'air après s'être élevées un moment, si elles ne

se bornent pas à une simple et tranquille application progressive de ces grands principes : *Aime ton prochain comme toi-même et fais aux autres ce que tu veux qu'ils te fassent...* On ne veut plus de guerre, et l'on établit des sociétés de la paix pour l'extirper; mais l'Église chrétienne, qu'est-elle autre chose qu'une vaste société de la paix, et qui peut nier que si le monde était chrétien, il n'y a pas une arme en ce monde qui ne dût à l'instant se changer en instrument d'agriculture ou d'industrie? On songe enfin, et certes il en est temps! on songe aux prisonniers, et l'on veut changer ces sentines de vice et ces écoles de crimes en écoles de repentir et de piété; et qui a le premier enseigné cette indispensable charité, si ce n'est le bon pasteur qui cherche la brebis égarée jusqu'à ce qu'il la retrouve et la ramène au bercail, et qui a sanctionné cette noble pitié en promettant de dire un jour : *J'étais en prison, et vous m'avez visité!...* Et vous, mères chrétiennes, qui aimez et qui soignez vos enfants, assez pour plaindre ardemment tant de malheureuses mères forcées de laisser à l'abandon leurs enfants et d'aller loin d'eux gagner le pain qui les nourrira au retour, ouvrez, ouvrez partout des asiles pour l'enfance; faites qu'il n'y ait pas une mère dont le travail soit une nécessité pour elle et un perpétuel danger pour sa jeune famille; continuez ces admirables bienfaits, et soyez convaincues que notre patrie ne tiendra sa véritable place en Europe et la chrétienté sur la terre, que lorsqu'il n'y aura pas un seul village où une mère ne pourra venir dire chaque matin : prenez soin de mon enfant; je vais travailler pour lui!... Mais souvenez-vous que sur la porte de

toutes les salles d'asile du monde il n'y a qu'une inscription à mettre, c'est le mot de Jésus : *Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent.*

Reconnaissez, mes Frères, à ces exemples, qu'il serait facile de multiplier en montrant que la philanthropie n'a jamais été qu'une pâle contrefaçon de la charité chrétienne ; reconnaissez à ces preuves, qu'il serait facile d'approfondir en montrant que la philosophie dans ses conceptions les plus hautes n'a fait que traduire et développer les vérités de la foi, reconnaissez que le Christ n'a point trompé le monde en disant : *Je suis la lumière du monde;* que l'Évangile est le seul flambeau qui éclaire la marche de l'humanité vers l'accomplissement de nos magnifiques destinées, et que toutes nos autres clartés sont des lumières d'emprunt. Que faire donc ? notre devoir est ici tracé par la nature même des choses, et l'on peut ne pas l'accomplir, mais non point l'ignorer. Un chrétien doit vivre pour ainsi dire tenant sans cesse d'une main l'Évangile ouvert pour y lire lui-même et de l'autre le distribuant sans cesse à ses frères. Est-il un homme à qui la Bible soit inutile? Non ; offrez-la donc à tous, afin que tous y lisent la ligne qui leur apportera la sanctification qui convient à leurs cœurs ; tous, depuis le malfaiteur à qui le salut n'arrive que sur la croix, jusqu'au martyr qui remet tranquillement son esprit entre les mains de son Père céleste ; tous, depuis le jeune homme qui entre dans la vie sans savoir ce qu'elle pèse, jusqu'au vieillard qui sait par trop d'expérience combien elle lui a pesé ; tous, depuis ces maisons heureuses que la mort semble oublier,

où aucune place n'est vide dans le cercle de famille, où l'on ne s'aime pas à travers des tombeaux, jusqu'aux Marthe et Marie pleurant leur frère, jusqu'aux Rachel refusant d'être consolées parce que leurs enfants ne sont plus, jusqu'aux Jacob dont les cheveux blancs descendent avec douleur vers leurs fils au sépulcre et aux David qui disent : *Il ne reviendra pas vers moi, mais j'irai vers lui !* Et dans notre propre vie, est-il une circonstance où la Bible nous soit inutile, dans les études de l'adolescence ou les tumultes de la jeunesse, dans les travaux de l'âge mur, ou les moissons de l'âge avancé ? Non, tenons donc sans cesse devant nous le livre saint ouvert, et à l'heure suprême, en retirant la main qui aura serré d'une dernière étreinte celle de nos amis, il sera temps,... alors seulement !... il sera temps de le fermer, parce qu'alors s'ouvrira pour nous le livre d'une révélation nouvelle, le livre de la révélation de l'éternité, où la gloire de Dieu et la charité de Christ ne seront pas écrits en caractères terrestres bons seulement de ce côté de la tombe, mais en traits divins, purs et brillants comme les cieux même des cieux, comme les étoiles des cieux inconnus qui serviront dans l'éternité, comme la lumière de cette cité qui n'a pas besoin de notre soleil, parce que la splendeur de Dieu l'éclaire éternellement.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

SERMON

PRONONCÉ DANS LE TEMPLE DE SAINTE-MARIE

Le 5 mars 1848.

> Ainsi a dit l'Éternel : Cherchez la paix de la ville où l'Éternel vous a établis ; car dans sa paix vous aurez la paix.
>
> *Jérémie*, XXIX, 6.

MES FRÈRES,

Dans le tableau où la Bible nous montre Israël, au retour des soixante-dix ans de la captivité de Babylone, ardemment occupé à ressaisir sa nationalité et sa religion parmi les ruines si longtemps délaissées de la patrie, un trait surtout doit remplir d'une émotion puissante le cœur d'un patriote et d'un fidèle : la foule, en voyant poser les fondements du second temple, éclatait en cris de joie et en chants de triomphe ; mais quelques vieillards, qui se souvenaient d'avoir vu le premier temple, ne retenaient point leurs sanglots, de sorte qu'*on ne pouvait discerner la voix des cris d'allégresse d'avec la voix des pleurs du peuple* ; ils repassaient en idée leur longue carrière, et parmi les pompes et les espérances

de cette fête, ils se rappelaient tout ce qu'Israël avait souffert depuis le jour où le temple si cher à leur jeunesse était tombé en même temps que périssait la patrie.

Il est sans doute parmi vous, mes Frères, des vieillards qui, en traversant aujourd'hui le seuil de notre maison de prière, ont éprouvé une pareille émotion; ces mots familiers et solennels, Liberté, Égalité, Fraternité, qu'ils ont retrouvés inscrits sur le portique du temple, il leur souvient de les avoir lus au temps de leur jeunesse, lors de leur entrée dans la vie, sur tous les monuments de la cité; et que de souvenirs immortels amassés dans ce seul souvenir! Et pendant ces cinquante ou soixante ans, que de révolutions, presque toutes sanglantes, ont déchiré notre beau pays! que de guerres et de gloire! que de travaux et de génie! que de luttes de tout genre! que d'espérances et de mécomptes! que d'énergie déployée en tout sens et dont le monde a reçu le contre-coup immense! Que de fois toutes choses ont changé, et que de jours dans ce demi-siècle où *la voix des pleurs du peuple* a dû se mêler aux acclamations d'allégresse et de triomphe!... Liberté, Égalité, Fraternité!... ces mots ont retenti autour de mon berceau; ces mots sont parmi les premiers qui aient frappé mon oreille; on m'a élevé au bruit qu'ils ont fait... Écrits sur nos édifices à la lueur d'un orage, d'autres orages les ont effacés en passant; et qui m'eût dit, hier, que je m'arrêterais aujourd'hui à les lire sur le fronton du temple où nos pères, plus étonnés que nous, les ont lus une première fois?

Toutes ces émotions ont envahi avec tant de force

mon âme, que je me suis facilement décidé à ne vous point apporter une de nos tranquilles méditations ordinaires. Je n'ai point voulu, d'ailleurs, que notre Église pût être soupçonnée ou de n'avoir rien à dire ou de préférer se taire; pareille révolution n'est pas une question qu'on esquive par le silence. Mon dessein, cependant, n'est point de traiter des sujets politiques; la politique se sent mal à l'aise, quand elle parle du haut de nos chaires; sa tribune est ailleurs, et si elle envahit la nôtre, elle perd à cette usurpation autant que la piété... Et je ne viens point accuser devant vous les vaincus d'hier; pour les vaincus, quels qu'ils soient, le ministre de l'Évangile n'a que des bénédictions et des prières; si des fautes ont été commises, quel cœur ne serait ému d'une expiation si terrible et si soudaine !... Et je ne viens point exalter devant vous les victorieux d'aujourd'hui... Pour les vainqueurs, quels qu'ils soient, le ministre de l'Évangile, dans sa chaire plus indépendante que jamais, si elle pouvait le devenir davantage, n'a point de flatteries... Mais il a des conseils pour tous, et c'est des devoirs qu'imposent ces grands événements que je viens vous entretenir... Liberté, Égalité, Fraternité, ces mots-là ont été des mots chrétiens avant d'être des mots politiques : il s'agit de les prendre et de les appliquer dans une signification chrétienne.... J'espère vous montrer que ce moyen est le seul d'accomplir le devoir imposé par le prophète dans les paroles de mon texte : *Ainsi a dit l'Éternel : Cherchez la paix de la cité où je vous ai établis; car dans sa paix vous aurez la paix*... Il ne suffit pas d'une république, il faut des républicains.

I. Lorsqu'une grande multitude d'hommes se lève dans sa fureur ; lorsqu'elle s'élance avec une force irrésistible à travers le fer et le feu, contre le pouvoir qui se croyait réellement un pouvoir ; lorsqu'elle brise d'une étreinte un des nœuds du lien social et jette aux vents la poussière d'un trône, soyez certains qu'une idée est au-dessous de ces mouvements terribles. Vraie ou fausse, confuse et incertaine, ou positive et précise, déraisonnable ou sensée, injuste ou légitime, réfléchie ou passionnée, il n'importe, soyez certains qu'une idée est là, présente et vivante dans les âmes. A ces élans il faut une impulsion ; à tant d'action il faut un mobile. Nommez l'événement qui commence, accident ou complot, émeute ou révolution ; nommez les acteurs du drame des rebelles, des factieux, des insensés ou des libéraux, des égoïstes, des fanatiques ou des réformateurs qui donnent satisfaction à leur siècle et préparent l'avenir, il n'importe... une idée les inspire et les conduit ; si la foule ne sait pour le moment ce qu'elle veut, ni même ce qu'elle pense, elle s'est emparée cependant d'une pensée à laquelle elle obéit ; elle en a saisi une, même quand elle ne sait pas la définir et l'exprimer... Entendez-vous ces cris de menace et de vengeance, ces cris de joie et de victoire ?... Ces cris ont un sens pour ceux qui les profèrent, et malheur à qui cherche à se persuader qu'ils ne signifient rien ! La multitude, souveraine quand elle veut l'être, finit toujours par se faire comprendre et enseigne à coups de révolutions ce que ses acclamations signifient.

La nature humaine est ainsi faite : l'homme agit en pensant ; et faire ou tenter des révolutions... nous le savons par expérience, c'est agir, c'est oser.

L'idée du moment, au sein de notre peuple, est celle du progrès ; il en veut à toute force ; il en cherche en tout sens ; il y court par tout chemin ; il y aspire sans cesse avec toute l'ardeur de son imagination, avec toute la facilité de son esprit. Que sert de se le dissimuler? Le mot est partout, parce que le désir est partout ; et que sert aussi de crier à l'imprudence, de reprocher à toute cette génération, qui s'élance au-devant du splendide avenir qu'on lui a promis et qu'elle se promet, que c'est courir trop vite? Elle ne s'arrête pas même pour écouter le conseil, et en courant, si elle fait des ruines, c'est pour s'arrêter alors, en faire des matériaux, et se bâtir le domicile de son repos et de sa gloire, sans s'inquiéter des fondements.

Cette insatiable ardeur de progrès n'a rien qui nous étonne, nous, mes Frères, à qui le christianisme révèle la nature humaine. L'idée, l'espoir, l'attente du progrès est naturelle à l'homme. C'est Dieu qui l'a mise en notre âme ; c'est Dieu qui nous a proposé ce but ; c'est Dieu qui nous porte à vouloir que le jour de demain soit meilleur que celui d'hier, et même que le jour d'aujourd'hui.

Cette recherche du meilleur est double ; l'homme veut toujours améliorer son sort et s'améliorer lui-même ; il aspire et à jouir plus et à valoir mieux ; comme il peut y avoir imprudence, ambition, folie dans ses efforts de félicité, il peut aussi y avoir lenteur, paresse d'esprit ou fausse direction, et passions tumultueuses dans ses

efforts d'intelligence, de moralité, de religion ; mais il ne dépouille jamais complétement ces deux tendances qui l'excitent ; il se dégoûte spontanément de son passé, et toujours il se croit, toujours il se met en route vers quelque chose qui lui semble meilleur ; il ne marche qu'en montant ou qu'en s'imaginant qu'il monte.

C'est parce que la passion du progrès est inhérente à notre esprit que la philosophie a voulu l'accaparer à son profit, la présenter comme une de ses découvertes, s'en faire un de ses titres de confiance et de gloire. Mes Frères, nous n'entendons pas que la religion cède cet honneur à la philosophie ; le système de la perfectibilité humaine était une doctrine de la foi avant d'être une promesse de la raison, et la première voix qui a ouvert devant l'humanité en général, devant chaque homme en particulier, une carrière illimitée de perfectionnement, la première qui a défendu à l'homme de se déclarer content de ce qu'il est et de ce qu'il a, la première qui a refusé à l'activité légitime le droit de s'arrêter et de dire : Assez !... assez de bonheur ! assez de vertu ! assez de science ! assez d'amour ! c'est la voix de notre divin Maître ! Il a dit à ses disciples : *Soyez parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait... miséricordieux comme il est miséricordieux... saints comme il est saint* !... Que vouloir et que concevoir de plus ? Voilà bien la perfectibilité humaine posée en principe, admise en fait, déployée à perte de vue d'âge en âge pour les générations successives, et ouverte jour après jour aux efforts individuels de tout enfant de Dieu. Car ce n'est point en présence d'une assemblée d'élite, devant des hommes de science ou de génie, devant les

grands et les sages du moment, que Jésus a parlé ainsi; non, il s'adressait à la foule réunie pour entendre le sermon sur la montagne; il s'adressait aux pauvres, aux humbles, aux petits; il s'adressait à tous; il propose à tous Dieu pour modèle et la perfection suprême pour point d'arrêt. C'était dire à la raison, à la moralité, à la foi : Vous ne vous arrêterez jamais!

Le christianisme est parti de ce principe pour rendre à l'homme le service immense de réveiller en lui le sentiment de la dignité de sa nature spirituelle et immortelle. Avant l'Évangile, l'homme ne savait pas ce qu'un homme vaut; l'humanité était à peine quelque chose; un homme n'était rien; l'homme avait perdu de vue en lui-même l'image de Dieu; il l'avait assez effacée pour l'avoir oubliée et pour n'y plus songer; il se méconnaissait autant qu'il avait méconnu son Créateur; il était assez descendu de son rang dans la création pour ne se douter que vaguement de sa chute... Le christianisme a relevé l'humanité de cet abaissement; il a rendu l'homme respectable et précieux à l'homme en lui rappelant et la gloire de son origine, et la beauté de sa tâche, et la grandeur de sa destinée; il lui a dit : Tu es enfant de Dieu, et à cette parole l'homme a senti de nouveau sur son front qu'il était *couronné de gloire et d'honneur*, roi de ce monde qu'il doit achever de conquérir, et *créé un peu moindre que les anges* qu'il doit rejoindre un jour... Ce langage, le christianisme l'a tenu à tous, depuis les Césars du jour... et les Césars du jour se nommaient Tibère et Néron... jusqu'au dernier des esclaves venus des marais du Danube, juqu'au dernier des prisonniers sortis des forêts de la Gaule, destinés

tous à mourir avec grâce dans l'arène pour amuser un moment les vainqueurs.

Aussi, mes Frères, le christianisme, dans son application, a pour but que chaque homme soit aussi éclairé, aussi heureux, aussi moral et aussi religieux que possible; de ce but excellent vous ne pouvez rien retrancher ni excepter personne; ce serait fausser, ce serait amoindrir, ce serait défaire le christianisme. Concevez-vous un seul motif plausible pour qu'un seul homme, quel qu'il soit, se refuse à un progrès, ferme sa raison à une vérité, sa conscience à une vertu, sa jouissance à une joie, et sa sensibilité à une tendresse? Concevez-vous un motif plausible pour qu'un seul homme ignore un peu ce Dieu de bonté qu'il pourrait mieux connaître, efface sous ses yeux une ligne de l'Évangile qu'il ferait mieux de lire, obscurcisse ou défigure devant son espérance une des perspectives de l'immortalité? Non, il n'y a pas, il ne peut y avoir de motif chrétien pour mettre le moindre obstacle aux améliorations indéfinies de notre sort et de notre nature. Marchons sans cesse en avant, le flambeau de l'Évangile à la main; il n'éclaire que le chemin du bien, et il l'éclaire d'avance à travers toute la vie, à travers toute l'immortalité.

J'avais donc raison de vous dire que les trois mots des inscriptions renouvelées de nos édifices, Liberté, Égalité, Fraternité, ont été d'abord des mots chrétiens. Oui, quand la politique a voulu s'en emparer, c'est dans l'Évangile, sans s'en douter peut-être, qu'elle les a pris; oui, bien avant qu'on ait pu songer à en faire la devise d'une révolution et à les écrire sur nos murailles, la plume des pêcheurs et des péagers de Galilée les avait

écrits sous la dictée de Jésus; oui, bien avant que la politique eût mis la liberté à l'ordre du jour du monde, et gravé partout son nom en caractères souvent si glorieux et trop souvent ensanglantés, l'Évangile avait dit aux hommes : *La vérité vous rendra libres*; avant que l'égalité fût le principe de notre ordre social et le fondement de nos codes, l'Évangile avait dit : Vous n'avez qu'un seul maître et *vous êtes tous frères*; avant que la fraternité fût une vertu dite civique, elle était une vertu chrétienne, enseignée dans ce simple précepte qu'on ne peut, ni embellir, ni augmenter, ni refondre, d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, et de faire aux autres ce que nous désirons qu'ils nous fassent... Loin donc de vous étonner qu'une telle devise, qui n'est pas seulement politique, décore les portes de nos temples, mes Frères, en la lisant sur la pierre des murs, souvenez-vous que le monde l'a lue ailleurs; rendez gloire à celui qui le premier a fait écrire ces mots dans le livre où tous les progrès promis sont résumés, et demandez-vous comment, en leur donnant une valeur et une portée chrétienne, vous pourrez *chercher la paix de la cité où l'Éternel vous a établis*. Voilà les principes; venons aux devoirs.

II. Votre première dette envers la patrie est de travailler à l'alliance de la liberté et de l'ordre. La liberté, aujourd'hui, se défendra, n'en doutez point, seule; elle a la force, la publicité, le nombre, le torrent pour elle; c'est l'ordre qui a besoin qu'on le défende, et au fond ce sera se porter aussi au secours de la liberté, parce que,

sans l'ordre public, la liberté n'est qu'un leurre, un mensonge, qui bientôt même ne trompe plus. Tout désordre est une tyrannie; tout désordre ravit quelque chose à l'indépendance de chaque citoyen; tout désordre me suscite des obstacles, et c'est me tyranniser que de mettre un obstacle illégal en travers de mon chemin. Le désordre, quelque prétexte qu'il invoque, quelque passion qu'il exploite, quelque mobile variété d'allures qu'il déploie tour à tour, n'est qu'un autre nom pour l'anarchie, n'est que de l'anarchie à l'essai, en attendant de l'anarchie en grand; et la plus ancienne, la plus terrible des leçons de l'histoire, en tout pays et tout âge, est que l'anarchie devient le plus mauvais des despotismes; c'est un despotisme qui n'a rien pour lui; rien, ni cette pesante et monotone paix que le pouvoir absolu peut au moins entretenir, ni cette prospérité matérielle qui empêche un peuple de se réveiller, ni cette gloire éblouissante de la guerre qui fait répandre souvent assez de larmes pour qu'on oublie de pleurer la liberté absente. Et en tuant la liberté, le désordre social tue le travail; les outils qui servent d'armes au désordre s'ébrèchent trop profondément et trop vite pour servir encore aux arts et à l'industrie; dans le tumulte rien ne se fait; les travailleurs n'ont plus le cœur à l'ouvrage, distraits par d'autres bruits que ceux de l'atelier; les uns ne font rien parce qu'ils font le désordre, les autres parce qu'ils le regardent faire; les inquiétudes interceptent et arrêtent les commandes; l'inféconde activité du désordre laisse et même accroît la faim et la soif, en retranchant le pain quotidien; la misère arrive à pas pressés, s'introduit partout, gagne de

maison en maison, descend d'étage en étage, et la société se dissout dans le désordre immense, comme s'écroule un édifice dont on retire le ciment... Chrétiens! soyez donc tous les défenseurs de l'ordre, chacun de vous à la place que Dieu lui a marquée, chacun dans le cercle où s'exerce son influence, chacun par les moyens de pouvoir dont il dispose. Dans le sentiment de ce grand devoir, se rallier au gouvernement qui existe, selon le précepte de l'Évangile que *toute puissance est établie de Dieu*; donner force à l'autorité, inculquer le respect des lois, marcher dans les rangs de la garde citoyenne, verser sans délai le montant de ses contributions, et en tout et partout se porter le gardien vigilant et courageux de l'ordre public, pères de famille, chefs de fabriques, maîtres et ouvriers, n'en doutez pas, voilà votre devoir comme citoyens et comme chrétiens, votre devoir envers la société et la patrie, votre devoir envers vous-mêmes, envers vos femmes et vos enfants, envers Dieu. Nul ne doit s'y soustraire, nul ne doit déserter son poste et chercher dans le passé des motifs de trahir le présent. Avez-vous des regrets, il faut les contenir; des inquiétudes, il faut les dissimuler; des ambitions, il faut les ajourner... Vous avez le temps d'être ambitieux; remettez à demain, et commencez par courir à ce qui presse le plus; certes, ce qui presse le plus, ce n'est pas votre ambition personnelle : c'est la paix publique; on entendra mieux le bruit de vos réclamations, quand tant d'autres bruits seront assoupis; et l'ordre, qui est votre premier devoir, est aussi votre premier intérêt. Il n'est, vous le voyez, aucun prétexte de reste qui vous justifierait dans votre fuite loin de la défense

de la paix publique. Les rois abdiquent, quand ils en croient l'heure venue; les citoyens ne peuvent jamais abdiquer, parce que la patrie est toujours là. Obéissez donc à votre maître qui vous a commandé de *rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César*; et puisque César aujourd'hui, c'est la nation entière, en la servant vous vous servirez vous-mêmes, et *vous chercherez la paix de la cité où Dieu vous a établis.*

Le désordre des idées sera plus grand sans nul doute que n'a été celui des faits, et vous imposera en second lieu le devoir de veiller à l'alliance de la liberté et de la foi. Je n'entends point, en vous parlant de foi, désigner telle ou telle doctrine religieuse, tel ou tel système de théologie ou suranné ou moderne, et vous demander d'exploiter la liberté au profit de vos opinions particulières. J'entends ici par la foi, prenant ce mot dans une de ses acceptions trop oubliées, la confiance dans la vérité. Il est facile de prévoir que dans la surprise, dans l'excitation actuelle des esprits, au sein de tout ce peuple qui a tressailli d'émotion et d'espérance jusqu'au fond de ses entrailles, et qui rentre du champ de bataille qu'il s'est choisi, ardent à écouter tant de voix ardentes à lui parler, il est facile de prévoir que mille idées neuves ou que l'on croira telles, les plans les plus chimériques, les systèmes les plus hardis, les rêves les plus généreux, mais aussi les plus impossibles, vont surgir, demander audience, obtenir attention, se croiser et se contredire en tout sens; l'expérience recevra des démentis sans nombre; l'avenir va se colorer des espérances les plus éblouissantes, hélas! et les plus candides; on en croira probablement bien plus la jeu-

nesse qui osera promettre que la vieillesse qui voudra timidement prédire; le passé aura tort; on s'imaginera voir à quelques pas de distance, et tenir comme sous la main, des progrès qui seront loin.... L'Eglise même, l'Eglise, dans sa constitution, ses ressources, ses droits, aura des luttes à soutenir, peut-être des épreuves à traverser, peut-être de mauvaises préventions à combattre ou des amitiés imprudentes à contenir.... Eh bien, ayez la foi, ayez confiance en la force immortelle de la vérité; tout peut changer: elle ne change jamais; tout périt: elle ne peut périr, parce qu'elle est la pensée de Dieu. Les révolutions sont formidables, et je ne sais où se trouve dans ce qui est terrestre une puissance aussi irrésistible que la leur.... Regardez à vos pieds ce qui reste de ce que leur souffle chasse devant lui; mais la vérité n'est pas de la terre; elle est du ciel, et elle est plus puissante même que les révolutions; elle les regarde passer sans trembler à leur bruit, et au premier silence elle dit aux nations étonnées: Me voici! Nous surtout, chrétiens réformés, nous devons nous tourner tranquillement vers elle comme notre force, notre asile, notre trésor, nous qui ne croyons pas à deux vérités, l'une la religieuse, l'autre la philosophique, toujours en guerre sourde ou en guerre ouverte, mais en une seule, qui peut se nommer philosophie sur la terre, mais qui se nomme religion au ciel; nous, dont les ancêtres ont délivré la raison du joug de l'autorité et brisé le premier et le plus ancien anneau de ses chaînes. Il nous sera doux de nous confier en sa lumière, quelques vapeurs qu'on fasse monter du sol pour l'obscurcir; l'Écriture, dans son magnifique langage, la dépeint comme le soleil

de justice.... les ténèbres peuvent surgir: le soleil est fait pour les dissiper, et il ne manque jamais de rayons.

Seulement, disciples confiants de la vérité, soyez aussi ses défenseurs, et ne permettez jamais que devant vous, en essayant d'accréditer de téméraires illusions, on en vienne à saper les deux bases fondamentales de tout ordre social et de tout ordre religieux, la propriété et la famille. Ce sont là les deux pôles du monde de l'humanité, qui doivent demeurer éternellement immobiles, inébranlables; sans quoi, le monde s'arrête dans un chaos. Que jamais de si funestes erreurs ne vous trouvent silencieux! Protestez, protestez de toute l'énergie de vos convictions morales, et patriotiques et chrétiennes, contre toute atteinte portée à ces dogmes sacrés, acceptés par tous les siècles, bénis par tous les cultes, stipulés dans tous les codes, et dont le christianisme a montré que le principe n'est pas une convention de la sagesse humaine, mais une nécessité imposée par Dieu même à l'humanité. La propriété!... oui, la société, sans elle, est impossible et n'existe plus; la propriété est de droit divin; ce que chacun possède, Dieu le lui a donné, et nul ne peut légitimement le lui ravir; c'est ne plus vouloir ce que Dieu veut, c'est usurper sur sa Providence, c'est prendre la place de Dieu et refaire le partage qu'il a fait. Il est faux que de ce principe découle la honteuse et lamentable conséquence que le nécessaire doive manquer à un seul membre de la grande famille humaine; il est faux que les uns doivent n'avoir rien, afin que les autres aient trop; non, à chacun le nécessaire; mais, puisque tous les hommes sont différents, au-dessus du nécessaire, à chacun sa part, grande ou petite, telle

que Dieu l'a voulu ! Et pour parvenir par des perfectionnements de tout genre, dans les institutions, les lois et les mœurs, dans les industries et les échanges, dans tout le mécanisme de la société comme dans toutes les applications de la religion, à mettre partout le nécessaire, mettez partout à côté la propriété ; car la propriété est la base même du nécessaire, et si la propriété périssait, le nécessaire périrait avec elle. Il est aussi une propriété.... La famille ! Défendez à outrance son inviolable sainteté, et ne souffrez jamais qu'on porte la moindre atteinte à cette arche sainte que Dieu a consacrée ; dites et redites sans cesse que la seule situation divinement fixée sur cette terre à l'homme est celle où, dans la plénitude de sa libre volonté et dans l'ardeur d'un généreux amour, il donne à la femme de son choix ce qu'il a de plus cher, son nom ; son nom, pour qu'elle le porte et l'honore, et en soit fière et heureuse ; où alors il travaille, simple manœuvre, de toute la vigueur de ses muscles, homme d'intelligence, de toute la tension de son cerveau, afin de pouvoir dire chaque jour à ses enfants et à leur mère : J'ai travaillé, et Dieu m'a donné de gagner pour vous ce pain quotidien ; dites et redites que c'est dans ce sanctuaire de la famille que doit habiter le citoyen digne de sa patrie, l'homme digne d'être homme, le chrétien digne de l'Évangile qu'il croit ; que c'est après une telle vie passée dans les labeurs, les joies, les tendresses, et souvent les peines et les deuils inévitables du foyer domestique, qu'on meurt en paix entre les bras de ceux qu'on a tant chéris, pour s'en aller les attendre là-haut ; dites et redites que c'est là la vraie famille, telle que le Créateur l'a instituée ; donnez-en

l'exemple dans la vôtre, et ne tolérez jamais qu'on prétende y substituer des lois de licence ou des utopies d'impureté.... Dans la défense de cette sainte cause, vous serez toujours assez forts, parce que la science, l'éloquence, l'esprit sont ici de trop; il suffit du cœur pour la plaider, et ne doutez point qu'en défendant ces intérêts sacrés, *vous chercherez la paix de la cité où l'Eternel vous a établis.*

Il reste enfin une protestation qui doit trouver votre voix toujours fidèle; il reste une alliance qu'il importe de faire conclure à la liberté; il faut protester contre la guerre et allier la liberté et la paix.... Mes Frères, notre première révolution (vous savez si nous sommes réduits à les compter) a été dirigée contre l'esprit d'une secte célèbre qui a infesté le monde moral et le monde politique de cette odieuse et funeste maxime, que le but santifie le moyen, et qui a mis, on sait avec quel art et quelle persévérance, ce principe en pratique, partout, depuis l'ombre de ses couvents et les cachettes de ses conciliabules jusqu'au milieu de la splendeur des cours et des délibérations des conseils, lorsqu'elle parlait à l'oreille de tant de rois. Mais, par une contradiction étrange et fatale, la première de nos révolutions s'est mise pour son propre compte, et sans s'en apercevoir, sans se le reprocher, sans vouloir s'en repentir, à suivre ce même principe sur la plus vaste échelle, lorsqu'elle a tenté de forcer tous les peuples par la guerre à se rendre libres; la liberté est un bien, mais la guerre est un mal, et entreprendre des guerres terribles pour apporter l'indépendance aux nations, évidemment, c'était pratiquer en grand la maxime, que le but sanc-

tifie le moyen ; c'était prétendre arriver au bien par le mal ; c'était proscrire d'une main pour bénir de l'autre ; c'était dévaster aujourd'hui pour féconder demain...

Loin de notre temps cette immense et cruelle erreur que l'on a retournée d'une façon si terrible contre nous ! Il n'y a de guerres légitimes que celles qui défendent ou le sol de la patrie ou ses droits. Restons les maîtres chez nous, et ne le soyons que là. L'arme au bras, sur sa frontière, que la France s'arrête ; qu'elle écoute, qu'elle attende, qu'elle brave le signal et ne le donne pas ! Sur sa frontière elle sera invicible, et Dieu la bénira..... A deux pas plus loin, la question change du tout au tout, et le peuple, qui, le premier, a inscrit dans ses codes une liberté de conscience complète et qui condamne toute propagande religieuse, Dieu ne le bénira pas, s'il se laisse emporter à une propagande politique. La guerre !... Ah ! je ne m'arrête pas à vous la dénoncer comme la source la plus féconde de maux affreux à l'extérieur et à l'intérieur, de près et de loin ; ces maux, quel peuple les a plus connus que notre peuple, et qui ne se souvient du temps où les mères levaient vers Dieu leurs yeux épuisés de larmes de deuil pour le bénir de n'avoir plus de fils à envoyer à la destruction ?... Je vous dénonce la guerre comme un crime, un crime social, un crime religieux, comme un démenti aux principes de la liberté. Pour être dignes d'être libres, pour en être capables peut-être, gardons-nous de violer les indépendances nationales, et rappelons-nous que, dans les guerres de propagande, le vaincu demeure plus libre que le vainqueur ; car celui-ci est obligé de faire de la tyrannie pour implanter des institutions

libres et de commencer par mettre au rebut cette liberté qu'il apportait à la pointe de son glaive... Disciples de Jésus, je vous somme tous de vous instituer les apôtres de la paix, et de proclamer de toutes vos forces qu'il est temps enfin que cette grande épreuve soit faite d'une grande nation, souveraine chez elle au point de devenir en trois heures de temps une république, et amie de la paix au point de se mettre tranquillement, sous les yeux de l'Europe attentive, à changer de sa main saignante encore de la guerre civile *ses épées en serpes et ses hallebardes en faucilles.*

Trois heures! ai-je dit, et en trois heures un changement si profond!... O mes Frères! à ce souvenir, quel cœur français, quel cœur chrétien peut, sans ressentir une émotion atterrante, repasser en idée nos annales et y compter les époques de révolution, de discorde, de guerre, hélas! et de guerres intestines? Quelle page de notre histoire n'est pas tachée des flots d'un sang généreux, et qu'il est bien temps que notre chère patrie se repose dans sa gloire, sa liberté et sa paix!... Tous ces âges sanglants se déroulent devant ma pensée, se soulèvent sous les plis de leurs innombrables linceuls, et j'y vois des guerres civiles qui ont duré des siècles, des années, ou des mois, ou des jours..... Et, dans sa miséricorde immense, Dieu a permis que la dernière n'ait duré que trois heures! Dieu a permis que l'arme, à peine levée entre frères, se baissât aussitôt....

N'est-il pas juste de dire de ces heures si rapides, mais si terribles, ce que Jésus disait à ses disciples des désastres de la ruine de Jérusalem : *Si le Seigneur n'avait pas abrégé la durée de ces temps, personne ne serait*

échappé; mais il l'a abrégée en faveur de ses élus... Béni sois-tu, ô Dieu de bonté! d'un si grand bienfait; béni sois-tu de ce qu'un temps si court a été donné au combat entre concitoyens; fais que le glaive, baissé si tôt par ces mains fraternelles, ne se relève jamais; fais que cette guerre civile soit la dernière de nos annales; fais que la réconciliation de tout le peuple soit cimentée par la paix générale, par la réconciliation de tous les peuples du monde! Dieu de bonté! montre-toi le Dieu de paix, et que dorénavant toutes les querelles des nations se concilient, non sur les champs de bataille, mais dans les conseils de la liberté!

Tous vos cœurs, Chrétiens, se joignent à cette prière. Il n'est pas un seul d'entre vous qui ne soit intéressé à ce que Notre Père céleste l'exauce. Croyez-en le prophète : c'est seulement dans la paix de la cité, dans la paix de la patrie, que vous trouverez votre paix. Contribuez donc de toute votre puissance à vous assurer ce premier des biens; et si les unanimes efforts des vrais chrétiens, des vrais patriotes, des vrais amis de la liberté réussissent, quel spectacle, quel exemple magnifique la France prépare au monde! La paix dans les ateliers, où l'ouvrier comprendra que le seul pain digne de la main qui vient de combattre avec courage n'est pas celui qu'on donne, mais celui qu'elle gagne; que la meilleure organisation du travail sera la liberté de travailler selon ses forces et de suivre le précepte sacré : *Tout ce que ta main trouvera à faire, fais-le selon ton pouvoir*; qu'enfin les seuls salaires qui se paient, non pas quelques jours de suite, mais à la longue, sont les salaires librement débattus et acceptés, et que la force manuelle,

qui possède moins, ne peut rien pour elle-même sans la force intellectuelle, qui possède plus... La paix dans les maisons, où les discordes civiles n'auront pas de venin à répandre pour empoisonner les tendresses du cercle de famille, où il sera d'autant plus doux de s'aimer comme parents qu'on s'entr'aimera comme concitoyens... La paix dans les églises, où les sectes et les clergés comprendront que la patrie terrestre doit être l'image de la patrie du ciel; que faire du bien et s'entr'aimer est une loi de tous les cultes, et que, quand toutes les haines s'éteignent, il est moins que jamais permis aux haines religieuses de durer... Chrétiens! sur l'autel de la patrie élevé dans vos cœurs, jurez-vous à vous-mêmes de marcher d'un pas fidèle dans ces voies du vrai patriotisme chrétien; et lorsque vous toucherez au terme de la course, lorsque cette patrie qui vous est chère s'effacera devant vos yeux déjà voilés par la mort, lorsque vous n'aurez plus qu'une tombe à y occuper, vous vous rendrez, devant Dieu et devant Christ, dans vos derniers adieux et vos dernières prières, le consolant témoignage de léguer à vos fils une France plus paisible, plus puissante et plus heureuse que jamais!

LA RENCONTRE DU RICHE ET DU PAUVRE.

I.

> Le riche et le pauvre se rencontrent; c'est l'Éternel qui les a faits tous deux.
>
> *Proverbes*, XXII, 2.

MES FRÈRES,

Aux diverses périodes de l'histoire, l'humanité se ressemble. Les différences sont plus apparentes que réelles. Quand on compare les sociétés anciennes et la société moderne, les temps passés et notre temps, on est tenté de croire au premier aspect que tout diffère, non-seulement les religions et les cultes, les lois, les gouvernements, les institutions et les mœurs, toutes les formes en un mot de la civilisation, mais aussi les relations des citoyens de la même patrie, des habitants de la même cité. Si on y regarde de plus près, si on ne s'arrête point à l'écorce des choses, à l'extérieur des faits, si on pénètre au fond de ce qui constitue à toutes les époques la vie d'une nation, on découvre bientôt que les générations humaines se succèdent en marchant au pas pour ainsi dire, en posant le pied sur les traces à peine effacées qu'ont laissées leurs prédécesseurs. C'est que Dieu est toujours le même, et

l'homme aussi ; le cœur humain ne change pas, et quels que soient ses progrès, l'homme est toujours homme ; une société humaine, dans quelques circonstances qu'elle soit placée, sous un ciel serein ou orageux, est toujours une société humaine ; nous éprouvons ce que nos pères ont éprouvé avant nous ; en fait de prospérités ou de misères surtout, nous refaisons ce qu'ils ont fait ; nous jouissons comme ils ont joui ; nous souffrons comme ils ont souffert ; nos chants d'allégresse résonnent comme les leurs, maintenant évanouis dans le silence de la tombe ; nos larmes sont leurs larmes ; nos deuils sont leurs deuils... Il y a trois mille ans et plus que Salomon régnait à Jérusalem, et pourtant ne croirait-on pas que l'Écriture sainte parle de nous autant que des contemporains de Salomon, dans ce trait simple et touchant du tableau de la société en Israël : *Le Riche et le Pauvre se rencontrent ?*

Vous entretenir de ces riches et de ces pauvres qui se rencontraient alors, c'est donc vous entretenir de vous-mêmes, de l'état présent de la société, du partage actuel des biens du monde. Et il importe que la prédication chrétienne ne s'occupe pas seulement des choses d'autrefois, mais de celles d'aujourd'hui ; ignorer le mouvement des esprits et n'y prendre aucune part, ce serait moins encore que *prêcher au désert* ; ce serait prêcher en quelque sorte pour les morts et se rendre inutile aux vivants. Lorsque saint Pierre sous les galeries du temple prononça le premier sermon chrétien, il n'oublia point qu'il parlait à des Israélites de Jérusalem, la capitale de la Judée, remplis de ces grandes espérances patriotiques et religieuses qui formaient

alors la vie morale de la nation et qui bientôt éclatèrent avec un si terrible enthousiasme dans la guerre contre les Romains, leurs conquérants et leurs oppresseurs. Lorsque saint Paul prononça cet admirable discours où il révèle *le Dieu inconnu,* il n'oublia point qu'il parlait à des Grecs, à des Grecs d'Athènes, la capitale de la Grèce, la cité la plus élégante et la plus policée du monde, la ville des chefs-d'œuvre, à jamais célèbre par l'esprit de ses habitants, par ses progrès admirables dans les arts, les sciences et les lettres, par son amour des libertés publiques qu'elle eut le tort de laisser périr sous le coup des discordes civiles..... A quelque distance que notre ministère soit placé de celui des compagnons et des successeurs inspirés de Jésus-Christ, j'espère obtenir aujourd'hui toute votre attention en m'efforçant de me souvenir que je parle devant des Français, devant des Français de la capitale, de cette ville unique sur le globe, où la civilisation a comme établi son foyer central et dont l'action pèse d'un poids si extraordinaire dans les destinées et de la patrie et du monde, devant des Français enfin, les héritiers de soixante ans des révolutions les plus imposantes... Dans notre société comme dans celle dont mon texte rappelle un souvenir, *le Riche et le Pauvre se rencontrent;* j'examinerai, avec une entière franchise, dans ce discours, comment cette rencontre doit se faire, et vous reconnaîtrez, je l'espère, que la réponse est fournie par la seconde pensée du sage : *C'est l'Éternel qui les a faits tous deux.*

I. Commençons par préciser le sens des paroles du texte. *Le Riche et le Pauvre se rencontrent*, c'est-à-dire, selon la force de l'original, ils vivent l'un continuellement près de l'autre dans la même société; ils vivent de la même vie; enfants de la même famille, ils sont aussi citoyens de la même patrie, habitants de la même cité, fidèles de la même Église; ils ont dormi dans des berceaux également fragiles; ils s'avancent vers la nuit également profonde pour tous de la mort, et, au delà, vers un ciel pour tous également radieux; c'est d'un pas égal qu'ils franchissent le commun intervalle; en un mot, ils sont hommes au même titre, doués de facultés semblables, raison, mémoire, conscience, sensibilité, instinct de tendresse, instinct de patriotisme, instinct de foi et de religion, et en qualité d'hommes, *ils se rencontrent* sur le sol commun de l'humanité.

C'est l'Éternel qui les a faits tous deux, c'est-à-dire, c'est Dieu qui a voulu ou qui a permis (vous apprécierez plus loin la différence essentielle du sens de ces deux mots) que leur sort fût différent; c'est Dieu qui a dirigé leur destinée de telle sorte que la richesse, les prospérités, les succès se trouvent ici, et la pauvreté, les privations, les mécomptes ailleurs; dans les événements de leur carrière mortelle, la Providence est intervenue comme elle intervient toujours : il n'y a pas une joie à ressentir, pas une larme à répandre, qui ne soit un effet de la volonté de Dieu; la même main toute-puissante répand les épreuves sur la tête du pauvre et les bienfaits sur celle du riche : *c'est l'Éternel qui les a faits tous deux.*

II. Ce simple développement des deux pensées du texte indique assez le principe sur lequel tout ce discours repose : il y a un Dieu, le Père commun des hommes; il nous donne la vie; il marque pour chacun *le temps de naître et le temps de mourir;* il compte un à un nos jours du premier au dernier; il choisit le siècle de notre vie; il place où il veut notre berceau et notre tombe, et il veille sur toutes les circonstances qui les séparent; il nous prépare, il nous instruit, il nous élève ainsi pour une existence meilleure; notre vie actuelle est un apprentissage; la Providence fait en ce monde notre éducation pour un autre.

En effet, Dieu, sans la Providence, n'est plus Dieu, ou du moins il n'est plus notre Père. Un père est-il un père quand il délaisse et oublie ses enfants? Qu'est-ce qu'un Dieu qui crée le monde pour l'abandonner; qui nous donne la vie, et ne s'occupe plus de nous, et ne s'intéresse plus à notre sort? Non, s'il y a un Dieu, il y a une Providence. Ne parlez donc jamais de hasard : le hasard est un mot qui n'explique rien, parce qu'on ne l'explique pas; et on ne l'explique pas, parce qu'il n'a point de sens. Vous ne comprenez pas ou vous comprenez mal comment et pourquoi les choses arrivent, et vous dites : C'est un hasard! Si vous le compreniez, vous ne le diriez pas; ce ne seraient plus des accidents fortuits, ce seraient des effets combinés et connus. Les attribuer au hasard, c'est donc faire aveu d'ignorance, et ce point est fondamental; car ne voir dans les événements heureux ou malheureux de sa propre vie que les chances d'une partie de cartes ou les coups d'un jeu de dés, c'est ne plus croire en Dieu

ni en sa Providence; c'est ne plus croire à rien, pas même à soi : si l'homme est le jouet du hasard, qu'est-il?

La Providence est individuelle, c'est-à-dire qu'elle règne, non pas seulement en grand, mais en détail; elle gouverne l'univers, les soleils et les étoiles, et fait croître grain à grain le blé dans nos sillons; elle gouverne, elle conserve le genre humain et chacun de nous en particulier; elle conduit le rayon de lumière à travers les plaines incommensurables du ciel et l'étincelle qui jaillit sous le marteau du forgeron; elle entend la voix de tout un peuple qui prie au moment où quelque immense danger le menace, et la voix du jeune enfant qui dit sa courte prière entre les bras de sa mère. Personne n'est si inconnu que Dieu ne le connaisse point : on est toujours connu de Dieu, et rien ne lui est indifférent : il s'intéresse à tout et à tous; rien n'est grand, rien n'est petit à ses yeux : c'est bien là l'idée que Jésus-Christ nous donne de la Providence, quand il nous dit que *les cheveux même de nos têtes sont comptés.*

III. De cette notion de Dieu, de cette doctrine de la Providence, il résulte que, devant Dieu, tous les hommes sont égaux, égaux dans toute la force du terme, égaux d'une égalité absolue, complète, infranchissable pour ainsi dire. Et comment les enfants ne seraient-ils pas égaux à ce point devant leur Père céleste? Quelle ombre de privilége pourrait se glisser où il n'y a point de droits, et quels droits avons-nous à faire valoir devant Dieu? Comment nous placer à des distances inégales de Celui qui est partout? Comment concevoir que Celui qui est la justice même ait deux balances pour

nous peser, et que Celui qui est l'amour même chérisse, dans sa grande famille, les uns plus que les autres? Si nous nous prosternons pour l'adorer, est-il donc un seul homme parmi les hommes qui doive se moins prosterner que ses frères? L'orgueil humain peut rêver des distinctions, quand il fait regarder en bas vers la terre, ce champ d'exploitation de toutes nos vanités; mais quand on regarde vers le ciel, vers la Providence, vers Dieu, on ne voit plus qu'un seul au-dessus de tous, Dieu, et tous les hommes au même rang devant lui.

Mais si les hommes sont *égaux*, il ne s'ensuit nullement qu'ils soient *pareils*, et je vous conjure de réfléchir attentivement au sens si différent de ces deux mots, que trop souvent on prend l'un pour l'autre; les confondre, c'est se perdre dans la plus flagrante et la plus funeste des erreurs. Autant il est incontestable, si ce n'est pour l'orgueil dans ses plus étranges accès de folie, que les hommes sont égaux, autant il est évident que les hommes ne sont point pareils; c'est le contraire qui est la vérité: les hommes sont tous différents, et ils diffèrent, malgré l'apparence, en tout. Rien n'est plus rare que deux visages humains qui puissent se prendre l'un pour l'autre; il est certainement bien plus rare encore, ou pour mieux dire, il est impossible de rencontrer deux hommes qui soient exactement pareils dans les forces de leur corps et celles de leur esprit, dans leur stature, leur tempérament et la vigueur ou la délicatesse de leurs cinq sens; dans leur degré d'intelligence et de mémoire; dans leur caractère, leurs penchants et leurs goûts; dans les aptitudes et les secrètes propensions qui décident de leur talent, de leur car-

rière, de leur métier; même dans leur sensibilité et leur puissance d'aimer et de se faire aimer, et, pour comble, dans leur instinct religieux, dans leur faculté de croire et d'adorer.

L'expérience le démontre à l'entour de nous chaque jour; il suffit de suivre, d'écouter, de comparer, pour voir combien toujours les hommes diffèrent les uns des autres, et n'en doutons pas, ces différences de nature étaient nécessaires au bien et au progrès commun. Je vous défie de vous représenter l'humanité composée d'hommes absolument pareils en tout, et pour le corps, et pour l'esprit, et pour le cœur. Cette espèce d'humanité-là s'arrêterait immobile sur son chemin; tout progrès serait impossible; vous ne seriez plus hommes, et je ne sais ce que vous seriez.

Aussi ces différences d'homme à homme, indispensables au plan général que Dieu s'est prescrit dans la marche des choses humaines, se retrouvent-elles dans tout ce qui est humain et terrestre.

Dans tout ce qui est humain : il faudrait, pour que les hommes fussent pareils, changer complétement l'ordre dans lequel les générations humaines se suivent; il faudrait que chaque génération arrivât tout entière au même moment dans la vie et descendît au même moment dans la mort; il faudrait que tous ces contemporains de la même vie eussent une pareille enfance, une pareille jeunesse, une vieillesse pareille; alors, ils pourraient peut-être passer par une égale croissance, jouir toujours d'une égale santé, parvenir à une égale stature et se donner une semblable constitution; plus tard, ils arriveraient à une décrépitude identique, et on

les verrait enfin mourir tous ensemble à un moment donné. Bien plus, il faudrait que toutes les unions fussent au même degré fécondes et que tous les ménages eussent le même nombre d'enfants à recevoir, à nourrir, à élever... Qui ne voit que nous sortons du monde réel et que nous nous perdons comme à plaisir dans un monde imaginaire?

La nature entière, le globe de la terre, l'atmosphère qui le couvre, l'air que notre poitrine respire, le sol que nos mains cultivent, sont arrangés en vue de cette diversité qui nous distingue, et y contribuent. Voilà le nuage chargé de grêle qui s'élève et s'approche... Sur quel champ éclatera-t-il? Sur le vôtre ou le mien? Sur le champ cultivé ou sur la bruyère aride? Sur le champ du père de famille ou de l'égoïste sans famille? Sur le champ du paresseux et de l'oisif ou du travailleur?... Qui le sait? Qui le peut prévoir et qui en décide? Est-ce vous ou moi?... Non, c'est Dieu, qui n'a point de compte à nous rendre, Dieu qui a ses raisons pour tout et qui n'est pas tenu de nous les dire, Dieu qui *fait lever son soleil sur les bons et les méchants et descendre ses pluies sur les justes et les injustes*. Voulez-vous qu'il n'y ait point d'orages, point de nuées, point de grêle, où vous chargerez-vous de les diriger? En dernière analyse, vous devez convenir que se plaindre de ces différences, c'est demander au Créateur un autre monde que celui où nous sommes, ou bien c'est méconnaître celui-ci... celui-ci qui est ce qu'il doit être comme monde d'épreuve et de travail, et non comme monde de récompense, de repos et de bonheur.

IV. Hélas! ce n'est pas tout. Il existe entre les hom-

mes une autre différence, la plus triste de toutes, qu'il est nécessaire de signaler; les hommes ne sont pas seulement heureux ou malheureux : toutes les questions que le texte soulève seraient bien autrement faciles à vider, et la rencontre du pauvre et du riche aurait un bien autre caractère; mais les hommes sont bons ou méchants; les uns cultivent leurs facultés pour le bien, les autres cèdent à leurs mauvais penchants; les uns nourrissent les purs et nobles sentiments de l'âme humaine et y cherchent leur sécurité, leur paix, leur bonheur, et les autres changent ces sentiments naturels en passions fatales et corrompent leurs joies en se corrompant eux-mêmes; les uns disent au démon des mauvaises habitudes : *Retire-toi!* et les autres plient sous son tyrannique empire; les uns cherchent dans la vertu un refuge contre l'adversité, et les autres cherchent ce refuge dans le désordre et le péché, quelquefois dans le crime; les uns, pour tout dire en un mot, laissent à Dieu de mesurer leur part des peines inévitables de cette vie; les autres s'en chargent eux-mêmes et augmentent leur part de souffrance de tout ce que le vice sait si bien ajouter de malheurs aux malheurs ordinaires de la vie.

V. Résumez en votre esprit tous ces principes, ces faits, ces expériences, et la conclusion à saisir ne pourra vous échapper : un Dieu qui est notre père; une Providence qui est individuelle dans ses soins toujours indépendants et souvent mystérieux, mais toujours pleins de sagesse et d'amour; les hommes tous égaux, mais tous différents, et ces différences, variées et nuancées à l'infini, nécessaires au progrès commun, sanctionnées

par les phénomènes de la nature qui y contribuent, et trop souvent envenimées et renforcées par les différences de conduite et de moralité; voilà l'état du monde, voilà Dieu et l'homme, voilà la Providence et notre situation ici-bas... Mes frères ! la richesse et la pauvreté ne sont qu'une des formes, un des accidents, un des noms de ces différences universelles et inévitables qui se produisent au sein de l'humanité.

En voici des preuves de fait : les différences de fortune tiennent aux différences générales et fondamentales qui séparent les hommes, au point que, comme toutes les autres, les différences de fortune sont variées à l'infini, et que, de plus, elles proviennent souvent de causes indépendantes de notre volonté et de notre conduite.

Où finit la pauvreté ? Où commence la richesse ? Qui peut le dire ? Qui peut tracer entre elles une ligne nette, tranchée, visible pour tous, et qui les sépare ? Personne. A quel signe éclatant et public reconnaîtrez-vous un riche et un pauvre ? De signe, il n'y en a pas, il ne peut y en avoir; car il changerait sans cesse de moment en moment, de lieu en lieu, d'individu en individu, et plus encore, s'il est possible, de famille en famille; il changerait aussi de deuil en deuil; il changerait selon le nombre des pertes; il changerait par tombeau... Richesse et pauvreté sont des questions de climat : on est riche au midi sous les feux d'un ardent soleil et un ciel toujours pur, avec bien moins qu'au nord sous des frimas et des cieux glacés; ce sont des questions d'habitude, surtout à une époque avancée de la vie, au point que si vous donnez trop d'opulence à un homme rompu à la vie de l'indigence, il ne sait qu'en faire et souvent se la laisse

extorquer, et que le riche réduit à une médiocrité voisine des privations sera pauvre à la lettre avec ces restes de fortune qui seraient de l'aisance pour tant d'autres; ce sont des questions d'âge : le vieillard a plus de besoins que le jeune homme et l'homme mûr; ce sont des questions de santé; le malade et l'infirme sont pauvres par leur débilité même; ce sont des questions de sexe : la femme est riche ou pauvre à d'autres conditions, à d'autres degrés que l'homme; ce sont des questions d'aptitude et d'assiduité au travail : le paresseux se fait son indigence; l'incapable, l'inhabile lutte plus difficilement contre la sienne; ce sont des questions d'abondance et de disette, de fertilité et de stérilité, de pluie et de soleil, où la nature entière et toutes ses forces, tous ses phénomènes ont leur part; ce sont des questions de paix et de guerre, d'ordre public et de discordes civiles... Qui comptera les fortunes brisées par les guerres et les révolutions, fortunes ou d'ouvriers ou de patrons?... Et enfin ce sont des questions de famille : un berceau de plus quelquefois appauvrit; et il est lugubre, mais il est vrai de dire que dans un monde tel que celui-ci un cercueil de plus peut ne pas appauvrir... Voyez donc combien il est vrai que le riche et le pauvre doivent se rencontrer sans haine, sans envie, sans défiance, sans égoïsme, puisque la richesse et la pauvreté, si éloignées dans leurs degrés extrêmes, s'avoisinent et se touchent dans leurs degrés intermédiaires, au point qu'il est absolument impossible de séparer et de tenir à distance les pauvres et les riches.

Mais, hélas! il me reste à vous donner une plus triste démonstration de cette vérité que la richesse et la pau-

vreté, quel que soit le degré qu'elles atteignent, sont une de ces différences natives qui pèsent sur nous tous... Oui, sur nous tous !... Mes Frères, je m'efforcerais en vain d'épuiser l'immense sujet que je traite : il me faudrait vous montrer que le riche et le pauvre se rencontrent nécessairement, parce que l'un a besoin de l'autre; le riche du pauvre, le pauvre du riche, et que l'échange mutuel de services entre eux est une des lois de ce monde, une des épreuves et des leçons permanentes que Dieu nous impose. Il me faudrait vous montrer que cette rencontre pacifique du riche et du pauvre est d'autant plus impérieusement ordonnée par Dieu même, que dans ce monde, on a eu raison de le dire, rien n'est certain, si ce n'est l'incertitude; que le riche n'est jamais sûr de sa richesse, ni le pauvre de sa pauvreté, et que les situations de jour en jour peuvent changer et devenir l'inverse... J'ai hâte d'en venir au point de contact et de ressemblance le plus frappant entre elles, et tout ce discours a dû vous y préparer. Il résulte des principes mêmes posés dans ce qui précède qu'il y a deux sortes de richesses et deux sortes de pauvretés, et voici leurs noms, que je n'ai garde d'affaiblir ou de décolorer devant vous : il y a une bonne richesse et une bonne pauvreté; il y a une mauvaise richesse et une mauvaise pauvreté.

La bonne richesse (héréditaire ou non, peu importe, car si vous acceptez l'idée de famille, vous acceptez celle d'hérédité, et le lien de famille n'existe plus quand le père, en travaillant, en économisant, en recueillant pour lui-même, n'est pas sûr de travailler, d'économiser, de recueillir pour transmettre à ses enfants), la bonne ri-

chesse est celle qui, bien acquise par légitime héritage ou par intègre succès, est de plus empreinte de ces quatre caractères : l'humilité, car *qu'as-tu que tu n'aies reçu* de Dieu, *et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifier, comme si tu ne l'avais pas reçu ?* la modération : jouir de sa fortune est un droit ; abuser est un vice, et le vice n'a jamais le droit pour lui ; le travail : écoutez saint Paul : *Si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas non plus manger*, et il est certain que saint Paul, par le travail, est bien loin d'entendre seulement le travail corporel qui ouvre la terre sous la pression d'une bêche, façonne le bois sous le tranchant d'un outil, coupe les pierres et cisèle les métaux ; non, saint Paul parle ici du travail, quel qu'il soit, manuel ou intellectuel ; sa pensée est simplement que nul n'a droit d'être inutile, qu'il y a toujours une tâche à remplir dans la vie, que chaque homme a la sienne, et qu'il paye, en la remplissant, une dette sacrée, une dette de naissance, une dette contractée envers l'humanité, envers sa patrie et son Église, envers Dieu. Aussi, sous ce rapport, la richesse et la pauvreté ont été mises par la Providence en opposition l'une à l'autre, l'une comme point de mire, l'autre comme écueil à fuir, et les plus heureux, d'ordinaire, sont ceux qui, sans atteindre l'un ou l'autre des extrêmes, s'arrêtent entre deux, à distance égale, dans cette médiocrité paisible que l'Ancien Testament nomme *le pain de notre ordinaire*, et le Nouveau *notre pain quotidien*. Mais, dans la gêne ou dans la richesse, peu importe, il y a un emploi à faire du temps, et c'est contre ceux qui refusent d'être utiles dans leur vie que l'apôtre prononce cette sentence, qu'ils n'ont plus le droit de manger, c'est-à-

dire le droit moral de vivre. La bienfaisance, enfin, est le dernier signe de la bonne richesse; car tout garder pour soi, c'est tout corrompre entre ses propres mains, *et donner au pauvre, c'est prêter à l'Eternel qui rendra le bienfait...* La mauvaise richesse, c'est celle qu'accompagnent l'ostentation et l'orgueil, l'excès des jouissances du monde, l'oisiveté d'une vie inutile et cette dureté de cœur, cet égoïsme de conduite qui ne veut pas que *le riche et le pauvre se rencontrent*, qui ne veut pas que les bienfaits compensent ces différences, qui ne veut pas que la vraie charité se fasse l'auxiliaire de la Providence. J'en ai la ferme conviction : ce concours que la charité prête à la Providence doit aller au point de rendre, sous ce rapport, la société vraiment fraternelle, vraiment chrétienne; et la société ne le sera qu'imparfaitement avant d'avoir fait en sorte que la misère absolue frappe seulement ceux qui le méritent et s'y retiennent eux-mêmes. Un dénûment complet et immérité doit être secouru; complet et immérité !... Car sans ces deux caractères, il n'a droit formel à aucune assistance; tant qu'il lui reste des ressources, le pauvre doit les employer à se sortir lui-même de sa pauvreté; c'est seulement à l'heure où il ne le peut plus que le secours lui est dû... Et si le dénûment n'est pas immérité ?... la question est changée du tout au tout.

VI. Mes Frères, j'arrive ainsi à la plus lamentable des réflexions que mon sujet et mon texte suggèrent : il y a aussi une bonne et une mauvaise pauvreté; une bonne, c'est celle qui naît du malheur et non du vice, celle qui, pure de toute envie et de toute haine, s'appuie sur la résignation et la confiance en Dieu, celle qui n'est que

la suite d'un de ces mille accidents qui nous menacent tous; celle qui a sa source peut-être dans une imprudence, une inexpérience, une erreur, ou qui tombe du ciel avec l'inclémence des airs, ou qui sort du sol avec des émanations malsaines, ou qui s'attache à nos membres avec les faiblesses d'un excès de travail et les douleurs d'une atteinte de maladie, ou qui vient à nous pour ainsi dire à travers l'agonie et la mort d'un père, d'un mari, d'un protecteur. A quel respect, j'ose à peine dire à quelle pitié, ont droit toujours de telles pauvretés, les les plus résignées, les plus touchantes, les plus faciles à secourir, à conseiller, à consoler ! S'il n'en existait pas d'autres, que la rencontre du riche et du pauvre serait plus heureuse et plus féconde !... Mais, hélas ! qui ne le sait, qui ne le voit ? A côté de ces misères si religieuses et si morales, il en apparaît de bien différentes qui trop souvent s'y mêlent; la mauvaise pauvreté trop souvent circonvient, complique, aggrave la pauvreté intègre et pieuse. Je ne sais rien de plus honorable au monde, devant Dieu et devant les hommes, que l'honnête ouvrier, l'honnête cultivateur, malade, ou blessé, ou infirme, ou vieux, vieux et de travail et d'âge, qui laisse malgré lui tomber de sa main défaillante l'outil de son métier ou le manche de sa charrue en se demandant où il trouvera désormais le pain quotidien pour sa femme, ses enfants et lui-même. Ah ! c'est sans qu'il ait à relever sa main fatiguée pour implorer des secours, que sa patrie d'une part et son Église de l'autre doivent fournir au repos de sa vieillesse et lui payer honorablement le salaire de sa vie. Mais quel plus cruel spectacle pour le citoyen et le chrétien, et quel plus cruel désespoir pour

tous les amis de l'humanité assidus à chercher les moyens d'en compenser et d'en restreindre les inégalités nécessaires, que la misère de toute une famille, femme, enfants, vieillards peut-être, sans cesse entretenue par l'inconduite, la lâche paresse, la régulière intempérance du père et du mari, qui, oubliant ces titres sacrés, fait payer l'escompte de ses vices à ceux dont Dieu lui a confié le bonheur, et les plonge dans la misère pour se plonger, lui, plus à l'aise dans la dépravation ! C'est une loi terrible, mais juste, établie par Dieu même, que le mal enfante le mal, et que le mal dont nous nous rendons coupables, avant de retomber en condamnation sur notre tête, retombe en misères sur la tête de nos pères et mères, de nos femmes et de nos enfants.

Que faire donc, et où se trouve notre devoir au milieu de cette complication de deux misères si différentes, et comment faciliter la rencontre du riche et du pauvre?... Mes Frères, il faut attaquer, par tous les moyens dont la religion, dont la société, dont la morale publique et l'opinion publique disposent, la mauvaise richesse et la mauvaise pauvreté; il faut, à toutes ces mauvaises passions, opposer des institutions qui les combattent et les désarment de plus en plus; il faut, aux mauvais riches et aux mauvais pauvres, tenir un langage également sévère, et faire rougir les uns de leur égoïsme, les autres de leur immoralité, et les citer tous au tribunal de ce Dieu qui les jugera; il faut répandre et populariser ces simples et grandes vérités, que les différences de sort ne dispensent personne de la résignation et personne de la charité; il faut réunir toute la puissance dont la patrie et dont ses diverses

Églises disposent pour ne laisser se prolonger nulle part la misère vraiment digne de compassion. Et ici s'offre une dernière idée que je vous supplie tous de bien peser : Le malheur a une limite, et l'on peut compter avec lui et y mettre un terme; tout dénûment qui n'est qu'un malheur, je le répète, peut et doit être secouru et terminé; mais le vice n'a pas de limite; on peut toujours devenir plus vicieux et toujours dévorer la substance de sa famille : le péché, la licence, la révolte sont des gouffres sans fond, que toutes les richesses du monde ne combleraient pas... Pauvres, rentrez en vous-mêmes, jugez votre indigence, et voyez si elle est suite de malheurs : alors elle peut finir; ou suite d'iniquités : elle ne finira qu'avec ces iniquités mêmes. Vous, riches, jugez votre richesse, et, pour la sanctifier, cherchez, cherchez plus que jamais autour de vous les maux que vous avez moyen de guérir, et ne doutez pas que la rencontre des pauvres et des riches, conduite selon ces règles que l'Évangile de Jésus-Christ a enseignées au monde, ne soient une bénédiction, une joie et une paix pour eux et pour vous.

Et comment vous refuseriez-vous, du milieu de vos prospérités et de votre richesse, ou de vos souffrances et de votre pauvreté, comment vous refuseriez-vous à ces rencontres de familles, paisibles, confiantes, sans esprit d'orgueil, de domination et d'égoïsme chez les uns, sans esprit de haine, d'envie et de murmure chez les autres; comment refuseriez-vous, riches et pauvres, de vous donner ainsi la main fraternelle dans ce monde

d'un jour, et d'abjurer pour jamais toute idée ou d'oppression ou d'attaque, si vous considérez que Dieu a arrangé pour vous trois inévitables rencontres dont le moment revient sans cesse ou peut à chaque instant venir, et que vous ne pouvez refuser?... La rencontre de l'Église, d'abord : qui de vous, dans ce temple, est riche ou pauvre? Votre luxe ou votre dénûment a-t-il à faire ici, et crée-t-il devant Dieu quelque différence, quand l'eau du baptême touche en son nom le front de vos enfants, quand vous lui confessez vos fautes avant d'en implorer le pardon, quand la Sainte Cène vous réunit en sa présence? Non, vous êtes tous ici également riches et également pauvres; car ici vous ne pouvez être riches qu'en Dieu, riches seulement en espérance, en foi et en amour, riches de *ces trésors que les vers ne peuvent ronger,* de ces biens spirituels qui appartiennent à quiconque les veut, qui sont donnés à quiconque les demande, et dont on ne peut être dépouillé que par soi-même. Ah! vous anéantiriez votre culte dans l'Église, et vous le réduiriez à rien, et vous arrêteriez au passage vers le ciel vos prières prêtes à y monter, si, riches et pauvres, vous refusiez de vous rencontrer dans le temple en paix et en égalité devant Dieu, votre Père céleste, et Jésus, votre unique Sauveur, votre guide, votre modèle.

Plus loin, la rencontre de la mort!... Différez dans la vie, il le faut; je vous l'ai démontré; mais je vous défie de différer dans la mort; un dernier soupir est toujours un dernier soupir; il n'y a pas deux manières de l'exhaler; il ne laisse après lui qu'un cadavre pareil; le linceul et ses plis, le sépulcre et sa profondeur peu-

vent varier en dehors ; mais sous ces vaines apparences, le contenu est le même ; ce n'est jamais qu'un cadavre que les vers attendent, et au bout d'un peu de temps, qu'un peu de poudre qui est tellement retournée en poudre qu'on ne la distingue plus à sa place et qu'elle cesse d'avoir une forme et un nom.

Enfin, la rencontre de l'immortalité. Y a-t-il des riches et des pauvres dans le ciel? Non, nous nous y trouverons tous au même rang ; là règnent, non-seulement la vraie félicité, la vraie gloire, la vraie paix, mais aussi la vraie égalité ; ceux qui auront donné, ceux qui auront reçu pendant la vie, avanceront du même pas vers Dieu pour y recevoir tous le trésor du même salut.... Oh ! commencez donc par vous souffrir mutuellement dans ce monde, vous qui devez vous reconnaître et vous rapprocher dans l'autre ; commencez par vous entr'aimer dans la vie, vous que Dieu appelle à vous entr'aimer dans l'immortalité ! Que vos réconciliations et vos affections de la terre vous disposent à celles de ce monde meilleur, où la souffrance ne peut pas plus pénétrer que la discorde, et où Dieu sera *tout en tous*... Mes Frères, il est dit dans l'Évangile que le pauvre *Lazare a eu ses maux dans cette vie*, et qu'à l'heure de sa mort, *transporté par les anges au sein d'Abraham, il fut consolé*... Les dédommagements du ciel pour les pauvres qui auront su souffrir, et les récompenses du ciel pour les riches qui auront su aimer, voilà le lien de cette vie et de la vie éternelle... Reconnaissez-le donc : il bon que *le Riche et le Pauvre se rencontrent, c'est l'Éternel qui les a faits tous deux* !

LE RICHE ET LE PAUVRE CHEFS DE FAMILLE.

II.

> Celui qui n'a pas soin des siens, et surtout de ceux de sa famille, a renoncé à la foi, et il est pire qu'un païen.
>
> Ire *Eptt. de saint Paul à Timoth.*, V, 8.

MES FRÈRES,

L'homme est un être aimant. Son cœur abonde en affections saintes et pures, qui ne sont point un fruit de l'éducation ou de l'habitude, un effet des institutions sociales, de la douceur des mœurs ou du progrès de la civilisation et des lumières. L'homme est un être aimant, parce qu'il a été créé tel. Il entre dans la vie avec la puissance et le besoin d'aimer; ses affections sont une des saintetés de son âme, une des grandeurs de sa destinée, une des gloires qui prouvent que Dieu nous a faits *un peu moindres que les anges.*

Conforme, dans ses principes immuables, à notre nature, le christianisme est une religion d'amour. Il nous dit que *Dieu est amour,* et il veut que nous le soyons.

Aime ton prochain, c'est-à-dire tout homme quel qu'il soit, sans plus t'inquiéter que le bon Samaritain

de la patrie, de la condition, de l'éducation, de la fortune, de la renommée, de la religion même du voyageur blessé; *aime ton prochain comme toi-même, et fais aux autres ce que tu désires qu'ils te fassent* : voilà *toute la loi et les prophètes*, tout ce que la loi prescrit, tout ce que les prophètes enseignent, *le second commandement égal au premier*, égal au commandement de l'amour de Dieu : voilà le lien unique et général qui abolit tous les priviléges, condamne toutes les servitudes, et trouve sa sanction dans le fait incontestable que Dieu *a formé d'un seul sang tout le genre humain* et que tous les hommes sont frères.

En dedans de ce cercle immense viennent se placer nos liens plus étroits, nos affections plus intimes, que les préceptes de l'Évangile et les exemples de Jésus consacrent, et qui, loin de délier ou même de relâcher le lien de la fraternité universelle, n'en sont qu'une forme plus douce, une application plus facile : l'amour de nos coreligionnaires; *faites du bien à tous*, dit saint Paul, *et surtout aux serviteurs de la foi*; de nos concitoyens : Jésus n'a jamais oublié qu'il se devait, avant tout, *aux brebis perdues de la maison d'Israël*, sa nation. Autant que le patriotisme, l'amitié, dont on se demande toujours si elle est un devoir ou simplement un bonheur, reçoit dans l'exemple même de Jésus une sanction décisive; parmi ses apôtres, qu'il aimait tous, Jésus avait un ami, saint Jean... Enfin, sur les affections d'amitié planent les affections de famille. Notre divin Sauveur les déploie au milieu de la tranquillité de sa jeunesse et des horreurs douloureuses de sa mort. Dans l'atelier de Nazareth, sous l'humble toit de ses

parents, *il leur était soumis*; sur Golgotha, du haut de sa croix, il a donné la plus touchante leçon de piété filiale et de confiante amitié, quand il a dit à Marie et à saint Jean : *Femme, voilà ton fils! disciple, voilà ta mère!* Et saint Paul, avec l'énergie accoutumée de sa parole, recommande ces vertus en ces termes : *Celui qui n'a pas soin des siens, et surtout de ceux de sa famille, a renoncé à la foi, et il est pire qu'un païen.*

Dans un premier discours, je vous ai montré la rencontre du Riche et du Pauvre, au point de vue de la Providence et de la religion; aujourd'hui, je viens étudier avec vous la richessse et la pauvreté au point de vue de la constitution de la famille. Je ne craindrai point de toucher à ce côté de mon sujet, qui semble, au premier aspect, rebutant ou dangereux, et je me propose de traiter cette matière si délicate, mais si grave, avec la franchise et l'autorité que justifient trente années de ministère. J'aurai atteint, et non dépassé les bornes prescrites, si je vous force à reconnaître que richesse ou pauvreté ne change rien à la nature de la vie de famille, ni à ses devoirs, ni à ses avantages.

I. Je commence par établir les principes de la matière.

La famille n'est pas une institution humaine; l'homme ne l'a point imaginée en se disant : la vie de famille est celle qui nous convient le mieux; formons-nous en familles et vivons de cette vie. En d'autres termes, la famille n'est pas un choix, une préférence, mais une né-

cessité de nature, et, par conséquent, une intention de Dieu. C'est Dieu dont la main créatrice a serré le premier de ces liens sacrés qui amenait tous les autres. La famille est donc aussi ancienne que l'humanité; elles ont commencé ensemble, et, dans son simple langage, le premier livre de la Bible nous l'enseigne. Dès la création, Dieu dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je donnerai à l'homme une aide semblable à lui.* On le voit; selon la révélation, toujours d'accord avec notre sens moral et notre nature intime, Dieu lui-même donne à l'homme sa compagne, et cette parole exprime l'institution divine du mariage et de la famille, en enseignant à l'humanité quels sont, sur cette terre, le devoir et le rang de la femme : elle est *une aide* donnée à l'homme, voilà sa tâche dans ce monde; *une aide semblable à lui*, voilà sa place à ses côtés : elle doit le seconder à titre d'auxiliaire unique de sa vie; son aide pour tous ses travaux, tous ses devoirs, tous ses progrès; pour toutes ses peines et ses joies, pour tous ses jours, y compris le dernier; son aide, à titre d'amie, de compagne, de conseillère, de consolatrice, et jamais comme une servante, une sujette, une esclave; jamais comme une mercenaire qu'il achète, un complice qu'il exploite, un jouet dont il abuse. S'il ne veut pas d'esclavage pour lui-même, il ne doit la réduire en aucune servitude; elle cesserait d'être *semblable à lui*. Aussi, quand la femme sort de sa place naturelle et divine, l'homme est mis hors de la sienne, malheureux l'un et l'autre pour avoir démenti leur nature et renié leur création; la vraie famille, celle que Dieu a établie, n'est plus. C'est en vain que les hommes veulent met-

tre autre chose à sa place. Je compte bien vous montrer qu'ils n'y réussissent jamais.

La famille entraîne deux conséquences : la parenté et l'hérédité.

Toute famille suppose une parenté; le contrat qui lie, dans le mariage, les deux époux, les lie tous deux aux parents de l'un et de l'autre. Dans les vicissitudes de la vie, dans les différences mobiles de nos destinées, il arrive que souvent on se sépare, on se disperse, on vit à distance, on meurt sans s'être vus, et nous avons peut-être des parents que nous ne connaissons point, que nous ne connaîtrons jamais, relations de simple théorie sans pratique actuelle; mais le lien de droit n'en existe pas moins, et la vie de famille est une complication de tendresses et d'intimités variées; l'idée de famille suppose celle de parenté.

L'hérédité en découle d'une façon non moins naturelle, avec une force non moins impérieuse. Le père ne travaille pas pour lui seul; la mère ne l'aide pas dans l'œuvre commune en vue de son intérêt privé; tous deux travaillent pour leurs enfants. Êtres prévoyants (car Dieu nous a soumis l'avenir autant qu'il le fallait, lorsqu'il nous a dotés de prévoyance), c'est le sort de leurs enfants qu'ils prévoient surtout; c'est en vue de cet avenir qu'ils se dévouent. En creusant le sillon journalier de leur travail sur cette terre, pour eux féconde ou stérile, leur regard, quelquefois fatigué, brillant de joie ou voilé de larmes, ne se dirige pas seulement au bout du sillon sur le point où le soc s'arrêtera; leur regard porte au delà; ils voient de loin un enfant chéri, reprenant à son tour le travail qu'ils ont cessé et mois-

sonnant où ils ont semé. Sèmeraient-ils ainsi pour l'avenir qui suivra leur mort, si leur descendance n'était pas possesseur après eux des fruits de leur labeur? Non, sans doute, et nier les droits de l'hérédité, c'est donc délier les liens de famille, mettre tout travail et tout bonheur en viager, consacrer l'égoïsme en permettant à chacun de ne pourvoir qu'à son nécessaire privé, et faire de chaque tombeau un réceptacle de stériles trésors, où chacun emportera ce qu'il possède, n'ayant personne qu'il aime à qui le laisser.

Un mariage est la constitution d'une famille de plus parmi les familles humaines; et si, d'une part, la famille est d'institution divine; si, de l'autre, la famille n'existe pas sans les rapports de parenté et sans les droits d'hérédité, il en résulte qu'il n'y a pas de mariage sans que la loi religieuse et la loi civile n'interviennent dans le contrat. Cela est vrai dans le monde entier, et, à plus forte raison, dans la chrétienté. Partout, sous l'empire de toutes les religions et de toutes les législations, le culte a consacré le mariage, et la loi a veillé sur ses effets. Les formes ont varié selon les temps, les systèmes et les mœurs; mais jamais il n'a existé une religion ni une législation qui se soient montrées entièrement indifférentes aux engagements par lesquels s'institue une famille nouvelle. Les passions et les erreurs ont quelquefois dénaturé la société au point que les cultes et les lois ont dû, crainte de pire, accepter et régulariser les fautes immenses de la polygamie, du divorce, de la répudiation, *à cause,* dit l'Écriture, *de la dureté de nos cœurs;* mais, au fond, le mariage a toujours été considéré comme un fait social

intéressant la société entière, comme un lien religieux impliquant les devoirs les plus saints. Le christianisme est venu mettre ces vérités dans un plus grand jour et les placer sous l'immuable garantie de sa céleste autorité; le christianisme enseigne que le mariage constitue un double engagement : un engagement religieux, puisqu'il est d'institution divine; un engagement social, puisqu'il entraîne une ou plusieurs applications du principe d'hérédité. En conséquence le mariage suppose des promesses religieuses prononcées en présence de Dieu, dont Dieu est le témoin et le juge, dont la forme est un acte de culte, dont l'Église se rend dépositaire, et des engagements civils dont les magistrats de la société civile doivent connaître, dont la société entière se porte garant, et qui ouvrent une page nouvelle sur le registre des noms des citoyens, d'où pas une seule ligne, une fois écrite, ne peut s'effacer.

Une grande et simple conséquence ressort directement de tout ce que vous venez d'entendre : c'est qu'il n'y a pas deux sortes de mariage, mais une seule, le mariage selon la religion et selon la loi; le mariage reconnu par la société religieuse et la société civile, par l'Église dont on est membre et par la patrie dont on est citoyen; le mariage, accompagné de ces doubles promesses qui obligent les deux époux non-seulement l'un envers l'autre, mais tous deux envers Dieu, dont la Providence les a rapprochés, dont la loi les domine, dont la justice les jugera, et envers le corps social qui répond de leur lien pour répondre à leur descendance et à leur parenté que la loi de l'hérédité sera fidèlement accomplie au jour de leur mort. Tout mariage qui n'est

pas tel n'en est pas un; tout assemblage d'homme, femme et enfants, qui se donne pour une famille et qui ne s'est point placé sous l'empire de ces seuls et véritables principes de la famille, ment à Dieu et aux hommes, et n'est une famille ni devant les hommes ni devant Dieu. Contester ces fondements de la société et refuser à la religion ou à la loi leur légitime part dans ces contrats, c'est refaire l'humanité sur un nouveau plan; c'est sortir des conditions que le Créateur nous a faites; c'est changer à la fois l'élément divin et l'élément temporel de la vie de famille; c'est substituer à ce qu'il y a de plus beau dans l'humanité, de plus excellent dans notre nature, de plus doux dans notre bonheur, une profanation d'autant plus imprudente que le péché y ressemble mieux au devoir et le scandale à la sainteté; c'est prendre de la fange impure pour feindre de bâtir au Seigneur un temple de plus.

II. Vous ne pouvez plus vous étonner de la force extrême que l'Évangile met à recommander les devoirs que la vie de famille impose. Saint Paul flétrit et condamne *celui qui n'a pas soin des siens et surtout de ceux de sa famille.* L'apôtre distingue ici la famille et la parenté; il recommande les obligations que ces deux liens entraînent; il signale leur importance relative et la nuance qui les sépare; le mari se doit à la femme et la femme au mari, les pères et mères aux enfants, les enfants aux auteurs de leurs jours, c'est le plus saint devoir, parce que c'est le lien le plus étroit; l'apôtre veut que le disciple de Jésus ait soin *surtout de sa famille;* mais il a commencé par lui prescrire d'avoir

soin *des siens*, de ses proches, de ses parents, et de remplir de bons sentiments et de bons offices ce cercle de parenté dont la famille est comme le centre et le foyer. Écoutez l'apôtre tonnant avec une indignation généreuse contre les contempteurs de ces affections et de ces obligations si saintes. Négliger le soin de la parenté, et surtout de sa famille, c'est renoncer... à quoi, mes Frères?... à la nature?... Oui, sans doute, car il n'y a pas de sentiment plus naturel, plus instinctif; parmi les hordes sauvages et vagabondes, arrêtées au plus bas degré de la civilisation, ne connaissant de dieu qu'un tronc d'arbre ou le serpent qui rampe à l'entour, le cœur humain éprouve quelque chose de ces émotions; l'époux a quelque pitié de sa femme; la mère pleure quelquefois de tendresse sur ses enfants; renoncer à ces affections et à ces soins, c'est renoncer à la nature... Et c'est renoncer à la vertu : quelle vertu demeurera dans notre âme, quand celle-là n'y demeure pas? Le vide qu'elle y laisse est si grand que toutes les mauvaises passions, faisant escorte à l'égoïsme, peuvent venir le remplir... Et c'est renoncer à la tendresse : celui qui n'aime ni famille ni parents, qu'aimera-t-il donc, si ce n'est lui-même? jusqu'à ce qu'à force de s'aimer, il ne finisse par se traiter comme il le mérite et se prendre à son tour en haine, tuant son bonheur à force de vouloir être seul heureux... Mais ce n'est pas seulement abjurer la nature, la vertu, la tendresse; c'est, selon saint Paul, *renoncer à la foi et devenir pire qu'un païen;* ces vertus naturelles, les païens les ont connues et pratiquées, lorsque, *n'ayant point la loi révélée, ils faisaient les choses qu'elle prescrit et*

trouvaient leur loi en eux-mêmes. C'est donc descendre au-dessous d'eux, et sortir du christianisme, et renier l'ancienne alliance qui s'ouvre par l'institution divine de la famille, et renier la nouvelle qui la consacre, et donner un démenti à Jésus, et lui dire qu'il a fait quelque chose de trop en obéissant, à Nazareth, aux ordres de sa mère et en l'aimant encore sur Golgotha. J'en prends saint Paul à témoin devant vous : Il est impossible d'être mauvais père, mauvais mari, mauvais fils et bon chrétien; ce temple n'est pas pour vous un temple, si votre maison n'en est pas un; en vain vous priez Dieu en lui disant que vous l'aimez, si vous ne savez pas aimer vos proches; pour demeurer dans le christianisme, ne désertez jamais votre cercle de parenté; pour être fidèles à Dieu et à Christ, soyez fidèles à vos familles.

III. Dans tout ce que vous venez d'entendre, y a-t-il un seul mot qui regarde seulement le riche ou seulement le pauvre? y a-t-il un seul mot qui ne les concerne tous deux, et tous deux également? Les liens, les affections et les devoirs de famille sont les mêmes dans l'opulence, la médiocrité, la misère, dans les vies les plus oisives et les plus laborieuses, dans les professions les plus douces comme dans les métiers les plus durs. Notre sort, d'homme à homme, diffère, et un précédent discours vous a expliqué ces différences; notre devoir ne diffère pas; au sein de cette variété infinie de destinées, tout varie et change, hors l'amour et la vertu; une famille est toujours une famille; ce lien sacré l'est également dans quelques circonstances de prospérité ou de peine qu'il se forme et se prolonge; s'aimer est toujours s'aimer. Le titre de père et d'époux, dans tous les

rangs de la société, est également considérable, et quand vous voyez passer une honnête femme qui a donné des enfants à son mari, qui les a nourris du lait de son sein et qui les a élevés saintement selon sa foi et pour la patrie, alors, qu'elle soit couverte des vêtements de l'indigence ou parée de tous les dons de la fortune... il n'importe... impudiques! éloignez-vous à égale distance, car ce que vous venez de rencontrer est ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré dans ce monde.

Ces ressemblances vont plus loin : la richesse ne rend tous ses fruits et on ne s'en sert comme il faut s'en servir ; la pauvreté ne reçoit tous ses soulagements et on ne la supporte comme il est bon de la supporter, qu'au sein de la famille véritable, sincère, légale et religieuse à la fois, et qu'à condition de l'accomplissement mutuel des devoirs qu'elle prescrit.

A ce point de mon discours, je frémis en moi-même de ce qui reste à vous dire, et je vous le dirai cependant.

Voici des riches ou des pauvres qui n'ont pas voulu du lien du mariage et du cercle de famille tels que Dieu les a faits, tels que la société et la loi, l'Église et la religion les consacrent ; les uns dans leur richesse, les autres dans leur pauvreté, ont trouvé que c'était là trop s'enchaîner, et comme aucun milieu n'est possible, comme il n'y a pas deux sortes de famille, comme on est époux et épouse ou non, ils ont pris le parti, pour s'enchaîner moins, de ne s'enchaîner nullement ; leur unique engagement est leur passion ; pour assurer l'avenir, ils l'ont appuyé sur ce qui trompe le plus, sur ce qui

dure le moins, sur ce qui ne répond jamais d'un lendemain, une passion. Ils n'ont voulu rien jurer devant personne, pas même devant Dieu; ils n'ont prêté serment qu'entre eux; ces serments clandestins, sans caution, sans publicité, sans témoignage, la loi les ignore, la morale les réprouve, l'honneur les flétrit, la religion les condamne, et cette position est en dehors de la société et civile et religieuse, au point que la meilleure garantie pour la faire durer sans trop en souffrir, c'est le secret ou le mensonge. Une famille réduite à se cacher ou à prendre de faux noms, est-elle une famille? Non, c'est un ménage, je l'avoue; ce n'est pas un mariage, et, pour dernier trait, il est tellement vrai qu'il n'y a là qu'un faux semblant du lien le plus saint, que des trois parties intéressées, j'en vois deux qui ne savent pas leurs noms; l'homme, quand il n'en porte pas deux, l'un pour le dehors, l'autre pour le dedans, garde le sien, que la femme n'ose pas prendre, et les malheureux enfants ignorent encore le nom qui leur sera laissé.

Qu'il y ait richesse ou pauvreté, que se passera-t-il avec le temps au sein de cette prétendue famille? Je vais vous dire ce qui y manque, et vous vous direz ce qui en adviendra.

Il y manque l'ordre intérieur. On ne fait pas de l'ordre au sein et au moyen du désordre; on ne tient pas son ménage en règle, quand on dérègle sa vie; on ne partage pas bien son temps, quand il faut le consumer en tant de précautions pour se cacher. Le jour qui se lève sur la honte se lève difficilement sur le travail, et quand l'inconduite est ainsi à poste fixe dans la situation gé-

nérale, elle se glisse dans tous les détails de la vie et dépose partout un peu de son poison... Ce qui manque encore, c'est la prévoyance; prévoir est alors un supplice; il y a impossibilité de contempler avec calme l'avenir, quand le présent est si mauvais, si imprudent, si chanceux, quand il pèse sur l'avenir d'un poids si menaçant. Le temps est si lourd dans sa fuite alourdie par le mal, qu'on ne s'occupe qu'à le tuer, au lieu de le prévoir : et comme, pour le fidèle, *à chaque jour suffit sa peine*, pour le pervers, à chaque jour suffit sa perversité; oui, elle suffit, et au-delà... Aussi ce qui manque encore, c'est l'économie, cette vertu si douce et si facile à deux, parce que chacun, heureux de préparer un avenir dont il répond, sent qu'il n'économise pas pour lui seul et que ces fruits de la bonne gestion des intérêts domestiques, abondants ou médiocres, iront aux seules mains qui ont droit de les recueillir. Il y a place alors pour un emploi modéré et prudent de la richesse, ou pour une lutte honorable et féconde contre la pauvreté. Mais on l'a vu mille fois, les fortunes les plus éclatantes, sous la pression de ces unions coupables, se fondent comme des neiges fangeuses aux feux du soleil, ne laissant qu'une tache de boue à leur place; on l'a vu mille fois, la pauvreté, quand elle s'aggrave par ce genre de scandale, arrive rapidement à un extrême de misère qu'aucun travail, aucune habileté, aucune bienfaisance ne peut soulager. C'est que rien n'est plus coûteux que les passions; les affections honnêtes sont à bien meilleur compte; elles ne gaspillent rien, elles gagnent plus; n'est-ce pas autour d'une vraie table de famille qu'après avoir mangé son pain quotidien, on peut le mieux suivre l'ordre de

Jésus à ses apôtres : *Ramassez les restes, de peur que rien ne se perde!* Et l'économie manque, surtout parce qu'on ressent le besoin incessant, irrésistible, furieux, de s'étourdir, de se distraire, d'ensevelir ses hontes dans ses plaisirs, de cacher la rougeur de la face sous le sourire et de demander au monde et au bruit le bonheur de s'oublier quelques moments. De s'oublier, et l'on prétend que l'on s'entr'aime! de s'oublier, et l'on prétend qu'on s'appartient l'un à l'autre!...

On n'appartient pas même à ses enfants! L'éducation manque; l'éducation est-elle possible, qui a pour théâtre une scène perpétuelle d'inconduite, et que défait à mesure l'exemple des père et mère qui doivent la donner? Pour comble d'imprudence et de mécompte, pour comble de punition qu'on s'inflige naturellement dans ces unions flottantes, ce qui manque surtout, c'est un intérieur! Pesez bien ce mot, et représentez-vous tout ce qu'il rappelle de calme, d'innocence, de contentement, de travail rendu plus facile, d'espérance rendue plus attrayante, de petites et douces ressources de bonheur rendues plus fécondes. Un intérieur! il n'y en a jamais, il ne peut y en avoir qu'au sein de la famille : c'est ce cercle qui le borne et qui le tient fermé, non pas toujours au malheur, aux privations, aux deuils, mais toujours aux défiances, aux discordes de détail, aux préventions, aux colères de plus en plus vives; et, comme il n'y a rien entre l'intérieur de famille, le chez soi paisible d'un époux et d'une épouse entourés de leurs enfants, et le monde, le monde avec ses emportements de plaisir et ses tumultes de distraction, sous des lambris dorés ou sous les treilles d'un jardin public, il n'im-

porte, cet homme et cette femme, qui n'ont pas de *chez-soi*, ne sont jamais *chez eux*, pas même quand il s'agit de faire faire à leurs enfants la prière du matin ou du soir. Songez que dans un intérieur de famille, il faut que l'honneur ait élu domicile; il manque, dans ces fausses familles, au point que le faux mari ne sait comment prendre la défense de sa femme prétendue, au point que le fils même pâlit et balbutie en défendant sa mère!... A mesure que les années s'envolent, que les charges augmentent, que les privations augmentent en proportion, on commence par s'en vouloir tout bas de s'être mis réciproquement dans cette situation fatale; on passe à s'en plaindre, à se le reprocher tout haut; riche, on a souvent amoindri et épuisé sa richesse, tout en perdant sa place dans la société des hommes respectables et des femmes honnêtes; pauvre, on a souvent épuisé la richesse du pauvre, ses forces, par des excès de travail pour subvenir aux premiers frais d'une passion, et plus tard par des excès de tout genre pour s'étourdir; alors cette triste histoire, si commune, hélas! de nos jours que déjà dans notre langue une phrase faite (vivre maritalement!) la résume, se termine de cette manière : il s'établit entre l'homme et la femme, à côté d'eux, au milieu de leurs enfants, un hôte importun qu'on veut chasser et qui revient toujours, qui se tient là immobile, impatient, taciturne, soucieux, menaçant parfois; il trouve tout à charge, même les derniers soins qu'on prend pour lui plaire; il se nomme le dégoût, le dégoût bientôt irrésistible, et qui chasse au loin d'abord la tendresse, ensuite la reconnaissance, enfin la pitié; alors il se change en con-

seiller. Et savez-vous ce qu'il conseille? Une seule chose, l'abandon, l'abandon qui est une ressource si facile; l'abandon qui empêche d'entendre les murmures, de voir les souffrances, d'essuyer les colères! A force de recevoir ce conseil du dégoût, il est suivi, et la malheureuse femme demeure seule, seule avec ses enfants, à qui elle ne pourra pas raconter son histoire; seule avec sa honte dorée ou non, seule et sans famille... Je me trompe, il lui reste, pendant que l'homme emporte loin d'elle le lâche remords de cette détresse, il lui reste de dire comme Job aux vers du sépulcre : *Vous êtes mon père, et ma mère, et ma sœur!*

Je crois inutile, maintenant, de vous arrêter à contempler le contraste que présente avec ce fidèle tableau des unions illicites, un véritable lien, une véritable vie de famille, et je termine ce discours en vous posant deux simples questions: de quel côté y a-t-il le plus de liberté à sacrifier et le plus de solitude à prévoir? Hélas! c'est par amour de l'indépendance, pour vivre plus libres, pour ne porter le poids d'aucun gênant contrôle, qu'on s'engage imprudemment dans ces liens si légers au début. Loin que la liberté soit là, on y subit, je vous l'ai prouvé, la plus dure servitude. La véritable liberté, au contraire, s'allie avec l'esclavage du devoir, sous l'empire de ces liens sacrés fondés sur notre nature même et que la mort seule doit rompre. Il est bon que, faibles comme nous le sommes, nous contractions un engagement divin qui nous retienne; il est bon qu'une promesse désormais au-dessus de notre volonté nous

lie; il est bon que nous soyons enchaînés dans la servitude du bien; on se plie à une loi qu'on sait ne pouvoir être abrogée; on finit par se plaire à un sort qui ne peut s'améliorer que si nous nous améliorons. Il en est du mariage comme de toutes les positions sociales. Quand on veut la vraie liberté, on la trouve. On n'embrasse que son ombre, quand on veut la licence, et on ne trouve à sa place qu'une servitude, dont on a soi-même rivé les fers. Le monde, dans son langage de convention, ment quand il dit que se marier, c'est perdre sa liberté; il n'y a rien à perdre, car cette liberté prétendue de l'impudicité, on ne l'a jamais, et la vie de famille ne ravit pas une indépendance que la vie de solitude ne peut donner.

La vie de solitude, ai-je dit? mes Frères, toute vie de famille, j'en conviens, aboutit là le plus souvent... Liens purs et sacrés que l'amour et la religion ont resserrés de concert pendant le cours d'une vie respectée; liens de licence et de caprice que la passion, de sa main désordonnée et tremblante, attache ou relâche à son gré, vous vous brisez tous tôt ou tard, et l'œil tristement attentif qui vous suit jusqu'au bout voit que vous vous perdez dans des solitudes où vos nœuds se défont d'eux-mêmes... Oui, mais il y a deux solitudes d'espèce bien différente: celle, déjà dépeinte, du dégoût et des ruptures, des abandons, des remords, des désespoirs, des veuvages sans deuil et des tombeaux sans noms; celle que l'homme se fait à lui-même, lorsque ses passions éteintes ont dépeuplé sa vie, ont vidé son cœur, le laissant avec une vieillesse vouée à l'abandon, sans un seul lien de reste qui la soutienne. Et il y a une autre solitude,

celle qui souvent a sa place naturellement marquée au bout de la vie, celle dont la Providence choisit l'instant et trace autour de nous le désert d'un jour, celle où l'on trouve une compagne au moins, l'espérance, le doigt levé vers les cieux. De ces deux solitudes, quelle est la plus complète? Ce n'est jamais celle qui n'est que le dénouement temporel de la vie de famille, gardant jusqu'au bout toutes ses consolations autant que ses saintetés. Le père dont la voix affaiblie murmure une dernière prière en faveur de ses enfants, le mari dont la main glacée serre d'une dernière étreinte la main de sa femme honorée et chérie qui vient de recueillir sa dernière larme, ces jeunes gens et ces jeunes filles qui s'inclinent pour recevoir une bénédiction suprême, savent tous que la mort commence ainsi et prépare une de ces solitudes inévitables qu'elle crée autour d'elle; ils savent tous qu'un lien de famille va se rompre... Mais tous savent aussi que pour le voir se reformer à l'instant et se compléter de nouveau, il suffit de se dégager des choses visibles qui finissent et de s'élancer vers ces cieux immortels où toutes les affections sont immortelles comme eux.... Chrétiens, jetez donc les yeux en avant vers la fin de vos jours, et choisissez la solitude que vous voulez vous préparer d'avance... La véritable vie de famille a deux périodes pour deux tendresses: celle de la vie qui finit, celle de la vie du ciel, qui reprend pour ne finir jamais; mes Frères! il faut savoir vivre et travailler pour les deux.

LE RICHE ET LE PAUVRE DANS LA PATRIE.

III.

Ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu.

Ruth, I, 16.

MES FRÈRES,

L'amour de la patrie, ce puissant mobile de notre âme, cette fierté la seule permise au chrétien, cette passion des nobles cœurs que toutes les religions ont sanctionnée, qui s'accorde si bien avec l'amour de la liberté et qui a inspiré tant d'actions héroïques, l'amour de la patrie, consacré par les larmes généreuses que Jésus a versées sur les désastres réservés à l'ingrate Jérusalem, inspire souvent, même aux esprits les plus simples, les plus incultes, des paroles d'une énergie et d'une simplicité sublimes. Le texte en offre un exemple. Je ne sais si, dans les annales d'aucune nation, on peut lire une parole qui exprime mieux que ce mot célèbre l'ardeur profonde d'un vrai patriotisme, la résolution ferme et réfléchie de l'accomplissement des devoirs qu'il impose et l'harmonie nécessaire du sentiment patriotique et du sentiment religieux.

Ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu, c'est bien là un cri du cœur où résonne l'accent

de la sincérité ; c'est la promesse d'un dévouement qui se tient prêt à ne reculer devant aucun sacrifice ; c'est le vœu d'un esprit résolu à payer toute sa dette, non-seulement à la famille, mais à la patrie, en cherchant dans la foi et la piété les forces qui doivent y suffire.

Qui donc parle ainsi?

Est-ce un Moïse, animé du double enthousiasme du génie et de l'inspiration, redescendu des sommets du Sinaï, *où il a conversé avec Dieu comme un homme avec son intime ami*, ému sous la pression de ces révélations puissantes, et demandant en ces termes aux Hébreux d'avoir confiance dans les édits d'un législateur qui revient en quelque sorte du ciel?

Est-ce un Josué, prêt à conduire son peuple à la conquête de la terre promise, à la punition divinement prononcée de l'impie Canaan, et qui lui donne d'avance comme un résumé des chants de victoire qu'il devra bientôt entonner?

Est-ce un Gédéon, appelant ses concitoyens à se soulever contre une tyrannie étrangère, à secouer les fers d'une honteuse servitude et à rejeter de l'autre côté du Jourdain jusqu'au milieu des sables de la Syrie les indignes oppresseurs du peuple de Dieu?

Est-ce un Esdras, réunissant Israël dispersé pour le ramener du fond de la captivité de Babylone, pour lui faire reprendre ses harpes si longtemps muettes et suspendues aux saules des fleuves étrangers, et pour lui rendre à la fois son temple et son culte, sa patrie et sa liberté, son rang parmi les peuples, son titre de peuple de Dieu?

Non, mes Frères. Le mot, il est vrai, est assez su-

blime pour convenir à ces grands hommes ; mais de si grands exemples effrayeraient votre humilité. Non, ce n'est ni le législateur ou le conquérant hébreu, ni le guerrier qui délivre ou le pontife qui ramène Israël, dont le dévouement s'exprime ainsi ; cette sublime leçon part de moins haut, et nul de vous ne la récusera ; c'est à dessein que je l'ai choisie à cette hauteur, pour vous obliger à reconnaître qu'elle est à votre portée... Qui parle ainsi? C'est une faible femme, une pauvre veuve qui, sans ressources, sans appui, sans renommée, dans cette obscurité où languit l'indigence, consacre courageusement sa jeunesse au soin de sa mère adoptive, s'éloigne avec elle des tombeaux de toute sa famille et se dévouant sans esprit de retour à sa nouvelle patrie, répond à l'étonnement inquiet que fait naître une résolution si généreuse : *Ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu !*

Dans les deux discours qui ont précédé et préparé celui-ci, j'ai essayé de vous montrer le riche et le pauvre, d'abord, sous la direction de la Providence qui décide et mesure la différence de leur sort ; ensuite, sous l'empire des affections et des liens de famille, où la différence naît de leur conduite.

Je reprends aujourd'hui et j'achève cette grave étude au point de vue des obligations du citoyen ; je m'efforcerai de vous montrer que les mêmes devoirs, les mêmes intérêts les lient, que la religion du Sauveur du monde ne leur donne pas deux leçons différentes et que leur meilleure ressource est de s'entre-dire avec sincérité : *Ton peuple est mon peuple et ton Dieu est mon Dieu !*

I. Une seule remarque préliminaire suffit à mon dessein : on n'a pas toujours une famille, une parenté ; on peut l'ignorer ; on peut en sortir, s'éloigner, disparaître ; on peut être abandonné des siens ou leur survivre ; la mort peut avoir fait autour de nous la solitude complète, la mort peut ne nous avoir laissé de famille qu'aux cieux. Mais on a toujours une patrie, même à l'étranger, et l'on est toujours membre d'une société ; de ce cercle on ne sort pas, de cette étreinte on ne peut se dégager ; partout on la retrouve, partout elle nous ressaisit. Il est possible de se tenir à part dans une complète indifférence religieuse et de refuser de dire même à un seul de ses contemporains : *Ton Dieu est mon Dieu ;* mais il est impossible de ne point dire : *Ton peuple est mon peuple.* En un mot, l'homme vit, de force, parmi des hommes, et l'égoïste même, qui, par lâcheté, par calcul, s'ingénie à disparaître dans la foule, y reste ; la foule où il se cache l'enserre et le presse de toutes parts. Nul homme ne s'échappe hors de l'humanité.

Aussi Jésus-Christ, qui est venu dans ce monde prendre place à nos côtés et vivre d'une vie humaine, est citoyen d'une patrie ; il gémit de ses erreurs, de ses crimes, de ses infortunes ; il ne méconnaît et ne rejette point ses compatriotes qui l'ont méconnu et rejeté ; il respecte le gouvernement qu'il trouve établi, les institutions de son temps, le Tibère qui règne à Rome, le Pilate qui gouverne à Jérusalem ; il ne rend pas seulement à *Dieu ce qui est à Dieu*, mais *à César ce qui est à César.*

La vie même du Sauveur du monde est donc une

sanction positive et divine des conséquences naturelles qui découlent de ce point de fait que l'homme est un être social. Ces conséquences sont que si tout homme appartient nécessairement à une société humaine, si la société est toujours présente, vivante, agissante autour de lui, tout homme est forcé de se soumettre à certaines nécessités que l'état de société impose, à certaines lois qui sont la formule de ces nécessités.

Seul, on se donne les lois que l'on veut; ensemble, il faut bien s'entendre sur des lois communes; car si chacun se donne les siennes, personne, au fond, n'en suivra; il y aura autant de lois que de volontés, et la société sera impossible.

En d'autres termes, seul, on ne compte qu'avec soi; ensemble, il est nécessaire de compter avec les autres.

Il n'est qu'un moyen de se soustraire à cette nécessité : c'est de changer l'état de société en un état permanent de guerre, et de guerre d'extermination. Évidemment, pour faire la guerre, il est superflu de faire des conventions. Dans l'état de guerre, je ne veux point dire dans les efforts de résistance d'un peuple qui combat pour repousser l'invasion ou dans le cours des conquêtes d'un peuple qui cède à la frénésie de la gloire et à l'ambition de s'agrandir, mais dans le déchaînement des discordes sociales, dans l'état de lutte, sourde ou flagrante, d'un peuple qui s'entre-détruit lui-même, concitoyens contre concitoyens, frères contre frères, il est clair que chacun fait ce qu'il veut et se tire d'affaire de son mieux; les lois sont impuissantes et mises au rebut; il n'y en a plus pour le moment. Mais aussi il n'y a plus ni société ni patrie; l'idée de société implique,

non l'état de guerre, mais l'état de paix; l'idée de patrie implique, non la fureur d'ennemis qui se déchirent, mais la concorde de citoyens qui savent s'entr'aimer et s'entre-secourir.

De ce devoir de vivre en paix dans la patrie commune pour qu'elle soit véritablement notre patrie, de cette nécessité irrésistible d'être soumis à des lois pour vivre en société, la richesse et la pauvreté ne dispensent point. La richesse et la pauvreté n'ont que voir ici; c'est une différence de sort qui n'amène aucune différence de devoir; ce devoir, je suis loin de le nier, peut être, comme toutes les autres obligations morales, rendu plus facile ou plus pénible selon les situations au milieu desquelles il s'accomplit; heureux et riche, on est aisément entraîné à croire que tout va bien, que la société marche, que la patrie prospère; affligé et pauvre, on est plus enclin à penser que tout va mal, que la société rétrograde, que la patrie décline. Mais en vain la même terre des ancêtres, la terre du pays natal, est foulée d'un pied léger par l'homme de plaisir et d'un pied fatigué par l'homme de travail; l'allure de leur marche, l'empreinte de leurs pas n'est point la même; le sol l'est, c'est le sol commun de la patrie. Dans la joie ou la peine, dans la richesse ou la pauvreté, est-on moins citoyen? est-on citoyen différemment et à deux titres divers? Non sans doute, et ils sont également inexcusables, ceux qui cherchent une dispense de patriotisme dans les ivresses, les éblouissements, les oisivetés de l'opulence, ou dans les privations, les durs travaux, les souffrances de la pauvreté. La patrie est toujours la patrie pour ceux qui la couvriraient de leur

or, et pour ceux qui la fécondent de leurs sueurs. Chose étrange, immorale, irréligieuse! Écoutez le riche : il s'indigne, si on lui refuse le titre de citoyen par un caprice insensé de proscription, et il a raison ; mais quelquefois, sous prétexte de jouir, il se refuse aux devoirs que ce titre impose; écoutez le pauvre : il s'indigne de son côté avec non moins de fierté, si on lui dispute le titre de citoyen à cause de sa pauvreté, et il a raison; mais quelquefois il trouve dans son indigence un prétexte de renier ces lois sans lesquelles il n'y a plus ni patrie ni société.

II. De toute une nombreuse et florissante famille établie au pays de Moab, à l'orient du Jourdain, il n'est resté que deux femmes, toutes deux veuves; l'une déjà âgée, l'autre jeune encore; appauvries, ruinées par ces deuils, sans soutien sur la terre étrangère, elles prennent la résolution de passer à travers tous ces tombeaux, de s'éloigner de la scène de tant de larmes et de retourner en Israël. La plus âgée, Nahomi, généreuse dans sa pauvreté, veut que sa belle-fille l'abandonne, la laisse partir et garde pour elle seule les ressources et les espérances que son âge lui permet; la plus jeune, Ruth, plus généreuse encore, refuse ce triste moyen de salut, se consacre à cette vieillesse dénuée et indigente, accepte avec un noble courage une destinée de lutte, de privations, de dévouement, et répond aux instances de sa parente par ce mot si touchant: *Ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu !*

Riches et pauvres, qui m'écoutez ici, n'est-ce pas là assez de pauvreté? En fallait-il davantage pour donner autorité à cet exemple, et pouvais-je mieux choisir un

modèle de vertu, religieuse et patriotique à la fois, au sein d'une triste indigence... Eh bien ! suivons cette jeune et noble femme dans sa patrie adoptive, et voyons quelle conduite elle se prescrit ; vous jugerez ensuite si les devoirs qu'elle remplit ne sont pas ceux que vous avez à remplir, si la religion de Jésus-Christ vous impose un autre dévouement et de plus difficiles, de plus fécondes vertus.

Avant tout j'admire sa constance, sa tranquillité d'esprit, le silence calme de sa résignation. Elle est pauvre : à qui se plaint-elle de sa pauvreté ? à qui l'impute-t-elle ? à personne. Vous ne l'entendez murmurer ni contre Dieu et sa providence, ni contre Israël et l'ordre social imparfait qu'il s'est donné en ces jours, ni contre le gouvernement et les lois qui régissent son siècle et qui doivent bien la régir dans son indigence, elle, jeune femme inconnue, oubliée, seule au monde (elle le croit du moins), et pour qui le monde ne peut s'arrêter et changer de face tout à coup. Elle est pauvre, sans se faire de sa pauvreté un prétexte de désordre, une arme de discorde, un levier de sourdes menées contre l'ordre établi dans sa tribu, contre le culte et ses ministres, contre la législation et ses interprètes : ni le pontife dans son sanctuaire, ni le juge d'Israël à son tribunal ou sous sa tente ne sont troublés des cris de son mécontentement. Cette calme résignation est d'autant plus admirable qu'il lui est donné de vivre en une époque où les institutions et les lois sont incertaines et affaiblies, en *des jours où il n'y avait point de chefs en Israël et où chacun faisait ce qui lui semblait droit*. Elle est résignée, parce qu'elle est pieuse, parce qu'elle croit en Dieu,

parce qu'elle sait que dans une pauvreté imméritée, dans une pauvreté qui n'est le fruit d'aucune inconduite, d'aucune prodigalité, d'aucune ambition, qui n'est qu'une épreuve et non l'inévitable suite de fautes accumulées, il y a toujours, comme dans un deuil, quelque chose de divin et de providentiel ; elle sait, elle croit que l'indigence et la mort sont dans la main de Dieu ; elle sait, elle croit qu'elle est pauvre comme elle est veuve, parce que Dieu le veut, et cette foi, sans l'enrichir, sans lui rendre les biens et les affections terrestres qu'elle a perdus, l'enrichit de cette paix de l'âme qui rend supportables la pauvreté, le veuvage et la mort.

Puis, elle se saisit de la grande ressource que la pauvreté doit accepter avec joie et rechercher sans relâche : elle travaille ; elle fait, pour son entretien et celui de sa vieille parente, ce que ses faibles mains de femme lui permettent de faire ; elle ne trouve au-dessous d'elle, au-dessous des souvenirs de sa prospérité et des droits de sa famille, aucune tâche, aucune occupation ; elle comprend que les travaux, en un sens, ressemblent aux malheurs : aucun ne déshonore ; il n'y a de déshonorant que la paresse et le vice ; la fille du riche Élimélec se fait glaneuse dans les champs d'Israël, rentre chaque soir chargée des épis de son humble récolte de la journée, et pendant toute la moisson des orges elle pourvoit ainsi à sa subsistance et à celle de sa mère d'adoption... Chrétiens ! je le demande encore : est-ce assez de pauvreté, et au sein de cette misère, assez de constance, de résignation et de dévouement ?

S'ensuit-il que cette courageuse femme soit humble jusqu'à la servilité ? S'ensuit-il que devant les grands et

les heureux du siècle elle oublie sa dignité et ne sache que tendre la main ; s'ensuit-il qu'elle compromette sa noble misère dans la honte et la bassesse et qu'elle ait des droits, sans les réclamer?... Non, mes Frères, et ce trait mérite toute votre attention ; la religion n'exige du pauvre l'abandon d'aucun droit du citoyen ; les lois sont faites pour lui, non plus, mais autant que pour le riche ; ce que le pauvre ne peut demander aux institutions et aux lois, c'est une garantie contre toute misère ; c'est une réparation de ses malheurs et le dédommagement de ses pertes ; Dieu seul le pourrait, et encore faudrait-il (je vous l'ai montré) que Dieu bouleversât l'ordre moral du monde et abrogeât la loi sainte de notre responsabilité mutuelle ; mais ce que le pauvre peut demander à la législation de sa patrie, c'est une garantie contre toute injustice, toute oppression, et une protection égale. Ruth, qui a su être pauvre sans avilissement, sait revendiquer, sans jactance, sans ostentation, avec simplicité, dès qu'elle est informée, un droit que lui donnaient les lois du siècle et du pays, un droit qui à son insu lui appartenait à titre de veuve israélite et qui lui assure une splendide et honorable alliance ; elle devient l'épouse du possesseur de ces champs où l'indigent métier de glaneuse l'a conduite tant de fois, et son activité, si humble et si courageuse, est, sous la direction de la bonne Providence, l'occasion et le moyen de sa récompense et du bonheur des dernières années de sa mère chérie.

III. Mes frères, cet exemple est complet et suffit à nous instruire tous des devoirs respectifs du riche et du pauvre dans la société, dans la patrie.

Le premier trait est l'humilité. Il y a une richesse orgueilleuse. On s'accoutume si aisément à être riche, à commander, à jouir, à disposer de volontés qu'on paye comptant, que certains hommes semblent se croire nés, se croire faits pour être riches; ils trouvent la chose naturelle au point d'oublier l'explication que Job se donne à lui-même de son changement de sort : *Je suis sorti nu du sein de ma mère, et nu encore je descendrai là...* au point d'éviter de répondre à la question de saint Paul, qui naît si naturellement de l'humble déclaration du patriarche : *Qu'as-tu que tu n'aies point reçu, et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifier comme si tu ne l'avais point reçu!* Ils prennent leur fortune pour une preuve tacite de leur mérite; de ce qu'ils possèdent, ils concluent, sans autre recherche, à leur droit moral de posséder; ils se croient les privilégiés, à juste titre, de la Providence, et quand ils pèsent à la balance leurs qualités du cœur et de l'esprit et leur argent, c'est pour y chercher la preuve qu'ils n'ont pas assez de trésors à leur disposition... Oui, il y a une richesse orgueilleuse, et ceux qui sont riches ainsi ne sont pas *riches en Dieu.* Mais, à l'extrême opposé, il y a une pauvreté orgueilleuse; il y a des pauvres qui font étalage et ostentation de leur dénûment, qui voient dans leurs souffrances non des épreuves, mais des triomphes, qui se posent en victimes, en martyrs, en disgraciés de la société, en déshérités de la Providence, et qui se croient vertueux simplement parce qu'ils sont indigents; ils affichent ce prétendu mérite devant tout venant; il ne leur suffit pas qu'on plaigne et qu'on soulage leur misère, ils demandent qu'on y applaudisse; ils veulent non-seulement des

secours, mais des hommages; ils croient à leur expérience de toutes choses, simplement parce qu'ils ont manqué de beaucoup; ils se vantent de résister à des tentations et de fuir des excès qui sont hors de leur portée, et au lieu d'attendre les dédommagements promis à l'indigence humble et pieuse, ils se dédommagent d'avance en ce monde par les prétentions que nourrit leur superbe misère... Croyez-le bien, tout cet orgueil est criminel et insensé des deux parts; il ne vaut pas mieux d'un côté que de l'autre; il forme une mauvaise barrière d'humiliations mutuelles entre des frères, des concitoyens ; il amasse les haines et prépare des essais ou d'oppression ou d'anarchie; il refoule au fond des cœurs ulcérés la parole qu'il serait si bon d'échanger : *Ton peuple est mon peuple !*

L'orgueil détruit la confiance : on ne se confie point, quand on s'attend à des humiliations, et rien, entre les riches et les pauvres d'une même nation, rien n'est plus utile et plus honorable à la fois qu'une mutuelle confiance. On ne saurait le nier et je vous le rappelais récemment, il y a sous nos yeux, dispersées çà et là dans la société, une mauvaise richesse et une mauvaise pauvreté; une richesse qui ne veut pas secourir, une pauvreté qui ne sait pas recevoir ni faire profiter ce qu'elle reçoit; une richesse qui endurcit le cœur, le tient fermé à la compassion et se cache au fond de son oisiveté inabordable pour ne pas voir de près les misères et se dispenser plus à l'aise de les soulager; et une pauvreté, oisive aussi à sa façon, pleine d'envie et de haine, qui se fait un art perfide de se plaindre adroitement et de solliciter avec assez d'indiscrétion pour obtenir, non

pour être rebutée, et qui, surtout, arrange ses souffrances de façon à les montrer seules et à cacher ses vices. Mais j'ai hâte de le reconnaître : ces excès, des deux parts, vont s'affaiblissant ; les devoirs qu'imposent la richesse et la pauvreté sont de plus en plus compris ; la voix terrible des révolutions s'est jointe pour les enseigner à celles de la morale et de la religion : *la rencontre du riche et du pauvre* se fait mieux, et vos pasteurs peuvent le dire avec une confiance qui chaque jour augmente, il y a partout dans notre patrie, il y a une bonne richesse et une bonne pauvreté ; la confiance mutuelle, ébranlée en de mauvais jours, renaît ; la richesse se déploie en charités croissantes, en fondations généreuses, en mille et mille institutions ingénieusement secourables ; la pauvreté cesse, en majorité, d'être impérieuse, exigeante, jalouse, anarchique ; elle apprend à se secourir et à se laisser secourir ; elle s'applique avec plus d'intelligence le principe de s'aider soi-même pour que Dieu nous aide ; elle porte, selon l'exemple même de Jésus, la tunique tissue d'une seule pièce, vêtement de l'indigent et de l'ouvrier, sans fausse honte et sans mauvaise fierté, et entre le riche et le pauvre le mot sacré s'échange avec plus d'effusion : *Ton peuple est mon peuple !*

V. Cette réconciliation sera définitive lorsqu'elle s'appuiera d'un bout à l'autre de la patrie sur les vrais principes de la science difficile de faire le bien, science que les pauvres ont à étudier autant que les riches. La base de cette science, nous l'avons reconnu, c'est que rien n'est dû au vice et à la paresse ; il n'est dû qu'au malheur, et en partant de cet axiome trop peu mis en

pratique, il faut que les trois bienfaisances qui se partagent le vaste travail de soulager le prochain fassent ce qu'elles ont à peine tenté; il faut, sans se fondre, sans s'absorber, qu'elles s'accordent; la bienfaisance civile qui s'adresse à tous les citoyens de la patrie, la bienfaisance ecclésiastique qui s'adresse aux fidèles de chaque culte, la bienfaisance privée qui s'adresse à qui elle veut, sème trop souvent au hasard de stériles bienfaits et donne souvent un peu de secours pour racheter un peu de temps. Tant que ces trois sources de la charité ne couleront pas distinctes, mais unies, le flot en grande partie se perdra dans le sable, sans assez féconder. Tant que cette ligue du bien public ne sera pas signée, la masse des doubles emplois formera une dilapidation immense au détriment de la bonne pauvreté; la prévoyance même avec ses ingénieuses combinaisons ne donnera pas tous ses fruits : on continuera de sacrifier, sans même le savoir, la bonne pauvreté à la mauvaise; on continuera de donner trop aux uns, et il est inévitable alors de donner trop peu aux autres; on continuera de donner beaucoup, en s'étonnant de ne point donner assez. Mais pour accomplir ce progrès immense, il faut moraliser la charité publique; il faut non-seulement qu'elle secoure, mais qu'elle apprécie, qu'elle juge; il faut que la misère soit forcée de lever les voiles qui la déguisent et de laisser voir si elle n'est que le vice; les méchants seuls y perdront; l'amour du prochain en sera plus doux, plus fécond, plus facile, et l'on saura mutuellement à qui l'on parle avant de s'entre-dire : *Ton peuple est mon peuple !*

V. Notre siècle qui prépare ce grand progrès le verra-

t-il s'accomplir? Non certainement, si la paix, une paix consciencieuse, morale, patriotique, vraiment chrétienne, ne s'établit pas entre toutes les classes de citoyens, si toutes les distinctions et les désignations haineuses ne sont pas reléguées dans un éternel oubli, si la concorde ne descend pas de nos coteaux et ne refleurit pas dans nos vallées. Mes Frères, cette paix est nécessaire des deux parts : les riches, j'en conviens devant vous, peuvent repousser et opprimer les pauvres; mais croyez-vous que les pauvres ne puissent en agir de même? Hélas! la puissance de se nuire des deux côtés est égale. Chacun alors aspire à sa revanche. Et pensez-vous qu'il n'y ait qu'un perdant? Non, non, Dieu est trop juste, il y a perte des deux côtés; et pensez-vous que celui qui perd le plus soit le plus riche? non, non, on a beau le dépouiller, saccager son opulence, démolir ses entreprises, couper court à ses industries, ses commerces, ses études, ses plaisirs; il avait de quoi devenir moins riche et garder quelque chose; c'est le pauvre qui, dans sa folie, croyait ne pouvoir s'appauvrir, c'est le pauvre qui s'est appauvri, qui s'est encore plus ruiné, qui a creusé plus profondément sa propre misère; et en définitive, lorsque la tempête des passions sociales s'est ainsi déchaînée, il se passe la chose la plus simple et la plus terrible : le riche part, le pauvre reste; le riche trouve moyen toujours de partir, il prend d'avance ses précautions, il réalise, il déplace sa fortune, comme le marin transborde son chargement du vaisseau près de faire naufrage; il abandonne une patrie qui n'offre plus de protection à ses citoyens, il va chercher des cieux plus calmes, un sol plus ferme, des lois

plus puissantes. Il part... et il en a le droit, car il ne se sauve pas seul, il sauve sa famille avec lui ; il part... le pauvre reste, cloué au lieu natal, attaché à ce chaos de misères où tout se confond, où il a jeté quelquefois pêle-mêle tous ses moyens de travail qu'il pensait accroître, où il a mis en péril la paix de son ménage, la santé de sa femme, et peut-être la vie de son fils, et peut-être l'innocence de sa fille, toutes choses sacrées qu'il croyait sauver. Oh! mes Frères, qu'il vaut bien mieux abjurer des chimères impossibles, des haines funestes, et ces tentatives de progrès trop hâtifs qui avortent par leur précipitation même ; qu'il vaut bien mieux se souvenir que Jésus-Christ, en avertissant les riches, ne les a point maudits, et en bénissant les pauvres, ne leur a point donné le droit de maudire; qu'il vaut bien mieux se rencontrer fraternellement dans le champ de la patrie commune, et laissant à Dieu le partage des biens de ce monde dont il est maître absolu, remplacer les défis de la haine par cette parole de paix : *Ton peuple est mon peuple!*

Une simple et utile pensée, que tout le cours de ces trois médications a dû vous faire pressentir, convient et suffit pour les clore et les sceller toutes trois. Il sera vain, dans notre patrie agitée et inquiète, de se dire et de se redire *ton peuple est mon peuple!* si nous n'apprenons à échanger aussi le mot plus puissant et plus sacré encore, *ton Dieu sera mon Dieu!* Dans la chrétienté un lien national ne sera jamais assez fort, s'il n'est pas resserré par le lien religieux ; il faut qu'un

patriotisme éclairé sache dérober à la religion ses dernières armes de superstition, d'intolérance et de domination, et alors la religion à son tour viendra en aide au patriotisme et scellera la paix publique sur les autels du Dieu de paix. Le plus grand génie législatif de notre pays l'a reconnu, le meilleur chrétien sera toujours le meilleur citoyen. La morale de l'Évangile a un côté temporel qui suffit au maintien de l'ordre et de l'harmonie, au développement de la civilisation et de la prospérité nationale, et le christianisme ne sera au bout de son œuvre qu'après avoir changé la dernière épée en serpe, la dernière hallebarde en faucille. Le peuple, qui, dirigé non par une foi vacillante, extérieure, héréditaire, prise et gardée au hasard, mais par une foi ferme et réfléchie, se croit une seule famille de frères devant Dieu, n'a plus de peine à vivre fraternellement de sa vie nationale; l'on est mieux d'accord au forum, quand on l'est au sanctuaire : si vous arrivez à accepter tous le même Évangile, vous accepterez aisément le même ordre social, les mêmes lois, et si cet ordre vous semble encore faux et mauvais, si ces lois vous semblent donner trop à la puissance ou trop à la liberté, l'Évangile vous fera convenir du seul remède à rechercher, savoir, des progrès et non des révolutions.

Mais où est la preuve, me direz-vous, que les nationalités et la religion ont besoin de se prêter un mutuel appui, que le patriotisme s'égare trop souvent sans la foi et que pour s'entre-dire avec conscience et avec succès : *Ton peuple est mon peuple,* il soit nécessaire d'ajouter : *Ton Dieu est mon Dieu?* La réponse est facile, la preuve est victorieuse; elle est déjà sous vos yeux :

si entre le riche et le pauvre, au sein de la même patrie, l'humilité vient s'asseoir comme une douce et tendre conciliatrice; si une confiance réciproque facilite tous leurs rapports, cette confiance, vertu des bons cœurs, nourrie par la vraie charité *qui ne soupçonne point le mal;* si les trois grandes branches de la bienfaisance unissent leurs rameaux pour féconder leurs fruits; enfin, si une paix véritable et profonde pénètre tous les esprits, rapproche tous les rangs, harmonise toutes les forces vives de la patrie, vous en conviendrez tous : une ère nouvelle de prospérité, de progrès et de gloire, illuminée de toute la splendeur des sciences, des lettres, des arts, et marquée par ce trait spécial des époques pareilles que les pauvres deviennent bien moins pauvres sans que les riches deviennent moins riches, une ère nouvelle ainsi faite s'annonce et commence..... Oui, mais l'humilité, la confiance, la bienfaisance, la paix, qu'est-ce que tout cela, condition nécessaire de ce renouvellement de nos destinées? Mes Frères, c'est simplement du christianisme; c'est un ensemble de vertus et d'œuvres chrétiennes; le vrai chrétien est humble et sait se montrer tel; il est confiant et il sait se livrer; il est charitable et il sait secourir; il est pacifique, se souvenant que le premier mot prononcé du ciel à l'aurore de l'Évangile est celui-ci : *Paix sur la terre!* Oh! que notre patrie ne se contente pas du patriotisme qui ne lui a jamais manqué; qu'elle se saisisse d'une religion active, éclairée, fervente, qui lui manque trop encore; demandons à Dieu de faire briller sa lumière à tous les yeux, et nous, les premiers, marchons, selon nos forces, à cette clarté salutaire. Dans

l'effroi de votre prévoyance, craignez-vous encore d'avoir à vous écrier : *Sauve-nous, Seigneur! Nous périssons!...* souvenez-vous et répandez partout que la voix qui apaise sans retour les orages n'est pas la voix seule de la patrie éplorée, mais celle de la religion. Les nations, comme les individus, se font leur sort ; Dieu veuille que notre chère patrie sache se faire le sien!... Si ce vœu de longtemps ne devait être exaucé ; si l'Évangile, la loi divine, ne nous enseignait enfin à nous accorder sur nos lois mortelles, faibles comme notre puissance et passagères comme notre vie ; si la foi nous manquant de plus en plus, tout nous manquait à la fin, nous, les disciples du pur Évangile librement interprété par la conscience et la raison, nous voilerions notre face devant les iniquités et les discordes du siècle, sans jamais nous en rendre complices ; persévérant dans le devoir d'unir le dévouement du citoyen et le zèle du chrétien, nous nous rappellerions, pour soutenir notre espoir et notre courage, qu'il n'y a de nationalités que dans ce monde, qu il n'y en a point dans le monde du ciel, que le mot : *Ton peuple est mon peuple*, n'est après tout qu'un mot de la terre et du temps, et que la parole sainte : *Ton Dieu est mon Dieu*, est un mot de l'immortalité!

SAINT PAUL, LE TREIZIÈME APOTRE.

> Le Seigneur répondit à Ananias : Cet homme est un instrument d'élite pour porter mon nom devant les gentils, les rois et les enfants d'Israël, et je lui montrerai tout ce qu'il aura à souffrir pour ma cause.
>
> *Actes*, IX, 15, 16.

MES FRÈRES,

Que le Christ, dans la première année de son ministère, lorsqu'il commençait la grande œuvre du salut du monde, lorsqu'il commençait ces étonnants voyages si bien résumés dans cette courte parole : *Il allait de lieu en lieu en faisant du bien;* que le Christ, au moment d'un départ pour la Galilée ou en passant par les rues de Capernaum, dise à Philippe ou à Matthieu : *Toi, suis-moi !* et qu'après un entretien qui éclaire leur intelligence, sanctifie leur âme et ouvre leur esprit aux lumières de la foi, ce Galiléen et ce péager quittent tout et deviennent apôtres..... ou bien, que le Christ honore d'un imposant et simple éloge un homme de bien nommé Nathanael, déclare qu'*il n'y a point en lui de fraude*, le reconnaisse pour un véritable Israélite, lui montre qu'il lisait dans son cœur et découvrait de loin ses pen-

sées, en obtienne ainsi cette réponse : *Maître, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël!* et en fasse ainsi un apôtre.... enfin, que sur le lac de Génézareth, si souvent le théâtre de ses prodiges, le Christ se mêle à de simples pêcheurs qui préparent ou qui jettent leurs filets, monte sur leur barque, s'éloigne avec eux à quelques pas du rivage, instruise du haut de la nacelle la multitude attentive, leur accorde ensuite une pêche miraculeuse, et, calmant leur frayeur soudaine, dise avec autorité : *Venez après moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes vivants*, et qu'ainsi il s'adjoigne dans son œuvre un disciple tel que Pierre et un ami tel que Jean..... mes Frères, voilà sans doute des scènes dignes de l'Évangile, des commencements dignes d'un apostolat, des merveilles dignes de Jésus. Tout ici respire ce mélange facile de simplicité et de grandeur, de familiarité et de gloire, qui fait de l'histoire évangélique une page à part dans les annales de notre monde, une série d'événements tels que jamais le monde n'en avait vu, tels que jamais il n'en reverra. Cependant ces scènes sont terrestres, et nous laissent sur la terre ; le ciel y prend part, mais tranquillement et de loin ; nous sommes étonnés et émus plutôt qu'éblouis, et le voyage de Philippe, le figuier de Nathanael, les filets et les barques des fils de Jonas et de Zébédée, semblent être là pour nous rappeler que les héros de cette sainte histoire sont des hommes comme nous, que leur lac de Tibériade ressemblait au courant de nos fleuves et aux bords de nos mers, et que le Christ alors descendait jusqu'à l'homme, pour mieux réussir à l'élever ensuite jusqu'à lui. En un mot, la distance qui nous sépare des

confidents et des compagnons de Jésus nous semble moindre, quand nous nous arrêtons à contempler le côté terrestre de leur histoire ; il est plus facile de nous la représenter et de nous mettre un moment à leur place. A dix-huit siècles de distance, les apprêts d'un voyage ou les anecdotes d'un entretien, quelques nacelles amarrées au rivage et quelques filets séchant au soleil, apparaissent comme des détails de peu d'intérêt au milieu des immenses résultats du christianisme, des triomphes de l'Évangile et de l'empire du monde promis à ses vérités. Mais la réflexion apprend bientôt que les plus humbles traits de ce récit ont leur importance, que rien n'est inutile de l'Évangile, que tout a servi au but excellent de la mission du Christ, et que toutes ces petites choses mises ensemble en ont fait une grande, la rédemption du monde et l'établissement de l'Église.

Voilà comment Jésus se faisait des apôtres et se choisissait des compagnons d'œuvre, pendant qu'il vivait de notre vie, pendant qu'il marchait d'un pas humain sur la poudre de cette terre. Après son départ de ce monde, le Seigneur a voulu leur adjoindre un nouveau condisciple ; et quelles étonnantes et profondes différences, dès le premier regard, se découvrent entre la vocation des premiers apôtres et celle de saint Paul ! On peut dire ici que tout est différent. Ce n'est plus un pauvre pêcheur, un obscur péager, un Galiléen sans lettres, sans crédit et sans gloire, qui doit lentement, et par une longue et docile intimité avec le Sauveur, devenir peu à peu digne de le seconder ; c'est un homme de science, un homme de génie, un sage du monde, un *disputeur*

du siècle, un *Hébreu né d'Hébreux*, un ami du grand-prêtre et un affidé du sanhédrin, qui va changer de rôle et devenir un ami du Christ. Ce n'est plus un maître, pauvre, humble, inconnu, *homme de douleur*, *le rejeté des nations*, cru le fils d'un artisan de Nazareth, acceptant les bienfaits de l'amitié, avertissant d'avance que *les renards ont des tanières et que les oiseaux du ciel ont un nid*, mais qu'il n'a pas un lieu où reposer sa tête, avertissant d'avance ceux qui l'aiment de la mort qui l'attend; c'est le Seigneur revêtu de gloire, ceint de majesté, entr'ouvrant les airs pour apparaître et parlant du haut des cieux, non plus du haut des cieux de la Judée, hors de laquelle sa puissance jusqu'alors ne s'était point manifestée, mais du haut des cieux de la Syrie de Damas, comme pour montrer clairement que ce monde tout entier est à lui. Aussi, rien de l'humble appareil des premières vocations, table de péager, instruments de pêcheurs, rien ne paraît ici; ce n'est pas seulement une scène de la terre, c'est une scène unique où les choses terrestres et célestes se touchent et se confondent, c'est un événement dont une moitié se passe sur la terre, et l'autre dans les cieux. Pour comble, le miracle moral, s'il est permis de parler ainsi, est plus merveilleux encore que les phénomènes de la nature qui l'accompagnent; Paul n'est pas un disciple du Baptiste, déjà éclairé par ses leçons et préparé par ses avertissements, un Nathanael en qui *il n'y a point de fraude*, un Philippe et un Matthieu si empressés à suivre Jésus, un André si ardent à lui conduire son frère, un homme droit comme saint Pierre ou aimant comme saint Jean, qu'il s'agit d'élever au rang d'apôtre; Paul est

un ennemi de l'Évangile, un persécuteur de l'Église naissante, ce ravisseur qui entrait de vive force dans les maisons de Jérusalem et en enlevait les fidèles pour les jeter en prison, complice des fureurs de Caïphe, témoin de la mort d'Étienne... et c'est lui qui va devenir *un instrument d'élite pour porter la parole de Christ devant les gentils, les rois et les enfants d'Israël;* c'est lui qui, persécuteur, marche, *enflammé encore de tuerie et de menaces,* à Damas, et qui y entre apôtre de Jésus-Christ.

Mon dessein est d'étudier aujourd'hui avec vous le but de cette vocation unique entre toutes celles des hommes, et d'essayer de résoudre cette grave question : Pourquoi, après l'ascension, un apôtre de plus a-t-il été donné à l'Église?

I. Lorsqu'on a lu jusqu'à la fin l'Évangile et médité les dernières instructions que le Christ laisse à ses disciples, il semble que comme tout était accompli pour le salut du monde, tout était préparé pour la fondation de l'Église, et lorsque, poursuivant cette étude, on en vient aux premiers événements qui ont suivi l'ascension du Seigneur, aux assemblées et aux prières des apôtres, à leur tranquille attente du consolateur promis; puis, à l'effusion du Saint-Esprit, à l'emblème magnifique des langues de feu se posant sur leur front, au soin que la Providence a pris de revêtir ainsi ces péagers et ces pêcheurs des facultés et des pouvoirs nécessaires au succès de leur œuvre; enfin lorsque l'on suit les triomphes du christianisme naissant, il semble que tout est complet,

qu'il y avait assez d'apôtres, que les Jacques, les Pierre, les Jean suffisaient depuis leur dernière consécration à cette tâche immense, que la voie était ouverte, et qu'il ne restait qu'à y marcher. Il semble qu'un nouvel apôtre était inutile et ne pouvait rien faire de plus. En un mot, celui qui lit pour la première fois l'Évangile ne s'attend point à y voir paraître saint Paul. Au début du livre des Actes, on lit les premières prédications du christianisme, les premiers prodiges opérés par saint Pierre, les premières persécutions souffertes par les fidèles, l'admirable et touchant tableau de la mort d'Étienne, et caché, pour ainsi dire, dans un coin du tableau, associé obscurément à la circonstance si peu grave en apparence de la garde complaisante des habits des bourreaux du martyr, se lit un nom jusqu'alors inconnu, le nom d'un jeune homme appelé Saul.... qui croirait, à en juger par les probabilités ordinaires de la vie, à en juger par les habitudes ordinaires de l'éloquence historique, qui croirait que ce nom reviendra si souvent dans la suite de l'histoire, au point d'en occuper seul toute la fin; qui croirait que ce jeune homme, si obscur qu'on le voit à peine au milieu des détails d'un crime et parmi le sang d'un supplice, grandira jusqu'à occuper la principale place du tableau; qui croirait que ce tranquille spectateur d'un martyre enviera bientôt la mort et la palme de sa victime; qui croirait que ce Saul sera saint Paul, l'apôtre des gentils?

Cet étonnement a mené loin ceux qui se sont laissé séduire aux apparences, et ce n'est pas combattre une vaine chimère que de tenter de le dissiper. L'invraisemblance a fait soupçonner la vérité. Parce qu'il est

surprenant que Paul soit là, on n'a pas voulu croire qu'il y était, et il existe même tout un long ouvrage, qui se prétend chrétien, qui a pour titre ce mot insolent et significatif : *Jésus, mais non point Paul*, et pour but, de montrer que toute l'histoire et les écrits de cet apôtre n'offrent qu'un amas de mensonges entés sur le christianisme, tels qu'une branche parasite sur l'arbre dont elle épuise la substance. Mes Frères, comme il n'est aucune erreur qui ne soit entrée dans l'esprit humain, et qui n'ait trouvé des disputeurs pour la répandre et des ignorants pour la croire, il ne faut pas plus nous étonner de cette absurdité que de tant d'autres, qui la valent bien. Cependant cet exemple suffit pour montrer que l'on ne sait jamais d'avance où l'incrédulité, dans ses raffinements, peut chercher des armes contre nous, et que l'on ne saurait trop en avoir toujours prêtes contre elle. La foi, autant qu'il est permis et possible de sonder un conseil divin, sait pourquoi la fondation du christianisme n'a pas été laissée aux soins des douze apôtres, à qui elle avait été remise, pourquoi saint Paul plus tard en a été chargé avec eux.

Une piété sincère et simple répondrait simplement que Dieu l'a voulu, que sa volonté suffit pour justifier sa volonté, qu'il est maître de choisir à son gré ses ministres, d'en augmenter un jour et d'en diminuer un autre jour le nombre, et que si l'esprit humain s'est étonné ici jusqu'à en devenir incrédule, c'est qu'il a oublié alors que *des pierres du chemin* Dieu peut *faire naître des enfants à Abraham* et des ministres à Christ. Cette réponse suffit pour rassurer la foi, mais non pour dissiper le doute et satisfaire celui qui voit là trop d'invrai-

semblance pour y croire. Cette réponse suppose la foi; il faut en trouver qui la produisent.

Une réponse plus forte et plus juste est de dire de l'apôtre, ce qu'on a dit de l'architecte enseveli dans le magnifique temple qu'il avait bâti: pour le connaître, regardez autour de vous! Nous pouvons dire de saint Paul: pour le connaître et croire en son ministère, regardez ce qu'il a fait; lisez sa vie écrite par un ami qui tantôt s'en sépare et tantôt le rejoint, et voyez si ce sont là les récits de menteurs qui s'entendent pendant toute une vie d'homme pour mentir. Lisez surtout ces épîtres, dont on a dit que seules elles prouveraient le christianisme, ces épîtres, inépuisable trésor de beauté et de consolation et de doctrine, ces épîtres adressées en quelque sorte au monde entier et qui sont pourtant si personnelles, œuvre de génie qui atteste un grand homme, monument de vérité qui atteste un divin apôtre. Comparez-les au livre des Actes, et trouvez entre ces lettres et l'histoire une contradiction, si vous le pouvez; nous y trouverons mille preuves d'accord qui ne peuvent avoir été préparées d'avance ni ajustées après. Certes, mes Frères, ce qu'on a dit des récits de l'Évangile peut se dire de la vie et des écrits de saint Paul: Ce n'est pas ainsi qu'on invente, et pour moi, avant de croire que tant de génie n'ait servi qu'à des mensonges, il faudra qu'on me montre un autre imposteur tel que lui; mais saint Paul est unique dans l'histoire, et jusqu'à présent le monde n'en a pas vu un second.

Toutefois ces considérations prouvent très bien que cet apôtre était digne de l'apostolat et capable de remplir cette tâche immense et sainte. Mais ce n'est pas

encore prouver qu'il était nécessaire de la lui confier, et que le christianisme naissant ne pouvait se passer de lui; il faut donc pénétrer encore plus avant dans la question et approfondir les motifs qui ont déterminé le choix de saint Paul après celui des premiers apôtres, choix d'autant plus extraordinaire que trop jeune peut-être, ou, ce qui est plus probable, absent de Judée, il n'avait jamais vu le Christ pendant sa mission sur la terre, et ne l'a vu que plus tard dans sa gloire.

II. Dans sa gloire!... Cette idée est la première qui explique la vocation de saint Paul. Il était bon qu'une vocation d'apôtre fût faite par Jésus du sein de sa gloire et du haut des cieux. Les autres avaient été humbles, humaines, terrestres, au point de devoir être ensuite sanctifiées et ratifiées le jour de la Pentecôte; en voici une à laquelle dès le premier moment rien ne manque; en voici une qui n'aura pas besoin que les étincelles de la foudre prêtent leurs phénomènes et qu'une langue enflammée descende et se pose sur des fronts humains; le baptême de feu se trouve dans l'éclair qui renverse le persécuteur. C'était montrer par le fait que Jésus rentré dans les cieux ne s'était point séparé de son Église, qu'il veillait à tous ses intérêts, que ses yeux étaient ouverts sur elle loin de la Judée comme dans la Judée; c'était prouver par le fait que Jésus, disant : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* était le même Jésus qui avait dit à des pêcheurs de Bethsaïda : *Je vous ferai pêcheurs d'hommes vivants!* C'était unir par le fait la mission du Christ en ce monde à son règne dans les cieux, et prouver par une grâce nouvelle que Jésus était vraiment *monté vers son Père qui est notre Père, vers son Dieu qui*

est notre Dieu. Aussi avec quelle force, à Jérusalem devant le peuple, à Césarée devant Agrippa, et deux fois dans sa première épître aux Corinthiens, saint Paul se prévaut d'avoir vu le Christ en sa gloire! Dans presque toutes ses épîtres, depuis celle aux Romains jusqu'à ses lettres à Timothée, il s'appuie sur le fait positif, d'avoir été *choisi, appelé, mis à part dès le sein de sa mère, par la volonté, par le mandement de Dieu,* pour l'œuvre de l'apostolat. Sans doute, c'était à ce titre qu'il réclamait la confiance des fidèles; mais n'est-il pas admirable qu'il ait reçu du ciel en droite ligne cette même autorité, accordée jusqu'alors à Capernaum devant la table d'un péager et à Bethsaïda devant les filets d'un pêcheur?

Et pourtant, il y avait bien moins à faire pour changer un publicain ou un artisan en apôtre, que pour changer en apôtre un adversaire du nom de Christ tel que lui. Appeler saint Paul, ce n'était pas seulement choisir un nouveau propagateur de l'Evangile; c'était confondre un incrédule, humilier un superbe, vaincre un ennemi, abattre un persécuteur; c'était faire un ami d'un antagoniste, un témoin d'un contradicteur; c'était employer désormais au service de la vérité celui qui jusqu'alors n'avait servi que l'erreur. Quelle victoire immense dans cette seule victoire! Qui ne pouvait se convertir, si l'élève de Gamaliel, l'affidé de Caïphe, le ministre des fureurs du sanhédrin, se convertissait? Combien d'incrédules seront confondus, parce qu'un tel incrédule l'a été! Que de croyants confirmés dans leur foi! que de faibles raffermis! que d'infidèles ébranlés! que de *disputeurs du siècle* réduits au silence!

Aussi, une foule de textes, les récits des Actes, le commencement de l'épître aux Galates écrite lorsque tous ces souvenirs étaient encore si présents à l'esprit de saint Paul, attestent l'impression salutaire et profonde produite dans l'Église par cette conversion éclatante! *J'étais inconnu de visage*, dit-il, *aux Eglises de Christ en Judée; elles avaient seulement ouï dire : Celui qui autrefois nous persécutait, annonce maintenant la foi qu'il détruisait jadis, et elles glorifiaient Dieu à cause de moi.* Elles avaient raison! Oui, saint Pierre donnant quinze jours l'hospitalité au converti de Damas à son retour d'Arabie, saint Jacques donnant la main d'association au bourreau d'Étienne, offrent une des preuves les plus sûres que Dieu tient le cœur des hommes dans sa main et que *sa parole est la vérité.*

III. L'égal des autres apôtres en sincérité de cœur, en force de conviction, leur égal en vertu, leur égal aussi en inspiration divine, saint Paul est leur supérieur en science, en éloquence, en talents, en tout ce qui donne la gloire humaine. Nul homme, en aucun temps, en aucun pays, n'a montré plus de force, plus de grandeur d'âme. Nul homme n'a montré davantage l'union si rare d'un beau génie et d'un beau caractère, et toutes ces facultés éclatantes, Dieu dans sa sagesse a voulu les mettre au service de la religion chrétienne. Ne nous arrêtons pas à nous souvenir que le goût difficile et délicat des Corinthiens a préféré l'éloquence de Barnabas à la sienne; encore moins daignerons-nous faire attention qu'on reproche à son style de n'être pas aussi pur que celui de saint Luc. Saint Paul était tout ce qu'on pouvait être en son temps, même citoyen romain; il savait tout

ce qu'on pouvait savoir en son siècle, comme Moïse autrefois dans le sien ; il était Juif, et l'élève de l'un des docteurs les plus célèbres de la Judée ; il sortait des écoles de Tarse, alors l'un des centres de la philosophie et de la littérature païenne ; Juifs et païens, il pouvait combattre avec leurs armes tous les ennemis de l'Évangile et se servir de leur langage pour les confondre. Il était grand par le génie : que l'homme qui a parlé devant l'aréopage d'Athènes, le tribunal de Félix et de Festus et le trône d'Agrippa, que l'homme qui a raisonné dans les épîtres aux Galates et aux Romains, soit le même qui a écrit l'éloge de la charité, les effusions de l'épître aux Philippiens, les adieux de l'épître à Timothée, et le même qui a écrit cette gracieuse recommandation à Philémon en faveur de l'esclave Onésime, c'est là sans contredit une merveille de l'esprit humain, une preuve qui montre combien il est souple et flexible. Il était grand par le caractère : nul n'a mieux que lui persévéré jusqu'à la fin ; il est apôtre toujours, partout, sans relâche, sans repos, sans peur ; il est apôtre en tout ce qu'il dit, en tout ce qu'il fait, en tout ce qu'il souffre ; il est apôtre devant ceux qu'il aime, comme devant ceux qu'il méprise ; car il ne hait pas ; il est apôtre à côté de Timothée comme en présence de Néron, et au bout de cette vie-là, il meurt martyr... Convenez-en, voilà l'homme qu'il fallait pour porter le christianisme hors de la Judée au loin dans le monde, pour accorder aux yeux des peuples la loi de Moïse et la loi nouvelle, pour parler avec une égale autorité aux Juifs et aux païens, aux scribes et aux philosophes, pour tonner dans le premier synode de Jérusalem contre le mélange de la loi et

de l'Évangile, et le convertir à son opinion, et pour convertir aussi Serge le gouverneur de Cypre, Denis un juge de l'aréopage, et qui encore? Onésime, un esclave en fuite de chez son maître. A l'immense variété que présentait l'Europe idolâtre de ce temps-là, répondait l'immense génie de saint Paul. Il s'est fait *tout à tous*; c'est là ce qu'il y a de plus difficile à faire en ce monde, et pour y réussir, il fallait trois choses que nul n'a réunies comme lui, son caractère, son génie, et enfin son inspiration.

IV. Son inspiration! Mes Frères, arrêtons-nous à ce mot. L'apostolat de saint Paul me semble avoir eu pour but de donner au monde et aux Hébreux une grande leçon dont alors surtout on avait besoin. En ce temps-là l'homme était au bout de sa sagesse; il en était venu à dire comme Pilate : *Qu'est-ce que la vérité?* et quand il avait dit cela, il croyait avoir tout dit et ne trouvait rien de plus à dire. La source était tarie; l'onde ne coulait plus, et laissait la fange à découvert. Qu'était alors l'empire romain? une masse compacte de cruauté et de sensualité, partagée entre des tyrans et des esclaves. Et qu'était Israël?... Israël n'était plus! Il ne restait à la place des nobles descendants d'Abraham qu'une tourbe d'hypocrites, qui se lavaient attentivement les mains et les bras avant un repas, en attendant le Messie, qui était déjà venu et parti. Et qu'était le reste du monde? Ténèbres et barbarie. Que fallait-il donc alors montrer au monde, pour qu'il portât son attention sur le christianisme? Il fallait lui montrer que le génie seul avec les dons les plus admirables, le talent avec les connaissances les plus étendues, la vertu même et la force de

caractère et la grandeur d'âme ne pouvaient lui servir que de peu de chose, et non le tirer de la condition terrible où il était réduit. Et si j'ose ainsi m'exprimer, il n'y avait pas un jour, un moment à perdre; car le monde en était alors au désespoir sous le point de vue moral, religieux, social même; tous les monuments, tous les souvenirs de l'époque le prouvent assez; le monde s'arrêtait dans le désespoir, ne sachant où aller; l'humanité avait comme perdu son chemin et ne savait à qui le demander. Quant à la morale, les plus nobles esprits n'avaient de ressource que la morale des stoïciens, qui enseignait à se roidir dans la lutte inégale de l'homme contre le malheur et qui n'enseignait pas à sonder la profondeur de la plaie pour en tirer le venin; les plus grands hommes de cette école avaient donné les plus admirables et les plus inutiles exemples; ils déployaient de magnifiques vertus, sublimes efforts de quelques âmes d'élite, vertus que la foule ne croyait pas faites pour son usage, enseignant à mourir bien plus qu'à vivre, et c'est de cette dernière leçon que l'on avait surtout besoin. Quant à la religion, tous les dieux commençaient à avoir leurs temples dans Rome, et à force d'en augmenter le nombre, à force de se procurer les moyens de comparer tous ces dieux, on les connaissait mieux, c'est-à-dire qu'on les vilipendait davantage; la multiplicité des apothéoses en faisait pâlir les splendeurs, et plus on augmentait le nombre des divinités, plus on diminuait celui des adorateurs. Quant à l'ordre social, Tibère préludait à Néron, pour faire descendre la dégradation du monde jusqu'aux Caligula et aux Héliogabale. Les patriciens trouvaient naturel d'enfermer

leurs créanciers dans des cavernes jusqu'à ce que la faim les fît payer et de jeter leurs esclaves en pâture aux poissons de leurs viviers; mais, en revanche, ils trouvaient naturel aussi d'être les complaisants ou les victimes d'un despote prêt à brûler Rome pour s'amuser quelques moments. Aussi, la ressource que l'on embrassait avec le plus d'ardeur était cette triste gaieté dont la littérature du temps offre l'expression fidèle, cette gaieté qui songe toujours au tombeau, n'espère aucun lendemain, ne compte que sur le jour qui passe et la coupe couronnée de roses qu'elle vide à longs traits, et qui attend ainsi que son dernier sourire s'efface sur nos lèvres à l'instant où la mort vient les glacer.

Eh bien, voici un Juif du nom de Saul ou Paul, comme vous voudrez; ce Juif est un grand homme dans toute la force du terme, dans toute la beauté du titre, et cet homme, nous ne savons ce qu'il serait devenu, s'il avait été païen; mais il était Juif, et nous savons ce qu'il est devenu, tant qu'il a été laissé à lui-même; il est devenu un cruel persécuteur, le complice et le complaisant des bourreaux d'un juste; voilà le genre de service qu'il rendait à l'humanité malheureuse et égarée. Quelle preuve effrayante de l'impuissance du génie!... Mais sanctifié par la foi, éclairé d'en haut, guidé par une inspiration, cet homme devient comme *une ville sur une montagne, qui ne peut être cachée*; cet homme démontre au monde comment il peut se réveiller et se relever, trouver le vrai contentement d'esprit, le vrai calme du cœur, la liberté et la vérité, le sentiment du devoir, qui n'était plus qu'une ligne raturée dans le livre de la vie humaine, l'espérance de

ce côté de la mort et l'immortalité bienheureuse au delà. A l'époque de l'histoire de l'humanité où l'on croyait le moins, où l'on ne croyait à rien, ni au progrès, ni au bonheur, ni au ciel ; à l'époque où tous les peuples policés avaient perdu leurs convictions anciennes et ne s'imaginaient pas qu'il fût possible de retrouver une foi, cet homme vient montrer ce que c'est que croire; il porte la lumière du christianisme du fond de la Judée jusqu'au cœur de l'Italie, et devient le plus grand bienfaiteur de l'humanité. Quelle preuve admirable que la foi en Christ pouvait seule ramener le genre humain dans la bonne voie, briser du même coup les idoles et les fers, et ouvrir pour tous une ère nouvelle de paix et de liberté, de bonheur domestique et social, de sainteté et de vertu! Oui, les plaies de ce monde étaient si grandes que Dieu seul pouvait les fermer. Paul, malgré tout son génie, les aggrave, tant qu'il marche seul; il travaille à les guérir, dès que Dieu marche avec lui.

V. Si son exemple montre que l'œuvre de Christ ne pouvait être faite par un simple homme, c'est aussi que cet homme, pour convertir et sauver les autres, aurait dû commencer par se convertir et se sauver lui-même. *Médecin, guéris toi toi-même,* est le juste cri du genre humain à qui lui propose la santé, et tant que la poutre épaisse et pesante blessera votre œil, vainement vous étendrez la main pour ôter la paille qui obscurcit et fatigue le mien... Mes Frères, pour continuer jusqu'au bout cette simple et belle image, la poutre était dans l'œil de Saul, acérée, terrible, sanglante même. Comment est-elle tombée? Qui l'a ôtée de cet œil si digne de voir la pure lumière et qui ensuite l'a si bien vue, l'a

contemplée si fixement, l'a contemplée comme l'aigle dans la nue regarde le soleil? Vous le savez; la main même de Dieu a enlevé le voile qui l'empêchait de voir la vérité, et il l'a reconnue aussitôt; il l'a chérie, il l'a embrassée; il ne l'a pas oubliée, il ne l'a jamais trahie; il est mort pour elle; il a trouvé grâce et gloire en même temps; l'ennemi de Christ est devenu son envoyé, son ami, son martyr; il a *beaucoup aimé, parce qu'il lui a été beaucoup pardonné*, et celui qui à la porte de Jérusalem était assis sur la poussière ensanglantée, gardant les habits des bourreaux d'Étienne, est maintenant au nombre de ceux qui sont à la droite de Jésus, *assis sur des trônes jugeant les douze tribus d'Israël.* Quel changement de l'erreur contre la vérité, de l'endurcissement contre la grâce, de la honte contre la gloire! Quel changement d'une mort en désespoir contre une mort en paix, et d'une résurrection en condamnation contre une résurrection en récompense, et d'une éternité auprès de Jésus contre une éternité ailleurs! Et quand on pense que l'Évangile tout entier n'est qu'une offre de pardon des péchés, que le salut n'est que le pardon des péchés et la voie du progrès rouverte pour tous, que la vie et la mort et la résurrection de Jésus n'aboutissent et pour ce monde et pour l'autre qu'à cette réconciliation dans la sainteté, mes Frères, quelle sûre garantie et quelle profonde dispensation que le plus grand des apôtres, le plus illustre fondateur du christianisme soit lui-même un incrédule converti et un pécheur pardonné, un ami quelque temps infidèle et réconcilié avec ce Jésus qui est aussi notre ami, un fils quelque temps prodigue et reçu par ce Père céleste qui est aussi notre

Père! Pour qui donc le salut dans cette religion nouvelle qui commence sera-t-il impossible, puisqu'elle pardonne à son plus cruel persécuteur; pour qui impossible la foi, puisqu'elle l'éclaire; pour qui impossible la sanctification, puisqu'elle le sanctifie, et quels péchés ne peuvent être réparés, puisque les siens le sont? Où la croix de Jésus ne peut-elle s'étendre en signe de grâce, puisqu'elle s'étend sur ces maisons paisibles qu'il a désolées de ses fureurs, sur ces tristes prisons qu'il a remplies de victimes, sur ce lieu de supplice où il s'est tranquillement assis, sur ce chemin de Damas où il allait persécuter encore... Mais non! là il s'arrête! Saul, Saul n'est plus... Voici Paul, qui annoncera le pardon en Christ aux gentils et aux rois, et qui sera lui-même la preuve vivante que Christ pardonne. Ecoutez-le lui-même sur ce grand sujet, et convenez que le secret de sa vocation est surtout dans ces mots de son épître: *Miséricorde m'a été faite, afin que Jésus-Christ montrât, en moi le premier, toute clémence, pour servir d'exemple à ceux qui croiront en lui pour obtenir la vie éternelle.* En lui le premier! Oh! sans doute, il est vrai, lui, le premier ennemi de Christ a été le premier pardonné; il a été pardonné par celui qu'il offensait jusqu'au blasphème et qu'il persécutait jusqu'au meurtre; il a été pardonné par celui à qui il n'avait encore offert d'autre sacrifice que le sang d'Étienne. Eh bien donc, selon ses propres paroles, que cet exemple de clémence vous serve de leçon, à vous tous qui croyez en Christ pour avoir la vie éternelle. Espérez tous, espérez que cette même clémence s'étendra sur vous, sans que le ciel s'ouvre, que l'éclair reluise, que la foudre éclate, que la voix de la nue tonne au fond de

votre cœur et vous demande pourquoi vous persécutez Christ, ne fût-ce qu'en l'oubliant. Vous ne pouvez compter sur ces appels du sein de la gloire, ces flammes, ces prodiges; mais vous pouvez tous attendre un pareil pardon. Considérez donc saint Paul comme la mesure de la clémence du Seigneur. Vous que le souvenir de vos péchés tourmente, qui ne savez comment en apaiser l'amertume, qui ne savez où retrouver votre paix, songez à Paul, et voyez où il a retrouvé la sienne; il a été pardonné. Vous que l'imperfection de vos repentirs inquiète, qui voudriez ardemment vous repentir davantage, qui ne savez comment mieux réparer vos fautes, songez à Paul, et que son exemple vous rende le courage qui vous manque; et vous enfin, que la justice et la sainteté de Dieu épouvantent, dont la piété se dissout en terreurs et qui vous demandez sans cesse: *Où fuirai-je loin de sa face* et qui suis-je pour m'approcher de Dieu?... ne fuyez pas; vous êtes des pécheurs à qui Dieu pardonne comme il a pardonné à Paul autrefois. Mes Frères, que ces pensées vous inspirent, non cette sécurité funeste qui s'endort en disant: le pardon viendra tôt ou tard, mais cette douce et salutaire espérance qui dit à Dieu: *Il y a pardon près de toi, afin que tu sois craint,* et gardant jusqu'au bout cette pensée en notre âme, fermement persuadés jusqu'au tombeau que le Christ est mort pour nos offenses, nous verrons au delà qu'il est ressuscité pour notre éternelle justification.

LE BAPTÊME DE CORNEILLE.

L'ange dit à Corneille : Tes prières et tes aumônes sont montées en mémoire devant Dieu.

Actes, X, 4.

MES FRÈRES,

En toute nation, ceux qui le craignent et s'adonnent à la justice sont agréables au Seigneur. S'il est une vérité simple et claire, c'est bien celle-là. Qu'importe à Dieu où naissent ses enfants, quelle terre ils nomment leur patrie, quelle langue ils parlent, quel pain quotidien ils mangent et à quelle forme de gouvernement ils sont soumis! Nous avons péniblement divisé ce globe en pays divers, et chaque race d'hommes a le sien. Les fleuves, les mers, les montagnes ont servi jadis à marquer ces partages; le hasard ou l'intérêt les a marqués quelquefois; la politique les marque aujourd'hui. Mais quelques divisions antiques ou récentes que l'homme ait reconnues ou tracées sur la poudre de la terre, quelques différences que le temps ait introduites dans les langues, les souvenirs et les mœurs, *la terre*, selon le dire d'un prophète, *appartient au Seigneur*. Il n'a pas égard *à l'apparence des hommes, il n'a égard*

qu'au cœur, et s'il fait lever son soleil sur les justes et les injustes, à ses yeux il n'y a que deux nations éparses sur la face du monde, celle des bons et celle des méchants.

Oui, cette vérité est devenue populaire et commune, et le moins instruit de vos frères vous dira qu'un chrétien fidèle à mille lieues d'ici, l'est tout autant que s'il avait toujours prié dans ce temple. Mais savez-vous ce qu'il a fallu pour faire reconnaître cette vérité simple et douce et la graver dans les cœurs? Mes Frères, il a fallu quarante siècles et plus d'avertissement et de révélation; il a fallu la mission de Jésus-Christ; il a fallu tout le christianisme.

Nous sommes trop heureux aujourd'hui, et nous n'apprécions pas, nous ne chérissons pas assez l'Évangile; nous ne sentons pas assez tout le bien qu'il a fait au monde. Endormis dans la paix qu'il a donnée à la terre, nous ne songeons pas assez à ce que nous serions sans lui. Réveillez-vous un instant de ce sommeil. Rentrez, à l'aide de vos souvenirs, dans l'antiquité, et voyez ce qu'était autrefois le genre humain. Tous les peuples se détestaient entre eux, et ces haines nationales étaient saintes, et chaque peuple se croyait d'une origine meilleure que les autres. Chaque homme était appris à considérer ses semblables comme ses concitoyens, s'ils l'étaient, ou, s'ils ne l'étaient pas, comme ses ennemis. C'était de la piété, c'était de la vertu et de la gloire de haïr, de se venger, et dans plusieurs langues anciennes le mot étranger est synonyme de celui de barbare. De là l'esclavage et son abrutissement; de là ces guerres d'extermination, vastes duels de peuple

à peuple, combats à outrance qui ne finissaient qu'à la mort ou la captivité à distance, le vainqueur chassant devant ses armes victorieuses le peuple conquis comme un vil troupeau ; de là ces jalousies profondes par lesquelles chaque peuple gardait pour soi ses découvertes, ses sciences et ses arts. Et cet esprit universel d'orgueil et de haine était nourri et justifié par l'idolâtrie. Ces peuples avaient chacun leurs divinités ; toutes ces divinités mensongères étaient censées se haïr entre elles ; leurs adorateurs en faisaient autant. Les hommes ne se sont aimés que depuis qu'ils adorent un seul Dieu. Les Juifs eux-mêmes avaient reçu l'ordre de se tenir séparés des autres nations, parce que cette société ne leur convenait pas, parce qu'ils devenaient trop aisément idolâtres avec les idolâtres, et pour habiter au milieu d'Israël un étranger devait se conformer à la loi de Moïse. Aujourd'hui les peuples sont frères, pourquoi? parce qu'ils sont chrétiens. Aujourd'hui, il y a une dénomination qui passe avant celle de Grec ou de Romain, qui rend tous les peuples égaux, qui les poursuit jusque sur leurs champs de bataille, c'est celle de chrétien. Sans doute il y a des guerres dans l'histoire moderne ; mais loin de les consacrer, la religion les condamne. Sans doute il y a des rivalités et des haines, mais elles ne retombent pas sur les individus ; on ne se déteste plus parce qu'on n'est pas né dans le même pays. Les hommes s'estiment plus depuis qu'ils savent qu'en toute nation ceux qui craignent Dieu lui sont agréables, et depuis qu'ils ont appris que Dieu les aime tous, ils sentent qu'ils n'ont pas le droit de se haïr.

Qui le premier a vu commencer cette paix du monde? Quel est l'homme devant qui est tombée cette barrière si longtemps insurmontable? Cet homme, c'est Corneille, un simple centenier romain; il a ouvert cette porte, il est entré, et le genre humain a suivi, et cette réconciliation des peuples, cette égalité de droits religieux qui est si belle et si douce, cette confiance sainte avec laquelle ce temple reste ouvert et y entre qui veut, et il n'y a pas de pouvoir en ce monde qui ait droit d'empêcher qui que ce soit de venir s'asseoir ici près de vous; cette union basée sur le salut en Christ, sur sa croix qui appartient à tous, a commencé sur la terre en la personne d'un obscur officier à qui un ange est venu dire : *Corneille, tes prières et tes aumônes sont montées en mémoire devant Dieu!*

Étudions un si mémorable événement; voyons l'Église sortir de son berceau, se répandre dans le monde, et recevoir dans son sein des hommes qui n'étaient pas fils d'Abraham; considérons Corneille comme le dernier des gentils et comme le premier des chrétiens.

I. Le genre humain, avant Jésus-Christ, était divisé en deux classes distinctes : le peuple élu et le reste du monde. C'était un beau titre alors que celui d'enfant d'Abraham. Lorsque ce titre que donnait la naissance appartenait à un croyant d'une foi éclairée et solide, quelles espérances et quelles prérogatives s'offraient à ses regards! Il voyait les hommes chercher en vain dans tous les égarements de la superstition, dans tous les systèmes de la philosophie, une ressource

contre leur propre cœur, contre les peines de la vie et les frayeurs de la mort, et toutes leurs ressources étaient vaines. Leur cœur restait toujours ballotté entre le vice et la vertu ; leur vie s'écoulait tantôt dans la joie, tantôt dans l'amertume, et la mort était toujours là, au bout, avec toutes ses incertitudes et toutes ses ténèbres. Que les pensées d'un fils d'Abraham étaient différentes! Les promesses divines lui servaient de consolation et de ressource assurée. L'idée d'une délivrance remplissait son avenir. S'il ne connaissait pas encore les merveilles de la rédemption, il savait cependant que Dieu n'est pas le *Dieu des morts, mais des vivants*, et à son dernier jour il pouvait dire : *O Éternel ! j'ai attendu ton salut !*

Mais cet héritage d'Abraham ne descendait qu'à ses enfants. Une seule race était élue ; il fallait être fils de la promesse, ou, religieusement, on n'était rien dans ce monde ; le peuple juif était tellement imbu de cette idée qu'il n'attendait de Sauveur que pour lui, et ne s'imaginait pas que les gentils pussent être jamais compris dans le salut et reçus dans l'alliance. A peine partageaient-ils ces espérances saintes avec les prosélytes, dont ils reconnaissaient deux classes ; les uns, prosélytes de la justice, prenaient le signe d'Abraham, se soumettaient à toutes les observances de la loi de Moïse, et étaient réputés vrais Israélites : les autres, prosélytes de la porte, arrêtés en quelque sorte sur le seuil du sanctuaire qu'ils n'osaient franchir, renonçaient seulement à l'idolâtrie, suivaient les commandements les plus essentiels et n'étaient pas considérés comme fils adoptifs d'Abraham. On a pensé qu'il fallait ranger Corneille dans l'une ou l'autre de ces classes. Je ne vois

rien dans le texte qui nous y autorise, et cette idée est évidemment contraire au dessein de Dieu sur lui. Corneille était simplement un homme de bien, revenu des erreurs du paganisme, persuadé de l'existence d'un Dieu, qu'il adorait et priait dans la simplicité de son cœur, et dans la pratique de ces vertus que la conscience enseigne, quand les gentils, sans avoir reçu la loi, font *naturellement,* dit saint Paul, *les choses de la loi.*

A l'époque du commencement du christianisme, lorsque le paganisme expirait de vieillesse et d'absurdité, lorsque les hommes, dégoûtés de leurs dieux muets et sourds, cherchaient partout ce Dieu inconnu qu'adoraient sans le connaître les Athéniens, il est certain qu'il se trouvait sur la terre un nombre considérable d'hommes sages et bons, qui, sans bruit et sans éclat, laissaient le vulgaire continuer ses superstitions et reconnaissaient avec joie le Dieu très grand et très bon, le Dieu de la création et de la providence, dont la nature raconte la gloire et dont le cœur humain porte la ressemblance. Ces hommes, plus éclairés que leurs contemporains, étaient perdus dans la foule; mais Dieu les voyait; Dieu ne se laissait pas sans témoignage à leurs yeux; Dieu préparait ainsi les triomphes de son Église, et disposait secrètement les hommes à la connaissance de Christ et de Christ crucifié.

Enfin le moment arriva. Jésus avait achevé son œuvre, et, vainqueur de la mort, était remonté dans les cieux. L'effusion du Saint-Esprit avait rempli les apôtres. L'Église avait commencé à Jérusalem; des milliers de Juifs confessaient déjà le Sauveur, et le Seigneur *ajoutait chaque jour à l'Église des âmes pour être*

sauvées. Mais ces grâces semblaient réservées à la seule postérité d'Abraham. Il fallait être Juif pour devenir chrétien, et telle était la force des antiques préjugés, telle était la sainteté que l'on attachait encore au privilége d'être né de la race élue, qu'aucun disciple, aucun apôtre ne pensait à verser l'eau du baptême sur le front d'un gentil. Qu'a fait alors le Seigneur? Il a regardé vers la terre, et dans la foule des gentils il a distingué le pieux Corneille, et l'a choisi pour franchir le premier l'antique barrière qui séparait les Juifs du reste du genre humain.

Corneille habitait à Césarée, et l'exemple du culte d'Israël, célébré sous ses yeux, a dû mûrir les réflexions de sa piété et l'avait conduit par degrés à connaître le vrai Dieu; peut-être même, instruit vaguement des grandes actions, des promesses et des oracles, de la fin déplorable et de la résurrection extraordinaire de Jésus, peut-être espérait-il d'une manière confuse en savoir un jour davantage, et voici, comme il priait avec sa ferveur accoutumée, un ange lui apparaît et lui dit : *Corneille!* L'humble centenier se trouble, s'épouvante, et l'ange aussitôt le rassure en lui disant : *Corneille, tes prières et tes aumônes sont montées en mémoire devant Dieu*; à cette parole si consolante, le messager divin ajoute l'ordre de faire venir de Joppé Simon, surnommé Pierre, donne les indications les plus précises sur la demeure de l'apôtre, et disparaît.

Quelles pensées diverses, quelles espérances confuses ont dû s'élever dans le cœur de Corneille! Il avait donc eu raison d'abandonner les erreurs de ses pères, et de croire en un seul Dieu. Sa foi vient de recevoir la

confirmation la plus auguste et la plus manifeste. Un ministre de ce Dieu suprême, un habitant de ce ciel où il réside, un être supérieur aux hommes, est venu lui parler, et de quoi? de ses prières et de ses aumônes !... Pouvait-il espérer, lorsqu'il répandait en secret de généreux secours parmi les pauvres de Césarée, lorsqu'au sein de sa famille il se prosternait et adorait avec ferveur, avec humilité, pouvait-il espérer une récompense si magnifique? Ces aumônes ont été vues ; ces prières ont été entendues : il est donc vrai ; Dieu est présent partout ; Dieu sait et voit tout ; la bienfaisance, la piété lui sont agréables, et bien mieux que la vapeur de l'encens, les prières et les aumônes montent devant lui ; un ange le déclare, et un ange ne descendrait pas des cieux pour tromper un mortel. Mais que signifie l'ordre qu'il en a reçu? quel événement se prépare? quel mystère va s'accomplir? quel est ce Simon, surnommé Pierre, qui doit venir? serait-ce ce pêcheur de Galilée, cet ami du prophète crucifié, cet homme dont la voix publique raconte déjà tant de merveilles, qui aux portes du temple de Jérusalem a relevé un boiteux et l'a guéri, qui d'un mot a fait tomber mort à ses pieds un menteur, et qui même vient récemment, dit-on, de ressusciter un mort? Oh! si c'est lui, et quel autre pourrait-ce être? si c'est lui, il faut qu'il y ait d'autres grâces à attendre et d'autres vérités à croire. Ce n'est donc pas tout de connaître un seul et vrai Dieu ; il y a donc plus à savoir ; il y a plus à espérer. Ce Dieu devant qui les prières et les aumônes montent en mémoire, doit avoir bien plus de bénédictions à donner que les hommes ne le savent... et aussitôt, choisissant

parmi ses soldats ceux dont il estime le plus la piété, il leur raconte la vision céleste et les envoie à Joppé supplier ce Simon, surnommé Pierre, de venir.

Mes Frères, qui n'admirerait ces dispensations de la Providence : voici un étranger, un gentil qui envoie chercher un apôtre, et par quelles voies simples et justes la Providence le conduit! Voici un homme qui ne connaît ni Abraham dont il n'est pas fils, ni Moïse dont il n'est pas disciple, ni Jean le précurseur qui n'a été envoyé qu'à la maison d'Israël, et un ange à cette piété sincère vient entr'ouvrir le christianisme et la vérité!

II. Saint Pierre de son côté recevait les instructions nécessaires; une vision sainte lui avait représenté la vocation des gentils. Vous vous rappelez que la loi de Moïse interdisait aux Juifs l'usage de diverses nourritures; ces lois, règlements sanitaires indispensables au climat de la Judée, avaient été données sous la forme d'ordonnances religieuses, parce que tout devait être religieux dans la législation des Hébreux, parce que sans l'autorité de la religion ils auraient refusé de se soumettre. L'apôtre étant en prière vit une vaste nappe, relevée et liée par les quatre bouts, descendre des cieux toute remplie d'animaux dont la chair était interdite par la loi, et une voix lui fut adressée disant : *Lève-toi, tue et mange!* Pierre, se croyant encore disciple de Moïse, répondit comme tout Israélite devait répondre : *Je n'ai garde, Seigneur! car jamais je n'ai rien mangé de souillé ou d'immonde*; et la voix céleste, expliquant en un mot tout le mystère, lui dit : *Ce que Dieu purifie,*

ne le tiens point pour souillé ! Trois fois, afin que l'apôtre ne pût prendre la vision divine pour un jeu de son imagination, trois fois de suite elle revint, et tout enfin disparut dans les airs. Cette image, qui nous semble fantastique et bizarre, était admirablement conforme aux idées religieuses d'Israël, et représentait avec une poétique exactitude la vocation des gentils. Dans le premier moment, Pierre n'en a pas saisi le sens. Héritier d'Abraham, il ne concevait pas que d'autres pussent prendre part à cet héritage. Quelle preuve, mes Frères, que le christianisme ne pouvait se répandre sans le secours de Dieu ! Dieu seul pouvait renverser cette barrière qui séparait les hommes, cette barrière, si utile à la première alliance et qui aurait été si funeste à la seconde. Les hommes abandonnés à eux-mêmes n'auraient jamais su qu'ils étaient frères, et en vain les Corneille auraient adoré, en vain leurs aumônes et leurs prières seraient montées en mémoire, les fils d'Abraham leur auraient dit toujours : *Vous n'êtes pas fils d'Abraham.*

Et tandis que saint Pierre cherchait en vain à deviner ce secret de Dieu, les messagers de Corneille arrivent. Cette circonstance imprévue commença d'éclaircir pour lui le mystère, et l'apôtre part pour Césarée. Il arrive, et il trouve le pieux Corneille l'attendant, au milieu de ses parents et de ses amis. Quel touchant spectacle que celui de la première famille, non issue d'Abraham, admise à participer à la nouvelle alliance, et réunie pour entendre la bonne nouvelle du salut ! Avec quelle sagesse Dieu se sert des vertus des hommes pour faire leur bonheur ! Ce Corneille si bienfaisant et si pieux devait être tendre parent et ami fidèle ; il s'at-

tend à quelque grâce extraordinaire, à quelque révélation magnifique. Sera-ce seul qu'il en jouira le mieux? non, et dans l'intervalle du retour de ses messagers, il rassemble près de lui tous ceux qu'il aime; il leur communique ses espérances; il veut partager avec eux les bénédictions qu'il a droit d'attendre. Avec quelle impatience ils ont dû languir après la venue de ce Simon, illustre par tant de merveilles! Qui sait quels bienfaits il apportera avec lui? qui sait quelle sera l'issue de cette entrevue arrangée par un ange : et voici, Simon arrive, Corneille court au devant de lui, et le centenier romain se prosterne devant le pêcheur de Galilée!... Je crois voir tout le paganisme abattu avec lui aux pieds de l'apôtre; voilà la première victoire de l'Évangile hors d'Israël; voilà la première grâce accordée à d'autres qu'aux fils d'Abraham. Mais rien ici, même en apparence, ne devait ressembler à l'idolâtrie. Pierre tend la main à Corneille, et lui dit : *Lève-toi! je suis un homme aussi?* Parole simple et touchante, et plus expressive que saint Pierre ne le croyait encore. Quelle différence reste donc entre le centenier de Césarée et le pêcheur de Bethsaïda? S'ils sont hommes tous deux, qu'importe de quel père ils descendent? Adam est avant Abraham, et c'est à lui maintenant qu'il faut remonter, et au delà d'Adam il n'y a plus que Notre Père qui est aux cieux; Pierre et Corneille sont donc enfants de Dieu, et quel obstacle s'oppose à ce qu'ils soient tous deux serviteurs de Jésus? Mais l'idée des prérogatives de la race élue n'était pas encore sortie de l'esprit de l'apôtre. Il ne voyait encore dans la vision céleste qu'une permission particulière pour lui de venir

trouver Corneille, et sans déguiser ce triste sentiment, Pierre demande simplement au centenier pour quels motifs il l'a fait quérir. Admirez ici, mes Frères, la réserve et la prudence de la réponse de Corneille. Combien d'hommes à sa place auraient commencé par contredire l'apôtre, par s'offenser de cette répugnance qu'il montrait à se rendre près d'un étranger, et s'emparant contre lui de cette parole même : *Je suis un homme aussi*, combien de gentils auraient dit à saint Pierre : Si tu es aussi un homme, parle donc à un homme, sans te croire plus excellent et plus saint que lui! Mais non, l'humble centenier n'entame point cette contestation inutile, et loin de s'appuyer sur ses droits et ses mérites, il s'appuie seulement sur le message de l'envoyé divin. Il raconte en peu de mots l'apparition et l'avertissement de l'ange; il déclare n'avoir fait que suivre cet ordre émané du ciel; il dit avec simplicité : *C'est pourquoi j'ai envoyé incontinent vers toi*, et jetant un regard attendri sur ses amis et ses parents qui l'entourent, il ajoute avec soumission : *Et voici, nous sommes tous présents devant Dieu, pour entendre tout ce que Dieu t'a ordonné de nous dire.* Quelle humble foi et quelle humble docilité! Combien ce Corneille se montre digne d'être entre tous les gentils le premier converti! Ah! ce n'était pas ainsi que les pharisiens, les scribes, les sacrificateurs parlaient aux apôtres.... Princes d'Israël, indignes fils d'Abraham, venez prendre leçon, et vous ne demanderez plus pourquoi vous êtes déshérités. Voici, voici votre remplaçant!... Comment se défendre d'un sentiment de tristesse en comparant à Corneille les Anne et les Caïphe? Mais l'homme

est libre, et Dieu est juste, et ceux qui étaient *dans les ténèbres ont vu la lumière*, et ceux qui les premiers avaient reçu la lumière ont mieux aimé les ténèbres, parce que leurs œuvres étaient mauvaises, parce qu'ils n'avaient pas de prières et d'aumônes qui fussent montées en mémoire.

Aussi, c'est avec une émotion profonde que saint Pierre a écouté le discours de Corneille. Il arrête un moment ses regards sur le pieux centenier et sa famille; il voit avec quelle anxiété on attend sa réponse; il recueille ses pensées, lève les yeux au ciel, et pénétrant *le grand mystère de la piété*, il prononce au nom de Dieu le jugement auguste qui admet tout le genre humain au salut en Christ; il dit d'une voix solennelle : *En vérité, je reconnais que Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes, et qu'en toute nation ceux qui le craignent et s'adonnent à la justice lui sont agréables. C'est là*, maintenant je le conçois, *c'est là ce qu'il a envoyé signifier aux enfants d'Israël, en annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous.* Aussitôt, en peu de paroles, il trace l'histoire de la mission du Sauveur, et tout à coup, tandis qu'il parlait encore, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient l'apôtre : ils obtinrent leur part de ces dons, de ces facultés extraordinaires qui ont assuré la fondation de l'Église et que Dieu a si abondamment versés sur les premiers fidèles... Scène auguste, telle que le monde n'en verra plus! Confirmation solennelle de cette grande vérité que Dieu est le Dieu de tous! Voilà, ô mes Frères, voilà *la paroi mitoyenne* renversée pour jamais; dorénavant tous les peuples seront peuples de Dieu. L'antique promesse faite

à Abraham est remplie, et *toutes les nations de la terre seront bénies en sa postérité*, et toutes les races d'hommes viendront s'embrasser dans le christianisme. Que sert maintenant le temple de Jérusalem?... Les légions de Titus peuvent apparaître dans le lointain et s'approcher de la ville sainte... Que les circonvallations romaines ceignent et resserrent le rempart juif, que la torche incendiaire soit lancée par la main inconnue, que le temple périsse et que des flammes plus mystérieuses encore empêchent un jour Julien de le rebâtir... Le temple de Dieu, dorénavant, c'est le monde; le sanctuaire, c'est le cœur du chrétien. Corneille, le représentant de tout le paganisme, reçoit sur son front l'eau du baptême, et nous tous, ô mes Frères, nous sommes chrétiens, parce qu'il l'a été; nous sommes entrés sur ses pas dans l'Église, et sa conversion nous garantit que le monde entier se convertira; c'est depuis Corneille que l'on peut espérer le temps où il n'y aura plus qu'un seul Pasteur et un seul troupeau. O profondeur des dispensations divines! Qui peut se refuser à reconnaître de si belles vérités, et pour nous qui les reconnaissons, quels termes exprimeraient notre humble admiration, et que rendrons-nous pour de si grands bienfaits?

Il m'est impossible de ne pas espérer que la méditation de ce jour ait produit quelque impression sur vos cœurs. Vous avez lu sans doute et relu cet admirable récit de l'Évangile; mais on s'intéresse toujours à ces merveilles de la Providence, à ces miséricordes du Seigneur. Cet événement nous concerne tous; nous

sommes tous devenus chrétiens à la suite de Corneille, nous n'avions pas plus de droits que lui à l'être, et que serions-nous, si nous ne l'étions pas? Mais est-ce tout? Le nom suffit-il; un peu de christianisme donne-t-il assez de salut, et après son baptême Corneille pouvait-il s'asseoir en paix et dire : J'ai achevé ma tâche? N'avait-il plus de prières à offrir, plus d'aumônes à répandre, plus de parents à aimer, et tranquille sur son avenir puisqu'il connaissait Jésus, puisque ses œuvres étaient montées en mémoire, pouvait-il déjà sans inquiétude se reposer de son travail? Mes Frères, dans la vocation de Corneille, dans cette scène simple et solennelle dont les moindres détails étaient nécessaires pour dissiper en l'esprit de Pierre les préjugés du Juif et les remplacer par la charité du chrétien et la grandeur de vues de l'apôtre, dans cette dispensation dont le but était de donner accès à l'humanité entière au sein du christianisme, un danger était caché, un danger où la foi trop souvent s'est perdue. Ne pouvait-on conclure de l'admission et du baptême d'un Romain qu'il suffisait d'être devenu chrétien de fait, que tout alors était fini pour le monde et assuré pour l'éternité, et qu'entrer dans l'Église, c'était d'avance entrer dans le ciel et en prendre possession?... Erreur fatale, qui s'est retrouvée en divers siècles de l'histoire chrétienne, qui a été fomentée en diverses communions de la chrétienté, qui fait du salut une affaire de forme, et qui, enfantant deux mensonges et deux iniquités, inspire une sécurité funeste à ceux qui se croient dans l'Église et l'esprit de persécution contre ceux qui n'y sont pas!

Mais l'ange a dit au centenier : *Tes prières et tes au-*

mônes sont montées en mémoire devant Dieu. Pourquoi *en mémoire?...* Parce que le compte de Corneille n'était pas arrêté, parce qu'il restait ouvert pour la suite de sa vie, parce que Corneille pouvait y ajouter des aumônes et des prières nouvelles, hélas! on bien des péchés, parce que Dieu ne règle jamais de ce côté du tombeau le compte que nous devons lui rendre; mais *après la mort suit le jugement,* et alors le compte est arrêté; alors tout ce qui est monté en mémoire est pesé; alors la balance se fait, et se fait pour l'éternité. Ce n'est donc pas tout d'être ou de devenir chrétien, il faut continuer à l'être; ce n'est pas tout d'être entré dans l'Église, il faut savoir y rester, et non pas tel jour par semaine ou telle date par année, mais chaque jour, chaque instant; et chaque jour, chaque instant, tout monte en mémoire et tout est écrit... Serviteurs de Jésus, frères de Corneille, enfants de la seconde race élue, participants de la seconde alliance, qu'avez-vous fait monter en mémoire devant Dieu depuis que vous êtes chrétiens? Quelles aumônes vous a-t-il vus répandre, et pour quelles prières votre Sauveur a-t-il intercédé? Oh! sans doute, quoique les anges ne soient pas venus vous le dire, quoique le temps de ces révélations soit passé, sans doute lorsque l'Éternel a daigné abaisser ses regards sur ce temple, il a vu des aumônes qu'il a bénies, il a entendu des prières qu'il a exaucées; toutes nos offrandes n'ont pas été rejetées, et dans notre nation *ceux qui s'adonnent à la justice et craignent Dieu lui sont agréables.* Mais, ô mes Frères, songez-y, ces œuvres ne sont que montées en mémoire. Vous êtes vivants, et le compte est ouvert; vous êtes vivants, et *il vaut mieux*

n'avoir jamais connu les commandements du Seigneur, que de les avoir connus et de les avoir abandonnés. Persévérez donc, et que *celui qui est debout prenne garde qu'il ne tombe!* Devenir chrétien n'est rien, c'est l'affaire d'une promesse et d'une communion ; le demeurer est tout. Vous avez commencé, mais vous n'avez pas fini ; vous êtes partis, mais vous n'êtes pas arrivés ; marchez donc de progrès en progrès, de vertus en vertus; que jamais un saint Paul n'ait à vous dire : *Vous couriez bien, qui vous a arrêtés?* et vous arriverez où vous devez être au sortir du tombeau, d'éternité en éternité. Là tout vous sera compté ; là vous verrez que Dieu n'oublie rien de ce que font ses enfants ; vos larmes versées en silence, vos bienfaits répandus en secret, vos prières ferventes dans le calme de la retraite, vos douces vertus dans l'intérieur de vos familles ; pères et mères! vos tendres soins pour vos enfants, vos efforts et vos sacrifices ; enfants! votre douce affection pour les auteurs de vos jours, votre respect et votre docilité ; jeunes gens! votre pureté secrète de mœurs et de sentiments, toutes ces choses que le monde ne peut ni voir ni récompenser, toutes ces choses Dieu les aura gardées en mémoire, et dans cette pensée, ô mes Frères, unissez-vous à moi, tous heureux d'être chrétiens, tous résolus à l'être jusqu'à la fin, unissez-vous à moi pour adresser au Seigneur cette humble et douce prière qui soutenait le pieux Néhémie au milieu de tous ses travaux : *O Dieu, daigne te souvenir de moi en bien!*

SAINT PAUL, LE PREMIER PROTESTANT.

> Dans la suite, lorsque Pierre vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il méritait d'être repris.
>
> *Galates*, II, 11.

MES FRÈRES,

De tous les prétextes dont le monde se sert pour se dispenser d'être chrétien, le plus commode et le plus facile, le plus ingénieux parce qu'il s'arme contre l'Évangile des principes mêmes de l'Évangile, est puisé dans les discordes qui divisent les chrétiens. Écoutez les adeptes de cette incrédulité subalterne, qui se dispense de raisonner le doute, et se complaît dans ces objections vulgaires et usées qu'il est plus aisé de répéter que de rajeunir; la chrétienté, vous diront-ils, est un vaste champ de bataille dont les Églises diverses forment les camps retranchés; les disciples d'un Dieu de paix sont toujours en guerre, secte contre secte, autel contre autel, clergé contre clergé; l'oracle qu'on prête à Jésus : *Je suis venu apporter un feu sur la terre, et déjà il est allumé,* ne s'est que trop accompli; ce tison de discorde jeté au milieu des passions du monde

ne s'est jamais éteint; la plus triste différence entre l'antiquité païenne et les siècles du christianisme consiste en ce que le christianisme a introduit parmi les hommes une espèce de haine et de guerre inconnues avant lui, les haines et les guerres de religion. Dieu, dit le christianisme, est amour; quand les fidèles le seront aussi, nous croirons à ses révélations.

Je n'ai point dessein de vous retenir devant cette objection, qui ne mérite plus l'honneur d'une réponse. Vous savez tous que la fausseté du raisonnement consiste à faire retomber sur le christianisme le tort des libres disciples du christianisme, libres d'y conformer leurs sentiments et leur conduite, ou d'en abuser et de le pervertir; vous savez qu'il n'y a rien que l'esprit humain ne puisse exagérer et corrompre, rien, pas même l'Évangile; vous savez que ces pacifiques ennemis de la foi chrétienne puisent dans leur indifférence religieuse ce grand amour de la paix, et n'auraient raison contre Dieu et contre Christ que s'ils pouvaient montrer dans l'Évangile une ligne en faveur ou même en excuse de la discorde, de l'intolérance et des persécutions. Il suffit à mon but de vous rappeler qu'en dépit de ces réponses victorieuses, mille fois répétées, cette objection, quoique tous les esprits éclairés et sincères y renoncent, reprend un reste de crédit et se ravive de dispute en dispute, à mesure que de nouvelles dissensions éclatent au sein de la chrétienté; plus les chrétiens se désunissent, plus les incrédules se rallient, pour ainsi dire, et se fortifient dans leur incrédulité; chaque discorde, nouvelle ou reprise, est un nouveau triomphe pour elle, et chaque anathème échangé entre

les croyants sert de prétexte nouveau pour se dispenser de croire.

C'est nous surtout, les disciples de la foi protestante, que l'on accuse d'avoir fourni cette objection aux adversaires de la foi ; c'est nous qui avons aiguisé cette arme entre leurs mains. Ce reproche pèse lourdement encore sur notre Église et ralentit plus qu'on ne pense ses progrès. A force de le redire, on a réussi à l'accréditer ; il semble que les discordes religieuses ne datent que de la réformation ; ces dissensions modernes ont fait reculer dans l'ombre les dissensions antiques qui ont agité la chrétienté ; le protestantisme est rendu responsable de la paix du monde, que seul il aurait troublée. Mes Frères, c'est là donner un flagrant démenti à l'histoire entière de l'Église, et nous ne devons pas souffrir en silence que le catholicisme laisse dans l'oubli ses vieilles guerres intestines pour faire commencer seulement au seizième siècle le récit des querelles de la chrétienté ; il n'a pas droit de raturer pour ainsi dire dans ses annales les batailles qu'il a livrées avant que Luther eût retrouvé la Bible et l'eût rendue au monde. S'agissait-il de notre protestantisme, lorsque l'infaillibilité du concile de Nicée avait décidé en un sens ce que l'infaillibilité du concile de Rimini vint ensuite décider en un autre, lorsqu'Athanase et Arius se partageaient l'Église? S'agissait-il de notre protestantisme, à Éphèse, pendant qu'on décernait ou qu'on refusait à Marie le titre de mère de Dieu, et plus tard, pendant que les images, sous un règne, étaient suspendues aux murs des temples, et sous un autre, jetées dans les flammes sur le seuil même des sanctuaires? S'agissait-il de notre

protestantisme, lorsque le schisme d'Orient détachait de Rome tout l'est de l'Europe, lorsque deux et même trois pontifes se disputaient la tiare, lorsque les conciles de Pise, de Constance, de Bâle perdaient un siècle et plus à essayer de prévenir la réformation, que rien ne pouvait prévenir, parce qu'il n'y a pas de milieu, pas de compromis possible entre l'Évangile ouvert ou fermé, entre la servitude et la liberté? Non, non, le protestantisme n'a pas introduit la discorde dans la chrétienté; elle y était depuis longtemps; elle y a été toujours; le protestantisme n'a pas même enté des dissentiments nouveaux sur les anciens; au fond de toutes les querelles, en creusant leur intensité, en mesurant leur portée, on retrouve toujours la querelle inconciliable de l'indépendance de la pensée chrétienne et de l'autorité, quelque forme que cette dernière affecte; on retrouve toujours, dans ces différences si variées, celle qui les domine toutes, celle de la foi libre et de la foi sujette, et nous, disciples du libre examen, nous qui voulons l'émancipation complète de la pensée, sans craindre aucune des applications de ce principe sacré, nous, persuadés qu'un vrai chrétien ne peut l'être que par lui-même, nous allons plus loin; nous déclarons que les variations de doctrine sont inhérentes à la foi chrétienne; que le Christ n'a pas compris le christianisme autrement; qu'il ne s'agit pas de se morfondre et de s'endormir et de s'énerver dans une apparente unité de croyance; que le plus beau triomphe de l'esprit chrétien n'est pas de s'identifier à la foi ou de ses ancêtres ou de ses contemporains, mais au contraire de savoir contredire sans haïr, de savoir différer sans rompre, et

de croire pour soi sans manquer à la charité ; à ce point de vue, nous affirmons que les querelles de doctrine sont aussi anciennes que le christianisme même et ont commencé avec lui ; nous affirmons que saint Paul est le devancier de nos réformateurs, lorsqu'au début de son épître aux Galates, il écrit ces mots : *Dans la suite, Pierre étant venu à Antioche, je lui résistai en face parce qu'il méritait d'être repris.*

C'est le propre des grands hommes de porter dans l'histoire bien des titres différents. Saint Paul est l'élève de Gamaliel, le premier persécuteur, le témoin de la mort d'Étienne, le converti de Damas, l'*instrument d'élite*, l'apôtre des gentils ; mes Frères, je viens vous demander de lui reconnaître un titre historique de plus : saint Paul est le premier protestant.

I. C'est à Antioche qu'a éclaté le dissentiment mémorable dont je veux vous retracer les incidents et le caractère, et la grandeur de la scène répond à la gravité de l'événement. Cette cité célèbre, l'une des plus considérables de l'Asie, a renfermé jusqu'à cinq cent mille habitants ; capitale et résidence des rois de Syrie, elle l'était devenue des proconsuls romains ; les sciences païennes y florissaient, et le prince des orateurs romains a fait, dans un de ses discours, le plus magnifique éloge du génie de ses habitants ; de nombreuses synagogues y représentaient avec ardeur la science juive ; le christianisme, après la mort d'Étienne, y fit les plus rapides progrès, au point qu'Antioche a mérité l'immortel honneur de cette mention du livre des Actes : *Ce fut*

à Antioche que pour la première fois les disciples furent nommés chrétiens. Ce souvenir, dans le moyen âge, faisait encore donner à cette ville le nom de cité de Dieu, et son influence religieuse l'a fait considérer, dès les premiers temps, comme une sorte de métropole ecclésiastique de l'Orient. Le parti que prendrait cette Église florissante dans le dissentiment des deux apôtres devait donc peser d'un poids immense dans la querelle et compromettre ou assurer pour longtemps les progrès du christianisme.

Depuis le baptême de Corneille, la question avait changé de face; les doutes se dissipaient sur le sens et la portée de ces commandements du Seigneur : *Enseignez toutes les nations; allez par tout le monde et annoncez l'Evangile à toute créature; prêchez la repentance à tous les peuples, en commençant par Jérusalem jusqu'aux bouts de la terre*; il n'était plus possible de songer ouvertement à restreindre l'universalisme chrétien et à réduire l'Évangile à n'être, comme le mosaïsme, qu'une affaire juive; l'ordre divin donné à Pierre d'admettre dans l'Église Corneille et sa famille, Corneille, un Romain, un gentil, un païen d'origine, étranger à la race d'Abraham et au peuple d'Israël, démontrait assez que l'Église était ouverte à tous, que le salut chrétien n'avait rien du privilége juif, et que si la première alliance n'embrassait qu'un peuple, la seconde s'étendait au monde entier. Cependant, telle était la puissance de l'orgueil national et religieux au sein de l'ancien peuple de Dieu, que forcé de renoncer à ce titre et d'admettre au partage de la vraie foi quiconque la voulait professer, il ne se considérait point comme vaincu et dépossédé:

il faisait différence entre les chrétiens judaïsants ou d'origine juive et les chrétiens hellénistes, sortis d'entre les païens et de race étrangère. Retranché dans ses préjugés de nationalité et de foi, le descendant d'Abraham, autrefois héritier de la promesse, alors participant de l'alliance, le disciple de ce Moïse que les nations du monde, marchant chacune dans sa voie, n'avaient point connu, considérait à peine comme des frères ceux dont Jésus avait dit à ses concitoyens : *J'ai d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène.* La querelle, à peine adoucie, quoique modifiée, portait alors sur ces deux points d'une égale gravité : le premier, est-il permis à un chrétien juif de frayer avec les chrétiens d'entre les gentils, malgré les institutions de Moïse qui placent à part dans le monde la race élue et lui interdisent toute société avec les races étrangères? le second, ne faut-il point que les gentils passent par la loi pour arriver à la grâce et deviennent disciples de Moïse pour acquérir le droit de devenir disciples de Jésus? Ainsi, avant le baptême de Corneille, Israël croyait encore pouvoir accaparer le christianisme à son profit et se le réserver; il rejetait les gentils; après le baptême de Corneille, il leur concédait le christianisme, à condition de les absorber.

Nous, mes Frères, à qui toute idée de privilége est déplaisante et offre toujours une saveur d'injustice, nous qui ne concevons pas un christianisme de race, élevés dans la foi douce et simple que Dieu est égal pour tous et que Christ a été *donné au monde*, nous avons peine à concevoir ces prétentions, ces doutes, ces querelles; facilement nous en faisons bon marché, et n'y

attachant aucune importance moderne, nous sommes surpris que l'Église apostolique ait pu en être agitée. Sortez de ces illusions contemporaines!... Je ne crains point d'affirmer qu'aucune différence de doctrine dans les temps postérieurs n'a pris plus de gravité, n'a plus compromis la foi, n'a plus troublé les âmes. N'y eût-il qu'une preuve à l'appui de ces assertions, mon texte, au besoin, suffirait. Le théâtre de la querelle est restreint, comme le christianisme à son berceau; on n'y voit pas les trois siéges de Rome, de Constantinople et d'Alexandrie se disputant la suprématie, ou le nord de l'Europe laissant au midi la servitude qu'il préfère et conquérant sa liberté; les personnages historiques impliqués dans le différend sont peu nombreux; les rois, les sénats, les cités et des centaines d'évêques réunis en concile ne sont point en présence. Mais la gravité de cette discorde ne peut se mesurer sur le peu d'extension qu'elle a prise; tout l'avenir de la religion chrétienne était en jeu; représentez-vous ce que serait devenu le christianisme, s'il avait dû traîner le mosaïsme à sa suite par le monde, et, s'il se peut, calculez de combien ses progrès auraient été retardés. C'était impossible, direz-vous, une erreur si fatale et si absurde ne pouvait prévaloir... avant le moyen âge, vous auriez dit que le christianisme du moyen âge était impossible, et le monde cependant a vu ses ténèbres... Mes Frères, je le répète, tant j'ai besoin que vous saisissiez tous l'importance extrême de ce premier dissentiment, de cette première variation de l'Église; il s'agissait de savoir si le monde appartenait à Moïse et à Jésus, ou à Jésus seulement.

C'était en Judée surtout que les imprudents partisans

de l'ancienne loi la défendaient avec le plus de ténacité. L'Église d'Antioche, heureuse d'entendre Paul et Barnabas au retour de leur mission à travers l'Asie Mineure, raconter, *comment Dieu avait ouvert aux nations la porte de la foi*, vit sa paix florissante troublée par *des disciples venus de Judée*, chrétiens assez judaïsants pour enseigner *aux frères qu'ils ne pouvaient être sauvés* sans revêtir le signe de l'alliance mosaïque, c'est-à-dire sans devenir Israélites, et *sans observer la loi*. Une vive discussion s'engagea à ce sujet entre Paul et Barnabas, d'une part, et de l'autre, ces fidèles de Judée. L'Église d'Antioche s'en émut, et ce fut l'occasion de cette première assemblée chrétienne, le concile de Jérusalem, auquel on résolut de soumettre la question. Paul et Barnabas s'adjoignirent, comme députés de l'Église d'Antioche, à quelques-uns de leurs adversaires, et se rendirent à Jérusalem *pour consulter*, dit l'historien sacré, *les apôtres et les anciens*. Vous savez avec quelle sagesse la question fut débattue et la querelle apaisée; l'Église de Jérusalem répondit simplement en recommandant aux fidèles de s'abstenir, dans leur indépendance spirituelle, de ce qui pouvait, sans avantage pour eux, scandaliser les chrétiens d'origine juive; ce fut comme la première proclamation de la liberté chrétienne dans son harmonie avec la charité.

II. Il semblait que tout fût fini; il semblait que Moïse remis pour ainsi dire à sa place, Jésus régnait à la sienne; il semblait que les brebis de *l'autre bergerie*, pour employer les paroles du Christ, admises enfin dans le commun bercail, on n'y verrait plus qu'*un seul troupeau sous un seul pasteur*. Mais quand les conciles et

les synodes ont-ils réussi à calmer les ardeurs des fanatiques ou à restreindre les concessions des faibles? La première en date de ces assemblées chrétiennes, malgré l'ascendant qu'auraient dû lui assurer la présence et le concours des plus illustres apôtres, n'a pas été plus obéie que tant d'autres. C'est en l'an 52 que cette assemblée s'est tenue; l'année suivante, Pierre se rend à Antioche, et dans les commencements de son séjour il ne montre aucun scrupule juif; il ne se tient point à l'écart; il consent à vivre avec les chrétiens d'entre les gentils; il accepte leur familiarité; il prend ses repas avec eux; à Antioche, il agit comme à Césarée, il traite l'Église de Syrie comme la maison de Corneille et ne voit autour de lui qu'une seule classe de chrétiens. Mais des chrétiens-juifs, envoyés en Syrie par Jacques, le pasteur de Jérusalem, arrivent à Antioche: Pierre, sur leurs représentations, par respect humain, par crainte, par un reste de judaïsme trop facile à réveiller dans son esprit, change de conduite, s'éloigne des chrétiens d'origine étrangère, discontinue de frayer avec eux, et veut les obliger, selon l'énergique expression du texte, *à judaïser*. Son exemple exerce une grande et rapide influence; tous les fidèles d'origine juive s'empressent de rentrer pour ainsi dire dans leur isolement religieux; Barnabas lui-même, le compagnon d'œuvre de saint Paul, se laissait entraîner; Pierre l'emportait, et ce fut alors que Paul eut le courage de *lui résister en face, parce qu'il méritait d'être repris*.

III. Voilà les premiers incidents de cette contestation et le nœud même de la question; l'énergie des termes que saint Paul emploie dans l'épître aux Galates écrite

à plusieurs années de distance, montre assez quelle fut la vivacité du dissentiment et l'ardeur de ses protestations. Aussi, avant d'aller plus loin et de vous faire voir que cette page de l'Évangile, loin d'étonner et d'inquiéter la foi protestante, la confirme et la justifie, je ne puis me défendre de m'arrêter un moment pour demander comment cette page de l'Évangile s'accorde avec la foi romaine. D'après cette doctrine, il n'y a point de pape dans l'Église, si Pierre ne l'a point été, et Pierre l'a été, au même titre, pour le moins, que les plus superbes de ses successeurs; Pierre l'a été à Antioche autant qu'à Jérusalem, quoique en sa présence Jacques préside le concile, et autant qu'à Rome, quoique les épîtres de saint Paul, écrites de Rome, ne disent pas un mot du séjour et du pontificat de Pierre. Ainsi donc, selon l'Évangile et non pas selon les livres hérétiques de quelque impie adversaire de la suprématie pontificale, selon l'Évangile, voici un premier adversaire de cette suprématie, qui n'est pas un moine obscur dans un monastère d'augustins, le fils d'un officier de justice plus obscur encore, ou le prêtre d'une paroisse de Suisse; non, c'est un apôtre, c'est l'apôtre des gentils, c'est l'auteur de treize livres parmi les livres du Nouveau Testament, c'est Paul, l'apôtre inspiré, qui *résiste en face* à Pierre, le pape infaillible, *parce qu'il méritait d'être repris.* Qu'auraient pensé, dites-le-moi, ces pontifes qui enseignaient au monde qu'autant l'âme est au-dessus du corps, l'esprit de la matière et le ciel de la terre, autant le pouvoir pontifical est au-dessus de tous les pouvoirs et le siége de Rome au-dessus de tous les épiscopats, qu'auraient pensé les Grégoire VII et les Boniface VIII,

si un chrétien, prêtre ou laïque, sous prétexte de conviction et de conscience, leur avait *résisté en face?* Qu'auraient-ils pensé et répondu ?... Chrétiens, ils auraient répondu comme l'ont fait plus tard aux réformateurs les pontifes contemporains de la réforme. Paul est donc le véritable devancier de Luther, et je ne vois ici qu'une différence : c'est que Pierre, qui en s'adressant aux pasteurs se disait *pasteur comme eux*, n'a pas réfuté son collègue comme les Léon et les Jules ont essayé de réfuter les Luther et les Calvin.

IV. Cette digression, si c'en est une, doit nous faire étudier avec d'autant plus de soin l'ardeur que saint Paul, évidemment, a portée dans cette lutte. Tout la justifie, et c'est précisément parce qu'il avait Pierre pour adversaire qu'il devait résister avec plus de fermeté. *Celui qui avait fait de Paul l'apôtre des gentils avait fait de Pierre l'apôtre des Juifs* : quel danger eût couru le principe de l'universalité et de l'égalité chrétienne, si l'*apôtre des Juifs*, en les convertissant, leur permettait de croire que les gentils ne pouvaient devenir chrétiens au même titre et aux mêmes conditions ! Et Pierre, l'*apôtre des Juifs*, avait reçu cependant les clefs de l'Église; c'est lui qui l'avait ouverte aux nations; c'est lui qui avait baptisé le premier chrétien d'entre les païens; à son retour de Césarée, il avait défendu sa conduite et cette extension sans limites assurée au christianisme, en disant : *Puisque Dieu a accordé aux gentils, lorsqu'ils ont cru au Seigneur Jésus, le même don du Saint-Esprit qu'à nous, qui étais-je, moi, pour m'opposer à Dieu?* Il parlait ainsi à Jérusalem; à Antioche donc, il s'opposait à Dieu. Bien plus, dans

cette assemblée solennelle du premier concile réuni pour résoudre tous ces doutes, Pierre avait dit : *Dieu n'a point fait de différence entre nous et les gentils, puisqu'il a purifié leurs cœurs par la foi;* et maintenant, cette différence, c'est lui-même qui la rétablit; c'est lui-même qui relève *cette paroi mitoyenne* du monde juif et du monde gentil, qu'il a été chargé de détruire; c'est lui-même qui rétracte pour ainsi dire le baptême de Corneille et sèche sur son front l'eau sainte qu'il a versée. Vous le voyez, mes Frères! l'erreur est du côté de Pierre, et Paul avait raison et droit de lui résister.

V. Sa résistance est digne de lui; elle est sous tous les rapports profondément chrétienne, et pour premier caractère, elle se montre pleine de franchise, de loyauté, d'ouvérture de cœur; elle est publique et n'a rien de caché; elle se produit au grand jour; elle éclate *devant tout le monde; je dis à Pierre*, écrit saint Paul, *devant tout le monde : si tout Juif que tu es, tu as pourtant vécu à la manière des gentils et non des Juifs, pourquoi obliges-tu les gentils à judaïser?* Paul, vous le voyez, ne s'en va pas en cachette et en secret médire de l'orthodoxie de son collègue, ameuter à petit bruit contre sa foi le zèle des simples et les inquiétudes des timorés, et essayer de lui enlever discrètement la confiance des fidèles. Paul, vous le voyez, ne parle pas des doctrines de son collègue à mots couverts, en laissant flotter l'accusation dans un vague insidieux, en donnant adroitement à entendre que s'il ne combat qu'une seule erreur c'est par pur ménagement de charité, et qu'en cherchant un peu on en trouverait bien d'autres à combattre. Au contraire, il précise de la manière la plus

nette le point en litige ; il ne laisse planer aucun soupçon de plus sur un apostolat égal au sien ; il sait que circonscrire avec précision un dissentiment pénible est le premier moyen de l'apaiser. Paul, enfin, ne s'attribue par d'habiles suggestions, par d'ingénieuses réticences, aucune grâce, aucune lumière, aucune gloire particulière ; il ne s'élève point au-dessus de celui à qui il croit devoir résister ; il proclame hautement que *Dieu lui a confié la charge de prêcher l'Évangile aux gentils, comme il a remis à Pierre la charge de le prêcher aux Juifs ;* au lieu de miner pour ainsi dire dans l'ombre le terrain sous la mission du fils de Jonas, il se tient au grand jour sur le même terrain à ses côtés, et s'il lui résiste, il lui résiste *en face...* Mes Frères, voilà la franchise et la loyauté d'un vrai chrétien.

Cette droiture d'esprit va jusqu'à rendre pleine justice à son collègue dans cette même épître où il censure avec tant de force son erreur ; il se souvient qu'il a été dit à Simon : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ;* il l'égale aux plus illustres d'entre les apôtres ; loin de le destituer en idée de cette gloire, il le place ou pour mieux dire il le laisse à la même hauteur que les deux autres témoins de la transfiguration et de l'agonie, Jacques, surnommé le Juste, et Jean, l'ami du Christ ; *Jacques*, écrit-il aux Galates, *Céphas et Jean, sont les colonnes* de l'Église, et quelques lignes plus loin, c'est de ce même Céphas qu'il dira : *Je lui résistai en face, parce qu'il méritait d'être repris....* Il est impossible de n'être pas frappé de ce contraste. Jamais n'ont été mieux accordés l'esprit de justice qui ne juge point de toute une vie par un jour, de toute une

foi par une erreur, de toute une gloire par une tache, et l'amour de la vérité, qui ne transige point quand l'intérêt de la vérité exige une vive protestation. Jamais la liberté et la sincérité chrétienne n'ont brillé d'un éclat plus pur qu'au moment où l'apôtre des gentils salue son collègue du plus beau titre d'honneur, colonne de l'Église, et à si peu de mots d'intervalle que l'attention du lecteur les parcourt d'un seul regard, ajoute : *Je lui résistai en face.*

VI. Vous serez peu surpris, après cet exposé des circonstances de ce différend et des sentiments que Paul y déploie, de voir que cette lutte est pure de tout esprit de séparatisme. Saint Paul, lorsque les Juifs, enracinés, pour ainsi dire, dans les préjugés de leurs traditions, lui ont opposé si souvent une obstination invincible, saint Paul *se tournait vers les gentils ;* il semble, au premier aspect, que dans cette douloureuse circonstance de son ministère il eût été excusable de suivre sa ligne de conduite ordinaire, de se tourner seul vers les gentils, son troupeau accoutumé, son auditoire fidèle, et de s'éloigner des Juifs en les laissant judaïser à leur aise avec Pierre à leur tête pour légitimer ce judaïsme. Tout le ministère de saint Paul était compromis et condamné par ces accommodements de Pierre aux orgueilleuses prétentions des anciens sectateurs de la loi de Moïse ; si Pierre avait raison dans la servitude à laquelle il consentait, Paul avait tort dans la liberté dont il donnait l'exemple et qu'il recommandait d'église en église, et quel séparatisme est plus attrayant, plus légitime, plus glorieux, que celui de la liberté?... Paul va-t-il s'éloigner avec ses partisans, fonder un christia-

nisme à part, dresser derrière des portes closes ou demi-ouvertes une table sainte où l'on ne communiera qu'avec sa permission, cultiver ainsi pour le triomphe de la vérité ces semences de discorde, et creuser le dissentiment jusqu'à en faire un abîme?... L'épître aux Corinthiens, écrite une année environ après l'épître aux Galates, est là pour répondre. Rapprochez l'une de l'autre : aux Galates, saint Paul écrit *qu'il a résisté en face à Pierre;* aux Corinthiens, saint Paul écrit : *Il y a des contestations parmi vous; l'un dit : je suis disciple de Paul; l'autre dit : je le suis d'Apollos; un autre : je le suis de Céphas; Christ est-il divisé?... Quand vous parlez ainsi, n'êtes-vous pas charnels?...* Nous sommes donc en possession d'une preuve de fait que Paul, loin de se séparer de celui à qui il a montré une si vive résistance, veut rester uni avec lui sous la seule bannière du Christ, et puisqu'il n'y a pas là l'ombre même d'un schisme, pas la moindre velléité de séparation, quand il s'agissait de savoir si le christianisme tout entier devait ou non être greffé sur le trône desséché du mosaïsme, j'en conclus que le séparatisme a toujours tort; l'union et la paix, seules, ont toujours raison.

VII. L'opposition de leur doctrine et de leur prédication à Antioche n'a donc point amené de schisme entre les deux apôtres, et j'ajoute avec une vive émotion qu'elle n'a point amené de rupture entre les deux amis. Loin que les sentiments de Paul pour son ancien ami se soient refroidis par suite de ce dissentiment, il a soin, dans cette épître aux Galates, de rappeler deux circonstances de ses relations avec saint Pierre, et il montre ainsi combien peu, malgré leur contention, la

reconnaissance lui pèse et combien son affection est fidèle : c'est, d'abord, la déférence que, lors de son premier voyage à Jérusalem après sa conversion, il a témoignée à son illustre collègue; il s'était rendu de Syrie en Judée, *pour entretenir Pierre*, et, en second lieu, c'est l'hospitalité que pendant les quinze jours de son passage à Jérusalem il a reçue dans la maison de Pierre... Mes Frères, n'est-ce pas une grande tristesse, une grande honte, une grande atteinte portée à la force de la vérité, que les différences religieuses mettent la discorde entre les Églises et les clergés, entre les nations et les races; et nul ne peut supputer le nombre de souffrances que ces vastes et impies discordes ont semées dans le monde; nul ne peut compter les larmes qu'elles ont fait verser; nul ne peut dire ce que le monde et ce que la chrétienté seraient aujourd'hui, s'il était possible de retrancher de la masse des malheurs de l'humanité ses malheurs religieux, les guerres de religion, et l'abominable fléau de la persécution, bouclier d'enfer dont on couvre la gloire de Dieu... Et pourtant c'est une tristesse et une honte en un sens plus grandes, c'est une atteinte plus dangereuse que la vérité subit, quand les différences de culte et de foi brisent les affections, séparent les amis, les changent même en ennemis, troublent la paix des familles, relâchent ces liens sacrés, et font succéder, sous le toit domestique, aux épanchements de la tendresse, cette animosité, cette défiance mutuelle, et ce triste silence, dernière ressource pour le maintien d'une paix au moins extérieure, discorde muette de cœurs aliénés qui ne s'entendent plus; alors, peu à peu, par degrés in-

sensibles et souvent sans espoir de retour, toute affection s'éteint; les âmes s'endurcissent; la pitié meurt; la reconnaissance est rejetée comme un poids injuste; les préventions règnent en souveraines; chaque mot, chaque regard, chaque relation est interprété à mal, et là où Dieu ne devrait voir que le temple de la paix, une société, une famille, se disant chrétienne, ne met sous ses yeux qu'un perpétuel conflit de sourdes haines, où les cœurs aimants qui restent ne peuvent plus espérer de paix que celle des tombeaux. Instruisez-vous à un si frappant exemple, vous qui avez laissé la discorde, sous le couvert de la religion, pénétrer jusqu'au centre de vos foyers... Instruisez-vous! Paul écrit qu'il a *résisté en face* à saint Pierre, et dans cette même épître il en parle comme on parle d'un ami.

VIII. Il reste un mot nécessaire, ce me semble, dans ce discours, nécessaire avant la dernière leçon vers laquelle il vous conduit, et je ne sais comment l'y introduire, tant il est en opposition manifeste avec l'esprit qui s'est déployé dans le cours de cette première querelle du christianisme. Rappelez-vous où tant d'autres de ces différences ont abouti d'ordinaire; rappelez-vous le mot triste et furieux qui servait à les envenimer; écoutez ce long cri de haine que les siècles ont répété comme à l'envi et que tant de sectes se sont renvoyé, comme dans les guerres des sauvages on se renvoie les flèches empoisonnées... Anathème, anathème! de ce mot-là on a fait un mot chrétien; et malheureusement il ne remonte pas seulement aux siècles d'ignorance et de barbarie; il est d'hier; lisez les décrets de ce long concile tenu à Trente pour défaire la réformation et qui n'a pas

plus défait la réforme qu'il n'a refait le catholicisme, et vous verrez que chacun de ses décrets se termine par l'anathème prononcé contre quiconque ose douter ou nier; c'est l'amen de tous ces enseignements; quiconque, par exemple, ne croit pas que le Seigneur est présent dans l'hostie en corps, en sang, en âme et en divinité, et quiconque ne croit pas que le sacrifice de la messe est le même que le sacrifice de la croix, n'y ayant de différence que dans la manière de l'offrir, qu'il soit anathème! et tous les membres de l'assemblée, après lecture, répétaient : anathème! anathème!... C'est ce qu'on nommait, en style officiel, les acclamations des pères du concile... Mes Frères, voici en présence, dans l'Évangile même, dans la parole de Dieu considérée comme telle par toutes les Églises de la chrétienté, dans ce livre divin où l'Église de Rome puise sa loi d'infaillibilité et la nôtre sa loi de liberté, voici deux serviteurs de Dieu, dont l'un enseigne que *pour être sauvé* il faut se soumettre à Moïse et à Christ, l'autre qu'il suffit d'obéir à Christ, et selon l'Évangile c'est au lendemain du premier concile où la question avait été tranchée que ce dissentiment éclate... Je lis et je relis, et dans tous les monuments de cette querelle, dans les actes de ce concile, dans les lettres des deux antagonistes, je cherche le mot : anathème! et je ne le trouve pas; je ne le trouve pas, quoique ce concile ait mis sa décision sous la sanction de cette formule auguste, qui n'a légitimement appartenu qu'à lui : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous*... J'en conclus que le mot : anathème!... n'est pas chrétien et ne peut sembler bon à Dieu. Ce mot, l'usurpation la plus criminelle de l'orgueil humain sur Dieu,

ce mot, teint du sang de tant de martyrs et qui brille dans l'histoire comme la flamme des bûchers dans la nuit, puisse-t-il devenir inusité au point de s'effacer de la mémoire des hommes, et alors peut-être, par l'intercession du Sauveur, Dieu l'effacera de son livre de vie!

De ces faits et de ces considérations, je tire deux conséquences, dont votre foi reconnaîtra la justesse.

Le droit de rechercher, de choisir, et de se faire sa foi chrétienne, le droit réciproque de résistance à ce que l'on croit l'erreur, la liberté d'examen sans laquelle ces droits n'existent pas, tel est l'état normal de la chrétienté.

Les partisans de l'autorité à tous ses degrés, depuis ces pontifes qui se déclarent les dictateurs infaillibles et suprêmes de la vérité jusqu'à ces inquisiteurs mitigés qui glissent subrepticement dans une confession de foi de leur façon quelque article à double sens, dont ils comptent faire en temps opportun un moyen d'intolérance et de domination, tous, mes Frères, aiment peu les souvenirs de mon texte. Mais en vain, ils le couvrent de ce boisseau que Jésus a voulu enlever de leurs mains; le texte est là, et ce texte enseigne que saint Paul, l'inspiré, a résisté en face à saint Pierre, inspiré comme lui; et dès lors, l'un des deux se trompe... qui décidera lequel des deux, égaux en autorité, en apostolat, en inspiration, tous deux successeurs de Jésus-Christ, tous deux fondateurs de son Église, appelés tous deux par la même voix qui a dit à l'un, sur le ri-

vage de Génézareth : *Je te ferai pêcheur d'hommes vivants*, et à l'autre, du haut des cieux : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* Qui décidera entre eux et nous déclarera lequel des deux se trompe... Pour échapper à la nécessité de répondre, on s'est réfugié derrière deux retranchements qui n'en sont pas ; on a dit : il s'agit d'une question de minime importance ou d'une question de pure discipline. Mes Frères, je ne crois pas qu'on puisse faire à Jésus une injure plus impie que de considérer comme sans gravité la question de savoir si Moïse est ou non pour une part, que dis-je? pour une moitié dans le salut, et quant à l'échappatoire commode qui fait de toutes les questions embarrassantes des questions de discipline, nous attendrons, pour nous en contenter, qu'on nous ait montré où le dogme et la morale finissent et où la discipline commence... Non, non, j'attends la réponse et je ne vous laisse pas sortir de la situation qui nous est faite par l'Évangile; prononcez-vous entre saint Pierre et saint Paul, tous deux inspirés... Que ce soit, me direz-vous, l'Évangile même qui prononce... J'y consens ; mais l'Évangile interprété par qui? par l'Église, par la tradition, par les siècles passés, par une assemblée de prêtres avec ou sans pape? Vous croyez donc à l'infaillibilité de ces autorités pour leur reconnaître le droit de prononcer entre deux apôtres inspirés et de les déjuger? Dès lors, tout est dit, à ce mot près : vous êtes catholiques. Si vous ne croyez pas à cette infaillibilité nécessaire pour départager un saint Pierre et un saint Paul, alors répudiez toutes ces autorités factices et illégitimes ; laissez là ces traditions si souvent contradictoires ; licen-

ciez ces conciles qui n'ont consacré que l'intolérance, et reconnaissez, après toutes ces déchéances, qu'il ne reste que vous, vous seuls, l'Évangile ouvert à la main et librement lu, compris, interprété par vous; il ne reste que vous, c'est-à-dire votre raison individuelle, votre conscience, votre foi; reconnaissez qu'il n'y a pas sur la terre d'autorité absolue, pas même celle de deux apôtres; reconnaissez que soumettre son intelligence à une autorité quelconque, c'est abdiquer et sortir du christianisme; reconnaissez que Paul, en résistant à son collègue, a été le premier protestant, et alors, faites comme lui, prononcez entre les deux apôtres; prononcez sur la religion entière, et si vous vous trompez... Eh bien, vous aurez fait comme saint Pierre, vous vous serez trompés sincèrement, et Dieu vous pardonnera.

Vous présagez tous le dernier mot de ce discours, la dernière conséquence qu'il a préparée. Il faut, pour être vraiment chrétien, savoir différer de ses frères, de ses amis, de ses collègues, sans que le dissentiment, quel qu'il soit, qu'il s'agisse de Moïse ou de Christ, fasse la moindre brèche à l'amour, à la charité, à la paix. Il est dur, sans doute, à nos passions mauvaises que Dieu exige de nous l'harmonie des cœurs, quand les esprits sont en désaccord; mais la loi d'amour mutuel est là, devant vous, dans l'Évangile, sans l'ombre d'une exception par suite des variétés de culte et de foi, et la liberté chrétienne et la fraternité chrétienne sont toutes deux illimitées et sacrées au point que la chrétienté sera ce qu'elle doit être, seulement quand il y aura partout des différences de doctrine et quand il n'y aura nulle part des querelles de religion... O mes

Frères, vous tous, disciples de la vraie foi protestante, travaillez à réaliser de plus en plus autour de vous par votre exemple cet idéal d'indépendance et de concorde; faites chérir la liberté par la paix; sachez résister en face à l'erreur et aimer celui même à qui vous venez de résister, prier avec lui, communier avec lui, et déployez aux yeux de la patrie et de l'Église attentives, déployez, en les conciliant, les deux caractères distinctifs du vrai chrétien, de n'être l'esclave de personne et d'être le frère de tous.

FIN.

TABLE

I. La définition apostolique de la Foi.

Pages

TEXTE : La Foi est une vive représentation des choses qu'on espère et une démonstration de celles qu'on ne voit point. (*Hébreux*, XI, 1.). . . . 1

II. Saint Pierre sur le Thabor.

TEXTE : Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : Seigneur, il nous est bon de demeurer ici ; si tu le veux, faisons-y trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie. (*Saint Matthieu*, XVII, 4.). 23

III. Hénoch.

TEXTE : Hénoch marcha avec Dieu, et il ne parut plus, parce que Dieu le prit. (*Genèse*, V, 24.). . . 45

IV. Élie.

Pages

TEXTE : Comme Élie et Élisée continuaient leur chemin et qu'ils marchaient en parlant, voici, un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre, et Élie monta aux cieux dans un orage. (2 *Rois*, II, 11.). 65

V. Satan déguisé en ange de lumière.

TEXTE : Satan lui-même se déguise en ange de lumière. (*IIe Epître aux Corinthiens*, XI, 14.). 89

VI. Nathanaël.

TEXTE : Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : Nous avons trouvé celui dont la loi de Moïse et les prophètes ont parlé, Jésus de Nazareth, fils de Joseph. Nathanaël lui dit : Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui répondit : Viens et vois ! Jésus voyant s'approcher Nathanaël dit de lui : Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de fraude. Nathanaël lui dit : D'où me connais-tu ? Jésus lui dit : Avant que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, je te voyais. Maître, lui répondit Nathanaël, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël ! (*Saint Jean*, I, 45-50.). . . 109

VII. Caractère de l'aveugle-né.

TEXTE : Jésus lui dit : Va, lave-toi au réservoir de Siloé. Il y alla, il s'y lava, et il revint voyant. (*Saint Jean*, IX, 7.). 131

VIII. Les deux Promesses de la piété.

Pages

TEXTE : La piété a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir. (*Ire Epître à Timothée*, IV, 8.). 153

IX. Le Christianisme, une grande joie.

SERMON DE NOEL.

TEXTE : L'ange dit aux bergers : Je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple. (*Saint Luc*, II, 10.). 169

X. La foi de Thomas.

SERMON DE PAQUES.

TEXTE : Thomas, appelé Didyme, l'un des douze, n'était pas avec les disciples, lorsque Jésus vint ; ils lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Il répondit : Si je ne vois sur ses mains la marque des clous, si je ne mets le doigt sur cette marque et si je ne mets la main sur son côté, je ne croirai point. Huit jours après, les disciples étant de nouveau réunis, Thomas se trouvait avec eux ; Jésus vint, quoique les portes fussent fermées, et se tenant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous ! Il dit ensuite à Thomas : Mets ici ton doigt et regarde mes mains ; approche aussi ta main et la mets sur mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle. Thomas lui dit alors :

Pages

Mon Seigneur et mon Dieu! Jésus lui répondit: Tu as cru, parce que tu as vu; bienheureux sont ceux qui ont cru et qui n'ont point vu! (*Saint Jean*, XX, 24-29.). 189

XI. La Question du Christ: Qui dit-on que je suis?

Texte: Jésus fit à ses disciples cette question: Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme? Ils lui répondirent: Les uns disent que tu es Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes. (*Saint Matthieu*, XVI, 12-14.). 207

XII. Dédicace du Temple de Batignolles.

Texte: Je me suis réjoui à cause de ceux qui me disaient: Nous irons à la maison de l'Éternel. (*Psaume* CXXII, 1.). 231

XIII. L'Ange portant l'Évangile éternel.

Texte: Je vis un ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel à tous ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, toute tribu, toute langue et tout peuple. (*Apocalypse*, XIV, 6.). 251

XIV. Liberté, Égalité, Fraternité.

Texte: Ainsi a dit l'Éternel: Cherchez la paix de la ville où l'Éternel vous a établis; car dans sa paix vous aurez la paix. (*Jérémie*, XXIX, 6.). . . 271

XV. La Rencontre du Riche et du Pauvre.

I.

Pages

TEXTE : Le riche et le pauvre se rencontrent ; c'est l'Éternel qui les a faits tous deux. (*Proverbes*, XXII, 2.) 291

XVI. Le Riche et le Pauvre, chefs de famille.

II.

TEXTE : Celui qui n'a pas soin des siens, et surtout de ceux de sa famille, a renoncé à la foi, et il est pire qu'un païen. (1re *Épître de saint Paul à Timothée*, V, 5.) 311

XVII. Le Riche et le Pauvre dans la patrie.

III.

TEXTE : Ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu. (*Ruth*, I, 16.) 329

XVIII. Saint Paul, le treizième apôtre.

TEXTE : Le Seigneur répondit à Ananias : Cet homme est un instrument d'élite pour porter mon nom devant les gentils, les rois et les enfants d'Israël, et je lui montrerai tout ce qu'il aura à souffrir pour ma cause. (*Actes*, IX, 15-16.) . . 349

XIX. Le Baptême de Corneille.

TEXTE : L'Ange dit à Corneille : Tes prières et tes aumônes sont montées en mémoire devant Dieu. (*Actes*, X, 4.) 369

XX. Saint Paul, le premier protestant.

Page

TEXTE : Dans la suite, lorsque Pierre vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il méritait d'être repris. (*Galates*, II, 11.) 387

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de G. GRATIOT, 11, rue de la Monnaie.

J. CHERBULIEZ, Libraire-Éditeur

A PARIS, 6, place de l'Oratoire. — **GENÈVE**, rue de la Cité.

Publications nouvelles et diverses.

Sermons (vingt), par M. le pasteur Ath. Coquerel, 6e recueil, 1 fort vol. in-12, papier glacé. 3 50

Mémoires et Correspondance de Mallet Du Pan, pour servir à l'Histoire de la Révolution française, recueillis et mis en ordre par A. Sayous, ancien professeur à l'Académie de Genève. 2 volumes in-8. 12 »

Le Conteur genevois, nouvelles, souvenirs, épisodes, par G. Mallet. 1 vol. in-12. 3 50

A.-P. de Candolle, sa Vie et ses Travaux, par A. De la Rive. 1 vol. in 12. 3 50

Étude sur la foi en six conférences, avec des notes, par J. Martin, pasteur à Genève. 1 vol. in-8. 4 »

Voltaire et son Temps, Études sur le dix-huitième siècle, par L.-F. Bungener, 2e tirage. 2 vol. in-12. 7 »

Le Génie du Cimetière, conte fantastique, par l'auteur des *Réalités de la vie domestique*. 1 vol. in-12. 3 50

Histoire du prince Rupert, tirée de ses Mémoires, publiés par Elliot Warburton, par John Coindet. 1 vol. in-12. 3 50

La Mort seconde et les peines éternelles, par Ath. Coquerel, pasteur. 1 vol. in-12 de 76 pages. 1 »

Esquisses poétiques de l'Ancien Testament, suivies d'AZAEL, tragédie inédite, de poésies diverses, de notes et de considérations sur le protestantisme au point de vue de l'art et de la poésie, également inédites, par Ath. Coquerel, pasteur. 1 vol. in-12. 3 50

Cours de tactique, par le général G.-H. Dufour, ancien officier du génie, élève de l'École polytechnique, commandeur de la Légion d'honneur, 2e édition, revue, augmentée et accompagnée de vingt-une planches. 1 fort vol. in-12. 5 »

Mémoires de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, tome XII, 2e partie. 1 vol. in-4. 24 »

Bluettes et Boutades, par J. Petit-Senn, de Genève, avec un avant-propos par M. Louis Reybaud, 3e édition, revue et augmentée du double. 1 vol. in-32 jésus. 1 50

La Société, considérée dans le rapport de ses divers éléments, avec le progrès moral de l'humanité, par Eugène Buisson, auteur de la *Famille*. 1 vol. in-12. 3 »

Étrennes religieuses, deuxième année, 1851, par MM. Cellerier père et fils, Bungener, Chenevière, Gaberel, Duby, Pallard, Chapuis, Naville, Roehrich. 1 vol. in-12. 2 50

Étrennes religieuses, troisième année, 1852, par MM. Bungener, Lecoultre, Roehrich, J. Claude, Th. de Bèze, Gaberel, Chapuis, Viollier, 1 vol. in-12. 2 50

Alice, ou le Jour de naissance, trad. de l'angl. 1 vol. in-12. 3 »

Les Origines de l'Église romaine, par ANDRÉ ARCHINARD, 2 volumes in-8. 10 »

Amour et Mariage, par l'auteur du *Cousin Geoffroy*. 1 v. in-12. 3 50

Êtes-vous heureux ; mais pleinement heureux ? Sincères aveux de quelques amis. 1 vol. in-12 de 80 pages. » 80

La Maison où je demeure. Enseignements populaires sur la structure et les fonctions du genre humain, à l'usage des familles et des écoles, nouvelle édition ornée de 12 planches, contenant 30 figures. 1 vol. in-18. 2 50

Géographie de la Terre-Sainte, ouvrage dédié aux écoles, aux pensionnats et aux familles, par LOUIS SEGOND, pasteur et membre de la Société asiatique de Paris, 1 vol. in-12 de 72 pages et d'une carte de la Terre-Sainte. 1 25

Histoire de la Confédération suisse, par J. DE MULLER, continuée jusqu'à nos jours par MM. Ch. Monnard et L. Vulliemin, tome XVIII et dernier. 1 vol. in-8. 7 50

Chillon, étude historique, par L. VULLIEMIN. 1 vol. in-12, orné de vues gravées, fac simile et plan. 7 50

Premières notions pratiques d'agriculture pour les jeunes gens, par FAZY-PASTEUR ; ouvrage publié à la demande de la classe d'agriculture, 2e édition. 1 vol. in-12, orné de 12 fig. 2 »

Causeries plymouthiennes, par E. KLEINHENNIG. In-8. » 75

Chants de l'Aurore, par ANTONIN BOUREL, pasteur. Petit in-8. 2 »

De la fortification permanente, par le général G.-H. DUFOUR, 2e édit. 1 vol. in-8, et atlas in-folio. 16 »

Mémorial pour les travaux de guerre, par le général G.-H. DUFOUR, 3e édit. 1 vol. in-8, fig. 5 »

Cours de physique expérimentale, dans lequel les éléments de cette science sont mis à la portée des commençants, par F. MARCET, professeur, 4e édition revue et considérablement augmentée. 1 vol. in-12, orné de 166 fig. 3 50

Histoire de la destruction du paganisme dans l'empire d'Orient, par ÉT. CHASTEL, professeur. 1 vol. in-8. *(Ouvrage couronné par l'Institut de France, Académie des inscriptions et belles-lettres.)* 7 50

Histoire Sainte et Analyse de la Bible, avec une critique sacrée élémentaire et un ordre de lecture des livres saints, par ATH. COQUEREL, pasteur. 3e édit. 1 vol. in-12. 3 »

De la Divine autorité des écrivains et des livres du Nouveau Testament, par M. CHENEVIÈRE, docteur en théologie. In-8. 1 50

Étude et Commentaire sur l'épître de saint Jacques, par J.-E. CELLERIER, professeur à l'Académie de Genève. 1 vol. in-8. 6 »

Les Eidgnots, ou Genève sauvée. Drames nationaux. — I. Pécolat. — II. Berthelier. — III. Besançon Hugues. — Par A.-P.-J. PICTET DE SERGY. 3 parties in-8. 6 50

Un Sermon sous Louis XIV, suivi de Deux Soirées à l'hôtel de Rambouillet, par L.-F. BUNGENER, 3e édit. 1 vol. in-12. 3 50

Notice biographique sur le Père Girard de Fribourg, par ERNEST NAVILLE. In-8. 1 25

Histoire des protestants de France, par M. DE FÉLICE, 2e édit. 1 fort vol. in-8. 5 »

Le Messager de la bonne nouvelle, Sermons, par M. F.-L.-F CHAVANNES, d'Amsterdam. 2 vol. in-8. 8 50

Les Wilmington, par l'auteur d'*Emilia Wyndham*, traduit de l'anglais. 1 vol. in-8. 5 »

L'Oraison Dominicale considérée comme un résumé du christianisme, huit sermons, par ATH. COQUEREL, pasteur. 1 vol. in-12. 3 50

La Terre et l'Eau, conversations pour de jeunes enfants, par madame MARCET, trad. de l'angl., par madame Tourte-Cherbuliez, 2e édit. 1 vol. in-18. 2 50

Précis de Géographie élémentaire, par PAUL CHAIX, 3e édit. revue et augmentée. 1 vol. in-12. 2 »

Voyage d'un ex-officier, fragments d'une correspondance familière. 1 vol. in-32 jésus. 1 50

Conférences sur la lecture de l'Écriture sainte prêchées à Genève, par D. MUNIER, pasteur. 1 vol. in-8. 4 »

Art de peindre le paysage à l'aquarelle, par MM. ROWBOTHAM, professeur de dessin à l'École royale de marine, traduit de l'anglais, par d'Albert Durade. In-12. 1 50

Fables, par MARC-ANTOINE MULHAUSER. 1 vol. in-12. 1 50

Les Grisons et la haute Engadine, par W. REY. 1 vol. in-8. 2 50

Recueil de mots français rangés par ordre de matières avec des notes sur les locutions vicieuses et des règles d'orthographe, suivi d'exercices qui servent d'application à la méthode, 8e édit., in-8, cart. *(Ouvrage adopté par l'Université.)* 1 50

Abrégé du Recueil de mots français, etc., 10e édition augmentée d'exercices qui servent d'application. In-12 cart. *(Ouvrage adopté par l'Université, pour l'instr. primaire et les salles d'asile.)* » 30

Précis annoté du Catéchisme d'Osterwald, ou Manuel du Catéchiste, par A.-L. MONTANDON, pasteur adjoint de l'Église réformée de Paris. 1 vol. in-12. 1 50

Précis du Catéchisme d'Osterwald, par RABAUT, texte nouvellement revu et mis en ordre pour accompagner le *Précis annoté*. In-12, cartonné. » 40

Vues sur la nécessité de la réorganisation de l'Église réformée et sur les moyens d'y parvenir, adressés au gouvernement et aux consistoires, par Mlle ROLLIN, ancien pasteur prés. de Caen. In-8. 1 »

Fables et poésies diverses de T.-C. Pfeffel, traduites en vers français et précédées d'une notice biographique, par P. LEHR, 2e édition revue et augmentée d'un 2e livre de Fables. 1 vol. in-12. 3 50

Hygiène pure et nouvelle, ou Études et Pensées sur le monde spirituel, la nature en général, la société, et sur l'homme en particulier, par PIERRE ROUX. 1 vol. in-12. 3 50

Principes de littérature à l'usage des colléges, des écoles moyennes,

des écoles supérieures et des gens du monde, par J. DE BRAY. 1 vol. in-8. 4 »

L'Hérésie moderne à Genève. In-8. » 50

De la Crise du protestantisme en 1850. In-8. » 50

Histoire de la peinture en Italie. Guide de l'amateur des beaux-arts, par JOHN COINDET. 2 vol. in-12. 7 »

Promenades historiques dans le canton de Genève, par M. GAUDY-LE FORT, 2e édition corrigée et considérablement augmentée. 2 vol. in-12. 6 »

Il fallait ça, ou le Barbier optimiste, 1789-1830. 1 vol. in-12. 1 50

Conférences sur la prière, par J. MARTIN. 1 vol. in-12. 1 50

Lettres d'un malade à un malade, ou Directions chrétiennes pour toutes les phases de la maladie, par BOUVIER. 1 vol. in-12. 2 »

Autriche, Hongrie et Turquie, 1839-1847, par M. WILLIAM REY. 1 vol. in-12. 3 50

Introduction à l'Histoire du culte, par le docteur WHATELY, traduit de l'anglais, par A. Reville. In-8. 2 »

L'Oraison Dominicale, Neuf sermons, par J. MARTIN. 4e édit. 1 vol. in-32 jésus. 1 25

Oraisons funèbres, Homélies et Discours, par Mgr PHILARÈTE, traduits par Alex. Stourdza. 1 vol. in-8. 5 »

Histoire de la Restauration de la République de Genève, par ALBERT RILLIET. 1 vol. in-8. 6 50

Les Paraboles de l'Évangile. Dix-neuf discours, par E. BUISSON, pasteur président à Lyon. 1 vol. in-12. 3 »

La Famille, son influence sur le développement et le progrès de l'être moral, par E. BUISSON, 1 vol. in-12. 2 50

Tableau du canton de Vaud, par L. VULLIEMIN. 1 vol. in-12. 4 50

Une Expérience chrétienne, suivi d'un Appel raisonné de la foi, par A.-A. LEGRAND. In-8. 1 »

Notices biographiques sur MM. J., Th., P., G. et J.-L. Grenus, citoyens de Genève, dès 1620 à 1782. 1 vol. in-8. 5 »

Sermons de BARTHÉLEMY BOUVIER, pasteur de l'Église de Genève, précédés d'une notice sur sa vie et ses écrits, par MM. CELLERIER et DIODATI. 1 beau vol. in-8. 6 »

Les Questions du jour (Liberté, Égalité, Fraternité), et le Règne de Dieu. Sermons par F. VIDAL, pasteur. In-8. 1 50

Histoire et doctrine de la secte des Cathares ou Albigeois, par C. SCHMIDT. 2 vol. in-8. *(Cet ouvrage a obtenu le prix Gobert à l'Académie.)* 10 »

Vie de madame de Krudener, par C. EYNARD. 2 vol. in-8. 9 »

Observations critiques sur un article de la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er avril 1851, intitulé : Des principes de la révolution française et du gouvernement représ., par V. COUSIN, par M. de B. In-8. 1 »

Recueil de mots français, rangés par ordre alphabétique, avec des règles d'orthographe, par B. PAUTEX. 5e édit. in-8, cart. 1 50

Paris.— Imp. de G. GRATIOT, 11, rue de la Monnaie.

Acme
Bookbinding Co., Inc.
100 Cambridge St.
Charlestown, MA 02129

BX9450.C6 1852
Sermons /
Andover-Harvard 001289046
3 2044 077 933 00